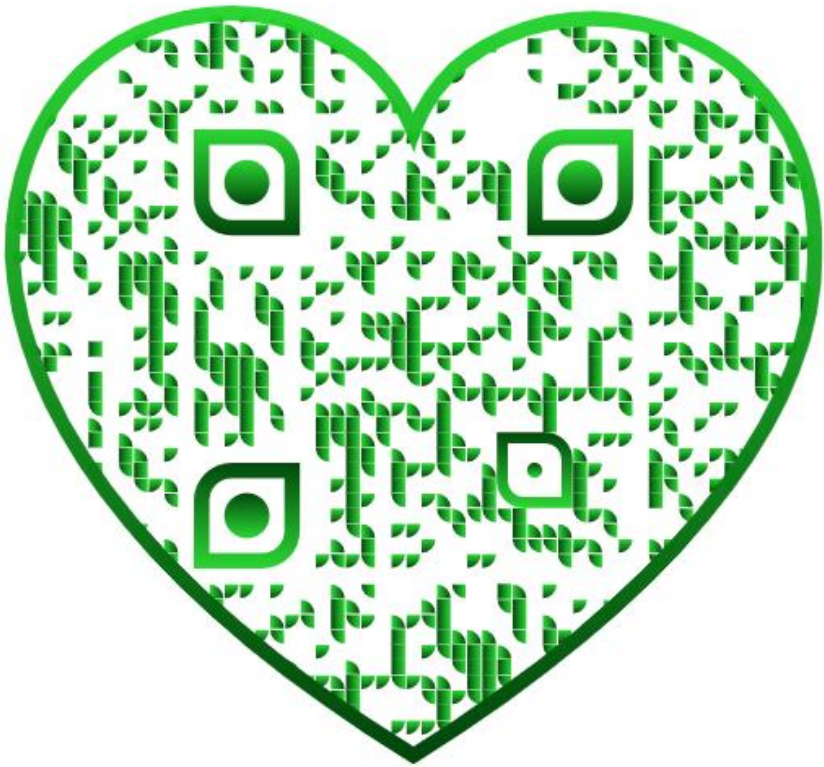
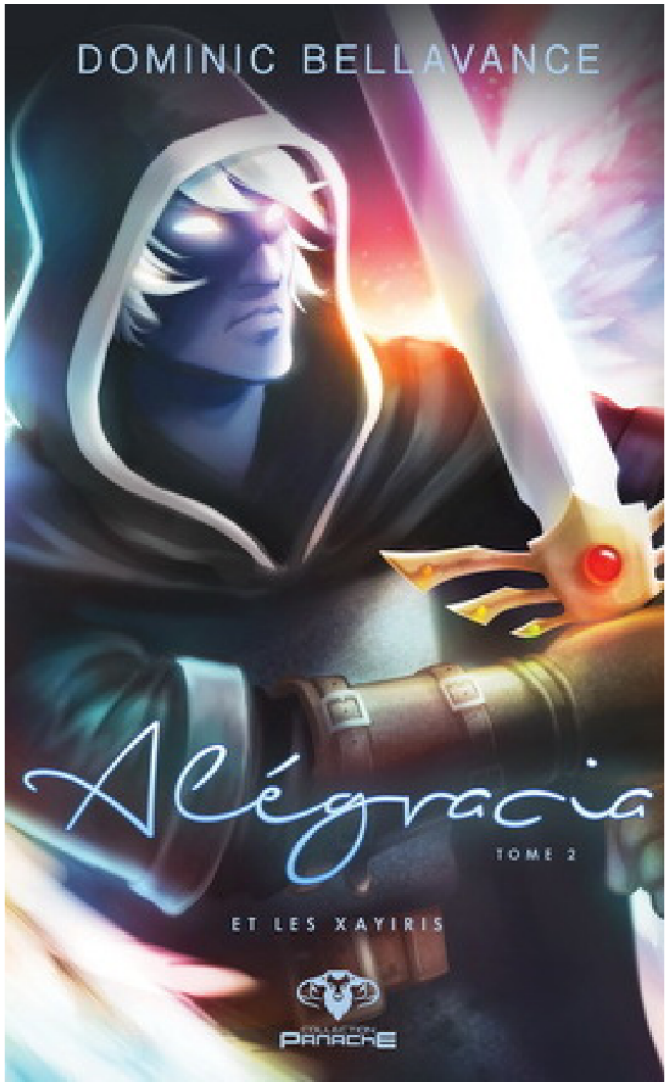
DOMINIC BELLAVANCE
Alégracia
TOME 2
ET LES XAYIRIS
COLLECTION
PANACHE




DOMINIC BELLAVANCE
Alégracia
TOME 2
ET LES XAYIRIS
PANACHE

Alégracia et les Xayiris

II de *Alégracia*
Dominic Bellavance
Éd. Les Six Brumes (2006)

Étiquettes:GIGA Fantasy

Quatre années se sont écoulées depuis que le marchand Kakimi a caché Alégracia dans son repaire secret, au coeur des montagnes de Jovinie. Mais voilà qu'une catastrophe s'abat sur leur demeure, et Alégracia doit s'enfuir dans les Collines-aux-Aurores-Pourpres pour survivre. Elle y fera la rencontre des anges Xayiris, les protecteurs du Continent-Coloré.

Sous les conseils de Nao'Zeel, la colombe rougeoyante, Alégracia partira à la recherche de Riuth, ce héros légendaire que l'on surnomme l'Ange Arc-en-Ciel. Toutefois, ce dernier semble vouloir fuir la jeune fille. Aurait-il quelque chose à craindre? Et qui est ce septième Xayiris dont tout le monde parle, mais que personne n'a jamais vu?

La menace des Ténèbres se fait plus prenante, et Alégracia réalise assez tôt que son voyage l'engage dans un conflit dont les enjeux dépassent complètement son imagination.

* * *

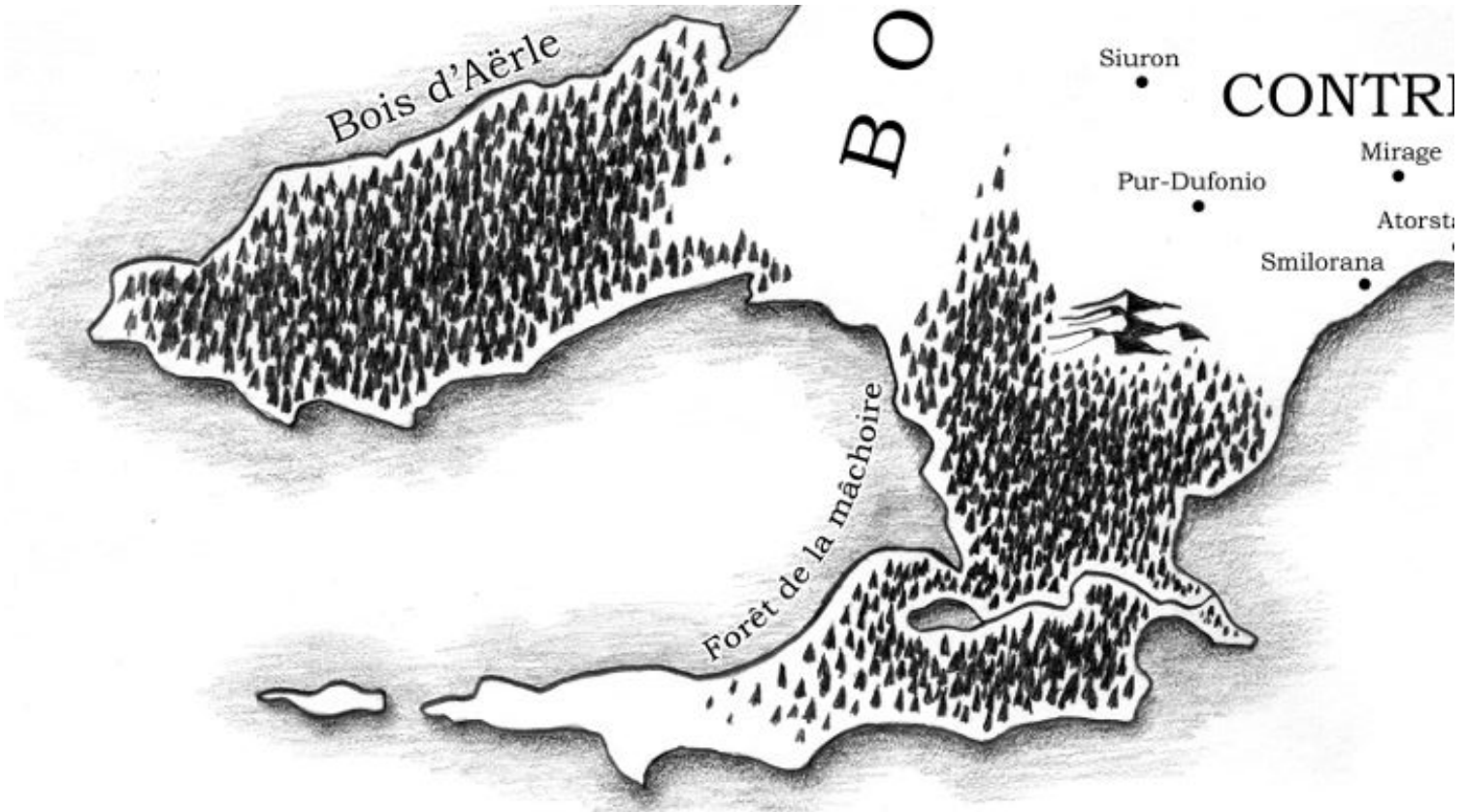
Après Alégracia et le Serpent d'Argent, Dominic Bellavance récidive en nous présentant une histoire débordante de passion, où l'acier se mêle aux brillances de la magie.

Alégracia et les Xayiris

Talle
Les monts du Voile
Carlira
La-Faran
Lac Rouge
VALLÉE-ROUGE
COLLINES-AUX-AURORES-POURPRES
Savah
Marronnico
Pétulia
Montagnes d'ombres
Eiro-Van
Montagnes de Jovinie
Cité-Rouge
Fleuve Masaccia
Adyn

Véloire
Talle
Dimaldie
Louvère
Lac Rouge
VALLÉE-ROUGE
Les m
US
Marro
Pétulia
Montagnes d'ombres
Quarce
Cité-Rouge
Ligue-Avive
Fleuve Masaccia
Adyn
RÉE-BLEUE
Classie d'Or
Mont Midera
Xatrona
Sabrion
PLATEAU-DORÉ
Kaerine
Bienvenue

ÎLE-ARGENTÉE
Montagne des Anges


Bois d'Aërle
BO
Siuron
CONTR
Mirage
Pur-Dufonio
Atorst
Smilorana
Forêt de la mâchoire

Première partie

Prologue
La promesse du sorcier

Dans le somptueux palais de Roc-du-Cap, le plus grand couloir reliait la salle du trône aux quartiers personnels du roi. Il était tellement vaste qu'on aurait pu confondre cet espace avec une longue salle de bal. Les visiteurs éblouis prenaient plaisir à imaginer des centaines de danseurs valser en couple, entre les dix paires de piliers marbrés.

Une porte foncée s'ouvrit. Un grincement résonna dans le couloir.

Le roi sortit de ses appartements. Il avait déjà enlevé sa couronne.

C'était le grand-père de son arrière-grand-père qui, un jour, avait ordonné la construction d'un couloir aussi immense. Il le voyait comme une étape, une transition symbolique entre deux existences : la vie publique d'un roi avec une autorité divine et celle d'un homme de chair épuisé et las, cherchant le repos. Aujourd'hui, pour Docène, ce chemin de marbre représentait la même chose. Et ce soir, il revenait seul… encore.

Le jeune roi passa devant le premier vitrail. Il s'y arrêta pour contempler la Lune, les bras croisés. L'astre l'éblouissait pratiquement; il n'avait jamais autant relui.

— Tu peux bien rire, toi, murmura Docène. Tu as toujours été seule et cela n'a jamais altéré ton sourire.

On disait que la Lune apparaissait plus grosse et claire dans le ciel nocturne du Drakanitt que sur les autres continents, surtout à l'est, dans les environs de Roc-du-Cap. Les gens parlaient souvent du *sourire* de la Lune, une série de taches foncées qui formaient une courbe irrégulière et bien visible si on fixait l'astre pendant un certain temps.

— D'où tires-tu ta joie ? Quel en est le secret ? Tu t'amuses à nous regarder patauger dans un bain d'amertume ?

Le roi demeura figé à la fenêtre, silencieux.

Une autre porte s'ouvrit lentement. Tériq, l'homme de chambre et bon ami de Docène, pointa son nez dans l'embrasure. Il avait entendu le roi et hésitait à se dévoiler, car il craignait d'apprendre que la soirée de Docène se soit terminée comme toutes les autres.

— Elle ne vous plaisait pas ? osa-t-il articuler à moitié découvert, la main appuyée sur la poignée dorée.

Le roi répondit sans quitter la Lune des yeux.

— Elle ne me plaisait pas, effectivement. Aucune ne me plaît.

— Et la fille ?

Le roi lui tourna le dos et baissa la tête.

— C'est de la fille que je parlais…

Il s'appuya contre une des colonnes de marbre, du côté ombré, fuyant la lumière.

— Aucune n'est faite pour moi. Il n'en existe aucune sur cette terre. Aucune. J'abandonne.

Docène se laissa glisser lentement le long du marbre jusqu'au sol, comme un vieux prisonnier tapi au fond de sa cellule, avec le regard d'une bête capable de vous foudroyer.

— Vous préférez demeurer seul ?

— Oui, laissez-moi. Je peux très bien m'occuper de moi-même, comme je l'ai toujours fait.

— Oh ! J'oubliais. Maltrô est passé tout à l'heure.

Tériq s'en rendit compte trop tard : il aurait dû attendre au moins le lendemain avant d'annoncer une mauvaise nouvelle de cette nature. Il tenta de réparer sa maladresse :

— J'ai suivi vos directives : je l'ai renvoyé. Mais il reviendra certainement.

— Que désirait-il ?

— La même chose que d'habitude : vous aider.

— Je n'ai pas besoin des sorciers du Nord.

L'homme de chambre parcourut le couloir de long en large du côté illuminé par la Lune. Il assura Docène qu'il s'était acquitté de toutes les tâches ménagères avant de se retirer pour la nuit. Il laissa le roi seul à nouveau. Il referma la porte derrière lui, sans faire de bruit, par crainte de le perturber davantage.

• • •

Après avoir médité pendant quelques minutes, le jeune roi pénétra dans sa chambre. Un simple bredouillement des mots *Lumini Firina* permit à trois lanternes de s'allumer d'elles-mêmes, magiquement.

À mesure que la lumière grandissait, une ombre étrangère se dessina derrière le lit orangé. Quand Docène vit qu'il s'agissait d'un intrus, il se hérissa comme un chat et ordonna à l'homme de s'identifier sur-le-champ.

L'inconnu écarta le voile noir de son visage.

— Maltrô ! cria le roi hébété. Vous souillez ma chambre par votre simple présence ! Dehors !

— Vous…

Docène se prépara à réclamer l'aide de sa garde personnelle, mais

il retint son souffle à la dernière seconde. Son désespoir avait atteint une telle proportion qu'il se sentait prêt à entendre toutes les suggestions, même celles d'un voyageur aux croyances révoltantes comme Maltrô. Pour la première fois, il se demanda s'il devait laisser une chance – aussi minime pût-elle être – au sorcier nordique.

— Vous avez besoin de mon aide, poursuivit le magicien noir d'une voix fatiguée. Vous devriez le reconnaître.

— Depuis quand vos services me sont-ils nécessaires ? Vous semblez oublier que je suis le souverain suprême de Roc-du-Cap.

— Certes. Toutefois, vous ne renvoyez guère le sourire à la Lune…

— Comment ? Vous m'espionnez, maintenant ?

— Oui, je vous espionne, mais avec une clairvoyance qui dépasse votre entendement.

Le sorcier contourna le lit. Ses pas ne produisaient aucun bruit; on entendait seulement les frottements de sa cape contre les draps orangés. Il tâta le dessus des couvertures de sa main, puis s'assit tout à son aise.

Maltrô parla alors, sans regarder Docène dans les yeux.

— Vous devez en avoir comblé, des femmes, dans ce lit. En consultant les ouvrages rangés dans votre mémoire, je pourrais entendre leurs gémissements. Alors, est-ce la vérité ?

— En quoi cela vous regarde-t-il ?

Très lentement, le sorcier se releva.

— Le plaisir charnel… Un sujet encore très tabou d'où je viens, au Continent-Coloré. Chez nous, on préfère envier les plus belles histoires et parler d'amour passionné. La superficialité n'est plus à la mode depuis longtemps.

— Je ne suis pas superficiel !

— Ah non ?

Pour la première fois depuis le début de son discours, Maltrô plongea son regard droit dans celui de Docène.

— Avez-vous seulement déjà aimé, une seule fois ? D'un amour ardent comme une chaudière de braises versée au fond de vos entrailles ?

Le roi fut intrigué par l'attitude provocante du sorcier. Il se demanda pourquoi cet individu drapé de noir désirait tant l'aider. Que recherchait-il ? Une récompense ? De l'or ? Tout cela, il pouvait lui en fournir en bonnes quantités. Mais les richesses matérielles intéressaient-elles un voyageur comme Maltrô ?

Il baissa donc sa garder pour entrer dans son jeu, pour voir où allait aboutir cette discussion.

— J'ai aimé bon nombre de femmes pour leur corps. L'amour *éternel*, je ne peux me vanter de l'avoir connu. Mais je me souviens de quelques demoiselles qui étaient… spéciales. Des élues qui ont conquis

mon cœur le temps d'un battement de paupières. Quelques jours, tout au plus.

— Quelques jours ? répéta Maltrô, sarcastique.

Docène s'arrêta pour réfléchir.

— J'en compte six en tout.

— Ce chiffre est très significatif chez nous. Néanmoins, dites-moi, qu'est-il arrivé pour que votre cœur les rejette toutes ?

— Avec chacune d'entre elles, ce fut la même chose. Au début, j'aimais ces femmes passionnément, mais à les fréquenter, un aspect d'elles finissait par me froisser.

— Racontez.

— La première me harcelait tout le temps. Elle ne me laissait jamais en paix.

— Et ensuite ?

— La deuxième ignorait toute forme de beauté. Malgré mon titre, la troisième me voulait pour elle seule. En m'isolant des autres, elle ne me laissait aucune liberté. La quatrième me trompait. Je l'ai fait exécuter pour me faire justice. La cinquième se plaignait toujours; elle n'appréciait pas la vie. Et la dernière…

Le roi chercha ses mots. Le sorcier tenta de l'aider :

— La dernière ?

— Je viens tout juste de la rejeter, sans trop savoir pourquoi.

Le roi devint pensif. Il se gratta le menton.

— Nous avons assisté à la pièce de théâtre ensemble, continua-t-il sur un ton plus bas. Un moment fort agréable. Seulement, pour elle, je ne ressentais tout simplement pas de véritable amour.

Maltrô marcha autour du monarque en murmurant :

— Mon cher Docène. N'êtes-vous pas fatigué de ce long combat ? Vous savez, je peux vous aider. Vous n'avez qu'à le demander.

— Que pouvez-vous faire pour moi ?

— Je peux créer l'impossible ! Une femme répondant à tous vos critères, capable d'éveiller en vous cette flamme éteinte depuis si longtemps, le véritable et éternel amour.

— Et comment comptez-vous créer cette femme ? Avec la magie de la Lumière ?

Maltrô éclata de rire.

— Vous n'avez pas encore compris, mon cher Docène. Pour créer un humain parfait, il faut exactement la même dose de Lumière et de Ténèbres, les mêmes ingrédients qui ont été nécessaires pour créer ce petit caillot abject qu'est le monde dans lequel nous vivons.

La voilà, sa proposition. Depuis des mois, Docène avait fait la sourde oreille, mais ce soir-là, il avait laissé le sorcier parler et se laissait séduire.

— Et que voulez-vous en retour ?

Maltrô recula vers la porte en appuyant ses mains sur le cadre.

— En retour ? répliqua-t-il sans enthousiasme. Je ne veux aucune récompense, seulement vous faire vivre des émotions insoupçonnées. Je veux éveiller vos sens, incendier votre esprit, faire fondre votre cœur.

Docène plissa le front. Maltrô attendait impatiemment sa réponse.

— J'accepte l'offre, finit par dire le monarque.

Le sorcier fit semblant de ne pas avoir entendu. Il déploya sa main derrière son oreille :

— Que dites-vous ? Acceptez-vous de vivre un amour éternel ?

— Oui. J'accepte.

Un large sourire se dessina alors sur le visage de Maltrô. Il quitta la chambre sans en ajouter. Docène s'empressa alors de regarder dans le corridor. Il trouva le passage plongé dans le silence. Le sorcier s'était volatilisé.

• • •

— Mon roi, on demande à vous voir.

Tériq frappait à la porte de la chambre, sachant très bien qu'il devait repartir s'il ne recevait aucune réponse dès la première tentative. Malgré l'avertissement formel, il hésitait à renoncer. L'homme de chambre souleva le poing de nouveau, mais retint son geste au dernier moment.

— Il est tôt, je le sais, continua-t-il, mal à l'aise. Mais elle insiste.

— Qui souhaite donc me rencontrer à cette heure ? grogna Docène, la tête enfouie au creux de son oreiller.

— Une femme.

— Son nom ?

— Elle refuse de le divulguer.

Le jeune roi se retourna en maugréant. Contrairement à ses ancêtres, il s'habillait tout seul. Les premiers vêtements qu'il trouva le satisfirent.

Tériq attendait dans le couloir, les mains croisées. Quand le roi eut émergé de son antre, son serviteur l'escorta au-delà de la porte du grand couloir qui menait à la salle du trône.

Au bout des hauts vitraux lumineux et derrière des colonnes luisantes se tenait une femme simplement vêtue, mais avec élégance. Le roi s'arrêta pour mieux la contempler. Elle avait de longs cheveux mordorés, de grands yeux pétillants et une peau qui semblait douce comme la soie. Elle avançait vers lui, ses hanches dansant sous sa robe azur. Son parfum de jasmin frôla les narines du monarque et éveilla en lui de forts sentiments. À la vue de ses lèvres, il s'y imagina enchaîné.

— Quel est votre nom ?

Une voix cristalline l'enveloppa alors comme une douce couverture de velours.

— Il ne tient qu'à vous, très cher Docène, de m'en trouver un.

• • •

Presque un mois s'était écoulé…

Le jeune Docène contemplait sa douce allongée à ses côtés. Elle resplendissait dans sa nudité, sur les draps du grand lit. Le roi laissa glisser sa main le long de son bras, monta jusqu'à son cou puis alla se perdre dans ses cheveux. Il les souleva et caressa sa nuque du bout des doigts.

Ce fut à ce moment que le monarque remarqua un tatouage noir, tout en haut du cou de sa bien-aimée. Il était petit, très petit, et d'une forme circulaire. De loin, il avait toujours cru voir là un grain de beauté, mais à présent, ce symbole lui rappelait une horloge. Si cela s'avérait juste, le mince trait en son milieu était une aiguille qui pointait vers le haut.

Après un examen approfondi, il remarqua que le cadran était divisé en trente fractions.

Pourquoi la femme parfaite aurait-elle besoin d'une telle empreinte ? pensa le roi. *Maltrô aurait-il omis de me révéler un de ses secrets ?*

Il n'osa pas réveiller la belle pour lui demander la signification du symbole. Il préféra continuer à nourrir ses yeux et ses mains en frôlant ses hanches.

Docène adorait la texture de cette peau satinée. Elle dégageait une chaleur qui animait en lui de puissants désirs. Pour apaiser sa faim, il blottit entièrement son corps contre le sien, et après avoir fermé doucement les paupières, il profita enfin des riches effluves de sa chevelure dorée.

Les clochers du théâtre résonnèrent derrière les murs du château. Minuit sonnait dans la ville insomniaque. Roc-du-Cap ne se reposait jamais. « L'art réveille, il ne dort pas », répétaient les grands dignitaires de la ville, bien que ces derniers avaient toujours des cernes sous les yeux.

Le cœur du roi chavira à ce moment.

L'aiguille a bougé. Je l'ai vue ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

La porte de la chambre grinça et un jet de lumière apparut entre les deux amoureux. Docène se leva en silence, enfila sa robe de chambre et se dirigea vers le couloir.

De l'autre côté, Maltrô attendait la sortie du monarque. Docène ne fut pas surpris de le rencontrer là, ni même de le voir afficher ce petit sourire narquois qu'il détestait tant.

— Vous me semblez troublé, mon bon roi.

— L'horloge tatouée. Dites-moi ce que c'est. Et cessez d'avoir cet air moqueur, Maltrô. Je veux la vérité.

Le sorcier répondit dans un long bâillement, comme toujours :

— Cela signifie simplement que tous les sortilèges ont une fin, mon ami.

La rage monta au visage du roi. Dans un élan de folie, il agrippa le sorcier par le collet pour lui hurler au visage :

— Vous m'avez trompé ! Cela fait seulement un mois !

Il le projeta au sol. Le crâne de Maltrô percuta le mur. Quand l'homme drapé de noir se releva, du sang coulait sur son front.

— Vous m'aviez promis un amour éternel, cracha Docène. Ce sortilège ne peut finir maintenant.

Le Nordique ne fit aucun effort pour calmer son hôte. Il se retourna à moitié et, dans un mouvement lent, replaça le capuchon sur sa tête pour cacher sa blessure.

— Éternel, mon cher Docène. Pour obtenir un amour éternel, la promesse doit être retenue sous la peau… et recouverte par une cicatrice. Exactement comme ce tatouage.

Le visage du roi blêmit. Il recula de deux pas, la bouche entrouverte. Alors que le sorcier s'éloignait par le corridor du côté illuminé par les vitraux, Docène courut vers sa chambre. Le monarque ouvrit la porte si rapidement qu'il en brisa presque le verrou.

Lorsqu'il arriva, le décompte était déjà terminé. L'édredon achevait de s'affaisser sur le lit. En dessous, il n'y avait déjà plus rien.

Chapitre I
De la Lumière et des Ténèbres

La Promesse du Sorcier. Mon dernier cadeau d'anniversaire. Un petit livre foncé contenant une dizaine de nouvelles et un seul poème, dédicacé par Dircamlain, un auteur du Drakanitt. Kakimi me l'avait offert d'une main incertaine, ne sachant pas si le sens des histoires allait m'atteindre, moi, une jeune femme âgée de dix-sept ans.

Dix-sept ans… Le temps passait si vite.

Malgré toutes les lectures que j'avais faites de cette histoire, je ne comprenais toujours pas pourquoi on devait perdre l'amour pour le rendre éternel.

— Tu peux m'expliquer, dis ?

— Non.

Daneruké ne répondait jamais immédiatement à mes questions. Il préférait toujours me laisser dans le doute un certain temps.

— L'amour… tu dois d'abord apprendre ce que c'est, l'amour.

Il se replongea dans la lecture d'un roman, sous son masque d'indifférence.

— Et toi, Dan, tu en sais quelque chose ?

Le sexagénaire grimaça et referma son livre. Il porta son regard vers la fenêtre et se laissa tomber contre le dossier du fauteuil. Je reconnaissais cette expression, synonyme de deux mots amers : *Grande Libération*. J'avais déjà trop parlé.

— Tu as terminé tes exercices, aujourd'hui ? me demanda-t-il d'un ton sec.

— Pas encore.

— Va les achever. Tu tiens encore tes épées à l'envers.

Je devais corriger ma technique cette semaine. Quand Daneruké m'avait laissée prendre des épées pour la première fois, je les empoignais en tenant les lames vers le bas. De cette façon, elles semblaient moins lourdes.

— Ma technique est toujours la même.

— Tu dois la changer. Tes défenses sont faciles à déjouer. Tes attaques, trop ardues.

— Tu veux me tester ?

J'anticipais déjà son refus. Daneruké voulait bien m'enseigner des

techniques de combat, mais jamais il n'acceptait de se mesurer à moi.

— Tu as la fougue nocive de la jeunesse. N'as-tu donc rien appris ? Si je t'enseigne l'autodéfense, c'est pour une seule et unique raison. Et ce n'est pas pour que tu puisses faire enfler ton ego.

— Ma technique est bonne. Je veux simplement te le prouver.

Daneruké resta tourné vers la fenêtre, l'air songeur. Ses épaules larges se relevèrent quand il croisa les bras.

Quatre ans et demi. Il m'avait entraînée à la discipline et au combat durant tout ce temps, répétant toujours les mêmes choses.

Il se retourna vers moi en frottant son menton. Pour la première fois depuis longtemps, il semblait avoir remarqué que je n'étais plus la petite fille qu'il avait recueillie au bord du chemin.

— Tu as raison, avoua-t-il. Après toutes ces années, il serait peut-être temps de voir quels fruits poussent aux branches de ton arbre.

• • •

Courage. Paix intérieure. Danses magiques.

Peur. Haine. Brutalité.

Anges.

Démons.

Les danses magiques. Un art secret transmis par Daneruké durant mon entraînement. Nous l'utilisions pour canaliser l'énergie de la Lumière dans nos mouvements, pour nous battre.

Daneruké m'avait enseigné les principes de base. Notre monde était entouré de deux énergies primaires : les Ténèbres et la Lumière. Avant la création du monde, l'Univers était un néant total : ni noir, ni coloré. Invisible. Inexistant.

Le néant, le seul équilibre parfait qui ait jamais existé.

Et puis vint le déséquilibre, qui entraîna la rupture du néant, les vagues de la création. L'Univers se composait alors de deux forces immatérielles. D'un côté, la Lumière, s'épanouissant autour du Soleil comme des vagues ondulantes aux couleurs de l'arc-en-ciel, et de l'autre, les Ténèbres, filaments épineux, sombres et gris, ancrés sur la Lune.

Le combat pour la domination de l'existence s'ensuivit. Les deux forces se partageaient la moitié de l'Univers et se livraient un féroce combat à leur point de rencontre. Le contact entre la Lumière et les Ténèbres produisit des quantités d'énergies inimaginables qui se perdirent aux confins de l'infini. Ces résidus propulsés à la dérive devinrent matérialité. Les étoiles apparurent. Le combat persistait. Survint alors la Terre, au centre du point d'impact entre la Lumière et les Ténèbres. Avec la présence de la Terre, ces forces ne pouvaient plus directement entrer en contact, étant bloquées par ce barrage.

Avec la venue de la Terre, la Création s'acheva et les forces immatérielles connurent un équilibre. Un calme relatif s'installa.

Il en fut ainsi jusqu'à nos jours.

Aujourd'hui, le combat entre la Lumière et les Ténèbres était loin d'être achevé. Avec l'avènement de la Terre, ces deux forces ne pouvaient plus se toucher, mais leur affrontement persistait. Il était plus subtil. Notre monde devint leur champ de bataille. Lorsqu'une des deux forces primaires osait s'immiscer sur Terre, une réaction existentielle s'ensuivait : une parcelle de force s'en détachait et se transformait. Dans le cas de la Lumière, un ange était créé. Dans le cas des Ténèbres, un démon surgissait.

L'équilibre persistait toujours.

Si la Lumière s'aventurait sur notre planète pour créer un ange, les forces s'agitaient, l'équilibre étant rompu. Les Ténèbres étaient aussitôt aspirées vers notre monde pour créer un nouveau démon. Le contraire était également vrai. Pour chaque démon qui naissait, un ange prenait forme ailleurs sur Terre.

Athore.

Zarakis.

Le Serpent d'Argent.

L'Envolée Céleste.

J'étais un démon. J'avais appris à accepter mon état, car je ne pouvais faire autrement. Une quatrième-kajuvâre de naissance. Moi.

Mais une force étrangère m'habitait.

Je ne possédais aucun des attributs qu'on associait aux démons. J'étais portée vers la bonté, j'adorais les oiseaux, les fleurs, et je me battais avec discipline et courage. Autant d'aspects qui me venaient de la Lumière. Même si mon sang était celui d'un démon, la Lumière habitait mon cœur. J'incarnais une parfaite contradiction.

Daneruké m'apprenait à canaliser les forces de la Lumière enfouies en moi pour me battre. Cette énergie était attirée sur Terre de plusieurs manières, entre autres grâce à la beauté. Chaque belle chose dégageait une aura de Lumière, énergie infime que personne ne pouvait sentir.

L'art était la beauté, tout comme la danse était une forme d'art. Soutenus par la force de notre concentration, Daneruké et moi parvenions à nous battre avec des mouvements gracieux et beaux, des gestes attirant la Lumière. Combattre avec la beauté en guise d'armement : voilà l'enseignement de mon maître. Les danses magiques.

• • •

Mes deux épées, un autre don généreux de Kakimi, avaient été

forgées par les meilleurs artisans de Roc-du-Cap. Elles ne possédaient aucun caractère proprement magique, mais elles étaient si belles qu'elles dégageaient une faible aura de Lumière que seuls les détecteurs de magie les plus sensibles pouvaient révéler. Des épées aux lames courtes, polies et étonnamment tranchantes, aux gardes décorées d'ornements sylvestres, et dont les manches étaient ajustées à mes petites mains. Leur pommeau avait la forme d'une rose ouverte.

J'enfilai mon habit d'entraînement, mon plastron et mes épaulettes, j'enroulai une ceinture de cuir autour de ma taille et j'y accrochai mes deux fourreaux.

Daneruké patientait dans les hautes herbes, à cent pas du chalet, les bras toujours croisés. Tourné vers le lac, il contemplait les éclats miroitants du soleil à travers les ondulations de l'eau.

Mon mentor soupira.

— Tu sais ce que je risque en acceptant de te défier aujourd'hui ?

Je m'arrêtai. Daneruké restait figé; seuls ses longs cheveux noirs valsaient sous l'effet du vent.

— Nous verrons si ton enseignement a porté ses fruits. Au diable les techniques de combat et la finesse des mouvements. Si une seule fois durant notre affrontement, tu brises ta concentration et manifestes encore ta haine, tu te retransformeras en kajuvâre et me tueras. C'est une certitude. Tu ne t'es jamais consciemment opposée à un réel adversaire depuis que tu es ici. Aujourd'hui, je cours un grand risque.

Il attendit encore. Je restai silencieuse également.

Devenir kajuvâre. Les minutes les plus amères de mon existence. Je frémissais chaque fois que les souvenirs de ma première transformation me revenaient à l'esprit.

— Je suis prête, dis-je, même en sachant que rien ne pourrait rassurer mon mentor.

Je m'avançai vers lui. Il resta dos à moi, hocha la tête et attendit encore.

Rapide comme l'éclair, il se retourna, puis faucha l'air d'un violent coup de pied. J'esquivai l'attaque de justesse et le combat contre mon propre corps commença en même temps. Une réaction naturelle à l'agression, propre aux démons, fit bouillir mon sang. Mes poils se dressèrent. Je devais combattre ces réactions en gardant ma concentration. M'imaginer en sécurité et en paix. Je devais me battre avec sérénité.

Facile à dire.

Daneruké enchaîna avec deux coups de poing successifs. J'esquivai le premier, l'autre me frôla l'oreille. Mon mentor soignait chacun de ses mouvements, il attirait la Lumière dans de beaux gestes. Sa rapidité augmentait. La mienne aussi. J'attirais les énergies en évitant les coups de façon souple et gracieuse.

Il multiplia les attaques : coups de pied et coups de poing. Toujours plus véloces, tous parés. Mon corps se gorgeait des énergies de la Lumière, une sensation chaude et intense, un bien-être total entre mon corps et mon environnement.

Mais cette énergie ne s'éterniserait pas en moi.

Je sautai et donnai un coup de pied renversé au centre de la poitrine de mon maître. La vitesse de mon attaque surpassa mes attentes. Encore suspendue dans les airs, je libérai autour de moi la puissance que j'avais amassée; des dizaines de pétales multicolores apparurent comme un feu d'artifice. Je retombai sur mes pieds, en position défensive.

Après sa chute, mon mentor toussa et se redressa avec difficulté.

— Tu contiens bien les énergies de la Lumière. Tu connais les danses magiques mieux que je ne l'imaginais.

Il essuya ses vêtements avant de poursuivre :

— Maintenant, il est temps, pour toi, de t'affronter toi-même. Tu peux dégainer tes armes.

— Mes épées ? Mais je vais te blesser !

— C'est possible.

Daneruké s'avança près du grand chêne et empoigna deux étuis qu'il y avait déposés. Ils contenaient des poignards.

— Avec ceci, je peux te blesser également. Tu vois, il y aura un danger réel dans l'affrontement. Un danger mortel. C'est le défi ultime. Nous allons voir si tu contrôles vraiment ton corps.

En proposant des armes meurtrières, il voulait m'effrayer. La peur était un déclencheur pour les Ténèbres. Cependant, sa tentative allait échouer. J'allais rester sereine, même sous la menace de lames affûtées.

Lentement, je tirai mes épées hors de leur fourreau. Je les empoignai fermement, les lames tournées vers le bas. Je me mis en position défensive. Daneruké attendit une offensive, mais je demeurai sur mes gardes.

— Qu'est-ce que tu attends ? Viens et attaque-moi.

— Non. Je t'attends ici.

C'était un test, et j'eus la bonne réponse. Daneruké se lança aussitôt. Il m'attaqua avec sa paire de poignards. J'esquivai ses coups avant de répliquer par deux assauts, puis par un troisième en pivotant. Mon mentor les évita en faisant preuve d'une grande agilité. Il commençait déjà à accumuler de la Lumière.

Daneruké donna deux coups de pied qui m'obligèrent à reculer, puis recommença avec ses armes. Une des lames m'atteignit au bras droit, sans réussir à pénétrer ma peau coriace. Toutefois, mon corps réagissait aux agressions, voulant réveiller les Ténèbres. De la concentration !

J'assénai à mon mentor une série d'attaques qu'il para habilement. Il profita d'une ouverture dans ma garde pour m'administrer une deuxième écorchure sur le bras gauche; une gifle additionnelle au visage du dormeur maléfique. Il devenait de plus en plus difficile de contenir cette force qui grondait. Le rythme de mon cœur s'accéléra. Une vibration monta le long de mes cheveux.

Daneruké avait-il conscience des énergies qui se bousculaient en moi ?

Mon mentor reprit l'attaque et mes bras se figèrent sur place. Mes épées tombèrent. Le voyant foncer sur moi, mes dents s'échauffèrent et brûlèrent mes gencives. Ma vue s'embrouilla comme si le ciel s'était illuminé d'une centaine de soleils. Prise de panique, je hurlai avant de m'accroupir et de reculer contre le chêne en tremblotant.

Mon mentor laissa tomber ses poignards. Il me prit dans ses bras. Je gelais, mes dents me faisaient horriblement mal, la lumière étincelante du ciel me donnait des maux de tête. Les larmes me montèrent aux yeux.

— Je suis désolée, Dan. J'ai échoué, c'est au-dessus de mes forces.

Il ne répondit pas, mais essaya plutôt de me réchauffer en me serrant contre lui, en me prodiguant l'amour d'un véritable père. Je reniflai.

— Qu'il doit être difficile de vivre avec ce fardeau. Nous n'aurions pas dû nous affronter aujourd'hui.

— Comment ferai-je pour garder le contrôle quand nous sortirons d'ici ?

— Tu devras éviter les conflits. C'est la seule manière.

Je restai encore de longues minutes dans ses bras. Je me sentais bien. J'y serais restée toute la journée.

En moi, les Ténèbres rampaient dans leur antre comme des serpents pour s'endormir à nouveau, jusqu'à l'heure de leur prochaine sortie.

• • •

Daneruké et moi vivions au centre de la chaîne de Montagnes de Jovinie, à l'extrême est des Collines-aux-Aurores-Pourpres. Grâce au relief et aux courants venteux, il y faisait toujours chaud, même en hiver. Cela ressemblait à un été perpétuel où les fleurs ne fanaient jamais.

Cette vie ressemblait beaucoup à celle de mon enfance, près de la mer. Je me retrouvais confinée dans un périmètre restreint avec l'interdiction formelle d'en franchir les limites. Fidèle à ses habitudes, Kakimi nous ravitaillait plusieurs fois par mois. La grande différence : j'avais maintenant des objectifs et énormément de travail à accomplir.

J'apprenais à contrôler le démon endormi en moi, je m'initiais à l'art du combat pour être en mesure d'affronter ceux qui voulaient me mettre la main au collet. Shnar, par exemple.

Notre territoire avait la forme d'un énorme « 8 » de près d'un kilomètre de longueur. On retrouvait le chalet de Kakimi, notre vraie demeure, dans la première zone. Derrière cette habitation, un lac clair et luisant était bordé par une étendue d'herbes hautes, picotée de fleurs odorantes.

Un sentier étroit, creusé entre deux vertigineux pics rocheux, menait jusqu'à la deuxième partie du territoire, où poussaient des arbres fruitiers par centaines.

Le territoire de Kakimi, son lieu de repos favori, avait été conçu pour nous permettre d'y vivre éternellement sans jamais avoir besoin d'en sortir. Même les plus grands des voyageurs devaient parfois jouir d'un peu de répit.

• • •

Je pratiquais des mouvements d'épées derrière les grands chênes, près du lac. Daneruké mettait de l'ordre dans la maison. Il s'assurait toujours que tout était bien propre avant que Kakimi ne vienne faire son tour. Le vieux marchand devait arriver d'une minute à l'autre. J'avais porté une attention spéciale à ma coiffure pour l'occasion.

J'adorais manier les armes en solitaire. Au cours de mes exercices, je travaillais sur ma précision, ma vitesse et, par-dessus tout, la grâce de mes gestes, tout en m'habituant à la vision du tranchant. Le souvenir de l'affrontement de la semaine précédente me hantait. Il me fallait à tout prix trouver un remède à mes appréhensions.

Enfin, le voilà ! La caravane descendait lentement les sentiers sinueux des montagnes. Sur le siège du cocher, le même gros bonhomme avec son bonnet et son nœud papillon blancs, vêtu d'un veston chocolat noir et portant des bagues à tous les doigts. Lui, il ne changeait pas.

Les deux mêmes chevaux tiraient le wagon : Térann, la brune endurcie, et Furon, le noir élancé. En synchronie parfaite, ils galopèrent jusqu'en face de l'habitation.

Je rangeai mes épées pour aller l'accueillir :

— Kakimi ! Kakimi ! Je suis ici !

Le marchand se retourna.

— Ah, ma petite ! Viens serrer le vieux Kakimi dans tes bras !

Je lui sautai au cou. En voulant l'étreindre, je réalisai que mes bras n'étaient pas assez longs pour faire le tour de sa taille. Je me contentai alors de lui donner une bise sur la joue avant de l'entraîner à l'intérieur, presque de force.

Daneruké avait entendu les deux chevaux. Il était accoudé au cadre de la porte, avec un air béat que j'avais rarement vu ces derniers temps.

— Bienvenue chez toi, mon ami.

— Heureux de te revoir, Daneruké.

Le marchand détacha son veston et l'accrocha dans l'entrée.

— De l'autre côté, le printemps est hâtif, mes amis. La température est déjà étouffante. Ici, nous sommes mieux qu'ailleurs.

Il s'assit à la table, et mon mentor en fit autant. Comme je m'y attendais, Daneruké n'attendit pas pour briser ce moment agréable en exposant ses tracas soldatesques à Kakimi :

— Y a-t-il eu des développements sur les activités du roi ?

— Pas vraiment, répondit le marchand tout en hochant la tête. Depuis que Shnar a trahi son père, on n'entend parler que du prince ! Aucune nouvelle fraîche de la Guilde du Simulacre ne m'a frôlé les oreilles. Ils doivent se tenir tranquilles.

— Et les rebelles ?

— Sains et saufs. Ils ont fui leurs quartiers avant l'invasion du lieutenant Kazz. Maître Éwinga est vivante, heureusement, et toujours aussi déterminée à contrer les plans d'Izmalt. Son amour pour le pays est flamboyant.

— Oui, bien sûr. Ses plans…

Kakimi descendit à la cave pour y prendre un barillet qu'il déposa sur la table, avec trois chopes de bois.

— Pas pour moi, dis-je poliment. Je n'aime pas vraiment la bière.

— Ce n'est pas de la bière, ma petite. Ce baril contient de l'Ash du Plateau-Doré, du cidre fait à partir de pommes bleues. Comme on dit si bien : « Assez fruité pour ne pas grimacer ! »

Le marchand sourit. Il fit couler un liquide olivâtre dans les trois contenants avant de nous les présenter. Je reniflai la boisson et la but à petites gorgées.

— Comment va l'entraînement ? reprit Kakimi.

— Alégracia progresse, mais elle doit encore travailler sa concentration.

À chaque visite, c'était la même question, et toujours la même réponse. *Elle progresse, mais…* J'en rougis de honte. Quand réussirais-je à rendre Kakimi fier de moi ?

— Vous avez encore du temps devant vous, dit le marchand pour nous rassurer. Tant qu'Izmalt ne récupère pas le Serpent d'Argent, il ne pourra jamais parvenir à ses fins. C'est une bonne chose que Shnar l'ait gardé pour lui. Depuis la fondation de sa Guilde du Simulacre, il se dresse à la fois contre nous et son père, formant ainsi un triangle d'opposition entre sa guilde, la rébellion et Izmalt. Trois camps, trois chefs… trois buts.

Le marchand fit une pause pour boire une gorgée d'Ash. Il recommença à parler, cette fois avec gravité :

— Je devrai l'emmener bientôt. Alégracia nous sera d'une aide précieuse lors du Dernier Assaut.

— Allons ! le coupa Daneruké. Elle n'est pas préparée à un événement de cette importance. Qu'irait-elle faire là-bas, de toute façon ?

— Daneruké… Si ce n'était que de toi, elle resterait prisonnière de cette vallée jusqu'à la fin des temps. Je te connais, mon vieux, et malgré tout, je te comprends. Personne ne peut être prêt à *ça*. Mais cette fois, il le faut. Cette guerre est *la sienne*. Elle a le droit d'y participer ou, du moins, d'y assister à partir des hauteurs du Palais de Bois. Ce serait la moindre des choses.

Kakimi s'adressa à moi.

— Je veux que tu sortes d'ici. Tu as tant à voir, tant à comprendre. Tu ne trouveras pas ta voie en restant enfermée entre ces bâtons d'illusion.

— Si elle sort maintenant, s'opposa Daneruké, sa voie sera celle de la damnation. Une seule transformation suffira pour l'anéantir.

— Je peux me contrôler, Daneruké ! lançai-je, vexée. J'ai de la discipline, mais tu n'as jamais voulu le voir !

— Voilà la preuve que non ! Regarde-toi ! Tu es déjà rouge de colère. Calme-toi !

Je croisai les bras. Personne ne parla ensuite.

Me sentant vaincue, j'avançai vers la porte. Le marchand m'arrêta au moment où je m'apprêtais à sortir :

— Tu ne désires pas des nouvelles de Mosarie ?

— Ma mère n'existe plus.

Cette réplique le laissa pantois.

— Maintenant, vous m'excuserez, continuai-je. Je vais aller cueillir des fruits, tiens.

Je faillis claquer la porte, mais retins mon geste au dernier moment.

• • •

Quand les deux amis se retrouvèrent seuls à l'intérieur du chalet, Kakimi murmura :

— Comment ? Tu lui as avoué la vérité ?

— Pas tout à fait.

— Tu m'avais promis de ne pas lui en parler.

Daneruké se frotta le front avant d'avouer :

— C'est une longue histoire. Quelque chose est arrivé il n'y a pas si longtemps. Je peux t'expliquer.

Il s'adossa alors contre le dossier de sa chaise. Son regard vagabondait entre la fenêtre et le verre d'Ash qui se trouvait devant lui.

— Depuis quelque temps, j'ai l'impression qu'Alégracia a refoulé certains souvenirs, de façon définitive. Je pense à sa mère et à sa sœur. J'ai l'impression que si elle revoyait Sintara, elle ne la reconnaîtrait pas.

Il laissa planer un silence évocateur.

Kakimi en profita pour se plonger dans une nouvelle réflexion. Pour rassurer son ami, il lui avoua :

— Je crois savoir ce dont tu parles. Raconte-moi ce qui s'est passé…

• • •

L'air frais suffit pour que je reprenne mon calme. Le soleil venait de se coucher, le ciel se colorait de teintes rouges et orangées avant de laisser place à la nuit. Je pris un sac de jute ainsi que des paniers dans le cabanon et me dirigeai vers les terres fruitières en marchant tranquillement sur l'herbe. Les végétaux renvoyaient des couleurs foncées sous l'illumination rougeoyante du ciel vespéral.

« Pas assez de concentration… » Pour Daneruké, je n'allais jamais être assez prête. Depuis peu, il s'était endurci. Le danseur que j'avais connu jadis me semblait disparu à jamais. Le simple fait d'avoir renoué avec le combat avait transformé cet homme jovial en enseignant sévère. Il prenait un vilain plaisir à me rappeler constamment mes défauts.

Les premières étoiles apparurent à l'est.

Je franchis le corridor qui reliait les deux zones du territoire. D'immenses rochers m'entouraient. Ils étaient striés de craquelures obliques. De loin, ils ressemblaient à de gros pouces recourbés qui sortaient de la terre.

J'aboutis à l'orée des terres fruitières. Un parfum envoûtant planait dans l'air. Ce n'était pas uniquement celui des fleurs; la fraîche odeur des fruits et de l'écorce me procurait les mêmes sensations qu'autrefois, le même abandon spirituel. J'avais besoin de cette proximité avec la nature comme un poisson avait besoin d'eau pour vivre.

Ayant l'embarras du choix, je cueillis une pomme pour commencer, puis je marchai lentement entre les arbres, sous les feuilles et le ciel assombri.

• • •

Après avoir abordé les sujets difficiles, Daneruké et Kakimi commencèrent à badiner de bon cœur en se racontant leurs histoires, fidèles à leur habitude.

— Je te jure, dit le marchand. Cette écrivaine m'a vendu son fauteuil pour une poignée de classies d'or. Elle voulait me le donner, au départ, mais j'ai tout de même offert une somme symbolique pour éviter les ennuis. Tu imagines la chose ?

— Et depuis quand arnaques-tu tes clients, Kakimi ?

— Le siège appartenait aux Rachellien. Ceux-là ne manquent pas d'argent. Je l'ai mis sous clé au sous-sol le mois dernier, en attendant de le revendre. J'espère en tirer un gras profit. Considérons cet échange comme une redistribution équitable des richesses.

— Tu te crois pauvre, maintenant ?

— Pas moi…

Le marchand termina son quatrième verre d'Ash.

— Tu dois savoir cela, mon ami : presque la totalité de mes revenus se retrouve directement entre les mains d'Éwinga. Elle a besoin de financement, c'est urgent. Après la dernière invasion des Collines-aux-Aurores-Pourpres, la situation des rebelles est peu reluisante.

Daneruké s'assit plus confortablement dans son fauteuil.

— Elle est une akdathe…

— De sang pur. C'est rare.

Le marchand se versa un cinquième verre d'Ash. Son état d'ivresse devenait de plus en plus évident. Daneruké ne lui adressa aucun reproche. Après tout, il avait bu exactement la même chose que son ami.

Kakimi prit une gorgée et raconta d'un air qui se voulait sérieux :

— Riuth a rencontré maître Éwinga pendant un voyage aux Collines-aux-Aurores-Pourpres. À l'époque, il était encore héritier. L'akdathe l'a touché durant leur rencontre, et c'est là qu'elle a vu le tourbillon bleu.

Daneruké savait que les anges akdathes pouvaient sonder les âmes des gens grâce à un simple contact physique. Avec ce pouvoir, ils pouvaient en apprendre sur le passé de leur hôte, et ils avaient la capacité de lire les âmes qui appartenaient au réseau immédiat de ces personnes, à condition qu'ils soient liés par le sang ou par une forte amitié.

— Ces découvertes ont alarmé Éwinga, continua Kakimi. Riuth l'a compris très rapidement. Éwinga a senti un grand trouble dans la famille royale. Elle a tenté de sonder Shnar en utilisant Riuth comme intermédiaire. Et encore, elle a vu le même tourbillon. Et puis, quand elle a tourné ses pensées vers Izmalt, elle a failli s'évanouir.

— Qu'a-t-elle vu ?

— Elle n'ose jamais en parler dans les détails. Elle aurait vu l'apocalypse, la destruction du Continent-Coloré.

— Et Izmalt amènerait cette destruction ?

— Ça, elle en est convaincue. Mais personne ne peut ni expliquer ses motifs ni déterminer les moyens dont le roi dispose. Selon Éwinga, le Serpent d'Argent a quelque chose à voir avec cette histoire.

— Shnar possède le Serpent, maintenant.

En effet, le prince devait autrefois creuser la terre des Bois-Verts pour trouver l'arme et la remettre à son père. Mais le jour où il l'a découverte, il l'a gardée pour lui. Il s'était ensuite déclaré chef d'un groupe nommé *La Guilde du Simulacre*. Avec le Serpent d'Argent, Shnar avait trouvé un nouveau moyen de s'opposer aux hommes d'Izmalt.

— Que veut-il, maintenant ? demanda Daneruké.

— On croit qu'il voudrait renverser le roi pour s'approprier son pouvoir. Mais je pense que c'est une réflexion simpliste, quoiqu'avec le Serpent d'Argent entre les mains, c'est une possibilité envisageable.

— Si Shnar tuait Izmalt, les problèmes des rebelles seraient au moins réglés.

— Pas si vite ! Tu imagines le gouvernement qui nous attendrait si Shnar renversait Izmalt et prenait le pouvoir ? Et si Izmalt vainquait Shnar, il mettrait la main sur le Serpent d'Argent. Ses desseins maléfiques pourraient s'accomplir. Je parle de la vision d'Éwinga… Dans tous les cas, c'est la catastrophe.

Cette problématique avait de quoi provoquer des maux de tête, tout comme l'alcool que Daneruké avait ingéré. Il se leva avec l'intention d'aller remplir une carafe d'eau. À peine avait-il fait deux pas qu'il entendit un bruit dans la cuisine, comme si un objet métallique venait d'être renversé. Il continua son chemin en chancelant légèrement.

Kakimi nota sur un bout de papier qu'il devait retourner à Sabrion pour mettre la main sur quelques contenants de ce délicieux nectar. Il souleva son barillet du Plateau-Doré à deux mains et marcha vers la cave. Toutefois, avant qu'il eut franchi le seuil de l'escalier, il entendit de nouveaux bruits dans la cuisine. Son cœur se serra, car cette fois, il s'agissait assurément d'une bagarre.

• • •

Un petit panier plein de framboises et un gros rempli de fraises à ras bord. Ce serait un régal pour la collation en soirée, surtout pour Kakimi. Le marchand se délectait de fraises bien mûres jusqu'à en avoir mal au ventre.

Ma promenade me remettait les idées en place. Je me trouvais stupide de m'être fâchée ainsi contre Daneruké; ce n'était d'ailleurs

pas la première fois que je m'emportais de cette manière.

Le croissant de lune brillait dans le ciel étoilé. Un vent léger agitait les feuilles des arbres. Je humai une dernière fois les parfums de la nature avant de reprendre le chemin qui menait au chalet.

Lorsque j'eus franchi le passage rocheux entre les deux zones, je sentis une tout autre odeur : celle de la fumée. *Ils ont fait un feu à l'extérieur*, pensai-je. Je continuai jusqu'en haut du sentier pour apercevoir la demeure et là, je fus frappée de stupeur.

Le chalet de Kakimi brûlait.

L'incendie crachait une épaisse fumée, ravageant entièrement la maison. Les flammes montaient si haut que leur éclat illuminait les montagnes au loin.

Je ne voyais ni Daneruké ni Kakimi à l'extérieur. La caravane du marchand et les chevaux avaient été épargnés par les flammes, par miracle.

Je courus si vite que le sifflement du vent dans mes oreilles me rendit presque sourde. Au bout du talus, je bondis et retombai en roulant dans l'herbe, puis repris ma course.

Une fois près du chalet, je fus éblouie. La chaleur des flammes enveloppait ma peau.

— Daneruké ? Kakimi ? criai-je à tue-tête.

Aucune réponse. Je répétai leur nom à trois reprises en faisant le tour de la maison.

À ma dernière tentative, j'entendis un râlement. Était-ce Daneruké ? J'allais devoir m'engouffrer dans les flammes pour lui porter secours.

La porte avant était à moitié ouverte. Les vents poussaient les flammes de l'autre côté du chalet. J'allais pouvoir entrer sans craindre de brûler vive dès les premières secondes.

Je courus tête baissée à l'intérieur. L'incendie grimpait sur les murs et glissait le long du plafond, dans un mouvement fluide qui me rappelait l'eau d'une rivière. La fumée me fit suffoquer; cela me rappela une mésaventure avec des grignôles.

Au moment où je longeais la cuisine, une partie du plafond s'effondra et fit gicler une montagne de braises sur le plancher. J'osais à peine reculer; les flammes me cernaient. Un grand souffle de chaleur m'obligea à m'accroupir. Les issues disparaissaient une à une. Je me rendis au salon, tête baissée.

J'inspectai chaque recoin. Je vis quelque chose derrière un divan entièrement calciné. Un pied. Sans perdre une seconde, j'y rampai et aperçus alors Daneruké, adossé contre le mur, les bras affaissés le long de son corps. J'insérai mes bras sous ses épaules et le soulevai, assez pour le traîner par terre. Je n'aurais jamais cru qu'il était si lourd.

Les braises transformaient la cuisine en fournaise. Revenir sur mes

pas était pratiquement impossible. Une seule voie me permettrait de sortir de là : la fenêtre cassée près de l'escalier. J'y courus et je sentis les éclats de verre se briser sous mes bottes. Après avoir dégagé les derniers morceaux coupants du cadre, je hissai mon mentor pour le pousser vers l'extérieur avant de sauter moi-même hors de ce four.

Ayant passé trop rapidement de la lumière vive à la noirceur, je fus aveuglée. Je déployai les efforts nécessaires pour soulever à nouveau Daneruké et l'emmener en sécurité, près du chêne en bordure du lac.

J'appuyai mon mentor contre le tronc de l'arbre. Il était inerte. Je devais le retenir à deux mains pour éviter qu'il ne tombe par terre.

— Daneruké ! Ça va ?

Il ne répondit pas. Je pris sa main, molle et lourde. La fumée lui avait peut-être fait perdre connaissance. Sa peau était chaude, rugueuse.

— Dan ! Tu dois te réveiller ! Est-ce que Kakimi se trouve à l'intérieur ?

Mon mentor râla. Je lui secouai les épaules. Il émit quelques sons.

— Ka… mi… non...

— Daneruké ! S'il te plaît, réveille-toi !

Comme mes yeux s'étaient adaptés à l'obscurité, je constatai avec horreur qu'en plus des affreuses brûlures subies par mon mentor, son torse saignait abondamment. J'y vis trois blessures minces, mais très profondes, de toute évidence faites par des armes blanches.

— Dan ! Tu dois te ressaisir ! Courage !

Ses yeux à moitié ouverts ne fixaient plus rien, sa bouche entrouverte laissait couler quelques gouttes de sang épais. Sa tête pencha lentement vers l'avant et son front toucha mon épaule.

— Daneruké ! protestai-je les dents serrées.

Deux grosses larmes roulèrent sur mes joues. Le rythme de mon cœur s'accéléra. Je blottis Dan contre moi et l'enlaçai très fort, le regard figé devant. Ses muscles se relâchèrent et il s'affaissa sur moi.

— Ne me laisse pas. Tu ne peux pas partir !

Je voulus hurler, mais je resserrai les dents afin de contenir ma colère. Je reniflais sans cesse, mes épaules tressaillant. Les mains inertes de Dan reposaient toujours sur le sol.

— Dan ! Non… non ! Relève-toi ! Je t'en supplie ! Relève-toi !

Je grimaçai si fort que j'en eus mal. Mon cœur semblait vouloir s'arrêter. Les larmes coulaient sur mes joues.

Je poussai un hurlement strident vers le ciel, puis geignis avec hargne. Je n'arrivais pas à y croire.

« Dan ? Dan… Écoute-moi. Tu dois demeurer avec moi. »

Mon impuissance devant la fatalité me révoltait. L'impensable prenait vie; Daneruké venait de mourir, doucement, dans mes bras…

« Dan, ne pars pas. Reste… Reste. Je t'en supplie. »

Je restai blottie contre son corps en le berçant doucement, comme pour consoler un enfant chagriné. L'intensité de mes émotions diminuait peu à peu. J'avais réussi à ne pas me perdre. Je le fis par respect, en hommage aux enseignements de mon maître.

« Tu as brisé ta promesse, la même que je n'ai pu tenir autrefois. Comment peut-on jurer de ne jamais abandonner un être cher ? Comment, dis ? Comment ? »

« La prochaine fois… la prochaine fois, je tiendrai ma langue. Là est ma promesse. Ma seule et dernière promesse. »

D'une main tremblante et douce à la fois, je lui refermai lentement les paupières. En l'observant avec amour, le visage rougi, je murmurai :

« Pars en paix, papa… »

L'amour éternel. Je venais de tout saisir.

Chapitre II
Les xayiris

Perché sur sa branche au-dessus du ravin, Nao'Zeel, la colombe rougeoyante, ressentait un malaise depuis la veille. Quelqu'un venait de mourir dans la province, près des montagnes à l'est. Il le savait, son instinct ne pouvait le trahir. Il était le xayiris de l'amour.

Évidemment, les vibrations désagréables qui parcouraient son corps n'avaient pas été provoquées par la mort. Pas directement. Ce domaine appartenait à Nar'Aluz, le xayiris de la vie, qui se trouvait alors sur l'Île-Argentée.

Ce dernier était alerté par chaque occurrence de décès sur le Continent-Coloré. Il pouvait en distinguer deux types : d'abord, la mort qui venait naturellement, amenée par le temps ou par les accidents. Nar'Aluz n'intervenait jamais dans ces situations. Il humait ces relents de trépas tant et aussi longtemps qu'ils duraient. Cependant, les meurtres le troublaient d'une tout autre manière. Dans ces cas-là, le xayiris avait des nausées si intenses qu'il en perdait la capacité de voler.

Nao'Zeel avait des symptômes comparables en cette chaude matinée. Il savait qu'un homme venait de succomber, mais le xayiris l'avait seulement déduit. Une émotion qui relevait directement de son champ d'expertise s'était manifestée : une explosion d'amour provoquée par la perte d'un être cher.

L'oiseau tourna la tête et fixa l'horizon. Il se demanda encore quelle tragédie pouvait avoir provoqué ce bouleversement qui semblait néanmoins atténué par une forme de déni, une peine interdite, inhibée de façon maladroite. Pour disparaître complètement, le chagrin devait être extériorisé, et ce, dans sa totalité. Du moins, c'est ce que le xayiris de l'amour croyait.

Dans les Montagnes de Jovinie, il en était autrement. Quelque chose n'allait pas.

La colombe supposait que la jeune protégée de Kakimi était la source de ces tourments. Ses vibrations étaient reconnaissables parmi des milliers d'autres. Il savait aussi que personne ne pouvait entrer dans le domaine où elle habitait, excepté Daneruké le danseur et le marchand. Lequel des deux venait de trépasser ? Nao'Zeel aurait eu

besoin de Nar'Aluz, gardien de la vie, pour le savoir.

Elle s'appelait Alégracia. Le xayiris de l'amour la connaissait, car il lui arrivait, à de rares occasions, d'espionner la jeune fille. Kakimi lui avait permis d'agir de la sorte quelques semaines après l'arrivée d'Alégracia à son chalet. Pendant une réunion secrète, le marchand avait montré au xayiris l'emplacement des bâtons d'illusion qui entouraient son territoire, et aussi la façon de déjouer prudemment cette magie.

Nao'Zeel pouvait se rendre dans ce domaine à une condition : il devait rester caché en tout temps. Jusque-là, le xayiris avait respecté sa promesse. Il était demeuré un observateur silencieux, et ce, malgré son puissant désir de se manifester à la jeune fille. Toutefois, avec la mort qui était survenue la veille, les choses allaient changer.

Mais avant d'agir contre la volonté de Kakimi, Nao'Zeel devait d'abord connaître les circonstances qui entouraient cette tragédie.

Dans l'immédiat, le xayiris de l'amour ne pouvait aller nulle part. Il avait promis à Dal'Astar et Tor'Dello de rester au même endroit durant leur absence.

Quand ces derniers arriveraient, Nao'Zeel irait faire sa surveillance… ailleurs.

• • •

Une heure plus tard, le chef des xayiris attendait toujours ses semblables. Ils auraient dû arriver beaucoup plus tôt. Nao'Zeel s'inquiétait à leur sujet.

La colombe rouge surveillait toujours les prisonniers, en dessous, et s'insurgeait contre les mauvais traitements qu'ils subissaient. L'un d'eux venait de recevoir une puissante gifle de la part du lieutenant Kazz, un soldat d'Holbus qui ne parlait jamais et avait des yeux vitreux, sans pupilles. En général, Kazz était absent du chantier, mais il lui arrivait quelquefois d'y faire une brève apparition. Il s'y présentait pour battre un homme sans défense et ainsi rappeler à tous qu'il détenait le pouvoir en ces lieux.

Tor'Dello, l'hirondelle jaune, survolait le ravin pour rejoindre Nao'Zeel. Étrangement, Dal'Astar, le protecteur de la liberté, ne l'accompagnait pas.

Quand Tor'Dello se posa près de son chef, il se mit à piailler. Ce langage, que les xayiris appelaient le xil, était un dialecte que les humains confondaient avec les chants d'oiseaux ordinaires. Il fallait être un ange pour comprendre cette forme d'expression.

— *Désolé du retard*, s'excusa l'hirondelle. *J'ai survolé tous les villages de la province.*

— *Rien de nouveau ?*

— Ils sont déserts. Eiro-Van est la seule exception.

— Et comment se portent vos dynamiteurs ? Seront-ils au rendez-vous ?

— Aucune idée. Ils sont réceptifs à mon influence, mais pour le moment, ils errent et pillent comme bon leur semble. Il me sera impossible de communiquer avec eux tant et aussi longtemps qu'il n'y aura pas d'eau…

— Nous avons tous le même problème, Tor'Dello. Le roi d'Holbus n'est pas aussi idiot qu'il en a l'air.

Leur plan n'allait pas fonctionner comme ils l'avaient prévu.

Quelques minutes plus tard, Dal'Astar, le cardinal vert et protecteur de la liberté, vint les rejoindre. Contrairement à l'hirondelle jaune, il était arrivé par l'ouest.

— Riuth est toujours aux frontières de la Vallée-Rouge, leur apprit-il, encore essoufflé par son périple. *Il a de la difficulté à progresser. Izmalt a posté de nombreux gardiens à cet endroit.*

— Que lui as-tu suggéré ? demanda aussitôt la colombe rouge.

— Je lui ai dit de faire un détour par le sud, à la frontière du Plateau-Doré. Cette province ne fournit aucun soldat à la couronne, contrairement à la Vallée-Rouge. Il passera plus facilement.

— Ça lui prendra des jours.

— Nous n'avons pas le choix. Si l'ennemi découvre que Riuth se trouve à la frontière, notre surprise sera gâchée.

L'hirondelle prit la parole :

— Cela aura l'avantage de nous laisser plus de temps. Les dynamiteurs pourront nous rejoindre.

La réplique de Dal'Astar fut rapide et froide :

— Nous n'avons pas la moindre assurance qu'ils viendront. Allons, Tor'Dello ! Il ne faut pas compter sur leur aide.

— Tu étais d'accord. Et là, quoi ? Tu changes d'idée ?

— Nous n'avons aucun moyen de leur parler. Nous aurions dû nous manifester bien avant qu'ils n'aient traversé les montagnes. Maintenant, c'est fini.

— Silence ! s'objecta Nao'Zeel. *Dal'Astar a raison. Nous ne pouvons pas tenir l'aide des dynamiteurs pour acquise. Loin de là.*

Il tourna la tête vers le cardinal vert avant de continuer :

— Nous devons faire bon usage du temps qui est à notre disposition. Si nous avons réussi à leurrer les dynamiteurs jusque dans cette province, il ne doit pas être impossible de les attirer ici.

— Il nous faudrait un messager, quelqu'un qui pourrait leur parler, essaya l'hirondelle jaune.

— Et qui donc ? lui répondit Dal'Astar. *Riuth n'ira pas traverser les Collines-aux-Aurores-Pourpres seulement pour quémander une aide qui, de toute façon, pourrait lui être refusée.*

Pendant que les protecteurs de la liberté et de la justice

multipliaient les mésententes – cela était plutôt fréquent –, Nao'Zeel se mit à réfléchir sur ce qu'il venait d'entendre. Ses compagnons avaient raison : quelqu'un devait aller à la rencontre des dynamiteurs. Si ces derniers avaient bien reçu l'influence justicière de Tor'Dello, il ne leur suffirait que d'un coup de pouce pour les faire marcher jusqu'ici. Ils auraient alors le champ libre pour faire leur travail.

Mais qui pourrait le faire ? Il ne restait plus personne dans les Collines-aux-Aurores-Pourpres, excepté quelques soldats en patrouille et les villageois qui leur avaient échappé. Il aurait fallu une personne qui voudrait fuir la province et qui aurait besoin d'aide pour le faire. Les villageois récalcitrants refusaient de quitter leurs terres; il était inutile de les considérer. Une communication verbale aurait d'autant plus été requise pour leur expliquer la situation.

Nao'Zeel avait de la difficulté à se concentrer. Il ressentait encore les malaises engendrés par la tristesse de la protégée de Kakimi. Le xayiris en devint inquiet. Il craignait que personne ne se trouvât auprès d'elle pour la consoler. Un doute assaillit son esprit. La jeune fille éprouvait-elle de l'amour non pas pour un seul, mais pour deux êtres perdus ? Si tel était le cas, elle se trouvait seule au monde.

— *Alors, Nao'Zeel*, dit Dal'Astar pour tirer la colombe de ses pensées. *Que ferons-nous avec les dynamiteurs ? Nous les oublions ?*

— *Tu n'as rien compris*, soupira l'hirondelle jaune.

— *Nous changeons de stratégie, oui ou non ?*

La colombe demeura coite quelques secondes avant de recommencer à piailler, en douceur :

— *Non…*

Les deux autres xayiris attendirent des explications, mais Nao'Zeel n'ajouta rien. Il pensait toujours à Alégracia. Lentement, il ébauchait un plan. Et si les dynamiteurs rencontraient cette jeune fille, qu'allait-il se produire ? Elle qui, de toute façon, ne pouvait peut-être plus demeurer au cœur des montagnes. Alégracia était-elle la solution à ce problème ?

Il réfléchit alors à l'avenir de son ordre, et à Riuth. Le prince allait bientôt les rejoindre. L'appel des dynamiteurs serait une excuse parfaite pour dissimuler ses intentions réelles.

— *Je vais m'en occuper personnellement*, ajouta-t-il sans observer les deux autres.

— *Et… de quelle façon ?* demanda le cardinal vert.

— *Je ne resterai pas ici sans rien faire, en regardant les rebelles se faire malmener par Kazz*, répliqua Nao'Zeel pour déjouer la question. *Il est temps d'agir.*

— *On croirait entendre Tel'Dree.*

Le xayiris de l'amour s'efforça d'ignorer le reproche. Il voulut mettre un terme à la discussion.

— *Je vais tenter de les attirer ici*, leur apprit-il.

— *C'est inutile*, protesta l'hirondelle jaune. *J'ai déjà essayé. L'homme ne s'intéresse même plus à son alliance, alors pourquoi suivrait-il une colombe rouge ?*

Nao'Zeel doutait lui-même du succès de son entreprise. Pour réussir, il devait compter sur deux choses : l'amour qu'Alégracia éprouvait pour la nature et la curiosité que les xayiris suscitait chez elle. Ces deux sentiments étaient bien présents chez la jeune fille, son ordre le lui avait confirmé. Mais était-ce suffisant ?

Il n'y avait qu'une seule façon de le savoir. Il devait se rendre auprès d'elle.

Les regards interrogateurs de Tor'Dello et de Dal'Astar dérangeaient la colombe. Avec des chants autoritaires, cette dernière annonça à ses confrères :

— *Je pars. Et je veux que vous restiez ici jusqu'à mon retour.*

— *Et notre vigie dans la Contrée-Bleue ?* dit le cardinal. *Il serait à peu près temps pour nous de découvrir où s'est retranchée la Guilde du Simulacre.*

Bien que cette protestation dérangeât l'oiseau rougeoyant, il dut reconnaître que Dal'Astar avait raison. Tenir à l'œil ce groupe de bandits était primordial; il était composé de vagabonds aux manches blanches, et ces individus bénéficiaient d'une protection totale contre le pouvoir détecteur des xayiris, et ce, depuis la Grande Libération. Nao'Zeel devait déployer des efforts considérables pour suivre leur progression dans les provinces du Continent-Coloré.

— *Vous pourrez entreprendre vos recherches*, accorda la colombe. *Si la chance me sourit, je serai revenu ici avant Riuth. Je pourrai lui parler en votre nom.*

Le cardinal et l'hirondelle hochèrent la tête, saluèrent leur chef et s'envolèrent vers l'ouest. Quant à Nao'Zeel, il n'attendit pas plus longtemps pour prendre son essor dans la direction opposée.

Avec Alégracia, la colombe voulait faire d'une pierre deux coups. D'abord, il tenterait sa chance en l'utilisant auprès des dynamiteurs, pour les faire réagir. Si cela venait à fonctionner, il s'assurerait que la jeune fille les accompagne jusqu'au ravin. Là, elle pourrait y rencontrer Riuth.

Riuth devait retrouver son harmonie avec la Lumière. Sa dépendance envers l'arme qu'il portait, l'épée Xilasire, pourrait être vaincue une fois pour toutes. Il n'existait aucun autre moyen. Dans le prince, les énergies positives des anges xayiris brillaient de tous leurs éclats : la vie, la justice, la liberté, la beauté et la paix. Il n'en manquait qu'une seule…

Pour Nao'Zeel, le temps était venu de tout mettre en branle.

Chapitre III
À la dérive

J'avais enterré Daneruké au centre du champ d'arbres fruitiers, dans une clairière illuminée par le soleil matinal. Avant de l'avoir recouvert de terre, je m'étais assise devant la fosse pour l'observer une dernière fois. D'une voix presque inaudible, je lui avais partagé tout l'amour que je n'avais pu lui offrir de son vivant. Je m'étais excusée d'avoir été une apprentie dissipée plutôt qu'une élève obéissante. Tant de regrets m'accablaient. En fermant les paupières, je lui avais répété mille promesses sur l'avenir, sur le monde qui m'attendait au loin.

Je lui avais lancé des centaines de pétales, un à un. Un pétale pour chacun des agréables souvenirs que je conservais de lui.

Une fois mon mentor entièrement enseveli, j'étais restée en bordure de son lieu de repos. À genoux, les mains tâtant l'herbe et les trèfles, j'avais laissé couler mes larmes une dernière fois avant de me relever.

Kakimi demeurait introuvable. Je l'avais cherché durant toute la nuit; j'avais même fouillé les décombres du chalet. Aucune trace du marchand. Ce matin encore, j'y avais retrouvé seulement des cendres et les résidus calcinés du mobilier. À la périphérie des ruines, près du grand chêne, j'avais découvert un fragment de tissu d'un bleu tirant sur l'indigo.

Il ne restait plus rien dans la vallée, seulement les deux chevaux attachés près du lac et la caravane de Kakimi. Les doubles portes de l'arrière avaient été laissées ouvertes. On y avait pillé tous les objets précieux, allant des bagues les plus fines aux massifs boucliers de platine.

Qui avait osé commettre ces atrocités ? Les seuls indices dont je disposais étaient cette mystérieuse pièce de tissu indigo, sans doute arrachée à un vêtement, et quelques traces de pas allant vers l'ouest. Il était difficile de les suivre à cause de l'épaisseur de l'herbe qui recouvrait le terrain. Là où commençaient les montagnes rocheuses, elles s'effaçaient complètement.

Comment aurais-je pu imaginer une fin si subite à mon séjour ?

Il y avait une grave accalmie dans la vallée. Le chalet en cendres gisait derrière moi et laissait s'échapper de la fumée grisâtre. Parfois,

quand le vent soufflait plus fort, des tisons rougeoyants s'envolaient vers le ciel. Cette maison n'existait plus. J'allais devoir me résigner à partir, tôt ou tard.

Térann se mit à hennir et tira sur sa corde, le cou tendu vers le bas. Furon recula; il ne semblait pas comprendre le comportement de sa compagne. Moi, au contraire, je saisissais parfaitement. La jument avait achevé son travail auprès de Kakimi. Elle voulait regagner les contrées sauvages.

En douceur, je m'approchai du cheval brun et tendis le bras vers sa bride. Térann se dressa sur ses pattes postérieures et hennit en montrant les dents.

— Térann ! Tu as intérêt à te calmer, sinon je t'abandonne ici !

Elle retomba sur ses pattes, sans cesser de me surveiller. Lentement, je lui enlevai sa bride. Aussitôt l'équipement tombé sur le sol, la jument galopa vers le sud, puis vers les montagnes. Le bruit de sa course s'atténua, et je la perdis de vue.

Furon, toujours aussi calme, fit quelques pas vers moi et me fixa de ses grands yeux noirs.

— Je crois que tu mérites aussi ta liberté, n'est-ce pas ?

Le cheval noir ne bougeait pas, comme s'il se moquait du départ de son éternelle compagne. Je le libérai lui aussi de son lourd attelage. Au lieu de s'enfuir, il recula de nouveau et mordit dans une touffe d'herbe.

— Tu peux partir, maintenant. Va !

Il ne bougea pas.

— Allez ! Tu ne veux pas regagner les contrées sauvages, toi aussi ?

Furon releva la tête pour mâchouiller son herbe et trotta ensuite vers le lac. Il s'agenouilla à l'ombre du grand chêne.

Le voyant l'air si serein, j'allai m'asseoir à ses côtés et appuyai ma tête contre son flanc. Après un moment de silence, je me confiai à lui :

— Tu dois te demander pourquoi je ne pleure pas, n'est-ce pas ? Pourquoi la mort de Daneruké et la disparition de Kakimi m'ont l'air si dérisoires ? Tu ne comprends pas, Furon. Je n'ai pas le droit de les pleurer. Je n'ai pas le droit d'en vouloir à ces criminels. Si tu savais à quel point tout cela est douloureux.

Le cheval noir tourna la tête.

— M'abandonner à ces émotions serait nier son enseignement. Je me tais par respect. Je ferme les yeux et la bouche, l'esprit et le cœur. Je suis morte moi aussi.

Je lui flattai tendrement la crinière. Furon aimait mes caresses.

— Je suis seule au monde, désormais.

Furon releva la tête et souffla un bon coup par ses deux naseaux. Il me regarda en coin et s'appuya le menton sur l'herbe.

— Tu as raison. Tu ne m'as pas abandonnée, je m'excuse. Merci, Furon, de rester auprès de moi. Tu es fidèle.

J'observai les nuages.

— Où irons-nous ensemble ?

Le cheval noir bougea pour se relever. Je me redressai pour lui permettre de se hisser sur ses pattes.

En me penchant vers l'avant, mon bijou argenté glissa hors de mon collet et se balança au bout de sa chaînette.

Je l'ouvris. L'aiguille dorée pointait vers le sud-ouest.

Furon mit la tête par-dessus mon épaule.

— Peut-être pourrais-je retourner à ma maison, mais j'ignore à quelle distance elle se trouve. Il faudra peut-être voyager durant des semaines.

Je fis tourner mon précieux médaillon entre mes doigts en me remémorant les paroles que Kakimi avait prononcées en me l'offrant. La magie du pendentif pouvait lire à l'intérieur de mon cœur. Là, elle y trouvait la source de mon bonheur. Jusqu'à aujourd'hui, je ne l'avais réellement utilisé qu'une seule fois pour retrouver mon chemin, lorsque je m'étais perdue en forêt quelques années auparavant. Mais était-ce la véritable utilité de ce cadeau inusuel ?

Je m'étendis sur l'herbe pour réfléchir. Pourquoi aurait-on inventé un tel instrument si les boussoles conventionnelles, non magiques, fonctionnaient déjà bien ? D'abord, en quoi ces deux types d'objets étaient-ils différents ? La boussole ordinaire était indispensable pour éviter de se perdre en forêt. Elle montrait un point fixe. Toutefois, l'aiguille de mon bijou enchanté utilisait mon cœur pour déterminer son orientation.

Si je m'étais égarée quelque part dans une contrée étrangère, il m'aurait fallu un point fixe. Une boussole ordinaire et une carte auraient suffi pour me situer. Mais était-il possible de s'égarer simplement… dans la vie ?

Ayant des maux de tête, je décidai ne pas trop réfléchir à la question. Je préférai faire le vide en me couchant sur l'herbe, tout en me laissant bercer par les remous du lac.

• • •

Je me réveillai en sursaut après avoir entendu un bruit. Je me frottai les yeux et me relevai. Des frissons parcouraient mon corps. Je me sentais observée. Tout en demeurant près de la berge, je tendis l'oreille. Le vent s'était levé et agitait bruyamment les feuilles du grand chêne. Je ne discernais rien d'autre.

Je regardai de tous les côtés sans y voir personne. Il n'y avait que Furon, qui dormait non loin de moi. Je rejoignis l'animal. À mon

approche, le cheval bougea les oreilles, ouvrit les yeux.

J'entendis à nouveau le son qui m'avait tirée du sommeil.

Un roucoulement. Il provenait de l'arbre.

Je levai le regard vers ses branches et y découvris un oiseau resplendissant. Son plumage rougeoyant diffusait une lumière vermillon sur l'écorce et le feuillage. Il avait la forme d'une colombe, mais j'hésitais à la considérer comme telle, car la couleur de son plumage ne correspondait pas aux illustrations que m'avait montrées Kakimi dans ses ouvrages.

L'oiseau me fixait. Ce comportement ne m'était pas étranger. Je me souvenais des créatures angéliques que j'avais rencontrées au domaine de Shnar et durant le procès à la Grande Arène.

Je m'approchai de la colombe. L'oiseau recommença à roucouler.

À ce moment, mon cœur tressauta.

Le chant de l'oiseau m'apparut comme des paroles.

« Suis-moi. »

La colombe recommença.

« Suis-moi. »

Avant que j'aie pu répondre ou même réagir à cet appel, l'oiseau prit son envol vers le sud-ouest. Curieusement, la direction qu'il avait prise concordait presque avec la direction montrée par mon pendentif. Je ressortis mon bijou argenté et l'ouvris.

S'agissait-il d'un signe du destin ou d'une simple coïncidence ?

À mon souvenir, ce n'était pas la première fois que ces oiseaux employaient une telle méthode pour attirer les gens quelque part. Je me remémorai les événements de Pur-Dufonio, qui avaient eu lieu après le premier spectacle de la troupe d'Okliarre auquel j'avais assisté. Quand je m'étais enfuie, un hibou bleu avait attiré Daneruké vers moi, d'une façon qui ressemblait à celle-ci.

Manifestement, ces créatures ne voulaient pas me faire de mal. Et comme rien ne me retenait au creux de cette vallée dévastée, j'eus envie de répondre à l'appel de cette colombe. Je voulais la retrouver, de l'autre côté des montagnes, et savoir ce qu'elle voulait de moi.

Le cœur encore lourd, j'attachai la selle sur Furon et grimpai sur le cheval. Je fis trotter l'animal autour du lac. Il me fallut un certain temps pour être à l'aise; je n'étais pas montée à cheval depuis des semaines.

— Allons chercher un peu de nourriture pour la route. Mes épées sont attachées à ma ceinture. Le reste s'est envolé en fumée.

Furon galopa jusqu'aux champs d'arbres fruitiers et là, je cueillis assez de provisions pour remplir les deux poches de cuir fixées sur la selle. En passant près de la clairière où Daneruké reposait, mon cœur se serra. Moi, je partais et lui, il resterait dans cette forêt pour toujours.

— Adieu, Dan. Adieu…

Je fermai les yeux pour retenir mes larmes. Ensuite, je tournai la tête et m'adressai à mon cheval d'une voix chagrinée :

— Furon, tu sais où nous allons. Il est temps de partir.

Et nous galopâmes ensemble vers les montagnes, guidés encore une fois par ma boussole à l'aiguille d'or.

• • •

Les Montagnes de Jovinie, ces barrières qui m'avaient isolée pendant presque la moitié d'une décennie. Le roc y était recouvert d'une fine couche de neige immaculée. On y trouvait des arbres solitaires, égarés. Depuis les hauteurs, le havre de Kakimi se perdait sous un voile de brume, une barrière fantomatique qui allait m'en séparer éternellement.

Voilà un autre coffre, maintenant verrouillé, à entasser dans le grenier des mémoires.

Mon souffle se condensait dans l'air gelé. Dans les hauteurs, Furon s'enfonçait dans la neige jusqu'aux genoux. La pauvre bête devait être frigorifiée. Mais jamais elle n'abandonna l'ascension des monts. Ce cheval avait un sens du devoir qui aurait fait rougir de honte bien des soldats en ce bas monde. Il brisait les brindilles glacées et défonçait les congères. Dans l'infranchissable, Furon traçait son propre chemin, que les vents orgueilleux se dépêchaient d'effacer.

Le soleil disparaissait à l'horizon. Je me blottis contre mon cheval au creux d'une caverne, surplombée de rochers argentés. Sa chaleur me permettait d'oublier la froidure et la tristesse de la nuit. Avant de m'endormir, je flattai délicatement ses poils ébouriffés.

La traversée des montagnes dura deux jours entiers. La neige recouvrait uniquement les sommets les plus élevés. Le reste du voyage, nous ne vîmes que des pierres incolores et des végétaux desséchés, et plus bas, les Collines-aux-Aurores-Pourpres s'étendaient à perte de vue. De ma hauteur, les reliefs de la province me rappelaient les couvertures d'un lit défait.

Tout en plongeant au creux d'une vallée, nous nous retrouvâmes dans une forêt dégagée, composée d'arbres sans feuillage. L'air y était sec. Une croûte pâle et craquelée recouvrait le sol. Les bourgeons des végétaux n'arrivaient pas à s'ouvrir en feuilles. La dernière pluie devait remonter à longtemps.

Il restait quelques fruits dans les poches de cuir. J'en profitai pour manger quelques fraises, que le froid avait rendues molles. Furon avait soif, et moi aussi.

Après avoir descendu une pente légère, nous aboutîmes dans un couloir rocheux. Je devinai vite que ce chemin était en vérité une

rivière tarie. Seule une mince ligne d'eau coulait entre les cailloux, au centre, et formait quelques nappes ici et là. Furon en profita pour s'y abreuver.

Je levai les yeux au ciel. Pas un nuage en vue : seulement un ciel bleu et étincelant.

J'observai ensuite les alentours, plus attentivement : l'écorce granuleuse des arbres, la pâleur de la terre et, surtout, l'absence totale d'insectes.

— Regarde, Furon, on peut voir des squelettes de poissons. L'herbe a séché, mais il y a eu de la verdure dans cette forêt.

Ce phénomène d'aridité était-il récent ? Était-ce un temps printanier tout à fait normal pour les Collines-aux-Aurores-Pourpres ? Kakimi avait bien dit que le printemps était particulièrement chaud en dehors des montagnes.

Le son de battements d'ailes m'arracha de mes pensées. Je vis la colombe rouge quitter une branche et s'envoler rapidement vers le sud-ouest. Elle m'avait retrouvée de l'autre côté des montagnes, comme je l'avais prédit.

Encouragée, je donnai le signal à Furon d'avancer.

• • •

Après quelques minutes, et contrairement à mes attentes, l'oiseau avait disparu derrière l'horizon. Je continuai néanmoins dans la direction qu'il m'avait indiquée.

Après une heure, nous vîmes un sentier qui traversait les collines. Comme ce chemin semblait correspondre à notre itinéraire, nous l'empruntâmes.

La même aridité affligeait encore l'environnement. Les flancs des buttes étaient recouverts de végétaux flétris, et le ciel, toujours bleu, sans nuages. On n'y voyait plus le moindre oiseau.

Il devait être midi. Furon montrait une vigueur digne de son nom. Si je lui avais demandé de galoper à toute vitesse, il n'aurait pas hésité une seconde, même après tout le chemin parcouru.

Les abords d'un petit village apparaissaient droit devant. Une distance importante séparait les maisons; ce devait être une agglomération agricole. Pourtant, rien n'y poussait. On n'avait pas retourné la terre pour la semence et le sol était toujours aussi sec qu'à l'orée des montagnes.

Un panneau de bois indiquait, en caractères noirs, le nom du village : Eiro-Van. En passant devant cet écriteau, mon cheval noir souffla un grand coup par ses naseaux et baissa la tête.

Nous avançâmes entre les maisons faites tout en largeur. Elles avaient une toiture peu inclinée, et d'une demeure à l'autre, les

fenêtres avaient des formes identiques : des carrés, séparés par deux bandes de bois. Un décor de village fantôme. Il n'y avait personne en vue. Des grincements de bois rompaient parfois le silence. Une charrette abandonnée grinça sous l'effet du vent.

J'ordonnai à Furon de se rendre vers ce qui semblait être le centre du village. Aucune trace de vie à cet endroit également, excepté un petit lézard brun qui s'enfuit à toute vitesse sous un perron. La route menait jusqu'à un ponceau de pierre qui surplombait une rivière complètement sèche.

Une rafale souleva un amas de sable. J'en reçus dans la bouche. Je me retournai pour recracher.

— Il ne reste plus personne ici, Furon. Allons-nous-en.

Alors que nous nous apprêtions à reprendre la route, la voix d'un vieil homme retentit derrière nous.

— Oh ! Il en reste, mademoiselle ! Ils ont oublié d'en déporter quelques-uns ! Hé ! hé ! hé !

Je me retournai en sursaut. Une personne âgée était assise dans une berceuse, sur le balcon au deuxième étage d'une vieille maison. Elle portait un canotier gris foncé qui projetait une ombre sur ses yeux. D'en bas, je n'apercevais qu'une épaisse barbe poivre et sel.

— Qui êtes-vous ? demandai-je en plaçant la main en visière sur mon front.

— Et vous, que faites-vous à Eiro-Van ? Une autre pilleuse, je suppose ? Si c'est le cas, repartez ! Ne perdez pas votre temps. Il ne reste plus rien d'intéressant ici.

— Je suis de passage dans la région. Je compte me rendre aux Bois-Verts.

— De passage ? Ha ! Ça, c'est la meilleure ! Ici, c'est le bout du monde, jeune fille ! Passer par Eiro-Van, c'est comme vouloir aller chez son voisin en faisant d'abord le tour du monde. Ça n'a aucun sens !

— Pourquoi ne reste-t-il plus personne ?

Le vieil homme se leva et descendit me rejoindre. Il marchait difficilement. Je remarquai qu'il avait une jambe de bois.

— Vous n'êtes pas de la région, hein ?

— Je suis de la province. J'ai vécu dans les Montagnes de Jovinie.

Sa surprise fut telle qu'il faillit s'étouffer.

— Mon nom est Hector Bicantin.

— Je suis Alégracia, dis-je tout en descendant de mon cheval.

— Vous êtes vraiment restée tout le temps dans les montagnes ? Vous en avez manqué, des choses. La guerre des Collines-aux-Aurores-Pourpres, ça ne vous dit rien ? Vraiment rien ?

Je répondis par la négative.

— Tout le monde ici a dû payer pour les méfaits d'une bande de

rebelles qui voulaient défier le roi. Il y a des armées qui ont combattu aux frontières, près de la Vallée-Rouge. Puis, elles ont avancé vers Pétula, puis vers Marronnico, pour finalement aboutir ici. J'ai entendu dire que les rebelles ont été tués ou capturés jusqu'au dernier. Et les honnêtes citoyens ont été déportés à travers tout le Continent-Coloré. On les croyait coupables par association.

Hector pointa les alentours :

— Les commandants des armées n'ont jamais réussi à trouver où se cachait le chef des rebelles. Alors, ils ont décidé de bloquer les passages qui menaient hors de la province et d'assécher toutes les rivières. Ils voulaient faire mourir la région pour faire sortir la vermine. Vous le savez, vous qui avez vécu dans les Jovinies : les Collines-aux-Aurores-Pourpres sont entourées de montagnes qui empêchent les nuages de sortir, mais aussi d'entrer. S'il n'y a plus d'eau dans les lacs, eh bien, il ne pleuvra plus jamais.

— Et vous, qu'est-ce que vous faites encore ici ?

— Moi, je me débrouille, et j'attends la fin de mes vieux jours. Je n'ai jamais aimé le monde. On riait toujours de ma jambe de bois ou de mon œil crevé. Toute ma vie, j'ai souhaité vivre en paix. La chance m'a enfin souri ! Quand les soldats d'Holbus ont débarqué, ils ont choisi de me laisser moisir ici en voyant ma gueule, de peur que je les infecte avec des maladies qui n'ont même pas de nom.

Il se remit à sourire :

— J'ai des réserves d'eau pour survivre encore des mois; je m'étais préparé.

Le vieux bonhomme montra ses dents jaunes et noires, fier d'avoir gagné sa propre guerre.

Je remontai sur Furon et posai une dernière question au vieillard.

— Auriez-vous, à tout hasard, aperçu un oiseau rouge dans les parages ?

— Pas à ma connaissance. Les animaux se portent assez mal, ces temps-ci. Et les seules personnes que j'ai rencontrées depuis la déportation, hormis vous, ce sont deux pilleurs. Ils sont passés par ici pas plus tard qu'hier. Quand ils m'ont entendu crier du haut de ma maison, ils ont eu peur et se sont enfuis à l'ouest.

— Je compte emprunter cette route.

— Ne vous en faites pas, ils n'avaient pas l'air dangereux.

Après avoir salué Hector, j'ordonnai à Furon de reprendre la route. Je m'éloignai sur le pont d'Eiro-Van, puis le vieillard cria :

— Bonne chance pour vous rendre aux Bois-Verts !

• • •

Hector Bicantin baissa le ton pour se parler à lui-même :

— Ouais… C'est ça, bonne chance. Tu vas en avoir besoin, la jeune.

Il retourna vers sa maison en claudiquant, puis mit la tête dans l'entrée. Il râla :

— Vous pouvez sortir ! Elle est partie !

Quelques remous se firent entendre dans la bâtisse, puis deux hommes sortirent en se frottant les manches. Le premier mesurait plus de six pieds et était recouvert de crasse de la tête aux pieds. Il était dans la soixantaine. Le deuxième, petit et dodu, avait une barbe chenue, très dense. Il venait de hisser un gros sac à dos sur ses épaules.

— Vous croyez qu'c'était une soldate d'Holbus ? demanda le grand crasseux avec une voix qui semblait surgir d'un égout.

— Non, répondit Hector. Ce serait étonnant. On n'admet pas de filles aussi jeunes dans l'armée.

— Bah ! Savez, d'nos jours, y doivent engager n'importe qui pour faire les rangs. Mais si tu dis qu'elle est pas d'Holbus, elle fait quoi par icitte ?

— Aucune idée. J'ai de la difficulté à avaler son histoire. Elle prétend être une ermite des montagnes. Apparemment, toute la guerre s'est déroulée sous ses yeux, et elle n'a eu connaissance de rien…

— Bulgaboom ! ajouta le petit dodu.

Hector lui administra une taloche derrière la tête.

— Combien de fois je t'ai dit de pas me couper la parole, fiston ! La politesse, ça existe encore dans la maison de ton vieux père.

Le petit bonhomme baissa la tête. Le grand reprit alors la parole.

— Elle a-tu précisé comment elle s'appelait ?

— Oui… enfin, je crois.

Il se gratta la tête en réfléchissant.

— « Alégracia ». Ça vous dit quelque chose, Arcaporal ?

— Nah, rien.

— Elle semblait rechercher un oiseau rouge. C'est peut-être la même bête qui a volé votre alliance.

— Nah ! C'lui-là était jaune.

Le petit barbu se frottait lentement les poils du menton pendant que les deux autres discutaient. Plus il réfléchissait, plus il grimaçait. Et puis, ses yeux s'arrondirent.

— Bulgaboom ! lança-t-il en tirant la manche de l'Arcaporal.

— Quoi ? Qu'est-ce que t'as à bouger d'même ?

— Bulgaboom ! répéta-t-il en pointant dans la direction où la jeune femme était partie.

— Quoi ?

Le petit barbu regarda tout autour, embarrassé. Il recula de deux pas, plaça les mains au-dessus de sa tête et se mit à improviser une

danse de façon grossière. En même temps, il fredonnait péniblement un air.

— Ouais… soupira l'Arcaporal en levant le menton. La p'tite protégée de Daneruké. J'me souviens, là. Ça fait longtemps.

Bulgaboom resserra les attaches sur ses vêtements et descendit du perron, suivi de son grand ami.

— Smithen, demanda Hector. Où allez-vous ?

— On va aller la rejoindre; c't'une vieille connaissance. On la laissera pas partir en sauvage comme ça. On a quelques affaires à s'raconter.

— Bon, eh bien alors, vous savez par où la rejoindre, il n'y a qu'une seule route. Et Smithen, tâchez de prendre soin de mon petit Jonathan !

À ces mots, Bulgaboom souleva ses épaules en grognant. Il détestait se faire appeler ainsi, surtout par son père.

Chapitre IV
Promesse d'Arcaporal

En dehors du village d'Eiro-Van, la route longeait une vallée sinueuse qui, autrefois, devait être un cours d'eau énorme. Cette scène avait des aspects dignes des légendaires déserts drakaniens : plus rien ne vivait autour de nous. Le printemps, symbole de l'épanouissement de la vie, perdait sa signification dans cette province aride.

Nous avancions vers le soleil couchant. Lorsqu'il disparut derrière les montagnes, le ciel se colora de nuances rouges et violacées.

— Il est temps de nous reposer, Furon. La colombe pourra peut-être mieux nous retrouver ainsi.

Le cheval noir s'immobilisa en bordure de la route et me laissa descendre.

En posant le pied par terre, je ressentis un frisson et remontai sur l'animal sans attendre. D'un coup d'œil vers l'arrière, je réalisai que deux personnes nous suivaient.

Mon sixième sens s'était drôlement aiguisé avec les années. Avant Daneruké, j'obtenais des signaux seulement en me concentrant ou lorsqu'un étranger se trouvait vraiment près. Mais là, les avertissements se manifestaient d'eux-mêmes, de façon claire et précise. De ces impulsions, j'apprenais généralement le nombre d'individus à proximité et dans quelle direction ils se cachaient.

Furon se retourna et revint au milieu de la route.

— Ce sont peut-être les pillards dont Hector nous a parlé.

Les deux hommes se rapprochaient en courant. Le plus grand filait avec célérité pendant que l'autre, petit et dodu, essayait de le ratrapper par derrière. Lorsque l'autre faisait une seule enjambée, le barbu devait en faire le triple pour parcourir la même distance.

Je restai au centre de la voie, les mains prêtes à dégainer mes armes pour répondre à la moindre menace.

Une fois les coureurs suffisamment proches, je les reconnus.

— Smithen ? Bulgaboom ?

En m'entendant, l'Arcaporal s'arrêta et appuya les mains contre ses genoux. Il respirait difficilement, la course l'ayant épuisé. Quand Bulgaboom le rattrapa, il se remit bien droit et me regarda avec un air admiratif.

— Wow ! Z'avez bien grandi, ma p'tite dame ! Ça fait un bout qu'on s'est pas croisés !

— Bulgaboom, ajouta le barbu.

Je descendis de mon cheval.

Les quatre dernières années avaient laissé quelques rides sur le visage de l'Arcaporal. Ses muscles les plus forts semblaient toujours être ceux de sa figure : tendu au maximum, Smithen semblait continuellement grimacer de colère. Ses sourcils gris avaient l'air plus denses que sa propre chevelure, longue et folle.

Bulgaboom ressemblait à un prince qui venait de trouver sa belle princesse. Je crus un instant qu'il s'agenouillerait sur demande. Sur son dos, il transportait un sac qui avait l'air très lourd.

— Je suis si heureuse de vous revoir ! leur dis-je en donnant l'accolade à Smithen, avant de serrer Bulgaboom comme une grosse peluche.

— Bulgaboom ! jubila le barbu.

— Que faites-vous dans les Collines-aux-Aurores-Pourpres ? leur demandai-je.

— J'me suis fait voler mon alliance et j'essayais d'la retrouver.

— J'ignorais que vous étiez marié…

— Pas vraiment, en fait. C'est juste un butin qu'j'ai trouvé dans la Vallée-Rouge. M'enfin ! J'l'ai trouvé et c'était à moi, et ça valait une vraie p'tite fortune !

— Le voleur est dans les parages ?

— Peut-être. Mais j'crois pas qu'on ait encore des chances de l'trouver. Ça fait déjà quelques jours qu'on a perdu sa trace. Et comme on est dans l'coin, Bulgaboom pis moi, on en profite pour s'emplir les poches dans les maisons abandonnées. Y reste encore des affaires potables là-dedans, même du coular. On s'est amassé un magot de presque trois cents violars et autant de bleuzars en même pas une semaine ! Pis on a aussi décidé de rendre une p'tite visite au vieux père de Bulgaboom. Y doit s'emmerder à passer ses journées tout seul… Pis vous ? Qu'est-ce que vous faites dans l'coin ?

— Je cherche quelqu'un, moi aussi, dis-je, pour éviter de mentionner qu'il s'agissait bêtement d'un oiseau.

— Vous trouverez pas grand monde dans les parages, promesse d'Arcaporal. Depuis qu'ils ont terminé le barrage, y reste plus personne dans les villages !

— Un barrage ?

— Ouaip ! Yé gros, yé haut ! Ils l'ont bâti en plein centre du canyon où le fleuve Masaccia coulait. Ça a pris du temps, j'l'ai vu quand ils en avaient la moitié de construit. Ils avaient détourné une partie du cours d'eau dans l'océan. Pis ça se passait en même temps que la grosse invasion qu'Izmalt a commencée à l'ouest. Il leur a pas

donné de grandes chances. Déjà que les provisions manquaient, les fermiers avaient d'la misère à faire pousser leurs nouvelles récoltes. Les forêts ont commencé à mourir. Y reste presque pu rien icitte. Le monde a été déporté un peu partout dans la Contrée-Bleue, pis les seuls animaux qui ont survécu à la famine, ce sont ceux qui sont assez intelligents pour avoir traversé les montagnes jusqu'au Plateau-Doré ou jusqu'à la Vallée-Rouge.

— Mais pourquoi Izmalt a-t-il complètement asséché les rivières même s'il avait déjà remporté la victoire ?

— Savez, ma p'tite dame, que même si y'ont tué pis capturé pas mal de rebelles, il en reste encore beaucoup. Plusieurs troupes, même, j'dirais. Paraît qu'elles se cachent encore dans la province. Izmalt veut qu'y s'rendent, mais les rebelles, y paraît que ce sont pas des durs à cuire. Y'a des soldats d'Holbus postés partout dans les montagnes. Ça a été pas mal dur, à Bulgaboom pis moi, d'les éviter. Y veulent plus que personne entre ni sorte de la province. Ils attendent qu'y meurent de faim.

— Mais… c'est tout à fait immonde ! Le roi détruit son propre pays et personne ne réagit ?

Bulgaboom bougeait rapidement les yeux tout en comptant sur ses doigts, comme s'il tentait de résoudre une formule mathématique. Smithen, en le voyant agir, lui dit :

— T'as raison, Bulgaboom. On pourrait voir c'qu'on pourrait faire. Ça s'rait comme dans l'bon vieux temps ! Ha ! ha !

— Que voulez-vous dire ?

— Bulgaboom pis moi, on a pas fait de sport depuis longtemps. Ça nous dégourdirait un peu d'aller faire sauter quelques feux d'artifice par là-bas. Tu penses pas ?

— Bulgaboom ! jubila le petit barbu en sautillant.

— Ha ! ha ! Content d'entendre ça ! Si vous voulez v'nir avec nous, ma p'tite dame, ça nous ferait plaisir d'avoir un coup d'main !

— Mais… Je n'ai jamais dit…

Je ne sus quoi répondre. Je n'avais pas l'intention de me prendre pour une héroïne. S'il insinuait ce que je croyais, Smithen était plus courageux que je ne le pensais. Son attitude n'avait pas changé, même après ces quatre dernières années, comme lorsqu'il avait bravement pourchassé le voleur de vin, à Pur-Dufonio. Il avait alors entrepris un combat sans demander de récompense… ou presque.

— Savez, enchaîna-t-il, y faudra la meilleure marchandise pour faire éclater quelque chose d'aussi gros. Mon ami transporte tout le nécessaire pour ça ! Hé ! hé ! Promesse d'Arcaporal !

Je pris une grande inspiration avant de répondre à sa demande :

— Vous avez vraiment l'intention de détruire le barrage ?

— Pourquoi pas ? Le père de Bulgaboom se pense ben fin, mais y

survivra pas longtemps tout seul, vous pouvez m'croire. Pis moi, j'suis du genre à vouloir laisser les rivières tranquilles.

— Vous êtes ici depuis plus longtemps que moi. Pourquoi voulez-vous le faire sauter maintenant ?

— Parce que ça va aller mieux à trois.

Je déglutis.

— D'accord… J'accepte de vous accompagner, tant que vous n'attendez rien d'extraordinaire de ma part.

Même si je n'avais pas envie de m'embarquer dans cette aventure, je fus incapable de refuser. Smithen et Bulgaboom m'avaient beaucoup aidée durant mon séjour dans la troupe d'Okliarre, alors je voulais leur rendre la pareille. J'espérais seulement ne pas regretter ma décision.

En pointant l'horizon du doigt, Smithen ajouta :

— Va falloir être prudent ! C'est le gros buffle du roi, le lieutenant Kazz, qui surveille là-bas !

Voilà. Je regrettais déjà.

• • •

Quand les dernières lueurs du soleil quittèrent le ciel, nous nous arrêtâmes pour la nuit. Avant de dormir, Bulgaboom se chargea d'allumer un feu. L'air sec de la nuit refroidissait très vite.

Je m'assis devant les flammes. Smithen fouillait dans le sac de son ami pour en tirer de la nourriture.

— Qu'est-il advenu de la troupe ? lui demandai-je.

— Quelle troupe ?

— Celle dont nous faisions partie.

Smithen mit la main sur un morceau de pain et vint le manger à côté de moi. Cette denrée croustillait tant qu'on aurait pu croire qu'il mangeait une poignée de cailloux.

— J'sais pas. Y restait pu grand monde quand on a décampé. Tout de suite après qu'le chef vous a congédiée, les autres sont partis, à part Okliarre et Samocure. Bulgaboom pis moi, on a pris soin de déguerpir avec le matériel. On s'est fait une tite fortune en vendant ça !

— Avez-vous revu les autres ? Wecto, Pirie ?

— Pas moi. J'sais seulement que les trois conteurs font des spectacles à leur compte un peu partout dans l'Continent. Paraît qu'y s'tiennent souvent au Plateau-Doré. Sont nés là. Pis les autres, rien du tout. Bulgaboom pis moi, on reste jamais ben longtemps à la même place, on s'tient pas dans les gros centres.

— Et vous, qu'avez-vous fait depuis la séparation du groupe ?

— On voyage tout en s'en mettant plein les poches. On a été engagés comme cambusiers pendant une année au service naval de Xatrona, sur le Galiéto, un bateau qui faisait la navette entre le

Continent-Coloré pis le Drakanitt. Le travail a bien payé ! Il nous reste encore du blé à dépenser. Ha ! ha !

— Vous êtes déjà allés au Drakanitt ?

— Mettez-en, ma p'tite dame ! C'est même là que chuis né ! Dans la belle ville de Zinentel, le p'tit bijou en bordure du fleuve Jules-Jallerrio. Mon père travaillait aussi sur les bateaux. Y transportait d'la marchandise de Roc-du-Cap jusqu'à la citadelle de Kritz en voyageant sur le gros fleuve.

— Vous n'avez pourtant pas l'air d'une personne native du Drakanitt. Je connais un marchand originaire de ce continent : il a les yeux en amande.

L'Arcaporal venait juste de finir son pain. Il se lécha les doigts, remit du bois dans le feu et se rassit sur sa roche.

— Savez, le Drakanitt, c'est le continent qui s'trouve au centre des terres du Croissant de Lune. Le monde de tou't les continents voyage par là : la Pigamie à l'ouest, les Îles-Arnalliques au sud, la Grande-Valcompte à l'est, pis finalement, le Continent-Coloré au nord. Su'l Drakanitt, y vient du monde de partout ! Personne s'ressemble vraiment, pis on retrouve toujours des affaires bizarres dans les marchés. C'est spécial à voir, promesse d'Arcaporal.

— *Arcaporal*… est-ce un grade de marin ?

— Nah ! Ça, c'est le titre qu'on m'avait donné durant mon service dans l'armée d'Roc-du-Cap. Ouaip ! L'Arcaporal Croll Smithen. J'ai dirigé l'premier bataillon à s'être mêlé aux affaires du gang de Déraniro, le dirigeant d'un groupe de bandits qui faisaient la contrebande de poudre à canon. Y'étaient rusés, les salauds, pis en plus, y se fabriquaient eux-mêmes des armes meilleures que les nôtres. Les batailles étaient jamais faciles contre eux. Une chance qu'on avait le meilleur stratège militaire avec nous autres !

— Qui était-ce ?

— Nul autre que Jonathan Bicantin, alias Bulgaboom !

Je jetai un coup d'œil vers le petit bonhomme. Il ronflait déjà, la tête appuyée contre un coussinet de sable.

— Derrière cette grosse barbe-là, y se cache un vrai p'tit morceau de génie et de courage, s'exclama Smithen. J'le connaissais pas à l'époque. J'savais même pas qu'une partie des ordres qu'on m'donnait provenait directement d'lui. Sa réputation avait traversé les mers. Le roi Docène n'a pas trop attendu pour lui faire franchir l'Océan-d'Écaille-de-Jade pour qu'il se joigne au rang de ses meilleurs hommes.

— Comment avez-vous rencontré Bulgaboom pour la première fois ?

— Ça, j'm'en souviens comme si c'était hier ! Il fallait prendre d'assaut le gros château fort de Béliria, et on nous avait fourni de

nouveaux explosifs pour détruire les murs de pierre. Sauf que les derniers techniciens qui s'occupaient de transporter les gros barils pleins de poudre ont fini en charpie. Et puisque Bulgaboom se chargeait de dresser les plans des bombes, lui, y savait comment les manipuler. À cette bataille-là, il a décidé de se rendre lui-même sur le terrain, le canon par-dessus l'épaule, pour s'assurer que personne n'allait faire l'imbécile avec ses créations.

« Ce bonhomme-là, y s'battait comme un molosse enragé. "La terreur d'outre-mer", comme les autres l'appelaient… »

L'Arcaporal me raconta alors l'histoire d'un événement qui avait marqué sa vie et son corps. Cette bataille avait eu lieu trente ans auparavant, au Drakanitt oriental, tout juste au sud de Roc-du-Cap, de l'autre côté du fleuve Jules-Jallerrio.

Chapitre V
La bataille de Béliria

C'était un jour obscur, avec un ciel voilé par des nuages bouillonnants, éclairé par de la foudre vagabonde. D'un côté, la mer tumultueuse frappait à grandes vagues le flanc rocheux de la colline que huit cents soldats gravissaient avant l'étape finale de leur épuisante expédition. La destination : le château fort de Béliria, une haute et vieille bastide grise autrefois habitée par le clan Lavino.

Laissée à l'abandon pendant une décennie, la forteresse avait été prise illégalement par les hommes de Déraniro, un dangereux contrebandier de poudre explosive et d'armes à feu. Sentant une menace grandir au sein de cette organisation, le roi de Roc-du-Cap, Docène Capiaso, avait ordonné la prise du château fort et le démantèlement complet de l'organisation. Il avait choisi son meilleur officier pour mener cette armée à la victoire.

Les vaillants combattants de la capitale atteindraient bientôt leur objectif. Grâce à leurs bottes noires à crampons, aucun soldat ne glissait sur la terre humide de cette contrée jouxtant l'Océan-d'Écaille-de-Jade. La longue pointe des canons, tenus à la verticale, s'élevait au-dessus du peloton comme une fourrure d'épines.

L'homme à la tête de cette armée avait les cheveux gras et noirs, ainsi qu'une gueule imperturbable. Ses nombreuses cicatrices aux bras en disaient long sur son expérience au combat. L'énorme carabine noire en main, il était prêt à faire feu à tout moment.

Un porteur de drapeau courait entre les marcheurs en déployant un étendard aux couleurs de Roc-du-Cap. Il rejoignit le meneur.

— Arcaporal ! Arcaporal !

Le colosse revêtu d'une armure lourde ne tourna la tête qu'à moitié, sans ralentir. Un coup de tonnerre gronda et le sol vibra.

L'homme au drapeau glissa et tomba à genoux. Il toussa pendant que l'eau pluviale ruisselait sur son visage.

— Arcaporal ! La surprise est gâchée. Déraniro sait que nous avançons du côté de la mer. Il…

Un sifflement assourdissant coupa net les paroles du soldat. Une violente explosion propulsa trois marcheurs dans les airs. Les autres combattants baissèrent la tête pour se protéger de la pluie de gravier.

La ligne de marche fut brisée. Le combat venant de commencer, les cris mobilisateurs montèrent.

— Les bombardiers n'ont pas atteint les murs. Ils ont fait éclater les charges sur eux. Ils ne sont pas beaux à voir. On a averti le poste avancé… Il reste à attendre une solution miracle de leur part.

Un autre sifflement retentit, semblable au premier, et une explosion souleva un nouveau nuage de terre noire. Cette fois-ci, personne ne fut touché.

— Alors, il faut contourner par la gauche, conclut l'Arcaporal. Si ce n'est pas pour entrer, on profitera de l'altitude de la colline pour atteindre les artilleurs.

L'homme brandit son drapeau de façon à faire comprendre les ordres de Smithen aux soldats. Aussitôt, la masse militaire se déplaça dans la direction ordonnée. Des détonations retentissaient chaque seconde. Le sol vibrait constamment. Les hommes glissaient, tombaient, mais des camarades s'empressaient de les relever. Les boulets de canon volaient comme des essaims au-dessus de l'armée.

La pluie se transforma en orage violent.

Après que la troupe eut gravi la colline, à l'est du fort, les tirs ennemis se firent entendre en écho. Un combattant de Smithen fut atteint à l'épaule. Pendant que le blessé hurlait de douleur, les soldats s'accroupirent pour se mettre à couvert.

L'Arcaporal rampa jusqu'au sommet de l'élévation et observa la bastide à travers une lorgnette. En examinant les remparts de la fortification, vertigineux de tous les côtés, il ne trouva aucun moyen pour aborder l'ennemi de façon efficace. Pas au premier coup d'œil, du moins.

— Il va falloir faire éclater ce mur ! cria l'Arcaporal au messager.

Quand il se fut retourné, Smithen aperçut un homme chevaucher dans sa direction. En voyant les longues marques cendrées sur son uniforme en cuir, il crut reconnaître un membre de l'escouade des explosifs.

Smithen sentit un espoir renaître en lui. Il fut convaincu que ce cavalier venait terminer la mission inachevée. Sur ses épaules, il portait deux gros barils qui ballottaient à mesure qu'avançait sa monture.

— Regardez ! On a envoyé un autre bombardier, Arcaporal !

— Oui, j'ai vu, mais il est seul ! Il ne pourra jamais réussir sans une bonne équipe. Où sont les autres ?

En entendant siffler les balles, Smithen baissa la tête. Il épaula son arme et tira sur les artilleurs du fort, comme les autres avaient déjà commencé à le faire sur son ordre. Les coups retentissaient dans une pétarade étourdissante. En ricochant, les projectiles couvraient le mur du fort d'éclisses blanches. Personne n'atteignait les tireurs ennemis.

Les coups de canon lourd avaient cessé depuis peu, mais les tirs adverses se multipliaient. Les balles s'écrasaient sur la terre dans un bruit sourd.

Sur sa monture, le porteur de bombes traversa le régiment, en trombe, puis contourna la colline vers le fort. Après avoir atteint le sommet, il descendit la pente à pleine vitesse et s'exposa aux tirs ennemis.

— Mais que fait cet imbécile ? s'insurgea Smithen en le regardant galoper vers sa mort.

Sans attendre, l'Arcaporal se retourna vers ses hommes et cria :

— Tirs de couverture ! Tirs de couverture !

Le bruit des fusils alliés redoubla d'intensité. L'extrémité du fort fut envahie par la fumée sous les attaques soutenues de la puissante armée de Roc-du-Cap. Des ennemis tombèrent de la tour frontale et s'écrasèrent au sol.

Avec son arme, Smithen bornoya et atteignit un autre tireur. Les gouttes de pluie bouillaient en touchant le fût surchauffé de son arme.

— Qui c'est, lui ?

— Sire Bicantin, je crois, Arcaporal.

— Bicantin ? Un des stratèges royaux ?

Sur la plaine, le chevalier zigzaguait entre les crépitements des projectiles ennemis. Il éperonna son cheval pour accélérer. À cinquante mètres de la courtine, il laissa tomber un de ses barils derrière lui.

— Pauvre idiot ! lança le chef du régiment, spectateur de cette manœuvre. Ce n'est pas le temps de gaspiller la marchandise.

Pendant que le bombardier chevauchait vers la base de la fortification, le baril laissé derrière lui explosa, ce qui creusa un cratère dans la plaine. La terre soulevée par le choc monta aussi haut que les murs de la place forte.

Bicantin ralentit la cadence, et du même coup, l'armée de Roc-du-Cap maintint son offensive pour protéger son dernier espoir. Smithen sortit sa lorgnette et la braqua vers le stratège, qui prit deux balles grises d'une de ses poches de cuir. Il les lança contre la courtine du fort. Dès qu'elles heurtèrent les parois de pierre, ces boules explosèrent en diffusant une lumière turquoise. Le mur s'enfonça alors d'un mètre, en formant d'épaisses craquelures sur toute la façade avant. Le bombardier se rua aussitôt au point d'impact et, dans une crevasse profonde, y enfonça le second baril.

— Continuez à tirer ! gueula Smithen alors que Bicantin s'apprêtait à rebrousser chemin.

Le stratège galopa près du cratère formé par la première bombe, descendit de sa monture et lui donna une tape sur le flanc pour qu'elle s'enfuie en lieu sûr. Puis, il sauta rapidement dans son trou pour se

mettre à couvert.

La charge explosa en créant une onde de choc dans l'herbe. Le mur du fort se fragmenta en morceaux gigantesques et les soldats placés derrière les archères culbutèrent vers leur mort. La brèche tant attendue apparut alors sur la fortification.

Tapi au fond de son trou, Bicantin déploya l'énergie nécessaire pour éviter d'être enseveli sous les décombres.

— Maintenant ! hurla Smithen à ses hommes.

Une clameur s'éleva du régiment. Tous se mirent à courir vers la bastide, la rage et l'espoir au cœur. L'ennemi tirait sans relâche sur la plaine, mais l'écran de fumée produit par l'explosion empêchait la précision des tirs. Ce brouillard sombre s'illuminait d'éclats rougeoyants à chaque coup de feu.

Les soldats de Roc-du-Cap se dispersèrent à l'intérieur de la forteresse de Béliria comme l'aurait fait un essaim de guêpes affolées. Les coups de feu retentissaient de chaque côté. Certains militaires laissaient tomber leur artillerie lourde pour dégainer un long sabre à lame translucide.

L'Arcaporal enjamba les décombres à son tour, entouré de ses dix meilleurs hommes.

— Il faut retrouver Déraniro. Nous prendrons la tour maîtresse. Attention aux meurtrières !

L'escouade élite longea l'enceinte de l'intérieur jusqu'à son objectif. Un belligérant ouvrit la porte, puis les membres de l'escouade tirèrent à multiples reprises vers l'intérieur. Après vérification, tous s'engagèrent dans les couloirs obscurs, jusqu'à un long escalier qui menait aux quartiers généraux. À l'étage, il n'y avait personne.

— Ils ont déjà filé !

Smithen pointa l'escalier.

— Retournez au combat. Si vous voyez Déraniro en bas, n'hésitez pas à lui remettre les idées en place !

Les soldats descendirent les marches sans protester, et Smithen se retrouva seul dans la vaste salle du donjon.

Lorsqu'il fut assuré d'être enfin seul, l'Arcaporal se dépêcha de fouiller les lieux. Il ouvrit bureaux, commodes et penderies à la recherche de papiers qui indiqueraient les prochains mouvements de son ennemi. En bon sceptique, il commençait à croire qu'aujourd'hui ne serait pas le jour où il lui mettrait la main au collet.

Des dizaines de cartes géographiques recouvraient des tables longues, autour desquelles étaient disposées des chaises en bois.

Il s'en approcha.

Une voix féline l'interpella aussitôt.

— Pas un geste. Lâche ton arme, saleté de Capparien.

Smithen cessa tout mouvement. Il reconnaissait cette intonation

unique et n'osa ni répondre ni obéir.

— Laisse tomber ce fusil, sinon je t'expédie dans les Ténèbres d'une seule balle dans la gueule.

La voix provenait de derrière les rideaux. L'Arcaporal aurait dû vérifier si quelqu'un s'y cachait. Pourquoi avoir été aussi négligent ?

Voulant surprendre son agresseur, Smithen pivota d'un demi-tour en levant son arme jusqu'au menton, mais une balle lui traversa l'épaule. Son fusil tomba. L'ennemi tira un second coup dans la jambe du militaire, et ce dernier fléchit en grimaçant de douleur.

À l'autre bout de la pièce, le contrebandier écarta le rideau pour se dévoiler. Il était vêtu d'un habit de cuir très ample et portait un claque beige en guise de coiffe. Chaussé de bottes foncées, il foula le plancher pour se rapprocher de Smithen. Lorsqu'il parlait, ses longues moustaches se mouvaient.

— Tu as besoin de repos, le jeune, ça se voit sur ton visage.

Dans la lueur projetée par la fenêtre, il leva le bras pour pointer son arme vers le front de l'Arcaporal. Le contrebandier grimaça alors pour montrer ses longues dents et, avant le tir fatal, il plaça encore quelques mots :

— Bon séjour dans les Ténèbres.

Son doigt s'apprêtait à enfoncer la gâchette quand la fenêtre vola en éclats. Le fusil de Déraniro se brisa dans sa main. Les débris métalliques grêlèrent à la jonction du plancher et du mur.

Quelqu'un venait de tirer sur son arme à partir de la tour adjacente.

L'Arcaporal voulut saisir l'occasion. Il se redressa pendant que, pris de panique, le contrebandier courait jusqu'à la sortie en évitant de s'exposer au tireur planqué dans la structure voisine. Smithen tenta une poursuite, mais une douleur lancinante dans la jambe l'obligea à s'immobiliser. Il ne rattraperait jamais son ennemi tant qu'il n'aurait pas enlevé le projectile logé dans sa chair.

En se rapprochant de la fenêtre brisée, il découvrit l'identité de son sauveteur : le jeune Bicantin, encore aux aguets, l'œil derrière la mire de son long canon.

Chapitre VI
Toujours vivant

L'Arcaporal leva sa manche, puis son pantalon, pour me montrer les deux cicatrices laissées en souvenir par son ancien ennemi. Deux parmi tant d'autres.

— Sans l'intervention de Bulgaboom, j'serais pu icitte, c'est certain.

— Avez-vous gagné la bataille ?

— Ouaip ! Ensemble, on a pris le fort, mais cette saleté de Déraniro a réussi à nous échapper. S'il ne lui est rien arrivé, il doit encore courir les rues aujourd'hui…

— Et pourquoi avez-vous quitté l'armée ?

— Pour une méchante bonne raison ! Quelques semaines après l'attaque de Béliria, Docène voulait nous envoyer prendre Timentus, une cité tombée sous le régime d'une organisation judiciaire du Drakanitt moyen nommée le Grand Perchoir. J'connaissais bien l'ennemi. Les hommes du Drakanitt moyen sont soit les meilleurs intellectuels du monde, soit des sauvages sans pitié, et parfois même les deux à la fois. En plus, ils possédaient une armée deux fois plus grosse qu'la nôtre. J'savais déjà qu'la bataille allait être une boucherie. Nos réserves de poudre à canon s'épuisaient et les fusils se faisaient rares. On arrivait seulement à armer un homme sur trois avec cette artillerie.

« J'ai pas voulu mener un régiment à sa mort, et Bulgaboom a pas voulu planifier un tel suicide. On a essayé de démissionner ensemble, mais on avait pas le droit. Y'a donc fallu qu'on s'exile loin, pour errer dans le nord du Drakanitt oriental, jusqu'à ce que Bulgaboom décide de retourner sur ses terres natales, icitte. J'ai décidé d'le suivre.

— Qu'est-il arrivé à cette armée ?

Smithen se réchauffa les mains près du feu avant de répondre.

— Y'est arrivé c'qui devait arriver…

Sans en ajouter davantage, il alla se coucher un peu plus loin, sur la terre.

• • •

Nous partîmes tôt le lendemain. Smithen disait qu'en longeant les

méandres du cours d'eau asséché, nous atteindrions le barrage en soirée.

Les vents soufflaient vers l'est. Des nuages de terre sèche descendaient des collines et se déposaient sur la route. Bientôt, le sentier quitta la bordure de la tranchée et bifurqua vers les plaines sablonneuses. Nous dûmes continuer notre route en direction des montagnes à travers les vallées arides. Une petite quantité d'eau coulait au creux de la plaie qui sillonnait les dénivellations.

— L'eau est réapparue, informai-je mes deux compagnons de route. Elle coule presque goutte à goutte. Elle doit s'évaporer rapidement.

— Ça doit être le peu de liquide capable de s'frayer un chemin entre les pierres du barrage. Y doivent pas bien colmater.

Mon regard resta tourné vers l'eau sur les galets.

— Il faut trouver un moyen pour rapporter l'eau des rivières. La végétation pourrait revivre si nous agissons à temps. Pas vrai ?

Smithen toucha l'herbe jaunie qui jalonnait notre parcours. Il plissa le front en frottant une brindille séchée du bout des doigts.

— Mouain… Faudra pas attendre trop longtemps.

• • •

Trois heures plus tard, Furon commença à ralentir pour la première fois.

— On devrait s'arrêter, me suggéra l'Arcaporal en voyant ma monture épuisée.

— Pas tout de suite. Attendons d'avoir dépassé ces dunes rocheuses.

— Pourquoi ? Ta pauvre bête a besoin de repos, tu vois pas ? Bulgaboom pis moi, on transporte pas de grosses charges comme elle.

— Je ne sais pas… l'endroit m'inquiète.

Mon sixième sens me révélait une présence dans les parages. Impossible d'en déterminer l'identité ni la provenance.

— J'ai l'impression qu'on nous espionne, dis-je à Smithen pour ne pas avoir à lui expliquer mon pouvoir, phénomène qu'il n'aurait certainement pas compris, d'ailleurs.

— T'as-tu vu un soldat d'Holbus ? Ils nous ont peut-être repérés de là-haut.

Tranquillement, je descendis de Furon et j'observai les environs. Tranchée sèche, montagnes au nord-ouest, collines arides du côté opposé : rien de particulier ne se trouvait à proximité, à part peut-être un arbre mort qui étendait toutes ses branches du même côté. Contrairement à mes attentes, la colombe rouge ne s'y trouvait pas.

— Je sens quelque chose par là, dis-je en pointant cet arbre.

Bulgaboom fit un pas en avant. Il dégaina son arme, une longue

carabine noire à la crosse de bois jaune.

Je n'entendais que le souffle du vent. La source de mes frissons devint ensuite plus claire. Elle provenait bien de l'arbre.

Smithen n'osait pas me devancer. Il préférait faire le guet, disant que rien n'échappait à son œil vif.

Je m'accroupis et grimpai la butte comme une araignée prête à bondir.

— Est-ce que ça va ? me cria l'Arcaporal.

— Il n'y a personne !

Je me remis debout et les deux autres me rejoignirent en courant. Après m'être approchée de l'arbre mort, je tâtai le tronc du bout des doigts.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? s'inquiéta Smithen.

Je laissai glisser ma main vers le haut et fermai les paupières, en continuant de palper le bois lisse. Elle monta encore en serpentant sur toute la largeur du tronc lisse. Ma paume toucha enfin un objet piriforme à la texture veloutée. J'ouvris les yeux.

— On dirait une sorte de cocon, lui appris-je. C'est beaucoup trop volumineux pour être un simple papillon.

Il était de la grosseur d'une main ouverte, de couleur marron et doté d'une enveloppe s'apparentant à une coquille d'œuf. Sa forme en spirale rappelait un coquillage de nautile.

Prise de curiosité, je donnai une chiquenaude en dessous pour voir si quelque chose réagirait à l'intérieur. Tout semblait sec et mort; le cocon vacillait légèrement sous la branche grinçante.

— C't'une grosse bestiole ! s'exclama Smithen.

— Je n'ai jamais vu un insecte aussi gros.

Il se balançait encore, mais ce n'était plus sous l'effet de mon intervention. En nous concentrant, nous pouvions entendre des petits coups à l'intérieur du cocon. Une créature voulait-elle en sortir ?

— Je viens de réveiller quelque chose.

— Il faudrait penser à déguerpir, s'empressa de suggérer Smithen. C'est peut-être venimeux ! À la taille d'la bête, j'imagine pas le genre de dard que j'pourrais m'faire enfoncer dans le cou !

La base craquela. Une main minuscule se glissa à l'extérieur. Elle tâta la surface de l'enveloppe pour y casser quelques gros morceaux qui tombèrent ensuite. Une autre main émergea à l'air libre pour fendiller d'autres parties. Nous entendions une faible respiration. Puis, des cheveux aux mèches bleues, vertes et jaunes sortirent de l'orifice.

— C'est une toute petite personne, dis-je, éblouie.

— Bulgaboom… marmonna le petit homme en observant la scène d'un air méfiant.

Les craquelures montèrent sur toute la surface du cocon, puis l'enveloppe se brisa en deux. Une petite boule zébrée de lignes noires

et blanches en sortit et s'écrasa par terre. Un cri aigu retentit durant toute la chute.

— Ça va ? dis-je en m'approchant de cette *chose*.

Une voix émana de l'intérieur :

— Mes ailes sont collées. Je ne peux pas sortir. Aidez-moi, quelqu'un !

Je pinçai la boule rayée du bout des doigts et tirai de chaque côté.

— Faites attention ! Ne tirez pas trop fort ! cria-t-on de l'intérieur. Vous pourriez les briser !

Je tentai de libérer le petit être. En pinçant chacun de ses côtés, l'enveloppe se sépara en deux. Je tins alors entre mes doigts des ailes identiques à celles des papillons, encore humides. Nous vîmes la créature qui se cachait derrière : une jeune fille à la chevelure tricolore, pas plus haute qu'un pied. Elle se releva, secoua tout son corps et replia ses grandes ailes zébrées derrière son dos.

— Enfin un peu d'air frais.

Elle gonfla ses poumons et expira à plusieurs reprises. Pendant qu'elle reprenait son souffle, je l'observai avec fascination, exactement comme mes deux compagnons. Jamais nous n'avions contemplé une créature aussi fabuleuse.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi ? ragea cette dernière. Vous m'excuserez d'interrompre votre spectacle, mais je suis nue.

Elle se cacha avec l'une de ses ailes. Je reculai en bas de la colline :

— Je suis vraiment désolée, mais c'est la première fois que je vois une personne aussi petite ! Qui êtes-vous ?

— Je vous renvoie la question, si je peux me le permettre.

— Je suis Alégracia. Voici Smithen et Bulgaboom.

La demoiselle secoua ses cheveux colorés avec ses mains pour les démêler.

— Moi, je suis Hindris, dit-elle sans nous observer, trop concentrée sur sa tignasse.

Elle se lécha les ailes pour enlever l'enduit visqueux qui les recouvrait.

— En tombant, j'ai essayé de m'envoler. Mes ailes sont restées collées.

— Vous n'avez pas eu mal ?

— La douleur, c'est fini pour moi. Bonjour la vie d'ange ! Ce cocon était utile pour ma transformation, mais je suis bien heureuse d'en être sortie. Si vous ne m'aviez pas réveillée, je serais encore en train de dormir à l'intérieur.

— Si vous êtes un ange aujourd'hui, qu'étiez-vous avant ?

Elle cessa de se lécher les ailes pour me dévisager.

— Vous ne savez pas ce que sont les arnallies ?

— Non, pas vraiment.

— Vous sortez d'où, bon sang ?

Je n'avais pas envie de lui raconter ma vie, alors je lui demandai poliment de m'expliquer.

— C'est très simple. Nous, les arnallies, avons un cheminement de vie qui s'apparente à celui des papillons. Au départ, nous naissons en démon et, plus tard, nous nous formons un cocon qui nous transforme en ange. C'est maintenant ce que je suis, un ange. Voilà.

Hindris secoua ses ailes et tenta de prendre son envol. Au lieu de vibrer comme elles le devaient, elles ondulaient comme des draps que l'on agite. La créature s'irrita.

— Ah, zut ! Je croyais pouvoir m'envoler une fois libre !

— Vos ailes semblent trop molles. Vous n'y parviendrez pas tout de suite, selon moi.

— Tant pis. J'utiliserai mes jambes, comme autrefois.

— Pour aller où ?

Ma question rebondit en écho sur les collines.

Hindris venait sans doute de constater l'altération des paysages depuis sa coconisation. Elle posa les mains sur sa bouche.

— Que s'est-il passé ici ? Où est l'eau de la rivière ? Et les fleurs ?

— C'est une longue histoire, mais nous pouvons t'expliquer. Tu devrais t'asseoir…

• • •

Après qu'Hindris se fut taillé un semblant de costume avec des morceaux d'écorce, il nous fallut plus d'une heure pour la convaincre que nos explications étaient vraies. Smithen racontait les événements marquants de la guerre des Collines-aux-Aurores-Pourpres, puisqu'il avait suivi l'actualité de près. La petite y croyait à peine.

— Alors, c'est un barrage qui retient l'eau ?

Tout comme moi, Hindris venait juste de sortir de son « cocon ». Nous partagions cette seule caractéristique. Du caractère, elle en avait pour deux !

— Ouaip ! confirma l'Arcaporal.

— Peuvent-ils être stupides à ce point ? S'ils veulent tuer les rebelles, qu'ils viennent les rencontrer en personne ! Ils sont froussards ou quoi ?

Je ne comprenais pas pourquoi Hindris avait ces réactions. Daneruké m'avait expliqué que les anges respectaient des valeurs fondamentales comme la paix. Cela ne semblait pas être le cas pour notre nouvelle amie.

Je lui fis remarquer son agressivité, ce à quoi elle répondit :

— J'ai le droit d'avoir mon opinion !

— Évidemment. Seulement…

— Tu aurais dû me voir durant mon enfance. Les arnallies démons sont la peste incarnée. Je comprends pourquoi ma mère a pondu son œuf loin de la civilisation.

— Où se trouve-t-elle, ta mère ?

— Ça m'importe peu. Les arnallies abandonnent leurs œufs dans la nature et ne revoient jamais leur progéniture.

Voilà une culture insolite. Je pensai à Mosarie, qui nous avait protégées durant douze ans, Sintara et moi. Elle avait tant pleuré à l'idée de se séparer de nous.

— Pourquoi vos parents ne vous élèvent-ils pas ?

— C'est trop dangereux. Tant que nous ne reposons pas au creux d'un cocon, nous représentons un danger. Chaque arnallie a vécu au moins un an sous la forme d'un petit diable qui grimpe aux arbres.

— Une race de démon capable de se transformer en ange. Quel paradoxe !

Hindris continuait à se lécher les ailes pendant qu'elle conversait. Elles devenaient plus droites et luisantes. L'arnallie les secoua vigoureusement. Elles semblaient assez robustes pour supporter le poids de l'ange pendant un premier vol.

— Il est temps de faire un essai ! décida-t-elle.

Smithen et Bulgaboom s'assirent. Pendant que je reculais, Hindris agitait ses ailes, toujours de plus en plus vite. Elle se pencha, raidit les jambes, puis appuya les mains sur le sol.

— Je suis prête à conquérir les cieux ! Regardez bien.

À la suite de l'effort déployé par Hindris, son visage rougit. L'arnallie battait des ailes de plus en plus rapidement et, bientôt, elle quitta le sol pour monter lentement dans les airs, jusqu'à dépasser les branches de l'arbre sec.

— Bravo ! Tu as réussi ! criai-je pour l'encourager.

Hindris ne répondait pas. Les poings serrés, elle tentait de rester stable.

— La petite a l'air de forcer pas mal ! commenta Smithen.

— Voler ne doit pas être facile pour elle, surtout la première fois. Les oiseaux doivent s'entraîner durant des jours avant d'y parvenir.

Après être restée quelques secondes à la même altitude, le visage toujours crispé, l'arnallie redescendit et tomba sur les genoux. Elle posa les mains sur sa tête, l'air de ressentir de la douleur.

— Est-ce que ça va ? demandai-je en me relevant.

Je n'obtins aucune réponse. Hindris semblait mal en point. Ses mains glissèrent de ses tempes jusqu'à sa bouche, et là, elle toussa tout en se penchant. Elle serra les dents, émit un râle, puis vomit.

Après avoir régurgité le peu de liquide contenu dans son estomac depuis sa métamorphose, l'arnallie s'expliqua :

— J'ai… j'ai le vertige. Voler, ce n'est pas comme grimper aux

arbres.

— Ne t’en fais pas. Tu apprendras vite.

— Je l’espère.

Chapitre VII
Les prisonniers du barrage

Après une longue discussion, nous avions convaincu Hindris de nous accompagner jusqu'au barrage. Depuis sa première tentative de vol, elle s'était montrée plus courtoise. Nous étions les seules personnes à qui elle pouvait parler, désormais, et la petite arnallie semblait détester la solitude. Elle accepta même de nous en raconter davantage sur sa race fascinante.

Comme elle l'avait mentionné, ces anges abandonnaient leur œuf en pleine contrée sauvage. De cet œuf oublié sortait un petit humanoïde vert, aux oreilles fourchues et à la chevelure grise, qui hériterait instinctivement d'une partie des connaissances de ses ancêtres; à la naissance, les arnallies savaient déjà parler et étaient aussi cultivés qu'un adolescent humain de quinze ans.

Durant ce stade de leur vie, les arnallies se cachaient dans les feuillages des arbres et s'attaquaient aux rongeurs ainsi qu'aux oiseaux qui osaient s'y percher. Ces pestes agressaient parfois les voyageurs, mais réussissaient rarement à leur causer de véritables torts. La plupart s'en prenaient aux êtres vivants sans craindre la mort, car apparemment, rien ne pouvait venir à bout des membres de cette espèce, excepté le vieillissement naturel. Toute forme d'attaque, que ce soit un piétinement, un coup d'épée ou même un tir de fusil à bout portant, ne leur faisait pratiquement aucun mal.

Après une année entière de vie sous la forme d'un démon, les arnallies se tissaient des cocons en utilisant leurs longs cheveux magiques comme fils, pour ensuite devenir une chrysalide. Elles devaient attendre plusieurs mois avant de renaître en ange.

Ces créatures étaient étrangement toutes de sexe féminin. Elles possédaient des ailes membraneuses, dont les rayures noires et blanches montraient des motifs uniques. D'ailleurs, elles étaient dotées d'une chevelure tricolore dont les nuances variaient d'un individu à l'autre. Les médecins du Plateau-Doré utilisaient les cendres des cheveux d'arnallies pour fabriquer de nombreux médicaments miraculeux.

Malgré toutes les connaissances dont disposait Hindris, elle ne réussit pas à nous informer sur le mode de reproduction des membres

de sa race. Cela, semblait-il, était un mystère aux yeux de tous.

• • •

En fin d'après-midi, nous vîmes le tracé de la rivière s'éloigner entre les montagnes, dans ce qui s'apparentait à un petit canyon. La pierre des parois était souvent marquée de stries pâlottes d'origine minérale, qui ressemblaient à des araignées difformes. Une ombre froide envahissait ce couloir.

Quelques arbres résineux parvenaient à pousser aux alentours, bien qu'avec difficulté. Ils tiraient le peu d'eau nécessaire à leur croissance dans le mince filet qui coulait entre les cailloux. Trois jeunes ormes montraient également fièrement les premières feuilles vertes de la saison printanière.

— C'est par là qu'une partie du fleuve Masaccia s'déversait avant, nous expliqua l'Arcaporal. On devra commencer à faire gaffe, la zone est p't'être surveillée.

— Bulgaboom, grogna le petit bonhomme en scrutant chaque recoin.

— Le barrage est-il encore loin ? demandai-je.

— Nah ! Suffit d'marcher encore quelques minutes pour arriver.

Bulgaboom jeta un dernier coup d'œil aux alentours avant de faire signe d'avancer.

Sous le conseil judicieux de l'Arcaporal, j'attachai Furon à un arbre qui se dressait au sommet d'une butte élevée, loin devant l'ouverture vertigineuse de la crevasse. Je proposai à Hindris de grimper sur mon épaule, mais elle préféra rester derrière moi.

Nous pénétrâmes dans la gueule du couloir ombragé. Chacun de nos sons y produisait un écho aigu. Pour la première fois depuis longtemps, le sol avait une texture vaseuse. Des touffes d'herbe verte côtoyaient les grosses pierres ovoïdes qui jalonnaient le passage. L'écoulement d'eau y jouait, en solitaire, une musique rafraîchissante.

L'Arcaporal se mit à chuchoter.

— On les z'entend d'ici…

Le bruit de martèlements ainsi que des voix rebondissaient sur les pierres couvertes de reflets miroitants.

— Ça travaille dur sur le chantier, vous pouvez m'croire !

— Y a-t-il encore des prisonniers sur la structure ?

— Possible ! Faut toujours solidifier les barrages un bon boutte pour qu'ils soient sûrs.

Nous avancions en silence, longeant le flanc plongé dans l'ombre. Bulgaboom restait aux aguets, carabine à la main. Smithen se pencha à une intersection pour examiner la voie.

— C'est icitte ! V'nez voir.

Je m'approchai de lui. En dévoilant mon visage au soleil, je vis enfin la structure responsable du déclin de la vie dans les Collines-aux-Aurores-Pourpres : un barrage élevé sur une vingtaine de mètres. Sa paroi avait été construite avec de gigantesques pierres taillées, dont la plupart des recoins avaient été bouchés avec du mortier blanc. Une armature en forme de « M » supportait son poids, de notre côté.

À genoux sur des échafaudages, une trentaine d'ouvriers travaillaient sur une bande de mortier sous la passerelle, à partir de laquelle des soldats surveillaient les opérations. Le son de leur voix devint plus distinctif, bien qu'il fût impossible de comprendre les conversations là-haut.

— Pas question de faire exploser ce barrage si des prisonniers s'y trouvent encore, dis-je avec conviction.

— Bulgaboom ! dit le barbu en hochant la tête.

— De quel équipement disposez-vous, au juste ?

— Mon p'tit ami a assez d'matériel dans son sac pour faire sauter tout le château d'Holbus, promesse d'Arcaporal. Y construit ses bombes spécialement selon ses cibles. Faut lui faire confiance.

— Ce sera long ?

— Ça dépend… faudrait lui donner une bonne demi-heure.

Je jetai un autre coup d'œil vers les ouvriers.

— Les prisonniers libéreront le chantier bientôt, selon vous ?

— Ça m'surprendrait. Y construisent une grosse charpente de béton. Faut pas qu'le matériel sèche avant de mettre d'autres couches, sinon ça crée des faiblesses.

Effectivement, l'aire de travail ne semblait pas vouloir se libérer. Cinq autres tâcherons rejoignaient les autres pour leur porter assistance.

— Une demi-heure, cela me laisserait le temps d'agir.

— Agir ?

— Je vais aller là-haut et conduire les travailleurs en sécurité.

Les trois autres me regardèrent, perplexes. On doutait de mes compétences; personne ne s'imaginait que Daneruké m'avait initiée à l'art des danses magiques.

— T'imagines le nombre de gardes que tu vas devoir affronter en haut ? me dit l'Arcaporal à voix basse. Tu cours vers ta mort.

— Je n'ai pas l'intention de m'exposer aux gardes, n'ayez crainte. Je dois simplement avertir les prisonniers, discrètement, et ensuite je repartirai aussi vite que je serai arrivée.

— Tu va devoir t'en tenir à ça, sinon on risque d'avoir de gros problèmes.

Bulgaboom fouilla dans son sac et en sortit un tube noir cartonné. Une ficelle à moitié effilochée pendait à son extrémité. Il la passa à son grand ami.

— Tiens, prends c'te fusée-là. Quand la voie s'ra libre et que tu s'ras en sûreté, tu tireras sur la corde et ça f'ra décoller un feu d'artifice. Ça nous avertira qu'on pourra tout faire sauter.

J'attachai l'instrument à ma ceinture.

— Alors, votre explosif sera terminé à temps ?

— J'pense bien qu'oui, si t'es pas trop pressée d'arriver en haut. Hein, Bulgaboom ?

— Bulgaboom ! ajouta son ami en levant son pouce.

Je pris une profonde respiration et j'attachai mes cheveux en chignon.

— Soyez prêts.

Je partis et me faufilai entre les obstacles rocheux et les arbustes pour me rapprocher de la construction vertigineuse. Arrivée en bas, j'examinai la surface de la falaise pour déterminer où j'allais pouvoir grimper. Je ressentis plusieurs frissons à ce moment, et j'arrivai à déterminer la position des soldats qui parcouraient les corridors de surveillance. Je choisis mon itinéraire en conséquence.

Parmi les frémissements qui parcouraient mon corps, un était plus douloureux. Il ne semblait pas associé à un garde ordinaire. J'avais la certitude que cette sensation n'était pas causée par un être humain normal. Croyant que c'était un danger potentiel pour mes amis ou moi, je choisis d'aller jeter un coup d'œil dans cette direction. Ne pas tenir compte de cet avertissement aurait été imprudent.

• • •

Bulgaboom laissa glisser son sac à dos jusqu'au sol. Il en dénoua les attaches de cuir et plongea ses bras dans son bric-à-brac. Il écarta une série d'objets et y prit un livre de petit format, mais épais comme une encyclopédie.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda curieusement Hindris à l'Arcaporal.

— Ça, c'est son journal personnel, les plans des explosifs qu'il a conçus lui-même. Quand il ouvre son bouquin, on peut s'attendre à tout un feu d'artifice !

Smithen observa l'ouvrage par-dessus l'épaule de son ami. Bulgaboom tournait les pages avec ses doigts dodus et s'arrêta au milieu du volume, sur des écrits et des schémas indéchiffrables pour le grand crasseux. L'index de l'artificier vagabonda le long des paragraphes et s'arrêta sur le dessin d'un petit rongeur, dessiné maladroitement à l'encre bleue.

— Bulgaboom…

— Quoi ? C'est quoi, ça ?

L'Arcaporal se frotta le menton et leva son regard vers le ciel.

— C'est-tu une bombe fabriquée avec des écureuils ?

— Bulgaboom !

— Y t'en faut combien ?

Le barbu ouvrit la main et écarta ses doigts.

— Cinq ? s'exclama le grand en s'agrippant les cheveux. On n'aura jamais le temps d'les trouver ! Et il les faut vivants ?

Hindris, assise à l'arrière sur une roche, osa leur proposer ses services. Par ses antécédents de démon arboricole, la chasse aux rongeurs n'avait plus aucun secret pour elle.

— Mettre la main sur des bestioles poilues ? Rien de plus facile !

— Tu t'en occupes ?

— Sans problème.

— Parfait. T'as vingt minutes maximum pour nous rapporter ceux qui serviront si noblement leur province. Oublie pas, ils doivent rester en bon état.

L'arnallie hocha la tête et courut vers les arbres près d'un flanc du canyon. Pendant ce temps, Bulgaboom rassemblait le matériel nécessaire à la confection de son chef-d'œuvre : éprouvettes à goulot évasé, bouchons de liège, longues mèches à combustion lente, lacets de cuir, pots de céramique, poudre flarrion, poudre flarkante et gomme pétillante.

• • •

Après avoir déployé des efforts surhumains, je me rapprochai du sommet de la falaise. Mes fourreaux de cuir frottaient contre la pierre noire du gouffre. Sur ma gauche, une paroi de roc me cachait des soldats qui patrouillaient sur le couloir de ronde, au sommet du barrage.

Plus je gagnais de l'altitude, plus le son du mouvement de l'eau devenait clair. Un fleuve s'étendait de l'autre côté de cette immense construction. Parfois, des vagues percutaient la surface de béton et le mur vibrait sous cette force. L'eau exprimait sa colère.

Grâce à ces bruits déjà mêlés aux discussions des travailleurs, mon ascension passa inaperçue.

Au sommet, je ne ressentis plus le moindre frémissement. Même celui que j'avais associé à un être non humain avait disparu. Je m'en sentis soulagée, physiquement, mais mon inquiétude persistait. Cette absence de sensation ne signifiait pas que je devais réduire ma vigilance.

Saisissant un rocher plat, je m'y hissai une dernière fois avant de m'asseoir pour reprendre mon souffle. J'évitai de regarder vers le bas, car la vue en plongée aurait sapé mon courage.

Une ombre passa sur mon corps. Des bruits de pas approchaient

sur la passerelle. Pour me mettre à couvert, je m'enfonçai dans une cavité naturelle du roc.

Cette ouverture s'enfonçait plus loin que je ne l'avais imaginé au départ et se terminait par une fissure large de quelques mètres, pleine de rochers pointus. Je m'y engageai en rampant.

La voie déboucha devant l'échafaudage où les prisonniers travaillaient sous la supervision des gardes, lesquels affichaient des couleurs reconnaissables : le rouge et le noir d'Holbus.

Vingt ouvriers, à genoux sur les planches, appliquaient du béton à l'aide de spatules sur la charpente à moitié formée. La couleur de la surface construite allait du blanc d'œuf au gris-brun – là où en étaient les opérations –, comme le mortier se pâlissait après les heures de séchage. Lorsqu'un baril de béton se vidait, un homme le roulait jusqu'à l'échelle de cordage où il le suspendait à un crochet métallique. Des soldats hissaient alors le tonneau et, en retour, en fournissaient un autre plein à ras bord.

Un des prisonniers déposa ses outils sur les planches et se leva. Il avait les cheveux frisés et sa barbe noire était presque aussi longue que celle de Bulgaboom. D'une voix affirmée, il cria au garde d'en haut :

— J'ai soif !

Voyant qu'on ignorait sa requête, il répéta, cette fois-ci encore plus fort.

— Voulez-vous qu'on crève avant d'avoir fini ? Je ne suis pas un seigneur, mais j'aimerais qu'on m'apporte à boire. C'est pas trop demander.

Le soldat auquel la demande était adressée resta de marbre.

— Comment souhaitez-vous obtenir du bon travail avec de pareilles conditions ? Mon corps se dessèche. Bientôt, je cracherai seulement de la poussière !

Un deuxième garde arriva sur la passerelle et remplaça le premier. Lorsqu'il fut seul, il enjamba la barrière d'acier et s'assit sur la bordure, laissant ses jambes pendre dans le vide. Il lança une gourde au prisonnier.

— Mes remerciements, sire Segnar Rackten'Dar.

— Ta gueule et bois, Schernivale.

— Vous avez l'air de mauvaise humeur, sire Segnar Rackten'Dar.

Le soleil luisait sur l'armure du soldat, plus que sur toutes les autres. Sans doute venait-elle d'être lustrée à la cire.

— J'en ai marre d'être ici, presque autant que vous. Je me suis engagé dans l'armée pour voir du pays.

— Et vous battre, je suppose ?

— Attention, Schernivale ! Il y a une énorme nuance entre les bagarres grotesques et l'art de manier l'épée.

— Appliquer le béton est-il également un art ? Je me demande ce que nous faisons exactement : construire ou détruire.

— Vous obéissez.

Segnar dégaina son épée et la montra, de loin, au travailleur. La lame dorée luisait autant que l'armure; elle était emmanchée dans une garde d'argent en forme de trèfle et au manche garni de tresses dorées. Des gravures ornaient le fort de la lame jusqu'à son centre.

— La chair de mes confrères n'a pas été pourfendue par ce genre d'arme, sire Segnar Rackten'Dar.

— Je refuse de porter les instruments de guerre de l'armée. Cette arme a été forgée au Drakanitt par mon grand-père. Croyez-le ou pas, je ne l'ai encore jamais utilisée. Je l'ai cachée durant mon séjour à l'Académie, par peur de me la faire confisquer.

— Vous êtes jeune, sire Segnar Rackten'Dar.

Schernivale porta le goulot à sa bouche et but à satiété. Il relança ensuite le contenant au surveillant.

Un patrouilleur s'approcha de Segnar et lui chuchota des mots à l'oreille, en pointant le côté ouest du barrage. Stupéfait, Rackten'Dar se releva et remonta sur la passerelle tout en serrant les sangles de son armure.

— Que se passe-t-il, sire ?

— Le lieutenant Kazz, c'est ce qui se passe. Il déteste qu'on parle avec les prisonniers.

— Il va vous donner la fessée ?

Schernivale s'agenouilla pour se remettre au travail, et le gardien s'éloigna de mon côté. Plus tard, un individu imposant marcha sur la passerelle d'un pas lourd. Il s'arrêta au milieu et se tourna vers les travailleurs; ces derniers n'osaient plus porter le moindre regard vers cet observateur silencieux.

L'armure du lieutenant Kazz inspirait la crainte. Même vue de loin, elle paraissait lourde, épaisse et solide. La seule partie de son corps exposée à l'air se trouvait derrière la fente en *T* de son grand casque, qui était muni de deux cornes inclinées vers le bas. Des épines métalliques de la même couleur recouvraient tout le reste de son équipement.

L'homme resta tourné vers les travailleurs pendant un moment qui sembla durer une éternité. Il retourna ensuite vers ses quartiers, avec le même pas machinal.

J'en avais assez vu. Je devais agir. Aucun de ces travailleurs ne survivrait à l'explosion du barrage si je ne les reconduisais pas dans un endroit sécuritaire. En bas, Smithen et Bulgaboom devaient déjà achever leur travail.

Je rampai doucement par-derrière, puis sortis de la fissure, les yeux rivés vers la vertigineuse construction. Debout sur la pierre lisse,

le dos appuyé contre les rochers plats, je pris une grande inspiration.

Soudain, tous mes poils se hérissèrent.

Il y eut un sifflement métallique.

On m'appuya une lame contre la gorge, mais j'eus le temps d'appuyer ma propre épée contre le cou de mon agresseur.

J'eus alors des papillons dans l'estomac.

Je pris une autre inspiration; l'effet persistait. Ma bouche s'entrouvrit. Je me sentis extatique, comme si l'acier qui touchait ma peau me réconfortait au lieu de m'effrayer. Ça n'avait aucun sens. Une aura blafarde glissait sur le métal jusqu'à moi, comme un feu qui voulait m'embraser. Ma main devint moite, mon arme tremblotait. Les deux ailes sculptées au pommeau de l'épée reflétaient toutes les couleurs du spectre. Une main gantée tenait le manche, et le bras était à moitié recouvert d'une cape noire. Sous le capuchon, je vis *ses* yeux.

— Riuth ?

Après avoir prononcé le nom, j'échappai mon arme; il la rattrapa d'un geste rapide et me la tendit de nouveau.

— Qui es-tu ? murmura l'homme, toujours dans l'ombre.

Il rangea son arme et enleva le capuchon de son visage.

Je le revoyais enfin; il n'avait pas changé. Les cheveux blancs comme un clair de lune, les yeux miroitants, un visage mince : tout était resté imprimé dans ma mémoire.

— Riuth, c'est bien toi !

Sa peau lisse était couverte de crasse. Il avait presque l'air d'avoir mon âge.

— Souviens-toi des mines. Je suis la fillette que tu as sauvée.

— Alégracia ?

— Tu connais mon nom ?

Un soldat s'approcha par le haut. Riuth me prit par l'épaule et m'entraîna plus près de la fissure. Cette fois encore, notre présence ne fut pas remarquée.

— Nous te recherchons depuis des années, Alégracia.

— Nous ?

— Les xayiris et moi. Je suis à leur service.

— Tu es venu ici pour moi ? demandai-je, en songeant immédiatement à la colombe rouge.

Le prince secoua la tête, l'air embarrassé.

— Non, quoique je remercie le destin de nous avoir réunis. Tu vois les hommes qui sont là-haut ? Ils respectent les valeurs de mes maîtres. Je suis venu pour les aider.

À proximité de Riuth, je me sentis réchauffée, comme quand je m'enroulais dans une couverture de velours. L'idée de me blottir contre lui me traversa l'esprit. Mais c'était idiot, le temps pressait. J'avais une mission à accomplir.

— La province est dévastée, et la construction de ce barrage achève. Aujourd'hui, on a réduit la surveillance dans cette zone. Cela me permettra d'agir. Je crois pouvoir retenir Kazz assez longtemps pour que les prisonniers puissent s'échapper par la fourche du côté ouest.

— Il y a d'autres gardiens. Ne les as-tu pas vus ?

— Ils ne me poseront aucun problème, ceux-là. Le réel enjeu tourne autour du lieutenant d'Holbus.

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'il est invincible.

Chapitre VIII
Le lieutenant d'Holbus

Cachée derrière une racine, les ailes repliées au maximum, Hindris s'apprêtait à bondir comme un fauve qui guette silencieusement sa proie.

Le gros écureuil ne se doutait pas que l'arnallie l'avait désigné comme cible. Il retournait un cône de pin entre ses pattes et en arrachait des morceaux pour dégarnir le noyau. De temps à autre, il se figeait pour renifler l'air, bougeant seulement le bout du museau, avant de reprendre sa manœuvre avec acharnement.

Hindris continua d'avancer furtivement vers le rongeur. Accroupie, elle évitait de poser mains et pieds sur les aiguilles sèches qui recouvraient cette partie du sol.

L'animal continuait de grignoter son cône. Il dressa la tête. Ses gros yeux noirs se posèrent sur l'arnallie; cette dernière n'attendit pas une seconde de plus. Elle bondit vers le rongeur, mais l'écureuil se sauva à l'intérieur des branchages en laissant tomber son fruit derrière lui.

— Zut, zut et zut ! Je n'arriverai jamais à attraper cinq de ces bestioles.

Hindris entendait l'animal agiter les rameaux du pin juste au-dessus d'elle.

— Ça ne se passera pas comme ça. Je te le jure, tu ne m'échapperas pas une autre fois.

L'ange se précipita à la base du conifère et s'agrippa à l'écorce raboteuse. Elle grimpa en déployant toutes ses forces et se retrouva au milieu de l'arbre. L'arnallie regrettait d'avoir perdu ses anciennes griffes qui lui auraient conféré un avantage dans cette situation.

— Où te caches-tu ? Hein ?

Hindris tendit l'oreille, mais le rongeur avait cessé tout mouvement. Elle monta encore sur le tronc et observa les branches plus élevées. Enfin, elle retrouva sa proie qui tentait de décrocher un nouveau cône de pin avec ses dents.

— Ça y est. Tu es à moi…

La prédatrice se hissa d'un mètre et se retrouva au niveau de l'animal. Elle s'engagea sur sa branche, serrant le bois entre ses mains et appuyant ses pieds contre les épines étendues à l'horizontale. Même

si les rameaux vacillaient sous le poids de l'arnallie, le rongeur continuait sa besogne sans avoir l'air de s'inquiéter.

À nous deux, se dit-elle. Hindris se précipita sur l'écureuil et l'attrapa par le torse. L'animal gigota dans tous les sens en poussant une série de cris stridents. Bien que l'ange tentât de maintenir sa prise, elle perdit pied et tomba à la renverse.

Juste avant de chuter, l'arnallie s'agrippa à la patte arrière du rongeur. Ce dernier fut déséquilibré et tomba à son tour. Au dernier moment, il saisit la branche avec ses deux pattes antérieures.

Les deux se retrouvèrent dans une position fâcheuse, l'écureuil pendu sous les épines et, juste en dessous, Hindris, qui ne voulait pas lâcher l'animal. Les griffes du rongeur glissèrent une à une.

— Si je dois tomber, tu tombes avec moi !

L'arnallie donnait des coups pour entraîner l'animal dans sa chute; ce dernier gardait toujours une prise solide sur le conifère.

— Lâche cette branche !

L'écureuil se trémoussait. La main de l'ange glissa vers le bas. Le rongeur releva la patte d'un coup sec et Hindris dégringola en frappant tous les rameaux du pin. Après s'être écrasée au sol, elle leva le poing et maudit le rongeur qui était resté là-haut.

— Saleté de bestiole ! Je n'en ai pas terminé avec toi !

L'arnallie reçut un cône de pin sur la tête. Elle aurait juré avoir entendu l'animal éclater de rire.

L'ange devint rouge de colère. Elle décolla comme une flèche à travers les épines du pin en oubliant son mal de l'air et administra un crochet au rongeur. Sonné, l'écureuil s'écrasa dans la boue.

— Et de un.

Hindris redescendit en prenant de grandes respirations pour se calmer. Elle hissa l'animal sur ses épaules et entreprit de rejoindre Smithen qui l'attendait plus loin.

• • •

Riuth replaçait l'épais capuchon sur sa tête. Entre deux rochers, il observait les soldats royaux faire la ronde sur la passerelle supérieure du barrage.

— J'ai compté vingt gardiens en tout. En théorie, il devrait y en avoir le même nombre dans les baraquements à l'ouest.

— Où le chemin mène-t-il ?

— Aux quartiers des prisonniers, une zone fermée, entourée de falaises infranchissables. Le seul moyen d'en sortir est par la voie cimentée du barrage ou en barque, sur le fleuve.

— Pour atteindre la fourche ouest, les travailleurs devront traverser le camp des soldats.

— C'est bien le cas, répondit le prince avec une voix incertaine.

— J'ai des amis au bas du canyon. Nous avons un plan. Ils feront sauter le barrage à mon signal.

Je montrai le tube cartonné à Riuth. Il eut l'air de comprendre ce que cela signifiait.

— J'ignorais que tu faisais équipe avec les dynamiteurs, ajouta-t-il avec un air perplexe.

— Mes amis sont en bas…

Je n'avais pas vraiment compris son vocabulaire, et ma réplique fut tout aussi confuse. Pour éviter de le rendre suspicieux, je continuai de préciser une stratégie :

— Nous pourrions mener les prisonniers dans la zone fermée, à l'est. Si mes compagnons réussissent à faire exploser le barrage, la seule voie terrestre menant à cet endroit sera détruite. Tout le monde sera en sécurité.

Riuth approuva l'idée.

— Il faut nous assurer qu'aucun soldat d'Holbus ne restera dans cette zone au moment de l'explosion, ajoutai-je.

— Le lieutenant Kazz est notre seul problème. Les rebelles savent se battre, crois-moi. Même désarmés, ils seront capables de maîtriser une poignée de gardes royaux.

Riuth pesa les mots de sa dernière phrase.

— C'est Kazz… Il doit rester à l'ouest coûte que coûte.

— Je ne comprends pas. Comment ce lieutenant peut-il être invincible ?

Riuth fléchit la tête et prononça le mot que je redoutais le plus au monde.

— Il est un démon. Mais pas n'importe lequel… Kazz est unique en son genre.

Il jeta un coup d'œil vers la passerelle, puis me révéla :

— En plus d'avoir une force démesurée, il peut prédire l'avenir.

— Mais alors, il doit connaître nos intentions !

— Il voit le futur, oui, mais de façon très limitée. Le lieutenant peut mentalement entrevoir les trois prochaines secondes de son existence, et ce, à presque dix occurrences simultanées.

— Dix quoi ?

— Les akdathes nous ont expliqué le principe il y a fort longtemps. Imagine que tu t'apprêtes à enfoncer ton épée dans le cœur de Kazz. Pendant que tu t'élances, il commence à avoir des visions qui défilent dans son esprit, avec la rapidité de l'éclair. D'abord, le lieutenant voit ton coup, il sent mentalement la lame pénétrer sa chair et, en même temps, il analyse tes gestes.

« Ensuite, Kazz revient en arrière de trois secondes, tente de bloquer ton assaut avec son épée. Toutefois, il expose son flanc et tu

l'embroches avec ta deuxième arme.

« Devant un nouvel échec, le lieutenant recule encore trois secondes dans le temps. Cette fois, il bloque ton épée avec son avant-bras et tu échappes ton arme. Il en profite pour te transpercer l'estomac. Voyant que le troisième scénario est le meilleur, il choisit celui-là. Trois secondes plus tard, dans la réalité, le lieutenant t'abat exactement de cette façon.

Je restai perplexe. Les capacités du lieutenant Kazz semblaient effectivement incroyables.

— Il lui est possible d'imaginer environ dix scénarios, conclut Riuth. Alors, si tu réussis à atteindre Kazz une seule fois, c'est exactement comme si tu réussissais à le blesser dix fois successivement. Et le même problème s'applique lorsqu'il attaque. Éviter un seul de ses assauts s'avère aussi difficile qu'en esquiver dix.

Le prince se tourna de nouveau vers la passerelle. Les soldats ennemis ne se doutaient de rien; leur journée se poursuivait dans l'ennui. Riuth me promit que tout allait changer.

• • •

Les joues du dernier écureuil raclaient la terre depuis le moment où Hindris lui avait balancé un coup de pied sous le menton. Arrivée dans le canyon, où Bulgaboom et Smithen préparaient la bombe et ses accessoires, l'arnallie lâcha la queue de l'animal et leur lança d'une voix triomphante :

— Cinq bestioles bien fraîches !

— Dans le temps, répondit Smithen après avoir évalué la position du soleil.

L'Arcaporal s'accroupit devant le rongeur, le saisit avec deux doigts et lui enfila un petit harnais de cuir dont il venait tout juste d'achever la confection. Après l'avoir soulevé devant ses yeux, il murmura :

— Tu vas adorer l'expérience, promesse d'Arcaporal.

Il attacha le rongeur à une branche piquée dans la terre, où quatre autres écureuils tentaient vainement de se départir de leur attelage étouffant.

— Les p'tites bêtes sont au rendez-vous, Bulgaboom. Ta bombe est prête ?

— Bulgaboom.

— Parfait. Monte sur le flanc gauche d'la falaise. Moi, j'vais placer le matériel en bas du barrage.

Hindris se demandait quel rôle il lui restait à jouer dans l'opération.

— Va avec Bulgaboom et attends le signal avec lui. J'te conseille pas d'rester dans l'canyon. Y va faire humide dans pas long, icitte.

• • •

Riuth observa la position de ses ennemis une dernière fois avant de dégainer son épée luisante.

— Tu sais te battre ?

Ne sachant pas quels mots utiliser pour répondre, je lui montrai mes deux épées.

— Parfait, dit-il comme s'il avait mieux compris que moi. Un gardien est descendu sur l'échafaudage. Descends et occupe-toi de lui. Je bloquerai le passage au sommet. Pendant ce temps, tu reconduiras les travailleurs dans leurs quartiers.

— Je suis prête, dis-je, armes en main.

Nous entendîmes des pas. Un soldat d'Holbus s'approchait par l'est, de l'autre côté du rocher. Comme un prédateur, Riuth laissa son adversaire s'approcher le plus possible. Lorsqu'une ombre glissa sur lui, le prince se propulsa dans les airs pour arriver derrière l'ennemi. Il l'empoigna par les épaules et le balança par-dessus la barrière d'acier avant de le faire tomber dans le fleuve. Le pauvre n'avait même pas été capable de crier, foudroyé par la surprise.

Sans plus attendre, je courus sur la passerelle de béton et me précipitai vers l'échelle de cordage.

Deux gardiens avaient vu leur confrère se faire balancer à l'eau. Pour eux, Riuth ne semblait pas représenter une grande menace. Les lames glissèrent hors des fourreaux, puis la charge s'ensuivit.

Voyant le duo courir vers lui, Riuth ne bougea pas d'un poil. Il plaça son épée devant lui et serra le pommeau; ses gants de cuir grincèrent. Soudain, une explosion verdâtre souleva sa cape et des flammes pourpres jaillirent de sa peau, ce qui produisit une fumée multicolore emportée par le vent. Des ailes spectrales, aux plumes enrobées d'une vapeur aux multiples couleurs, se matérialisèrent sur son dos puis battirent dans l'air avant de se déployer au maximum.

Ces manifestations de Lumière ne s'avéraient pas suffisantes pour intimider les deux gardes. Riuth se préparait à les recevoir.

Une fois à portée d'épée, le prince pivota vers la droite et faucha les jambes des soldats d'un seul coup d'aile. Riuth poursuivit son pivot et frappa ses ennemis avec sa seconde aile, ce qui les propulsa en bas du barrage. Ils crièrent, puis plongèrent dans les eaux du fleuve Masaccia.

Des cloches d'alarme retentirent à l'ouest.

• • •

Je me laissai tomber en bas de l'échelle pour gagner du temps. Le

surveillant tressaillit lorsque mes pieds touchèrent les planches. Je me propulsai sur cet adversaire, ne voulant pas lui laisser le temps de réagir. Je me concentrais déjà sur la beauté de mes mouvements. Les prisonniers laissaient tomber leurs instruments sous la surprise. Je fis de grands pas vers le soldat d'Holbus, qui semblait hypnotisé par la Lumière qui émanait de mon corps. L'énergie affluait le long de mes membres, m'engourdissait les tempes et les oreilles.

Enfin, mon ennemi reçut son dû : un coup de pied si puissant qu'il plana jusqu'au centre de l'échafaudage et glissa sur quelques mètres.

L'adversaire écarté, je criai aux travailleurs :

— Je suis avec le prince Riuth ! Nous allons détruire ce barrage dans les prochaines minutes. Si vous tenez à la vie, rejoignez vos quartiers maintenant !

Inutile de répéter : voyant qu'aucun garde ne les surveillait, les prisonniers se ruèrent vers l'échelle et montèrent jusqu'au sommet de la construction.

• • •

Riuth se dressait seul au centre de la passerelle. Les soldats d'Holbus affluaient de l'ouest et se préparaient à porter une nouvelle attaque contre le prince.

— Restez où vous êtes ou vous mourrez, cria-t-il, les ailes déployées en éventail.

On ignora l'avertissement. Trois soldats s'engagèrent dans le couloir, côte à côte, pour en occuper toute la largeur.

Riuth posa à nouveau la pointe de son épée contre le béton. De nouvelles gerbes de flammes s'échappèrent de ses vêtements, cette fois de couleur orangée avec des zébrures rouges. Ses yeux projetaient des éclairs de fureur dans l'air.

Devant ces phénomènes surnaturels, les trois soldats hésitèrent, ignorant comment aborder leur ennemi. L'épée au poing, ils se tenaient devant le prince sans oser se mettre à portée d'arme. Mais Riuth passa à l'offensive.

Le garde du milieu ne vit pas venir le coup. Il fut tranché en deux. Une gifle d'aile propulsa le deuxième combattant au fond du fleuve. Le troisième soldat dressa son arme devant sa poitrine pour se protéger. L'épée de Lumière siffla une dernière fois dans l'air, coupant à la fois l'homme et sa lame d'acier.

Pendant ce temps, non loin derrière, les prisonniers se hissaient sur la passerelle et filaient en lieu sûr, à l'est.

• • •

Derrière moi, il ne restait plus personne. Les rebelles avaient quitté l'échafaudage et j'allais bientôt donner le signal à Bulgaboom.

Le soldat d'Holbus que j'avais projeté au sol se releva. Des parties de son armure avaient volé en éclats sous la force de mon coup. Tout en respirant difficilement, il dégaina son épée. Une coulisse de sang s'échappait de sa lèvre inférieure. Ce guerrier avait la rage au cœur.

Il hurla tout en se lançant à l'attaque, ramenant sa lame derrière l'épaule et contractant ses biceps au maximum. Je fis une roulade arrière pour l'éviter. La pointe de la lame heurta une planche qui se brisa. Un second coup suivit, écorchant mon abdomen. Une coulisse de sang noir coula près de mon nombril; ce combattant avait déployé assez de force pour me faire du mal.

J'eus peur d'être emportée par un accès de folie, mais il n'en fut rien.

La proximité de Riuth me rassurait.

• • •

Sur la passerelle, l'ennemi n'osait plus s'avancer contre le redoutable prince d'Holbus, gardien du seul passage qui menait vers les prisonniers. Les cloches d'alarme retentissaient toujours. Une dizaine de soldats, à l'ouest, attendaient impatiemment l'arrivée de leur maître.

• • •

Mon adversaire rageait, râlait, grognait. Les ours-épics auraient semblé doux comme des peluches à côté de ce visage courroucé.

J'évitai une nouvelle attaque, et la lame siffla au-dessus de mon visage pour aller écorcher le béton du barrage. D'un geste vif, je tailladai la poitrine de mon ennemi, qui émit une plainte. Mes armes avaient déchiré son haubert.

Mon combat était loin d'être gagné.

À nouveau, mon adversaire voulut abattre son arme sur moi. J'évitai le coup; la lame brisa une des cordes qui soutenaient l'échafaudage. Les planches glissèrent brusquement vers le bas et, avant de perdre l'équilibre, j'agrippai le haut de la corde, je me propulsai avec les pieds et me laissai balancer vers le soldat d'Holbus, auquel j'administrai un coup de pied au visage. Il bascula dans le vide. Je fermai les yeux.

Sans plus attendre, j'attrapai l'échelle de cordage et m'y hissai pour rejoindre le prince.

• • •

Riuth se dressait toujours au milieu de la passerelle, effrayant ses ennemis avec ses longues ailes déployées en éventail. J'arrivai à ce moment. Je rejoignis le prince en courant.

— Les prisonniers sont en sécurité.

Devant nous, les soldats s'écartèrent pour laisser passer leur maître d'armes. Je revis alors le lieutenant Kazz qui avançait devant le groupe. Ce monstre tenait un espadon – une arme normalement maniée à deux mains – uniquement dans sa main gauche.

Guidés par leur chef, les autres guerriers osaient enfin suivre.

Riuth me commanda de lancer le signal. J'arrachai alors le tube cartonné de ma ceinture et le pointai vers le ciel. Après avoir tiré sur la corde, une boule de feu colorée décolla en flèche et explosa au-dessus de nous, tel un feu d'artifice digne du Festival de l'Automne.

• • •

Après avoir placé la bombe à la base du barrage, Smithen rejoignit Bulgaboom et Hindris, qui étaient planqués au sommet d'un escalier de roc longeant le canyon.

Concentré, le petit barbu bornoyait derrière la mire de sa carabine, prêt à faire feu. L'arnallie, quant à elle, fixait le barrage en attendant d'y voir le signal tant attendu.

Enfin, le feu d'artifice illumina le ciel rouge. Hindris sautilla d'excitation.

— Ils sont prêts ! Vas-y !

— Bulgaboom…

Le doigt du barbu pressa la détente et, ce faisant, il tira droit sur la cible.

• • •

Smithen avait déposé un barillet près de la base du barrage. Les cinq écureuils y étaient reliés avec le même nombre de mèches à combustion lente. Chaque rongeur portait, sur son harnais de cuir, une fiole bourrée de poudre verdâtre. Les mèches pénétraient les bouchons de liège et se rendaient jusqu'à l'intérieur des contenants.

Les écureuils tentaient de s'échapper, mais les mèches les retenaient toujours à un mètre du baril, du côté du barrage.

C'est alors qu'une balle siffla et le contenant de bois explosa, répandant des flammes qui pétillaient grâce à des réactions chimiques concoctées par le maître artificier. Cette pétarade énerva les écureuils.

Ils cherchèrent à fuir vers la construction vertigineuse. Les cris des rongeurs devenaient plus stridents à mesure que les pétillements gagnaient de l'intensité. Et lorsque la traînée de feu toucha les mèches, elles s'attisèrent et se rompirent en même temps, ce qui libéra les rongeurs.

En se consumant, les mèches produisaient de puissants sifflements. Énervées par le bruit, les bêtes coururent jusqu'à atteindre la base du barrage. Elles y grimpèrent.

• • •

— Alégracia, accroche-toi à moi.

— Pourquoi ?

Kazz approchait avec sa démarche toujours aussi assurée. Entre les fentes de son casque à cornes, j'entrevoyais ses yeux blancs et vitreux.

— Nous allons sauter. Mes ailes me permettront de planer, juste assez pour que nous puissions atterrir et rester en un seul morceau.

— Mais… le lieutenant n'ira-t-il pas s'en prendre aux rebelles ?

— Ne t'inquiète pas pour eux. C'est moi qu'il veut.

— Et l'eau ?

Sans répondre, Riuth s'approcha de la barrière d'acier et l'enjamba. Je glissai alors mes mains dans les siennes.

— Tiens le haut de mon plastron.

J'obéis. Ses deux ailes vaporeuses frôlèrent ma peau pour la première fois. Si chaudes, si douces… Mon cœur palpita.

— Tu es prête ?

Je ne pus répondre à la question. Mes yeux s'étaient révulsés sous l'exaltation. Je blottis ma tête contre son cou. Ma confiance envers le prince était telle que je n'allais pas hésiter une seconde à faire ce grand saut, pourtant si vertigineux, si périlleux…

— Tu es prête ?

— Oui, soufflai-je, les larmes aux yeux.

Le lieutenant Kazz eut l'air de deviner immédiatement notre plan et fit volte-face, sans prononcer un seul mot. Un de ses subalternes cria aux autres combattants d'emprunter la fourche, à cheval.

D'un élan assuré, Riuth plongea dans le vide. Nous chutâmes ensemble, tête première. Les pierres du barrage défilèrent à une vitesse ahurissante jusqu'à ce que les merveilleuses ailes du prince s'étendissent avec grâce pour nous propulser entre les flancs du canyon. Nous perdions de l'altitude rapidement; Riuth battait des ailes pour ralentir. Le sol se rapprochait vite.

— Prépare-toi ! grogna-t-il comme s'il avait du mal à contrôler sa respiration.

Le prince donna deux grands coups d'aile, puis frappa le sol

boueux. Son armure crissa au contact des pierres. Je perdis prise et fus propulsée par-devant. Je m'affaissai contre le gravier, tandis que Riuth roula en soulevant un nuage sablonneux. Il s'immobilisa plus loin.

Après m'être relevée, je réalisai que j'avais seulement subi des lésions mineures. Un silence de mort régnait dans le canyon. Riuth gisait derrière moi; ses ailes miroitantes avaient disparu. J'accourus à son chevet et lui parlai doucement :

— Riuth, tu es blessé ?

Il voulut se relever. Je le retournai et l'appuyai contre mes genoux. Sa peau avait repris une couleur normale.

La horde de belligérants arrivait au galop. Le peloton de soldats fit halte devant un escarpement de trois mètres – que les bêtes ne pouvaient pas franchir – avant de descendre des montures. Le lieutenant Kazz bouscula alors ses subalternes pour se placer à la tête du groupe. Il se trouvait alors à une trentaine de pas.

— Le lieutenant s'approche. Nous devons déguerpir.

Les plaies sur la peau du prince se refermaient d'elles-mêmes, comme si des doigts invisibles en resserraient les lèvres. Péniblement, il se releva et me dit :

— Où sont tes amis ? Pourquoi le barrage est-il intact ?

Me retournant vers la construction, je vis un cercle de feu pétiller à la base de la structure. J'ignorais de quoi il s'agissait.

— Quelque chose a peut-être mal tourné.

De l'autre côté, Kazz effectua un bond lourd et atterrit à notre niveau. En faisant un tel saut, un humain normal se serait cassé les deux jambes.

Ses hommes le suivaient en escaladant la paroi.

— Nous devons fuir, dis-je au prince. Il arrive.

• • •

— Mais qu'est-ce qu'y font ? Y vont s'faire engloutir par la vague s'ils restent là !

Smithen s'arrachait presque ce qu'il lui restait de cheveux sur le crâne en voyant ses alliés s'attarder au centre du canyon.

— Foutez le camp !

Hindris avait les yeux rivés sur la scène.

— Le peloton va les atteindre !

— Et c'est le gros buffle qui les mène. Tu l'as dans la mire, Bulgaboom. Règle-lui son compte une fois pour toutes.

— Bulgaboom… chuchota le barbu avant de presser une deuxième fois la gâchette de sa carabine.

• • •

Un tir de fusil retentit en écho entre les parois de roc qui nous entouraient. Aussitôt, le lieutenant Kazz tendit obliquement le bras devant lui; le projectile heurta l'épais métal de son armure et dévia droit dans l'épaule de Riuth. Le prince poussa un cri de stupéfaction, mais contint aussitôt sa douleur pour rester debout [Note #1].

Pendant que je maintenais toujours le prince dans mes bras, Kazz approchait… rapidement.

• • •

Le sifflement des mèches effrayait les écureuils, qui fuyaient de plus en plus haut sur la structure de pierres et de béton. Qu'importe la direction qu'ils empruntaient, le bruit se rapprochait toujours d'eux. L'un des rongeurs aperçut une mince fente entre deux pierres mal accolées; il se glissa dans l'orifice.

La mèche embrasée le suivit dans l'ouverture.

Les autres écureuils firent de même, se faufilant entre les roches de la structure, avec le mince espoir d'échapper au bruit.

Les flammes atteignirent les éprouvettes attachées à leur dos.

• • •

Une détonation me fit sursauter. Quatre autres déflagrations s'ensuivirent.

Ces bruits étaient si puissants qu'ils me firent perdre l'audition pendant un moment. Je rouvris les yeux et je vis cinq nuages de roc et de flammes s'élever à partir du barrage. La terre vibrait; la structure s'effondra comme si un coup de poing géant l'avait frappée par-derrière. Des colonnes d'eau surgirent des points d'impact. Elles emportèrent les débris et se répandirent vers nous.

— Riuth, il faut partir !

— Reste avec moi. Ne quitte pas mes bras.

Une immense vague s'amenait. Elle avalait tout sur son passage.

Kazz plia les genoux, l'air perplexe. Trois secondes ne lui auraient pas suffi pour nous atteindre ni pour regagner la fourche. Il resta debout et se prépara à être happé par la vague. Ses hommes coururent vers la bordure ouest pour se hisser à l'abri de cette force déchaînée.

Le prince me serra contre sa poitrine; il se plaça face à la vague. Le rugissement des flots et les secousses s'aggravaient chaque seconde. Je fermai les yeux.

Des flamboiements multicolores nous enveloppèrent. Ces nuées

brouillaient ma vision et mes appréhensions. Blottie contre le prince, je sentais la Lumière parcourir mon corps.

Les magnifiques ailes de Riuth se déployèrent alors comme de grandes voiles. Les plumes enveloppèrent mon corps et leurs pointes entrecroisées, tels des doigts, m'enfermèrent dans une douce prison.

La vague frappa; elle fut fendue.

Débris et eaux giclèrent de part et d'autre de l'angle formé par les ailes de l'ange. Les flots prenaient la forme des pages bombées d'un livre ouvert. Alors que Kazz fut frappé et emporté, nous ne reçûmes que des gouttelettes. L'eau avait nettoyé le couloir des montagnes; il n'y restait plus aucun soldat ennemi.

La vague diminuait d'intensité et l'eau du fleuve Masaccia remontait jusqu'à nos chevilles. Même si le danger avait été emporté par le courant, je ne songeais qu'à rester entre les bras réconfortants du prince, enveloppée de sa Lumière.

— Nous avons réussi, Alégracia.

Mes pensées se bousculaient devant la résurgence d'une émotion oubliée, rejetée.

Une larme chaude glissa sur ma joue.

Chapitre IX
Revanche

Chaise brisée, éclaboussures de sang. Il en restait seulement deux à maîtriser.

Une grande bataille avait commencé dans les appartements des prisonniers où les soldats d'Holbus, incapables de quitter la zone, se retrouvaient à un contre dix devant les rebelles enragés.

Le plus grand des travailleurs, un dénommé Harold Schernivale, s'engageait vers l'ennemi, fulminant, avec une petite table en guise de bouclier et la patte du meuble lui servant d'arme contondante.

— Ça sent la victoire ! cria-t-il avant d'abattre son arme improvisée contre le casque d'un ennemi.

Bien qu'étourdi, l'opposant n'abandonna pas pour autant; son épée heurta le bouclier de Schernivale. Deux autres assauts furent portés par le rebelle – qui cassa le morceau de bois – et il eut raison de l'avant-dernier serviteur de la couronne.

Dans le coin opposé, un soldat d'Holbus tenait tête, seul, aux prisonniers qui le cernaient. Les sifflements rapides des épées se mêlaient au chahut des combattants.

— Le dernier, là, laissez-lui prouver sa valeur ! Qu'il vienne à moi !

Les rebelles comprirent ce que Schernivale demandait : un duel pur et simple. Le costaud se pencha et saisit l'arme de sa dernière victime. Il observa l'épée qu'on confiait aux soldats d'Holbus : une arme sobre, dénuée de motifs, à la garde recourbée comme un fer à cheval. Il la mania et maudit silencieusement sa lourdeur.

Les hommes se dispersèrent autour du dernier résistant. En le voyant, Schernivale l'interpella.

— Sire Segnar Rackten'Dar ! Vous êtes maintenant seul devant les serviteurs d'Éwinga. Un esprit comme le vôtre se replie-t-il face au danger ?

Segnar s'approcha du rebelle et lui montra l'épée forgée par son grand-père. Aucune goutte de sang n'avait touché la lame.

— Vous faites exprès de rater vos ennemis ? demanda Harold d'une voix forte.

— Je n'éprouve aucun plaisir à éliminer rapidement mes adversaires.

— Vous croyez être un chat avec une souris entre les pattes. Je vous vois plutôt comme du bétail en route vers la boucherie. Vous semblez être une bonne épée, sire Segnar Rackten'Dar. Accepterez-vous mon défi ?

— L'offre est alléchante.

Segnar détacha soigneusement son armure et laissa tomber l'amas de fer poli sur le plancher. Après avoir poussé la cuirasse d'un coup de pied, il s'avança au centre de la cafétéria, où on avait retiré les meubles endommagés.

— Je vois que vous connaissez les règles d'honneur, sire Segnar Rackten'Dar.

— Je connais également quelques rudiments du combat d'homme à homme.

Sans en dire plus, Segnar fit siffler son épée et la cogna contre celle de Schernivale, tenue en position défensive. L'arme royale produisit une résonance comparable à celle des cerceaux rouillés des vieux barils de Sabrion, tandis que le métal de la lame sudiste tinta comme un instrument de musique.

Coup après coup, l'acier s'entrechoqua en causant une pluie d'étincelles. Segnar se battait avec célérité, ne laissant jamais place à la moindre riposte. Dans son jeu de grâce, sa lame dansait autour de lui. Il maniait le fer à la façon des grands maîtres.

— Belle manœuvre, sire Segnar Rackten'Dar !

— Offrez-moi de la résistance, Schernivale.

— Si tel est votre désir, sire.

Le colosse abattit son épée contre le plancher; le jeune l'évita de justesse. Harold compléta avec trois attaques obliques, toutes habilement esquivées. Le grand rebelle grimaça sous sa barbe noire.

— La flexibilité est l'un de vos bons atouts, sire.

Un cinquième coup rata la cible. La lame sudiste bloqua la dernière offensive. Le heurt des armes résonnait dans toute la pièce.

— Vous ai-je déjà dit que le combat à l'épée était un art ? demanda Rackten'Dar d'un air moqueur.

Schernivale ne sembla pas saisir la remarque.

Rapide comme un lièvre, Segnar pivota et entraîna sa lame dans un mouvement circulaire parfait, après quoi il abattit son épée contre celle de son ennemi avec l'adresse d'un acrobate. Une fleur d'étincelles surgit de l'impact. Harold s'écrasa contre le mur du fond et son arme tomba à ses pieds, fendue en deux.

Après ce coup dévastateur, la salle fut envahie par une pluie de pétales multicolores, principalement ceux de lilas.

Le jeune soldat se pencha, prit un pétale violet et le retourna lentement dans sa main. En l'approchant de son nez, il le sentit et ferma les yeux.

Schernivale se remit sur ses pieds en chancelant. Il observa Segnar, debout au centre du cercle formé par les rebelles. Plus personne n'osait parler; le soldat laissa tomber le pétale.

— Qui êtes-vous donc, sire Segnar Rackten'Dar ?

— Je suis la bonne épée que tu attendais.

— Une lame comme vous mérite la gloire. Comment expliquez-vous votre grade de simple soldat ?

— Je ne suis pas né pour diriger les hommes, mais pour marcher à leurs côtés.

Le colosse laissa tomber l'arme d'Holbus et s'avança vers Segnar pour lui tendre la main.

— Alors, que diriez-vous de marcher à *nos* côtés ?

Un sourire discret se dessina sur le visage du jeune.

Chapitre X
Premier contact

L'eau coulait toujours à grands flots entre les parois ombrageuses du canyon. Ce courant, pourtant agité, semblait doux en comparaison du déluge qui venait d'emporter nos ennemis.

Souffrant d'un mal à l'épaule, Riuth avait besoin d'aide pour se déplacer. Il grimaçait de douleur. En tenant son bras, je le guidai vers un banc rocheux et le hissai hors de l'eau.

Lorsque nous fûmes assis sur la terre ferme, j'écartai l'épaulette trouée du prince et je vis la plaie. Avec sa main, il repoussa la mienne.

— Inutile. La blessure s'est refermée et le projectile s'est logé dans mon articulation. Le sang va la dissoudre, mais ça prendra du temps.

Riuth recula pour s'asseoir à l'ombre et me demanda :

— Tu peux me rendre un service ?

— Bien sûr.

— Dégaine mon épée et pose sa lame là où le projectile s'est logé. S'il te plaît.

Sans poser de question, je me penchai et saisis la poignée de son arme. Mes poils se hérissèrent quand je touchai le métal chaud. Je fis glisser la lame hors du fourreau. Une fois exposé à l'air, l'acier diffusa un feu blanchâtre aux reflets multicolores.

— Cette énergie… qu'est-ce que c'est ?

— De la Lumière, retenue dans l'épée. L'air reluit à son contact.

En tenant la lame à la verticale, je voyais les flamboiements s'y décrocher, soufflés par le vent. Je touchai le métal près du tranchant : mon doigt y glissait comme si de l'huile recouvrait l'arme. Je n'osai frôler son fil.

— Elle s'appelle Xilasire. L'épée des xayiris, forgée pour défendre leurs valeurs fondamentales.

Sept gemmes parfaitement rondes étaient incrustées dans la garde : une pour chaque couleur primaire et secondaire, y compris l'indigo. Des motifs argentés, sculptés en bas-relief, reliaient les joyaux.

Malgré sa longueur, Xilasire devait être plus légère que mes propres épées.

Riuth décrocha une partie de son armure pour libérer son épaule droite. En prenant soin de ne pas érafler sa peau, je déposai l'épée

contre sa chair. Il poussa un râle de soulagement.

Lorsqu'il ne prenait pas la forme de l'Ange Arc-en-Ciel, aucun attribut ne permettait de prouver sa nature angélique, ou presque… En plongeant mon regard dans le sien, je vis la teinte de son iris changer de couleur selon l'angle du soleil, comme le faisaient les facettes d'un diamant taillé.

— Qui es-tu, en réalité ?

Le prince me lança un regard d'embarrassement, la tête basse. Il entrouvrit la bouche et murmura :

— Contrairement à ce que tu peux croire, je ne suis rien d'autre qu'un kajuvâr.

— Impossible… soufflai-je. Je suis bien placée pour savoir ce qu'est un kajuvâr. J'imagine que tu en sais un tas sur mon compte.

— Tu ne m'es pas étrangère, c'est vrai. Les xayiris m'ont informé de ta véritable identité, quatre ans auparavant, quand mon frère te gardait sous sa manche. Toi et moi sommes bien différents, mais nous nous ressemblons beaucoup aussi.

— Sur quels points ?

— Il y a longtemps, quand j'habitais au château d'Holbus, j'étais un vrai kajuvâr, comme toi. Et contrairement aux autres membres de ma race, j'arrivais à contrôler mes pulsions de Ténèbres. Je n'y suis pas arrivé seul. Un de mes amis du Drakanitt a eu la gentillesse de m'enseigner la paix intérieure. Je lui dois beaucoup. C'est grâce à lui que j'ai pu rencontrer maître Éwinga pour la première fois.

Je faillis enlever Xilasire, mais Riuth me fit signe de laisser l'épée sur sa blessure quelques secondes de plus.

— C'est Éwinga qui t'a transformé en ange ?

— Non. Elle m'a prodigué de précieux conseils, par contre. C'est elle qui m'a convaincu de quitter le palais royal. Elle savait peut-être ce qui arriverait par la suite. Je te l'avoue : les jours qui ont suivi ma fuite sont flous, mais ils ont été déterminants sur… ce que je suis. À l'époque, je me terrais dans la Contrée-Bleue. J'ai connu des nuits tourmentées et je suis tombé gravement malade. Un ami veillait sur moi et, un bon matin, je me suis réveillé et j'ai découvert que j'avais subi d'importants changements à l'intérieur de moi. L'énergie qui affluait dans mon corps n'était plus la même.

— Plus la même ? Alors, tu serais un démon qui vit grâce à la Lumière ?

Il resta silencieux, sans me contredire. Je restai perplexe.

— Mais… c'est impossible !

— Vraiment ?

Riuth saisit Xilasire du bout des doigts et la retira de son épaule. Il bougea le bras pour vérifier son état et ne sembla plus ressentir de douleur.

— Encore merci, dit-il après avoir rengainé son arme. Je suis heureux que nos chemins se soient croisés. Tu as du courage et tu maîtrises bien les Ténèbres. Je souhaite qu'une bonne étoile puisse te sourire, à toi aussi.

Il voulut se relever; je le retins par la manche.

— Où iras-tu ?

— Je sers les six. J'irai là où ils m'enverront.

— Pourrais-je partir avec toi ?

— Je dois suivre mon chemin, et toi, le tien.

Riuth rattacha son épaulette et frotta ses vêtements trempés.

— Je te remercie encore, mais je dois partir rapidement.

— Nous reverrons-nous ?

Il tourna la tête vers moi. Son visage était à moitié voilé par son capuchon noir.

— Si tu continues à combattre les Ténèbres comme aujourd'hui, nous avons toutes les chances de nous retrouver au même endroit.

Il gravit les pierres de la crevasse et monta jusqu'au sommet du canyon.

Là-haut, il disparut.

• • •

Mon cœur battait fort dans ma poitrine, j'avais des remous dans l'estomac et je respirais par saccades. Riuth venait de s'enfuir… avec une partie de moi-même. J'ignorais quelle émotion m'avait envahie. Des larmes me montaient aux yeux.

Cette émotion… Était-ce la promesse du sorcier ?

Après ce bref épisode d'agonie, une ombre se posa sur moi. On cria, du haut de la crevasse :

— Hé ! Ça va, en d'sous ?

Je reconnus Smithen. Il avait sans doute vu la vague m'engloutir. En fermant les yeux pour me ressaisir, je me relevai et répondis :

— Je vais bien. Nous avons réussi, Arcaporal !

— On sait ça ! Grimpe et viens voir !

Bulgaboom me lança une corde pour que je puisse les rejoindre plus facilement.

De nouveau exposés à la lumière du crépuscule rougeoyant, nous pûmes contempler l'eau reconquérir la province en se frayant un chemin vers chaque territoire des Collines-aux-Aurores-Pourpres. Glissant au fond de leurs anciens lits, les rivières illuminaient la région d'un espoir nouveau, comme du sang magique qui montait dans les veines d'une dépouille pour lui redonner la vie.

— C'tu pas beau, ça, hein ?

— Magnifique…

— Bulgaboom !

Hindris ne dit rien devant ce spectacle. Étant à peine consciente de la nouvelle énergie qui l'alimentait, elle devait ressentir un bien-être sans pareil. Sans doute aurait-elle à apprivoiser ses nouveaux instincts d'ange dans les jours à venir.

Des voix se firent entendre en provenance du barrage effondré. Les rebelles lançaient des canots à l'eau pour regagner la province qu'ils avaient si vaillamment défendue.

— Y'ont p't-être des blessés avec eux, dit l'Arcaporal. V'nez, on va aller voir si y'auraient pas besoin d'aide.

Mes trois amis coururent vers les rebelles pour leur offrir de l'assistance. Lorsqu'ils arrivèrent parmi le groupe d'hommes, Bulgaboom ouvrit son grand sac et en sortit de nombreux pansements et désinfectants. Il s'approcha ensuite des écorchés et s'occupa d'eux, à leur plus grand soulagement.

Pendant l'opération, Hindris proposa au petit barbu d'utiliser quelques mèches de ses cheveux pour recoudre les blessures des rebelles. Bulgaboom hésita. Devant l'obstination de l'arnallie à vouloir se rendre utile, il coupa quelques-uns de ses cheveux, pour ensuite les tresser ensemble. Il utilisa ce fil pour recoudre les plaies.

Une lumière orangée apparut au milieu des hommes et tous s'exclamèrent en même temps. Une réaction magique venait de se manifester, mais de ma position, je ne pus admirer le spectacle.

Je restai à distance, en fait, car je ressentais une présence dans les environs depuis que mes amis s'étaient éloignés. Je n'avais pas osé les avertir, croyant que c'était anodin. Tout de même, je gardais les mains près de mes fourreaux.

Après un moment, je devinai que mon malaise n'avait rien à voir avec la présence d'un ennemi. Je réagissais plutôt à une émanation de Lumière, familière. Quand je m'en rendis compte, un oiseau roucoula derrière moi.

Je me retournai. Je la voyais, reluisant d'une aura vermillon, perchée au bout d'une branche desséchée. La colombe rouge. L'animal-ange énigmatique dont je reconnus la vraie nature.

— Un xayiris…

Au murmure du mot, l'oiseau vola sur une branche plus éloignée et continua à me regarder, comme s'il m'invitait à le suivre.

Oubliant mes amis et la victoire à célébrer, je me laissai guider par la colombe. Chaque fois que je m'en approchais, elle allait se percher sur un arbre à plus basse altitude et m'entraînait à la base de l'élévation rocheuse.

Je descendis sur les rochers à toute allure pour suivre le xayiris. Il m'arrivait de le perdre de vue, mais alors je pouvais repérer l'éclat rougeoyant qu'il projetait entre les branchages. L'oiseau me fit courir

pendant un moment, tellement que je finis par ne plus entendre l'écoulement du fleuve, ou presque.

J'aboutis sur la rive d'un étang qui venait de se remplir à nouveau. L'oiseau y était, perché sur un bouleau blanc. Il ancrait toujours son regard dans le mien.

La colombe semblait vouloir s'arrêter à cet endroit. Elle recommença à roucouler, comme si elle s'attendait à une réaction de ma part.

De nombreux souvenirs ressurgirent dans mon esprit. Des souvenirs qui impliquaient ces oiseaux mystérieux, les xayiris. J'avais déjà rencontré quatre d'entre eux, soit le colibri orangé, le cardinal vert, l'hirondelle jaune et le hibou bleu. La colombe venait donc en cinquième sur ma liste.

J'ignorais encore pourquoi ces petits anges s'intéressaient à moi. Mes premiers soupçons étaient apparus quand le hibou m'avait observée danser devant l'étang de Pur-Dufonio. Ce moment avait été un souffle de bonheur au centre d'une tempête de mélancolie. Et grâce à lui, Daneruké avait pu admirer ma danse et me proposer de me joindre à la troupe d'Okliarre. Le xayiris m'avait aidée de façon très subtile, sans demander ni récompense ni remerciement. Mais pourquoi ?

Intriguée, je reformulai la question que j'avais déjà posée au hibou bleu :

— Répondez-moi ! Qu'attendez-vous de moi, xayiris ?

L'oiseau cessa de roucouler. Il resta immobile pendant presque une minute. Je patientai tout en admirant son aura éclatante. Il diffusait une lumière surnaturelle, incompréhensible, car la colombe ne luisait pas comme l'aurait fait une chandelle ou même mon ancienne lanterne. Seulement, tout ce qui l'entourait se colorait magiquement d'une teinte vermillon : les branchages, une partie du sol et même certains reflets sur l'eau mouvementée.

Le xayiris battit des ailes, prit son envol et plongea tête première dans l'étang. Je tressautai. Cette immersion ne semblait pas accidentelle, certes, car la colombe n'aurait pas déployé ses ailes ainsi durant sa chute. Je m'inquiétais cependant pour la pauvre bête. Savait-elle nager ou respirer sous l'eau ?

Je m'approchai de l'étang pour mieux observer, sans toutefois réussir à distinguer l'éclat rougeoyant de l'ange au fond de l'eau. Je vis seulement une onde grandir sur le liquide opaque, pendant qu'un silence pétrifiant envahissait le boisé.

Soudain, l'eau se mit à remuer, comme si un homme s'y débattait pour échapper à la noyade. Une vague torsadée se souleva et se figea dans l'air. L'onde gagnait de l'ampleur. Une nouvelle masse d'eau rejoignit la spirale et se glaça immédiatement à son contact. Des

colonnes de liquides montèrent et participèrent à la formation d'une masse gelée d'apparence humanoïde. Derrière le visage lisse de cet être entièrement démuni de traits reconnaissables, je distinguais la colombe rouge, encastrée dans la glace, les ailes déployées au maximum et dont les rémiges émergeaient de chaque côté de la tête.

Lentement, de longs bras prirent forme; chacun se terminait par une main à quatre griffes. Ensuite vint l'apparition de jambes, des membres trapus, mais assez forts pour soulever la créature qui mesurait trois fois la hauteur d'un homme. Sur son dos, d'énormes ailes cristallines se déployèrent tout en diffusant des reflets irisés sur les arbres aux alentours.

Lorsque la métamorphose fut complétée, l'être de glace prit une teinte rougeâtre, mais encore translucide. Une texture semblable aux rayures sur de vieux ongles le recouvrait de la tête aux pieds. Ses angles grossiers lui donnaient des airs de statue sculptée par un artiste qui négligeait les détails. Lorsqu'il s'avança vers la berge, des sifflements aigus accompagnèrent chacun de ses mouvements.

Je gardai la bouche entrouverte, fascinée par ce spectacle. Je ressentais à la fois de l'émerveillement et de la peur. Quand le xayiris se hissa sur la terre ferme et sortit complètement de l'eau, sa grandeur majestueuse me fit paniquer. Sa marche faisait d'autant plus vibrer le sol et secouait la cime des arbres.

S'accroupissant devant moi, le géant me parla d'une voix douce et cristalline que je ne pouvais rattacher à aucun sexe.

— N'aie pas peur.

Bouleversée, je commençai à pleurer. J'ignorais s'il aurait été préférable de fuir ou de rester là, immobile comme une idiote, devant cette créature d'apparence divine.

— Tu n'as pas à me craindre, poursuivit-il. Je suis Nao'Zeel, protecteur de l'amour et chef du cercle des xayiris. Nous voulons t'adresser la parole depuis des années.

— Mais… mais…

Je n'arrivais pas à contrôler mes émotions. Je pris deux grandes respirations pour me calmer. J'essuyai mes larmes.

— Vous auriez pu le faire à plusieurs reprises dans le passé, continuai-je en bégayant. Pourquoi avoir attendu si longtemps ?

— Nos apparences t'auraient effrayée.

— Et vous croyez que c'est différent aujourd'hui ?

Je reniflai encore, puis mon souffle se régularisa. Je fermai les yeux et les rouvris. J'avais peine à croire ce que je voyais.

— Tu es unique, Alégracia, poursuivit-il d'une voix calme. Oui, je connais ton nom; ta vraie nature ne m'est d'ailleurs pas étrangère. Malgré ta race, tu ne me rebutes pas. Rares sont les démons qui savent apprivoiser la Lumière comme tu le fais.

— Vous savez qui je suis ?

— Oui, à la fois humaine et kajuvâre.

J'aurais préféré avoir une réponse plus détaillée, mais sans doute n'y avait-il rien à ajouter.

Voyant mon désarroi, Nao'Zeel continua :

— Nous t'avons rencontrée pour la première fois quand tu étais à l'aube de ton adolescence. Nous savions que Shnar voulait te soumettre à sa volonté. Grâce à l'intervention de notre élu, tu as pu fuir loin de son emprise.

Des souvenirs ressurgissaient. Je me remémorai l'époque où Shnar nous avait recueillies, ma sœur et moi, dans la forêt. Il nous avait menées à sa demeure, par obligation. J'avais rencontré les xayiris à cet endroit pour la première fois. Ces petits oiseaux colorés qui me surveillaient sans relâche.

— Savez-vous ce que Shnar me voulait ?

— Il désirait t'utiliser pour retrouver le Serpent d'Argent dans les profondeurs de la terre. Izmalt a besoin de cette arme pour accomplir la volonté de son père, qui était Athore, le kajuvâr et ancien porteur du Serpent d'Argent. C'est lui qui a été vaincu par Zarakis le solarius, il y a longtemps de cela.

Je baissai la tête pour réfléchir, mais Nao'Zeel reprit la conversation.

— Permets-moi d'abord de te présenter mon ordre. Nous, les xayiris, sommes les protecteurs sacrés du Continent-Coloré. Habituellement, nous dormons sous la forme de statues de pierre au sommet de la Montagne des Anges, sur l'Île-Argentée. Quand le pays connaît des jours sombres, nous nous réveillons et élisons un héros qui interviendra en notre nom.

— Vous ne pouvez pas agir seuls ? Dans votre forme de glace, votre taille impressionnerait n'importe quelle armée.

— Peut-être, mais nous sommes lents et fragiles. Les interventions directes sont d'ailleurs contre notre nature. Nous serions aussi indiscrets qu'inefficaces, et nous soulèverions la colère du peuple. Cela est déjà arrivé par le passé, et nous préférons ne pas répéter cette expérience.

— C'était il y a longtemps ?

— À l'époque de la Grande Libération. Nous ne trouvons plus le sommeil depuis cette guerre. Après cette période, nous avons découvert qu'une menace invisible mettait en péril le Continent-Coloré.

Le protecteur de l'amour s'agenouilla et posa les bras par terre. Troublée, je commençai à observer la forêt, essayant de repérer un chemin pour fuir.

— J'ai déjà entendu parler de cette menace, dis-je en reculant sur

une courte distance. Mais rien de précis. Est-ce lié aux accusations que Riuth a portées contre son père ? Avec la raison pour laquelle il a été condamné à mort ?

— Tout à fait. Mais il faut aussi penser aux énergies primaires : la Lumière et les Ténèbres, forces que tu connais sans doute déjà. Elles se disputent la domination de l'univers depuis le début des temps. Environ une fois par siècle, il arrive qu'une des forces primaires entreprenne une action de grande envergure pour conquérir son hégémonie. Nous, les xayiris, sommes l'une de ces actions, choisies par la Lumière voilà environ trois cents ans. Quant à Athore et au Serpent d'Argent, ils ont représenté la dernière tentative connue des Ténèbres pour gagner du terrain. Elle s'est avérée être un échec sur tous les points.

— Est-ce parce qu'Athore a été vaincu par Zarakis à Pur-Dufonio ?

— C'est plus compliqué que tu ne peux le croire. Tu vois, le Serpent d'Argent était une arme extraordinaire. Il a été conçu dans un but unique : arracher les âmes des hommes et les expédier directement dans les Ténèbres pour les renforcer. Athore a été choisi parmi les siens pour manier l'arme. Il l'a fait d'une manière exemplaire. À cette époque, des milliers d'âmes humaines ont été récoltées par lui. Ce furent des temps difficiles, car le kajuvâr était à la fois rapide et discret. Nous n'avions aucun moyen pour l'appréhender.

— Zarakis était le seul capable de l'arrêter ?

— Pas au commencement. Avant que le puissant solarius ne vienne nous aider, un événement que nous n'aurions jamais pu prédire est survenu : le kajuvâr a trahi sa propre race.

— Athore s'est dressé contre les autres kajuvârs ? demandai-je en plissant le front d'hébétude.

— Il a plutôt dérogé à la volonté de son énergie mère, c'est-à-dire les Ténèbres. Tu vois, en ce qui concerne le Serpent d'Argent, c'est dans ses yeux que réside le pouvoir de capturer les âmes. Quand le démon désirait aspirer l'énergie vitale d'un individu, il pointait le bâton argenté devant lui et une lumière bleutée enrobait la victime. Cette dernière s'écroulait sur le sol peu après, la vie l'ayant abandonnée.

Mes yeux s'arrondirent. La cruauté du démon était sans pareille. Et comme si ce n'était pas assez, Nao'Zeel en rajouta :

— Après une année d'activités malfaisantes, Athore a voulu accroître sa propre puissance. Par un procédé qui nous est encore inconnu, il est parvenu à arracher un œil du Serpent et s'est approprié son pouvoir. Ainsi, le kajuvâr pouvait alors récolter les âmes des hommes et les garder pour lui seul, au lieu de les délivrer aux Ténèbres. Chaque fois qu'Athore s'enrichissait de l'énergie vitale d'un humain, son endurance, sa vitesse et sa rage croissaient. Il est

rapidement devenu l'un des plus puissants démons de tous les temps.

— Et vous vouliez l'arrêter ?

Le xayiris posa une main sur sa poitrine :

— Oui, Alégracia. Nous nous sommes réveillés pour combattre ce démon qui représentait alors une menace démesurée. Nous avons élu un ange parmi les anges, le seul ayant eu l'audace de défier l'invincible démon Athore : nul autre que Zarakis le solarius. Il maniait comme personne l'arme que nous lui avons confiée, l'Envolée Céleste. Zarakis a vaincu Athore en lui transperçant le cœur avec la plume d'azur. Nous croyions alors que le démon s'était éteint pour toujours.

Il leva un doigt :

— À l'époque, nous avons cru que les âmes capturées par Athore avaient été libérées pour regagner la Lumière ou les Ténèbres. Mais il en était tout autrement. Ces âmes ont été chassées dans un vortex dont les frontières restent infranchissables : le *Kefcheth Heina Lenapoo* ou, dans votre langue, le Refuge des âmes perdues.

— J'ai déjà entendu ce nom quelque part.

— Je n'en doute pas une seconde.

Nao'Zeel entrecroisa ses doigts comme pour former une sphère. Il m'expliqua :

— Le *Kefcheth Heina Lenapoo* retient prisonnières les âmes volées par Athore et ses descendants. Car, oui, le kajuvâr a enfanté avant de mourir. Le viol de la princesse Tanöa a mené à la naissance d'un demi-démon, nul autre qu'Izmalt, l'actuel roi d'Holbus. Malheureusement pour elle, la jeune princesse n'a pas survécu aux brûlures mortelles occasionnées par la naissance d'un être démoniaque.

Nao'Zeel resta silencieux, par respect envers la défunte princesse.

— Avant qu'il soit couronné roi à l'âge de vingt-cinq ans, nous avons pris soin de cacher le Serpent d'Argent dans la carapace de Mioxaarc, le scarabée ambré, dont le repaire se situait à quelque cent mètres sous la terre, dans les Bois-Verts. Personne ne s'attendait à ce que l'arme d'Athore amplifie ses émanations magiques pour se faire découvrir à nouveau.

Le xayiris leva la tête vers le ciel :

— Izmalt apprenait à maîtriser sa condition de demi-démon. Il a gouverné le Continent-Coloré avec intelligence et rigueur durant plusieurs années. Avec son épouse, la reine Mieleïssa, il a donné naissance à deux enfants : Riuth et Shnar. Et comme Tanöa, la pauvre reine n'a pas survécu à l'enfantement.

— Izmalt est forcément un roi méchant ! criai-je en serrant les poings. Il devait savoir que sa femme allait mourir à l'accouchement.

— Ce n'est pas parce qu'il est un kajuvâr qu'il connaît tout de sa race. Il n'a jamais eu de véritable père pour tout lui enseigner. Tout ce

qu'Athore lui a légué, ce sont des tourments.

— Quel genre de tourments ?

— Une pression constante, exercée par le *Kefcheth Heina Lenapoo*. Éwinga nous a appris que, nuit et jour, des murmures de vengeance envahissent l'esprit du roi d'Holbus. Le tourbillon bleu, coincé à la frontière des Ténèbres comme une gigantesque verrue, l'incite à s'emparer du Serpent d'Argent et à l'utiliser pour déverser des milliers d'âmes en furie sur le monde des mortels.

Je frissonnai à cette pensée. Ce scénario me semblait surréaliste.

— Crois-le ou non, Izmalt a tenté de résister à cet appel, continua le xayiris, mais il a échoué et s'est plié à la demande du Refuge des âmes perdues. Il a cherché le Serpent d'Argent et a localisé ses émanations magiques dans le site des Bois-Verts. Cependant, il savait que l'arme d'Athore n'était pas intacte : il lui manquait un œil. Sans ce dernier, l'ouverture du *Kefcheth Heina Lenapoo* sur notre monde allait demeurer impossible.

— Mais Athore a été vaincu. Cet œil ne doit plus exister. Izmalt ne pourra jamais réussir.

— Détrompe-toi. La puissance de l'œil s'est transmise à ses trois descendants, en parts égales. Un tiers à Izmalt, un tiers à Shnar et un tiers à Riuth. Ainsi, en plus du Serpent d'Argent, Izmalt doit réunir ou tuer ses descendants pour accomplir son monstrueux dessein. Par la grâce de la Lumière, Riuth a bien voulu être à nos côtés.

Le xayiris se redressa avant de parler de façon solennelle :

— Tant et aussi longtemps que Riuth restera hors de la portée d'Izmalt, le roi ne pourra jamais faire jaillir sur Terre les esprits du Refuge des âmes perdues. Riuth nous mènera à la victoire.

Depuis le début, j'observais le xayiris de façon dubitative. D'un côté, je lui étais reconnaissante de bien vouloir partager avec moi ces secrets. Il souhaitait me voir sortir de l'ignorance, oui, mais je me demandais pourquoi il s'intéressait à moi, et à moi seule. Pourquoi me faisait-il confiance, alors que moi, je ne le connaissais pas du tout ? Je lui posai donc ces questions.

— Je t'ai vue à l'œuvre, Alégracia, et tu m'as beaucoup impressionné, m'expliqua-t-il en retour. Ta prouesse et ton courage sont chez toi des qualités exceptionnelles. C'est pourquoi j'aimerais que tu te joignes à nous. Ensemble, nous serions plus forts contre la menace qui pèse sur le Continent-Coloré.

— Je dois devenir comme Riuth ? Un serviteur des xayiris ?

— Attention, jeune fille. Les autres membres du cercle n'approuvent pas tous mes initiatives. Certains craignent encore que la présence d'un démon puisse corrompre notre ordre. Il a été difficile de les convaincre pour Riuth. Cette alliance a été fructueuse, mais les xayiris restent toujours méfiants quant aux êtres de ta race.

Nao'Zeel hésitait, comme s'il refusait de m'avouer quelque chose d'important.

— Le soleil se couche, le temps me manque, me dit-il en approchant son visage du mien. Je dois partir, mais avant de m'envoler, j'aimerais te poser une question.

— Allez-y.

— Tu sembles apprécier la compagnie de Riuth, notre serviteur. Que ressens-tu exactement pour lui ?

— Rien du tout, mentis-je, me sentant désarmée devant cette question inattendue.

— Tu serais tout de même intéressée par l'idée de le retrouver, n'est-ce pas ?

Je me sentis rougir. Ou bien Nao'Zeel avait deviné mes désirs les plus secrets, ou bien il avait entendu ma conversation avec le prince, un peu plus tôt.

— Rouge est ton visage, jeune fille. Tu ne saurais me mentir. Je suis le xayiris de l'amour. Pour moi, tu es un livre ouvert.

— Où se trouve-t-il, alors ?

Nao'Zeel baissa la tête et parla à voix basse. Intriguée, je me rapprochai pour mieux entendre ce qu'il voulait me confier.

— Rends-toi à la cité d'Adyn, dans la Vallée-Rouge. Là, tu pourras y prendre un bateau qui se dirigera à Kærine, la capitale du Plateau-Doré. Je ferai en sorte qu'il t'y attende.

Sans me laisser le temps de répondre, le xayiris recula dans l'étang et, quand le niveau de l'eau atteignit ses genoux, il fondit rapidement pour finalement disparaître. Peu après, la colombe rougeoyante s'envola entre les branches pour atteindre le ciel. Elle me quittait sans m'avoir dit au revoir.

Je scrutai l'azur pour vérifier si la colombe ne me jouait pas un vilain tour.

Toute cette affaire semblait louche. Nao'Zeel voulait que je retrouve Riuth, cela était évident, mais pourquoi s'arrangeait-il pour que je l'atteigne de manière si indirecte ? Je venais de le revoir, après tout. Il aurait pu lui proposer d'accepter ma compagnie dès aujourd'hui.

Pire que tout, il utilisait mes émotions, ma plus grande faiblesse, pour me manipuler. Je trouvais cela frustrant. Nao'Zeel me connaissait bien plus que je ne le pensais.

Deuxième partie

Intermède I
Cruelle décision

Ma très chère M.,

Je t'écris, les mains ensanglantées.
Car oui, je l'avoue, j'ai commis une erreur.
J'ai humé le nectar de la fleur.
Ainsi elle m'a charmé par son odeur.

Son parfum a commandé mon esprit,
M'a subtilisé ma volonté.
La passion l'oblige,
J'ai follement resserré la tige.

Mes mains ensanglantées pleurent
Et tachent mes yeux, aveuglés par le soleil.
La grâce ineffable de la fleur
Enleva un désert de mon esprit sans éveil.

Un champ fleuri s'étend devant mon regard ébloui.
Le parfum se fait sentir jusqu'aux limites de notre pays.
Je voudrais y plonger,
Et montrer un sourire façonné
Par des envies
Et des rêveries.

Toutefois…

Ces mains blessées me rappellent les effets des bains d'épines
Sur mon pauvre corps qui s'incline.

C'est pourquoi, en silence,
Je recule et m'assois sur ma pierre
Et ainsi je partirai vers le désert.

Ô ma belle rose
Laisse-moi t'avouer quelque chose.
Ce ne sont pas toutes les fleurs

Qui sont armées des épines de la douleur.

Ayant déjà le bras tendu
Au-dessus de l'océan multicolore
Mon amour, je t'ai déjà perdu
Au profit des boutons qui vont éclore.

Mon cœur se durcit, mon cœur brame.
Il ne vit que sur une mesure sans âme.

Derrière moi s'étend le désert aride.
Il me semble infini, mortel.
Les vents y sont perfides,
La vie y paraît cruelle.

Je deviendrai chair solitaire,
Qui respirera un air délétère
Et ne sera consolée
Que par une poignée de gravier.

Et alors les vents tournent,
Ramenant vers moi ses armées endiablées,
Son arme ultime,
Ses parfums sublimes.

Mon regard se voile,
Ma bouche s'entrouvre.

Je fais volte-face devant l'océan miroitant.
Éclos, les boutons nouveaux lancent
Parmi les vents
Leur nectar enivrant.

Guidé par les nuées de beauté,
J'enjambe le tremplin pour admirer
Les succulentes marées.
Puis, je suis bousculé par une agréable pensée.

Sous les racines et les floraisons odorantes,
Les tiges et les feuilles éclatantes.
Je pourrais sauter et vivre cet instant de bonheur,
Pour ensuite me faire dévorer entier par les fleurs.

Ce rêve
Est rêve,
C'est pourquoi il est impossible.

Cela m'emplit d'un chagrin indicible.

Je pars vers le désert.
Adieu, ma chère.

Chapitre XI
Dans les coulisses d'Adyn

Encore des écrits tirés du livre qui m'avait été offert par Kakimi, traitant de l'amour d'une façon tout aussi énigmatique que *La Promesse du Sorcier*. J'aimais le style de Dircamlain, la façon dont cet auteur se référait aux fleurs. Selon le vieux marchand, cet homme avait érigé de vastes jardins floraux autour de la ville de Zinentel pour la protéger des démons. Sans doute avait-il écrit ce poème assis dans les parterres rougeoyants, près des ruisseaux. Cela expliquait peut-être la calligraphie plus soignée du texte.

Quoique cette vision fût différente de la précédente, j'avais toujours du mal à comprendre le véritable sens du mot *amour*. N'était-ce pas rien d'autre qu'un émoi intérieur ? Pourquoi l'entourer de tant de mystère, de tant de complexité, si le simple fait d'aimer lui attribuait sa valeur ?

Même Daneruké n'avait pu m'expliquer, et j'imaginais mal Smithen me conseiller à ce propos. Seul Bulgaboom allait m'éclairer. *Bulgaboom*, qu'il aurait dit sans une ombre d'hésitation. Fais tout sauter ! Si tu accomplis quelque chose, fais-le au maximum. Inutile d'en connaître les causes, les conséquences; lance-toi et fonce. Voilà la seule réponse possible à ma question. Merci, Bulgaboom…

• • •

Les rebelles nous avaient remerciés chaleureusement après la destruction du barrage. Chacun se réjouissait de retrouver la liberté qu'il avait perdue depuis des mois. Ces hommes ressentaient un besoin urgent de retrouver maître Éwinga et leurs confrères, et ainsi, les adieux furent rapides. Sans dévoiler leur destination, ils descendirent la montagne et longèrent les rivières jusqu'à franchir les collines de la province pourpre.

L'eau des flots déchaînés avait regagné son parcours habituel, formant des méandres qui épousaient les reliefs de la région. Un soleil nouveau allait se lever sur cette province, qui entamait sa renaissance.

Du haut de sa butte, Furon, toujours attaché, attendait impatiemment mon retour. Je défis les liens qui le retenaient. Il

hennit, content de me retrouver, et galopa autour de moi pour se dégourdir les pattes. Une fois la bête calmée, je l'enfourchai pour rejoindre les autres.

Concernant ma rencontre avec le xayiris, je préférai me taire. J'avais peur de trahir la confiance de Nao'Zeel en dévoilant les secrets qu'il m'avait confiés. Après tout, s'il désirait faire connaître au monde entier l'existence du Refuge des âmes perdues, il en aurait eu les moyens depuis longtemps. Riuth n'avait-il pas été condamné à Holbus parce qu'il avait ouvert la bouche, justement ?

Smithen et Bulgaboom étaient des amis dignes de confiance. Je croyais en leur fiabilité et leur discrétion. Toutefois, je doutais fortement que leur champ d'expertise s'étendît jusque dans les sphères de l'immatériel. Partager ce savoir aurait été inutile, et peut-être même dangereux.

Sur la berge du fleuve Masaccia, Smithen débattait justement avec Hindris sur les conditions du voyage.

— On pourra pas passer la nuit icitte ! Imagine si des nouveaux soldats s'pointent ! Avoir des idées d'même, c'est aimer courir après l'trouble !

— Vous pourriez au moins me prendre un oreiller en passant, non ? Ce serait la moindre des choses. Je vais me raidir le dos si vous m'obligez à dormir sur des pierres pointues !

— Bon, va pour un coussin. Ils doivent avoir ça au camp. Mais j'te jure que c'est la seule chose pour laquelle on va s'attarder icitte. Faut partir.

Nous avions encore une longue distance à parcourir pour atteindre un lieu sécuritaire. Déjà, le soleil embrasait le ciel; caché derrière les montagnes, il dispersait un éventail de rayons dorés à travers un ciel garni de nuages.

Après avoir parcouru quelques kilomètres sur le flanc des montagnes, la nuit tomba et nous nous couchâmes dans les herbes. À peine fus-je descendue de Furon que l'épuisement eut raison de moi. Je m'endormis joue contre terre. Par chance, Smithen avait une meilleure endurance que la mienne. Il s'occupa d'attacher ma monture avant de s'étendre lui-même près du tronc d'un vieil érable.

• • •

— Réveillez-vous ! C'est l'temps d'partir !

Smithen tira un grand coup sur l'oreiller d'Hindris pour l'enlever. Il prenait un vilain plaisir à mettre l'ange en furie.

— Hé ! cria-t-elle en tombant.

— Faut partir. Y'en reste pas trop long à faire pour arriver à Adyn. Si on s'y met, on s'ra dans la ville à midi.

À contrecœur, je me relevai et rassemblai mes affaires. Comme toujours, Furon semblait excité à l'idée de reprendre le voyage. Il fléchit les pattes pour me permettre de monter.

— Ah ! là, j'ai hâte de m'asseoir à un p'tit resto chic pour manger une grosse tranche de lard épicée avec une bonne bière du Plateau-Doré !

— Bulgaboom !

Le barbu reprit son sac de cuir avant de s'enfoncer dans les herbes qui, de leur hauteur, lui chatouillaient les joues. Quant à Hindris, elle grimpa en s'accrochant à la queue de mon cheval et s'assit derrière moi. L'arnallie contempla le paysage, les mains derrière la tête.

— Vous croyez qu'à Adyn, ils vendent des vêtements pour les gens de ma taille ? Ce n'est pas vraiment que je déteste l'écorce, mais le tout commence à me procurer de terribles démangeaisons.

L'Arcaporal lui répondit en souriant :

— J'pense pas; tu ferais mieux d'aller à Lira-Carie. Y font du linge pour n'importe qui, là-bas, mais ça coûte les yeux d'la tête. Promesse d'Arcaporal.

— Où c'est ?

— Dans l'ancienne capitale.

— Comment ?

— L'ancienne capitale.

— Tu pourrais essayer d'être plus clair, le vieux ! Je ne sais même pas à quoi ressemble la ville où nous allons et tu voudrais que je connaisse l'ancienne capitale ?

— Kærine du Plateau-Doré, expliqua Smithen à l'arnallie. Kærine, la première vraie ville construite au Continent-Coloré par les colons drakaniens. C'était bien avant Holbus. La couronne s'trouvait là-bas, dans son grand palais.

— Et pourquoi le pouvoir a-t-il changé d'endroit ? demandai-je, commençant à m'intéresser à la politique du pays.

— Pour ben des raisons, en fait. Ils voulaient favoriser l'économie, solidifier la défense. Les richesses affluaient d'par le Drakanitt et restaient dans la vieille capitale sans se transmettre aux autres provinces. À cause de ça, le Plateau-Doré est devenu l'endroit le plus luxueux du continent. Ça s'voit facilement dans l'architecture.

« Même si les temps étaient tranquilles, les chefs du Continent-Coloré croyaient que si y devait avoir un jour une invasion perpétrée par le Drakanitt, la province sudiste serait trop vulnérable : elle est accessible de tous les côtés par les voies maritimes. Y'ont donc décidé de couper une partie des Bois-Verts et d'appeler ça Holbus. C'est là qu'ils ont construit le nouveau château, au centre du pays et à l'abri des attaques grâce aux montagnes.

— Je vois.

— Kærine, c'est une méchante belle place ! Ça ressemble pas mal aux villes du Drakanitt. J'sais qu'avant, ils faisaient venir les meilleurs architectes du sud pour construire les nouvelles bâtisses. J'vous l'dis, c'est quelque chose à voir !

— Allons-nous y aller ?

— J'pense pas, c'est pas sur notre route.

— C'est quoi, au juste, notre route ?

L'Arcaporal mâcha ses mots puis répondit :

— Notre route, pour l'instant, c'est celle qui mène à la bonne bouffe.

— Bulgaboom !

L'idée d'avaler un copieux repas me plaisait également. Toutefois, j'avais encore le précieux conseil de Nao'Zeel en tête : prendre le bateau et me rendre à Kærine. Je craignais que cette aventure m'éloigne de mes amis, mais j'acceptais ce sacrifice, car mon désir de retrouver le prince était plus fort que tout.

• • •

La fraîcheur d'un printemps éclatant se faisait sentir à l'approche du fleuve Masaccia, cette grande ligne lumineuse qui traversait la Vallée-Rouge. L'Arcaporal nous ouvrait la voie; la rosée avait trempé ses pantalons jusqu'aux genoux. Derrière nous, les monts du Voile avaient pâli sous l'humidité épaisse. Bien que confortable à l'aurore, la température nous fit suer vers midi. Une demi-douzaine d'érables offrit une ombre idéale pour nous reposer. Nous y grignotâmes nos dernières réserves de nourriture.

Un vent chaud agita les jeunes feuilles. L'ombre et la lumière dansaient sur nous. L'odeur de la terre humide et de l'écorce me fit sombrer dans une rêverie. Je pris une profonde inspiration en m'étendant sur l'herbe et posai mon regard sur les pousses d'une centaine de trèfles.

La nature détenait l'autre clé de ma prison. Recouvert de verdure, mon corps se goinfrait de sa Lumière. Daneruké m'aurait certainement châtiée à m'avoir vue agir ainsi. Même s'il croyait en la puissance de la Lumière pour endormir le démon en moi, il m'interdisait de m'abandonner à ce genre d'extase, disant que j'ouvrais ainsi toute grande la porte, que je laissais la force me traverser librement, sans murailles ni barrières. « Tout est dans le contrôle », disait-il. L'abandon signifiait perte de contrôle, et je devais garder les mains sur les rênes. « Jamais tu ne dois les lâcher, Alégracia. Les émotions sont tes nouvelles ennemies à combattre.

— Nier mes émotions, alors telle est ta volonté, Daneruké ? Comment cela sera-t-il possible ?

— Fais-le sans demander ni pourquoi ni comment. Les sentiments obéissent aux mêmes lois des deux énergies primaires du monde. Quand l'une est proéminente, elle peut engendrer d'importants déséquilibres dans ton esprit. T'abandonner à l'amour te place sur une bascule imprévisible, potentiellement capable d'ouvrir un passage à la haine.

— Tu veux que je vive sans aimer quoi que ce soit ?

— Par nature, ce sentiment devrait agir sur toi comme le ferait une toxine. Tu cultives l'impossible, Alégracia. Nous ne pouvons nous permettre ce risque, crois-moi. La discipline est le seul remède… »

Je pris ma décision. Il en serait autrement. La nature et l'amour allaient me procurer cette guérison tant recherchée.

Je fis glisser une fleur blanche entre mes doigts et en caressai les pétales. Le vent souffla dans mes cheveux et déposa quelques mèches sur mon visage. La vue ainsi embrouillée, je me crus redevenir une fille de douze ans, souriante, assise dans ses jardins, insouciante, sans ambition, sereine et seule… tellement seule, mais heureuse grâce à l'innocence, à l'ignorance.

Mon armure me parut soudainement lourde. Je me rappelai que j'avais utilisé les épées accrochées à ma taille pour blesser un homme. Moi, un démon kajuvâr.

Adieu innocence, adieu ignorance.

La discipline de Daneruké m'engourdissait plus qu'elle ne m'aidait.

« N'as-tu jamais cru en moi, Dan ? Cette barrière, cette prison, ces chaînes n'existent plus. Je suis libre, maintenant. »

• • •

Les vents ne cessaient jamais de souffler dans la vallée. Ils se calmèrent en bas, près des boisés qui jalonnaient l'énorme cours d'eau. Selon l'Arcaporal, Adyn ne se trouvait plus qu'à deux heures de route. Cette révélation souleva une inquiétude en moi. Je demandai à Smithen :

— Les gens vont nous reconnaître, non ?

— Nah ! On devrait arriver à Adyn en même temps que ces andouilles d'Holbus. La population d'la ville sait pas ce qui s'est passé hier.

— Admettons le contraire, que ferons-nous ?

— On va s'arranger.

À peine une demi-heure plus tard, nous commençâmes à entendre des battements de tambour. Ce rythme était très lointain; plus nous avancions, plus il devenait distinct.

Smithen montrait de la curiosité devant cette musique : les rides se multipliaient sur son front. Il escalada une colline pour mieux

entendre, et je le suivis non loin derrière.

Plus haut, nous distinguâmes d'autres instruments de nature militaire qui s'ajoutaient à la cadence.

— Hé ! On dirait une fanfare ! Pas mal grosse à part ça !

— Allons voir, s'empressa de dire Hindris.

La vaste cité d'Adyn se dévoilait petit à petit derrière les érables qui jalonnaient les berges. Autrefois, en chevauchant avec Daneruké, j'avais aperçu la ville du haut des Montagnes d'Ombre, et de si loin, ses maisons avaient l'air d'avoir dégringolé des versants pour s'entasser près du cours d'eau. Mais aujourd'hui, je pouvais y entendre sa musique véhémente, y admirer ses rues effervescentes et ses villageois.

— Adyn… grogna l'Arcaporal.

— Qu'y a-t-il ?

— Ça, c'est du Adyn tout craché. Y viennent d'encaisser une défaite et pour sauver la face, ils organisent une fanfare. Paraît qu'ils ont fait ça souvent dans l'temps d'une vieille guerre contre la Contrée-Bleue. Pour eux autres, c'qui compte, c'est l'image que l'armée projette sur son peuple.

— Alors, ils sont au courant pour le barrage ?

— Probablement. La communication, c'est leur point fort. Faudra s'glisser en douce dans la ville et prendre une p'tite bouffe sans s'faire remarquer. On devra être vigilants. Bulgaboom, Hindris pis moi, ils nous ont pas vus, mais toi, tu devras faire attention. Commence par enlever tes morceaux d'armure, ça pourrait paraître louche.

• • •

Je dissimulai mes armes sous les poches de cuir que transportait Furon. En suivant mes compagnons vers la métropole de la Vallée-Rouge, je craignais de me faire reconnaître par ceux qui avaient survécu à l'effondrement du barrage. J'interprétais déjà chaque regard dirigé vers moi comme un reproche ou une accusation. Néanmoins, je me faisais des idées : là-bas, personne ne m'avait vue d'aussi près. D'autant plus que Riuth avait attiré toute l'attention sur la passerelle.

La clameur d'une foule s'élevait au centre-ville d'Adyn. La fanfare que nous avions entendue plus tôt reprenait sa marche militaire. Une centaine de femmes vêtues d'uniformes de guerre rouges parcouraient la rue principale. Leur habillement se composait d'un cerceau métallique autour de la tête et d'un plastron drapé de tissus cramoisis. Les premières de la file se contentaient de marcher d'un pas rythmé, tandis que celles du milieu jouaient des instruments de musique comme des caisses claires, des trompettes, des timbales, des xylophones et des cymbales. Les dernières du groupe chantaient un

hymne tout en gloire :

Par le bras de Mirambaire
Revêtons les hauberts
Et que les glaives s'élèvent
Si le rival se lève

Tout le long de la rue, les spectateurs acclamaient les soldates. Certains hommes y reconnaissaient leur compagne et envoyaient des baisers accompagnés d'une salutation enjouée. Plus loin, un cercle de parents se formait autour de cinq jeunes enfants qui dansaient sur la musique. L'assistance devait s'élever à plus de trois mille personnes dispersées à travers la cité.

Nous nous étions faufilés derrière les maisons. L'Arcaporal s'approcha des spectateurs pour examiner la fanfare.

— On arrive presque au début. Y commencent toujours les parades avec les femmes, les protectrices de la métropole. Après, ce s'ra au tour des hommes à envahir les rues d'la cité. Ceux qui ont attaqué les Collines-aux-Aurores-Pourpres.

Il tira la manche d'une spectatrice et lui demanda :

— C'est en quel honneur, la parade d'aujourd'hui ?

— Comment ? cria-t-elle.

L'Arcaporal répéta la question en allongeant chaque mot. Elle répondit :

— C'est pour le retour de l'armée.

— Ils ont parlé du barrage ?

— Quoi ? Quel barrage ?

Smithen se retourna. Cette réponse semblait l'avoir rassuré à moitié. Les dirigeants de la Vallée-Rouge avaient peut-être décidé de taire cette affaire pour le moment.

— Ça, c'est du Adyn tout craché, grommela-t-il.

Sur la rue principale, les acclamations gagnèrent de l'intensité. À leur tour, les hommes de l'armée se joignirent à la fanfare. Ce fut au tour des femmes de saluer et d'acclamer leurs hommes vêtus de tenues ajustées moulant bien les pectoraux et le fessier. Les chants grandioses reprenaient sur une tonalité masculine, accompagnés d'une musique plus forte.

De grandes voiles furent visibles par-dessus les toitures des maisons, à l'ouest. Des bateaux arrivaient par le nord, sur le fleuve. En bon marinier, Smithen ne manqua pas de remarquer la présence de cette force navale, ces bijoux technologiques.

— Des caraques drakaniennes ? C'est la première fois qu'j'en vois ailleurs qu'à Roc-du-Cap, ça, j'vous l'jure ! J'pensais pas que l'armée d'icitte avait tant d'argent à dépenser en défense.

Lorsque les resplendissants et majestueux bateaux arrivèrent au port, ils s'offrirent à la vue de tous les fêtards. Le soleil vermillon fit

reluire les voiles. À bord, les marins levèrent leur chapeau à la foule.

Issus du septentrion
Poussés par la bise à qui nous sourions
Ils reviennent ici, à leur patrie
Oui, le conflit est désormais fini
Hommes meurtris, pansés et fiers
Messieurs, mesdames, levez vos verres

Les trompettes jouaient maintenant seules. On lançait partout des poignées de confettis multicolores. Sur le quai du port, une troupe de danseurs commença une gigue amusante. Les marins saluèrent encore leurs admirateurs. Un soldat s'avança parmi eux, avec un uniforme rouge, très soigné. Smithen m'apprit que c'était le capitaine. Ce dernier leva la main. Aussitôt, les militaires à bord se bouchèrent les oreilles, et avant même d'avoir eu le temps de m'interroger sur ces gestes insolites, le vaisseau cracha cinq lignes de fumée grise vers le ciel. Une terrible détonation secoua la ville. Le bateau vacilla comme si une vague énorme venait d'en frapper la coque.

— Bulgaboom ! hurla le petit bonhomme, sursautant comme si un fantôme se manifestait devant lui.

— Quoi ! cracha l'Arcaporal en s'arrachant presque une poignée de cheveux.

Après une deuxième vague de détonations, les spectateurs ahuris en redemandaient. Hommes et femmes applaudirent les soldats, qui semblaient vouloir prouver que rien ne pouvait arrêter les combattants de la Vallée-Rouge.

Agité par cette exhibition, Bulgaboom fouilla dans son sac pour en sortir une longue-vue rétractable. Après avoir porté l'instrument à son œil, il focalisa la lentille et observa le navire qui retournait dans la direction d'où il était venu.

— Bulgaboom… maugréa-t-il.

— Quoi ! rogna Smithen en fronçant les sourcils. T'es pas sérieux, j'espère !

— Bulgaboom… grrr…

Le petit bonhomme passa la lunette à son grand ami. Après avoir grimacé pendant une minute, l'Arcaporal replia l'instrument et le redonna au barbu inquiet.

— T'as raison. T'as ben raison.

— Qu'y a-t-il ? lui demandai-je sans comprendre.

Contrairement à son habitude, l'Arcaporal Smithen se tenait le dos bien droit et tendu. Tourné vers la mer, son regard ne pouvait plus quitter le navire de guerre. Il était trop concentré : il n'avait pas entendu ma question.

— Allons, pourquoi êtes-vous tracassés, tous les deux ?

— Ça te surprend pas, toi, de voir des canons s'retrouver icitte ?

Ben sûr que non… T'es pas au courant.

— L'armée n'en possède-t-elle pas depuis toujours ?

— Nah ! Jamais on a vu de poudre à canon au Continent-Coloré. Dans le temps de la guerre contre les contrebandiers, Docène a essayé de contrôler toutes les productions du Drakanitt. Il voulait que les forces de Roc-du-Cap s'en servent, et personne d'autre. Si on voyait un baril de poudre sortir d'la ville, la prison attendait le criminel en cause, ça, c'est certain ! J'imagine pas qu'on ait pu en exporter icitte… De toute façon, après notre guerre menée contre le gang de Déraniro, les réserves se sont épuisées et on a arrêté de produire des armes à feu.

— Alors, comment ces canons sont-ils arrivés ici ?

— Bulgaboom pis moi, on a notre petite idée. J'connais bien le style des forgerons de Déraniro. Si j'ai pas rêvé tantôt…

— Vous voulez dire que ce bandit serait derrière tout cela ?

— Ça s'pourrait. On trouvait les ingrédients pour faire de la poudre à canon seulement au Drakanitt. Si Docène avait mis la main sur de nouveaux barils, il les aurait jamais vendus, ça, vous pouvez m'croire. Et Déraniro, on n'a jamais réussi à l'attraper après la guerre. D'après nous, y continuait ses activités en secret. Mais après cinq années tranquilles, le roi a arrêté de s'inquiéter.

— Serait-il sur le Continent-Coloré ?

— Ça s'peut. Il aurait jamais pu reprendre ses activités au Drakanitt sans que Docène le sache. Tout le monde veut sa mort, en bas. Il aurait pas fait de vieux os, promesse d'Arcaporal. Il est p't-être monté sur un bateau pour vendre sa merde à l'armée locale. En plus, le coular arrête pas de prendre d'la valeur dans l'sud depuis quelque temps.

— C'est tout de même étonnant. L'armée dévoile ses armes au grand jour, à l'heure même où on annonce la fin des affrontements.

— Terminés ? Jamais d'la vie ! Z'avez bien vu l'humeur des rebelles lorsqu'ils repartaient vers les Collines ? Ils avaient pas des faces de vaincus, ça, vous pouvez m'croire.

Je m'arrêtai pour réfléchir.

— Quelque chose doit se préparer en coulisses.

— Ben vrai, ça. Et ces armes-là, ça doit pas être gratis. Souviens-toi-z'en !

Smithen se gratta sous le menton.

— Mais ce qui m'tracasse le plus, c'est de savoir comment Déraniro – si c'est ben lui en cause – a bien pu faire pour exporter sa marchandise. Il aurait mis ça sur les bateaux sans qu'on découvre quoi que ce soit ? Nah !

— Il s'est peut-être acheté un vaisseau ?

— Acheté ? Comme j'te dis, tout le monde veut l'voir mort, là-bas.

J'imagine pas qu'il ait pu réussir à s'acheter un navire capable de traverser l'Océan-d'Écaille-de-Jade.

— Il a peut-être mutilé l'équipage d'un bateau pour se l'approprier ?

— Ah, savez, les possibilités sont infinies. Personne sait c'qui s'cache derrière l'esprit tordu d'un félin d'la sorte.

Pendant que Smithen réfléchissait, Bulgaboom se retira à l'ombre d'un balcon, s'assit par terre et dégaina sa carabine noire pour l'inspecter. À l'aide d'une brosse en fer, il racla l'intérieur du canon. Lorsque le petit bonhomme souffla sur l'écouvillon, il fit voler un petit nuage de cendre droit dans le visage d'Hindris, qui observait la tâche d'un peu trop près.

— Keuf ! Keuf ! Attention, toi !

En entendant l'arnallie se plaindre, Smithen se retourna pour expliquer le comportement de son compagnon.

— J'te conseille pas de déranger Bulgaboom pendant l'entretien de son artillerie.

— Bulgaboom…

— Bien parlé. Faut s'tenir prêts. Si jamais on croise un contrebandier ou cet enfoiré de Déraniro, faut pas qu'nos bonnes armes nous laissent tomber.

— Il se tient près d'ici ? demandai-je en jetant un coup d'œil dans la ruelle.

— Y doit pas être ben loin, promesse d'Arcaporal. Pis plus j'y pense, plus j'me dis que c'est moi qui devrais le trouver et non le contraire.

— Que voulez-vous dire ?

— Bulgaboom pis moi, on va mener notre p'tite enquête. On a un vieux travail à terminer, pis c'est l'moment ou jamais de s'en occuper. Ça te tente-tu d'nous donner un coup d'main ?

Smithen me proposait une offre alléchante. Je m'étais toutefois promis de ne pas diverger de ma voie.

— Je suis désolée, je dois retrouver quelqu'un…

— Y est-tu pas mal loin ?

Ne voulant pas trop attiser la curiosité de l'Arcaporal, je choisis de répondre vaguement à la question.

— J'ai moi-même une petite enquête à mener à ce sujet.

Smithen proposa d'aller manger un repas dans un restaurant peu fréquenté pour que je puisse réfléchir à sa proposition. Là, j'entendis l'ex-militaire commander la plus grosse tranche de lard de la maison. « Avec d'la p'tite sauce orangée », avait-il ajouté, la bave aux lèvres.

• • •

Même après avoir dévoré un mets digne des plus friands carnassiers, Smithen ne semblait pas avoir envie de prendre du repos. La présence éventuelle de Déraniro dans les parages et les armes à feu le tracassaient. Bulgaboom avait l'air perturbé, lui aussi. Comme un chien de garde, il sursautait au moindre bruit inhabituel.

— J'crois qu'on est mieux de s'rendre à Atorstatte au plus vite. C't'une bonne place pour commencer : c'est là que la plupart des navires de marchandise accostent. J'pourrais pas croire qu'il enverrait des canons lourds dans la Vallée-Rouge autrement que par un port aussi mal surveillé que celui-là.

— Qu'allez-vous y faire ?

— On va consulter les registres. Bulgaboom pis moi, on connaît pas mal de monde qui travaille dans les ports d'Atorstatte. On a des bons contacts. Si des livraisons anormales ont passé sur les quais, on va le savoir. Et toi ? Qu'est-ce que tu vas faire, finalement ?

— Je vais me rendre à Kærine, par bateau si possible.

En entendant cela, l'Arcaporal fourra sa main dans la bourse accrochée à sa ceinture et prit une poignée de monnaie.

— Tiens, prends d'l'orangearre et un peu d'rougearre. J'pense pas qu't'en aies assez pour te payer une croisière su'l'fleuve. Et comme les bateaux passent déjà plus à cette heure, je t'ai donné un p'tit extra pour te payer une chambre à l'hôtel.

La générosité de l'Arcaporal me surprenait encore une fois. Je n'avais effectivement pas la moindre ressource. Ces pièces furent les bienvenues.

— Hindris ira avec vous ?

— Ouais ! Sa p'tite taille va être utile si jamais on a besoin d'espionner des truands. Et elle va p't'être réussir à voler un jour, qui sait ?

Pendant que nous parlions d'elle, l'arnallie se tenait debout devant la fenêtre du restaurant et observait les allées et venues des habitants d'Adyn. Lentement, elle glissait ses doigts sur la vitre embuée et y traçait des lignes enchevêtrées.

— Aura-t-on la chance de se revoir bientôt ?

— Ça, t'as pas à t'en faire ! Y risque de s'passer pas mal d'action d'ici quelque temps. Si jamais t'entends une explosion dans les environs, on devrait pas être ben loin. Ha ! ha !

Je serrai chaleureusement la main de Smithen. Je le remerciai pour son aide précieuse et en fit tout autant pour Bulgaboom. Je me permis même de l'embrasser sur son gros nez pour le faire rougir.

Tout de suite après qu'Hindris les eut rejoints, Smithen me salua une dernière fois avant de partir pour sa prochaine aventure.

— Bonne chance, ma p'tite dame !

— Bonne chance à vous aussi, Arcaporal !

• • •

Lorsque la porte se referma, je me rendis compte que je m'apprêtais à vivre également une nouvelle aventure : celle de la société. Je me retrouvais seule parmi tous ces gens pour la première fois, sans la moindre supervision. Les anciens conseils de Daneruké allaient devenir mes seules armes pour survivre dans cette cité où trop de gens se côtoyaient dans si peu d'espace.

Dans le restaurant, l'atmosphère devint vite étouffante. Le propriétaire me regarda d'un drôle d'air en voyant que je ne libérais pas la place pour d'autres clients. Je sortis donc et allai chercher Furon. Tout en le détachant de son poteau, je commençai à lui parler.

— Je vais devoir trouver une chambre d'hôtel pour passer la nuit au chaud.

Le cheval noir souffla par ses nasaux.

— Non, nous ne partirons pas tout de suite. Nous devons attendre à demain.

Furon resta immobile; il ne semblait pas vouloir se laisser mener par les rênes.

— Ne t'en fais pas. Tu sais, Dan m'a expliqué que les grands hôtels mettent toujours une écurie propre et chaude à la disposition des voyageurs. Tu y seras dorloté.

Mon cheval se laissa guider à contrecœur. Au centre-ville d'Adyn, couvert par le voile de la nuit, des lampadaires métalliques illuminaient la rue encore bondée. Un employé de la cité, vêtu d'une redingote cramoisie, allumait les chandelles cachées entre des verres diffuseurs avec une tige de bois. Près de lui, un jeune couple s'embrassait en se moquant des regards d'autrui. Les deux amoureux restaient enlacés pendant que je passais à côté d'eux. Je les examinai d'un air morose.

• • •

Arrivée au cœur de la cité, je marchai vers un vertigineux édifice en pierre. Les fenêtres du rez-de-chaussée filtraient l'éclat intérieur; des silhouettes humaines y étaient dessinées. Le brouhaha d'une foule résonnait jusqu'à l'extérieur et les tambours d'un orchestre se faisaient entendre de loin. Une enseigne vacillait au-dessus de la porte d'entrée. En gravure, on y lisait : « Hôtel des Potiniers ».

Comme je le lui avais promis, je confiai Furon aux palefreniers de l'établissement en échange de quelques pièces d'orangearre. On assigna une place à mon cheval dans l'écurie. Je décidai ensuite de m'aventurer seule dans l'antre de ce qui semblait être l'une des plus

grandes auberges d'Adyn.

Quand je poussai la porte d'entrée, je reconnus l'odeur âpre des cigares et du tabac à pipe qu'on y consommait. Franchir le seuil me donna l'impression de changer d'univers, de dimension. L'air y était étouffant; je ne pus m'empêcher de tousser.

Des rideaux orangés recouvraient les châssis métalliques à l'avant de l'établissement. Je dis *orangés*, mais la lumière aurait pu me jouer des tours; les brûleurs sur piédestal diffusaient à l'intérieur de l'auberge des couleurs chaudes. Même après avoir traversé les arbustes en pots qui délimitaient la fin du hall, mes yeux ne s'y faisaient guère.

D'une démarche hésitante, je m'approchai du bar semi-circulaire qui séparait deux salles de spectacle. Des fêtards s'y rendaient, achetaient des boissons pour ensuite retourner à leur place près des aires de représentation.

Une douzaine d'individus semblaient avoir pris le territoire d'assaut, sur les tabourets qui entouraient le comptoir. De l'autre côté, près des nombreuses bouteilles colorées, un homme maigrichon et deux femmes légèrement vêtues s'échinaient pour servir tous les clients assoiffés. Avec la musique provenant de la salle de gauche, on n'entendait plus le tintement du coular.

Après m'être accoudée sur le bar, je vis l'une des deux femmes s'approcher pour me servir. Elle portait tellement de maquillage que j'avais de la difficulté à m'imaginer l'apparence de son visage au naturel.

— Je voudrais une chambre pour la nuit, s'il vous plaît.

— Pardon ?

— Une chambre, répétai-je en illustrant le chiffre avec l'index.

Elle me demanda treize orangearres. Je lui tendis les pièces demandées. Après les avoir comptées, elle me donna une clé marquée du chiffre quarante-quatre.

— C'est au quatrième étage. Qu'allez-vous prendre à boire ?

Pendant qu'elle s'adressait à moi, mon voisin de banc, un vieil homme à la peau ridée, commença à m'examiner de la tête aux pieds avec un regard fort dérangeant. J'essayai d'ignorer sa présence et me contentai de répondre à la serveuse :

— Rien, merci.

— Les consommations sont obligatoires.

— Vraiment ? Même si j'ai pris une chambre ?

— Nous avons des musiciens à payer.

— Euh… qu'avez-vous à m'offrir ?

Elle débita des phrases qu'elle avait de toute évidence apprises par cœur :

— En plus des bières régulières de Sabrion, j'ai de l'Ash au coût de cinq rougearres. Il y a les spécialités de la maison pour la même

somme. La Rivière d'Antan, les Déserts et l'Abeille de Feu. Il ne faut pas oublier les recettes du Plateau-Doré et les boissons fortes de la Contrée-Bleue.

J'avais effectivement très soif. J'allongeai six rougearres sur le comptoir en criant ce que je désirais, puis la jeune blonde alla cueillir des bouteilles dans les armoires vitrées et versa, tour à tour, un sirop brunâtre et un liquide jaune dégageant des odeurs de citron dans deux verres miniatures. Les mixtures finales montraient des rayures exactement comme celles des abeilles, d'où on tirait certainement le nom du produit.

Alors que la femme m'apportait les deux verres, je lui déclarai aussitôt :

— Je n'en désirais qu'un seul.

Déjà rendue à l'autre extrémité du comptoir pour satisfaire les besoins incessants de ses nombreux clients, elle ne m'avait certainement pas comprise.

Le vieillard à ma gauche me dévisageait toujours avec le même acharnement. Il prit une gorgée d'Ash et reposa son regard sur moi. J'eus l'impression qu'il cherchait à me provoquer.

Sans lui porter d'attention, je portai mon verre à mes lèvres et bus le contenu tout entier. Ce cocktail aromatisé au chocolat avait bon goût, mais l'alcool me chauffa la gorge, comme à l'habitude.

— T'as l'air mignonne, tu sais. Aurais-tu besoin d'un peu de compagnie, ce soir ?

Je faillis recracher ma gorgée.

— Quoi ? lui lançai-je sévèrement.

— Ta deuxième abeille, tu l'as achetée pour moi ? Ça tombe bien, j'avais soif.

Il étira son bras dans ma direction et tenta de prendre ma boisson. Juste avant qu'il n'y parvînt, je saisis le verre et le bus en entier. Je remis le récipient vide à côté du premier. Mon voisin haussa un sourcil; il avait l'air insulté. Il se retourna de l'autre côté tout en grommelant. J'en profitai pour m'éloigner du bar.

Une fois assez loin de lui, je jetai un bref regard par les voûtes qui menaient aux deux salles principales de cet hôtel. À gauche, une pièce de théâtre comique était jouée devant une foule d'environ cent personnes. Les acteurs portaient des accoutrements ridicules et les fêtards jouaient à des jeux de hasard sur des tables rectangulaires. De l'autre côté, une petite foule se rassemblait devant un plateau où jouait un trio de musiciens. Pendant que les tambours, la guitare et le violon résonnaient sur la scène, on fumait des cigares et on entrechoquait des chopes de bière.

Peu sûre de moi, je passai sous la voûte de droite et pénétrai dans l'antre du chaos.

Dans cette section, on retrouvait des soldats qui étaient facilement reconnaissables par leur uniforme rouge; ils étaient entre amis ou avec une jolie compagne. Comme le disait Smithen, l'heure de gloire revenait aux hommes, puisqu'ils rentraient après une longue mission à l'étranger. Les soi-disant conquérants n'avaient aucune difficulté à convaincre les affriolantes jeunes femmes de venir célébrer à leurs côtés.

Tout le monde se laissait emporter par l'ivresse. À travers le chahut provoqué par deux cents spectateurs, on pouvait parfois distinguer la voix d'un combattant, qui prenait plaisir à épicer son dernier fait d'armes tout en gesticulant. Plus loin devant le plateau, une dizaine de couples dansaient gaiement sur la musique des artistes. On retrouvait de l'action dans tous les coins.

Après que le dernier gueulard se fut assis, les musiciens terminèrent leur chanson. La foule les applaudit. Voulant me mêler à cette cuvée d'habitants, je tapai des mains même si je trouvais que la mélodie n'avait aucune saveur. Une serveuse qui venait de passer près de moi rejoignit un groupe de buveurs, et ces derniers se mirent à crier le nom d'une demi-douzaine de pièces musicales au groupe sur la scène. Parmi les titres cités, j'entendis *La dame de véloire, Armistice des cœurs* et *Savoure l'acier*.

Après un court débat dans l'auditoire, le chanteur accepta d'interpréter la première œuvre énoncée. Il murmura des mots à ses musiciens. Le guitariste gratta les cordes de son instrument pendant qu'on entendait ces paroles :

Comme le rythme muet des horloges vétustes
L'écho de ton fantôme me désempare
Dis-moi, n'est-il pas injuste
Qu'à présent, autant d'eau nous sépare.
Mora'Télidissan oya ki
Ainsi, tu n'es plus ici
Là-bas, le brouillard s'obscurcit
Mora'Télidissan méria ki
La dame de Véloire m'a occis
Et sur la berge, je reste assis
Oui, j'y reste, moi aussi…

Contrairement à ce que j'anticipais, cette complainte parvint à détendre l'auditoire. Les buveurs, les danseurs et les joueurs se laissèrent bercer par la mélodie. Quelques personnes répétaient les paroles, silencieusement. Cet air devait avoir connu un certain succès dans la cité.

En me tassant pour libérer le passage, j'aperçus un éclat lumineux dans des coins de la salle. Tout au fond, une jeune femme, recroquevillée sur sa chaise, était assise seule à sa table. Je crus voir

des larmes sur son visage. Plus la chanson avançait, moins elle arrivait à en supporter les paroles. Même les feux des piédestaux n'arrivaient pas à masquer les taches rubicondes sous ses yeux en amande, éplorés.

Voir des gens tristes me rendait morose. Je me rapprochai d'elle, croyant que je réussirais peut-être à la consoler en lui parlant.

Quand elle vit que je m'amenais dans sa direction, elle essuya ses larmes avec la manche de son manteau.

— Je peux m'asseoir ?

Sans répondre, elle tira la chaise à sa droite, m'invitant ainsi à prendre place à ses côtés. La jeune femme poussa un soupir. Elle avait le dos rond, la tête penchée vers l'avant et les bras croisés. Un grand désespoir apparaissait sur ce visage sudiste.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Elle ouvrit la bouche, mais aucun mot n'en sortit. En reprenant sa respiration, la jeune femme me répondit :

— Tu dois bien t'en douter.

— Non.

Elle balbutiait. Une demi-douzaine de verres vides reposait sur la table. Cette femme devait être complètement ivre.

— Ils mentent, grogna-t-elle en serrant les poings. Ils mentent à tout le monde.

— Mais qui ?

— Ériknare m'en a parlé, tu sais. C'est un bon ami. Il a tout vu. Son bras et ses côtes fracturées prouvent ce qu'il dit. On nous ment.

Elle approcha son visage du mien.

— En vérité, le barrage des Collines a été attaqué.

— Vraiment ? Euh… mais quel barrage ? Quoi ?

Bon sang, je mentais mal.

— Il me l'a dit : Voleüs a été tué, et c'est Riuth le responsable. On voulait se marier cet été. Il aurait dû être là, ce soir. Il ne reviendra jamais.

— Vous êtes certaine de ce que vous dites ?

— Qui d'autre aurait pu faire un tel massacre ? Ériknare m'a montré ses plaies. Riuth lui a brisé la cage thoracique et la jambe. Et Voleüs, un seul coup d'épée, l'aurait… C'est inhumain. Inhumain.

Je déglutis tout en cachant mes mains sous la table, cherchant quelque chose à dire.

— Mon père est mort dernièrement, parvins-je à avouer. Il me manque terriblement. J'aimerais qu'il soit à mes côtés, qu'il me montre encore la voie à suivre.

Cela ne sembla pas égayer la jeune sudiste. Elle me transmit plutôt sa tristesse. Une larme roula sur ma joue. Je reniflai. Les verres que j'avais bus au comptoir devaient jouer avec mes émotions.

Je me sentis étourdie. Cet alcool m'affectait plus que je ne

l'imaginais.

Mora'Télidissan oya ki
Ainsi, tu n'es plus ici
Là-bas, le brouillard s'obscurcit
Mora'Télidissan méria ki
La dame de Véloire m'a occis
Et sur la berge, je reste assis
Oui, j'y reste…
Twing

L'assemblée se mit à rire lorsque le musicien échappa son médiator en jurant. Il avait cassé une corde de sa guitare. Mon accompagnatrice et moi, nous restions de glace.

— Pourquoi es-tu venue ici, ce soir ? lui demandai-je. N'aurais-tu pas préféré rester chez toi ?

— Chez moi, il n'y a personne, m'avoua-t-elle en frottant les rebords d'un verre du bout des doigts. Je n'aime pas rester seule. Je suis venue m'asseoir à cette table parce que j'y ai rencontré Voleüs pour la première fois, le mois dernier.

— Tu côtoyais ton petit ami depuis seulement un mois ?

— Oui, répondit-elle un peu gênée. Mais je l'aimais. Voleüs était grand et robuste. Il collectionnait les monnaies étrangères et aimait bien marcher le soir au clair de lune…

Elle écarta une mèche de cheveux de son visage avant de poursuivre.

— Je m'en rends compte, je le connaissais bien peu. Peut-être que je suis égoïste. Je pleure ma solitude et non la mort de mon fiancé.

Je bâillai involontairement, davantage par fatigue que par ennui. Je me cachai la bouche pour éviter d'insulter cette pauvre fille. Je devais partir; je me sentais étourdie et confuse. Je me levai avec une maladresse évidente.

— Où vas-tu comme ça ? demanda-t-elle.

— Je monte à ma chambre. Si je ne vais pas dormir immédiatement, le plancher sera mon lit.

— Tu t'y rends seule ? Il y a des ivrognes dans cet hôtel qui aimeraient bien profiter d'une proie facile. J'ai déjà failli y goûter, crois-moi.

Je devinais bien que cette femme voulait simplement de la compagnie. Elle désirait partager ses tourments et j'étais bien placée pour la comprendre. La laisser seule aurait été cruel.

Nous quittâmes ensemble la salle de spectacles.

• • •

Nous montâmes les escaliers rectangulaires qui entouraient trois

statues de personnalités militaires, près d'une plaque expliquant qu'elles avaient été construites après la Grande Libération. Arrivées au quatrième étage, nous marchâmes dans un corridor sombre, éclairé par cinq lampions accrochés aux murs. À la porte marquée du chiffre 44, je glissai la clé dans la serrure.

Contrairement à mes attentes, une odeur de propreté se dégageait de cette chambre. On y avait choisi les meubles avec goût et le lit, drapé d'un édredon bleu marine, ne montrait pas le moindre pli. Une fenêtre nous offrait une vue splendide sur le fleuve Masaccia et, juste en dessous, les lumières d'Adyn brillaient.

— Pour dormir dans les hôtels, tu dois être une voyageuse.

— Si on veut. Au fait, je ne connais pas ton nom.

— Je me nomme Jaï-Kini.

— Tu es originaire du Drakanitt, n'est-ce pas ?

— Mes traits ne mentent guère. J'adore voyager également. Et toi, comment t'appelles-tu ?

— Alégracia, répondis-je en oubliant qu'il aurait été préférable de taire mon nom.

Mon invitée entra et s'assit sur le matelas, tout en portant un regard énigmatique vers la fenêtre.

— C'est de l'angélique. Tu en connais la signification ?

— On me l'a déjà appris : *les yeux d'un ange.*

— Laisse-moi les observer un instant, murmura-t-elle.

Je me penchai à son niveau et plongeai mon regard dans le sien. J'avais de la difficulté à garder les yeux immobiles pendant plus d'une seconde. Probablement un autre effet de l'alcool.

— C'est vrai, dit-elle. Ils sont d'un vert éclatant. Tes parents avaient raison de t'appeler ainsi.

— Les anges ont-ils vraiment les yeux verts ?

— Il paraît. On parle d'un vert chaud tirant sur le jaune. Mais je ne suis pas une experte.

Jaï-Kini se tourna à nouveau vers la fenêtre et s'accouda sur la bordure.

— Tu as de jolis yeux, Alégracia. En fait, tu as toute la beauté nécessaire pour faire ramper les hommes à tes pieds.

— Les faire ramper ? Que veux-tu dire par là ?

— Tu te moques de moi !

Elle m'entraîna devant le miroir et se plaça juste derrière moi.

— Si j'avais un corps comme le tien, je ne me retrouverais certainement pas seule ce soir. J'aurais abordé le soldat le plus vigoureux de la salle et, aveuglé par ma splendeur, il aurait abandonné sa petite amie pour me rejoindre. Nous serions montés ensemble pour faire l'amour pendant des heures.

Pendant qu'elle faisait une pause, Jaï-Kini plongea son nez dans ma

chevelure.

— Tu dégages une odeur de rose. C'est donc évident, tu me caches quelque chose. Tu n'aurais jamais mis du parfum si tu voulais demeurer seule ce soir.

Elle enroula une mèche autour de son index et la huma.

— Peut-être es-tu comme ces tribades à Roc-du-Cap. Peut-être qu'en réalité, tu ne recherches pas la compagnie d'un homme.

La jeune sudiste se rapprocha encore, jusqu'à écraser sa poitrine contre mon dos. Quant à moi, encore plongée dans la stupéfaction la plus totale, je ne sus lui répondre.

— Suis-je assez jolie pour toi ?

Je l'observai dans le miroir, la vis caresser mes hanches et blottir sa tête sur mon épaule. Dans mon cou, elle souffla de l'air chaud. Ses doigts se baladèrent sur mes hanches.

Je me sentais paralysée. Je voulais lui crier de partir, lui hurler au visage ou peut-être même la pousser par la fenêtre pour qu'elle me laisse tranquille.

Ses mains se faisaient plus vagabondes. Elle voulut humer encore mes cheveux, mais là, une nouvelle odeur a dû pénétrer dans ses narines. Un effluve de chair brûlée.

La jeune sudiste interrompit ses caresses et observa ma tête penchée vers l'arrière, mes dents exposées à l'air. Mes cheveux s'agitèrent comme sous l'effet d'une brise, alors que la fenêtre était fermée. Elle me lâcha.

— Ça va ? dit-elle en faisant un pas vers l'arrière.

Mes cheveux se soulevèrent à nouveau. Mes bras se raidirent.

— Va-t'en, grognai-je.

Inutile de répéter. Elle se rua dans le couloir et claqua la porte derrière elle. Je l'entendis descendre les marches à toute allure, puis, plus rien.

J'ignorais ce qui aurait pu se produire si Jaï-Kini était restée plus longtemps dans ma chambre. Je préférais ne pas y penser.

Chapitre XII
La chasse est ouverte

Une fois calmée, je me ruai vers la porte et la verrouillai. Je m'enroulai dans les couvertures de mon lit. Je me sentais gelée comme si je venais de passer un hiver entier à l'extérieur.

Je n'y comprenais rien. Pourquoi avais-je réagi ainsi ? L'idée qu'on ait pu utiliser mon corps comme un vulgaire objet de désir m'outrageait. J'imaginais la chose autrement dans les livres de Dircamlain. J'y avais appris que les contacts sensuels ne pouvaient se dissocier de l'amour.

Peut-être les mœurs du Drakanitt étaient-elles différentes des nôtres. Peut-être étions-nous les seuls au monde à nous livrer ainsi à ces sentiments.

Même au quatrième étage de l'hôtel, j'entendais toujours la musique du rez-de-chaussée. Elle avait repris depuis peu. En bas, la fête gagnait de l'ampleur; la mienne venait de se terminer subitement.

En tournant la tête, je remarquai qu'un journal traînait sur la table de nuit. Kakimi m'avait brièvement parlé de ce type de périodique. Les imprimeurs d'Adyn pouvaient en produire des centaines d'exemplaires en une seule journée grâce à des machines importées du Drakanitt. On y racontait les faits marquants de la semaine dans une région précise. Comme je désirais me changer les idées, je commençai à le lire.

Les articles s'intéressaient aux répercussions de la récente guerre dans les Collines-aux-Aurores-Pourpres. Rien n'était révélé concernant la destruction du barrage, ce document ayant dû être imprimé quelques jours auparavant.

Je continuai à le feuilleter et dénichai tout de même quelques écrits intéressants dans la dernière section : celle réservée à l'actualité des provinces étrangères.

D'abord, on annonçait le couronnement prochain du duc de Kærine. Un prestigieux bal serait organisé la semaine suivante. Seules les plus grandes personnalités du Continent-Coloré, y compris le roi d'Holbus, y seraient invitées. Selon le rédacteur, l'événement attirerait une foule impressionnante dans l'ancienne capitale.

Une phrase à la fin de l'annonce attira mon attention : « *Pour*

démentir les rumeurs, l'événement ne sera pas annulé à cause des phénomènes récents concernant les pierres d'émaglorole. Le duc invite la population au calme. Selon ses géologues… »

Émaglorole… J'avais déjà entendu ce mot quelque part, mais où ?

J'y réfléchis. *Émaglorole…* N'était-ce pas les pierres qu'on utilisait dans les détecteurs de magie, comme me l'avait expliqué Shnar ?

J'eus alors un mauvais pressentiment. Par précaution, je choisis de déchirer l'article et de le garder avec moi.

• • •

Malgré cette mésaventure, je parvins à m'endormir. Je quittai les couvertures à l'aube.

En bas, une dizaine de lève-tôt buvaient une boisson chaude près du bar central. Après avoir redonné ma clé à un employé de l'établissement, je m'informai auprès des clients pour connaître l'emplacement du port. Un marinier moustachu me prévint qu'une navette en direction de Kærine quitterait le quai vers dix heures. Exactement comme je m'y attendais.

Je m'apprêtais à sortir de l'établissement hôtelier quand mon cœur se serra. Je perdis le souffle, comme si on venait de me frapper dans l'abdomen. Le choc fut si brutal que je tombai à genoux. Quand je voulus reprendre ma respiration, un frisson douloureux me parcourut l'échine.

Une jeune dame m'aida à me remettre sur pied. Elle me demanda si tout allait bien et je lui mentis en répondant par l'affirmative, avant de la remercier pour sa gentillesse.

Une fois cette bienfaitrice éloignée, j'examinai chaque coin de l'hôtel. J'avais la certitude qu'une personne bien précise se cachait dans les parages. J'avais reconnu la sensation qui avait parcouru mon corps. Elle était impossible à oublier.

Inutile d'en douter : Jaï-Kini avait deviné que je n'étais pas entièrement humaine. Elle m'avait dénoncée auprès d'*eux*.

Arrivée dehors, je me précipitai vers l'écurie pour reprendre Furon. Mon cheval avait l'air en pleine forme. On l'avait brossé et nourri durant son séjour. Pour suivre le conseil de l'Arcaporal, je laissai un pourboire au palefrenier et quittai les lieux sans attendre.

Un énorme bateau était accosté au port. Des voyageurs vêtus de tenues gracieuses montaient la rampe pour y accéder. Comme eux, je payai la traversée et guidai mon cheval vers le pont principal.

Aussitôt que je fus arrivée, un jeune valet habillé d'un veston rouge s'occupa de ma monture et la guida vers une nouvelle écurie. Quant à moi, je demeurais libre de me rendre où bon me semblait. Je pouvais choisir entre observer les splendeurs du fleuve qui brasillait sous

l'éclat du soleil ou me faufiler dans les bâtiments supérieurs pour profiter des récréations proposées aux touristes.

Peu à peu, le navire à destination de Kærine accueillit des passagers au maximum de sa capacité.

Je remarquai que deux types de voyageurs s'intéressaient à cette traversée. Certains, qui semblaient être des habitués, se choisissaient une chaise au soleil et se plongeaient dans un livre. D'autres consultaient l'horaire des activités offertes durant le trajet pour s'empresser de ne rien manquer.

À dix heures, on largua les amarres et le bateau s'éloigna du rivage, poussé par les vents qui faisaient gonfler les voiles.

• • •

Après une heure passée sur le fleuve, je sentais toujours cette présence agaçante. La personne que je voulais fuir était montée sur le bateau, sans l'ombre d'un doute, et même en me concentrant, je n'arrivais pas à connaître sa position exacte. Ce doute m'assailla à un point tel que j'en oubliai les merveilleux paysages de la vallée.

L'excitation de l'embarquement se dissipait peu à peu. Les plus vieux voyageurs s'appuyaient sur les gardes de bois en observant les Montagnes d'Ombre parader à l'ouest, tandis que les jeunes s'enfermaient dans le bâtiment maître, où résonnait la musique d'un petit orchestre.

— Belle journée, non ?

Une femme me fit sursauter pendant que j'étais perdue dans mes pensées. Accoudée à la barrière, elle regardait l'eau se briser contre la coque du navire. Vu de côté, son visage était caché par ses longs cheveux noirs. Je ne voyais que le bout de son nez pointu, légèrement recourbé vers le haut.

— C'est un temps idéal pour la chasse, poursuivit-elle sur le même ton.

Elle croisa les jambes; ses bottes de cuir me renvoyèrent les reflets du soleil. Une cape de couleur marine lui descendait jusqu'à mi-cuisse.

— Vous allez à Kærine pour chasser ?

— Entre autres, dit-elle en se retournant à moitié, révélant un sourire. Mais je suis opportuniste. Je prendrai toutes les proies croisées en chemin, sans en laisser une seule pour les loups.

Mes soupçons se confirmèrent quand je remarquai sa bague en argent. Il s'agissait bien d'*elle*.

— On ne me prendra pas si facilement, dis-je fermement.

— Oh, mais ai-je prétendu vous en vouloir ?

— Cette sudiste, elle vous a alertée, n'est-ce pas ?

Elle s'approcha pour me murmurer à l'oreille.

— C'est ce que j'adore des démons. Nous les avons chassés durant des siècles. Depuis, ils ont appris à détecter notre présence, à nous sentir, à nous reconnaître. Les démons tremblent quand nous arrivons, comme des gamins qui s'apprêtent à recevoir le châtiment paternel. *Nous* sommes les prédateurs.

— La plaie que vous m'avez infligée aura été la première et dernière de votre part.

— Vous aurais-je déjà rencontrée ?

— Il y a longtemps, dans les ombres…

— Cela aurait-il pu se produire ailleurs ?

La jeune femme recula et reprit sa position initiale.

— Je suis sensible à vos émanations. À en juger la concentration de Ténèbres qui traverse votre corps, vous êtes insignifiante. Souvenez-vous néanmoins de ceci : je vous garderai à l'œil. À la moindre bêtise…

— Que ferez-vous ? l'interrompis-je en plissant les paupières.

— J'accomplirai le devoir sacré de la famille Artis'Téming.

La chasseuse fit volte-face et s'éloigna vers l'escalier des cales.

Chapitre XIII
Une histoire d'échecs

Le silence s'installa sur le pont. L'orchestre, après une pause d'environ cinq minutes, fit résonner des sonorités basses à l'intérieur du bâtiment maître.

Poussée par la curiosité, je décidai de m'y aventurer.

Cette énorme salle, éclairée par un vitrail plafonnier en forme d'étoile à dix pointes, comprenait trois gradins alignés autour d'une scène octogonale. Sur le mur du fond était accrochée une bannière qui indiquait la nature de l'événement : le grand tournoi d'échecs du Plateau-Doré.

Assises face à face, deux participantes s'affrontaient au jeu noble autour d'une table ronde en marbre. La grille du jeu était gravée dans le meuble. On avait entamé la partie depuis au moins une demi-heure; il restait seulement la moitié des pièces en jeu.

Une trentaine de musiciens munis de violons, de trompettes, de flûtes et d'instruments à percussion se tenaient prêts à produire de glorieux airs sous les ordres d'un chef d'orchestre agenouillé devant la scène, la tête coiffée d'un chapeau grenat orné d'une longue plume. D'un geste rapide, ce dernier leva la main, fit tourbillonner les dentelles accrochées à son poignet et se releva dans un mouvement aussi fluide que gracieux. Il se mit ensuite à narrer la partie en cours, d'une façon quelque peu inusitée :

— Vous croyiez qu'il renoncerait, qu'il abandonnerait, qu'il se plierait et enfoncerait son visage dans l'herbe pour qu'il y gerbe. Sire Avrïeth, combattant au service du puissant roi Biathra et de la captive reine Mizrâle, resta debout et souffla un air plus sauvage que celui des taureaux cornus du nord. Au milieu des cendres fumantes et du champ cadavérique, jardin du trépas de ses frères, il enjamba le corps d'un compatriote et courut avec ferveur sur la colline. Il s'approchait toujours plus près des lignes ennemies.

Il ouvrit sa main pour libérer un morceau de papier froissé qui descendit dans l'air comme une plume touffue.

— Le dernier pion noir avance sur F6 !

La joueuse déplaça la pièce sur cette case. À l'instant où la figurine toucha le marbre, un hymne glorieux jaillit des instruments de

l'orchestre pour souligner cette avance. Les spectateurs applaudirent, puis le silence revint.

L'adversaire possédait encore plusieurs pièces à son actif, mais se retrouvait désavantagée par sa position. Son roi était protégé par quatre pièces importantes, mais les bouger mettrait le souverain en échec. Les déplacements devaient être réfléchis et minutieux pour éviter une catastrophe. De plus, un autre problème se présentait : si le pion noir damait – il allait atteindre la huitième case en deux coups –, le retour de la reine ferait tourner l'avantage.

Après une longue minute de réflexion, la compétitrice arracha un bout de papier à son calepin et y griffonna quelque chose. Elle le plia en deux et un grand individu, dans la mi-quarantaine, vint le prendre pour l'emporter dans les coulisses. Des spéculations commencèrent à circuler entre les membres de l'assistance. Les joueuses ne quittaient jamais le damier du regard.

Peu après, le rhapsode au chapeau revint sur le plateau pour continuer sa narration. Du bout de la scène, il cria :

— Sire ! Un ennemi se glisse dans l'enceinte. Il court avec la fougue des Drogarin. Je vous le dis, leur flamme n'est pas encore éteinte !

« Le roi blanc se rua à la fenêtre et y poussa le chevalier pour reconnaître le rival.

« — Camilliot ! s'écria le souverain par l'ouverture de la tour. Vous avez échoué dans votre devoir de garder les lignes. Maintenant, revenez ici et débarrassez-moi de cet intrus.

« — Les tours nous menacent par le sud. Nous devons garder position.

« Le souverain jura et se replia dans la salle du trône. Sans faire le moindre bruit, sa reine s'approcha et lui murmura à l'oreille :

« — Ô mon doux monarque, je pourrais me faufiler dans l'ombre et le poignarder avant qu'il n'atteigne les cachots.

« — Non, ma chère. Vous devez rester auprès de moi pour assurer ma protection. Mais votre idée a du potentiel… Faites venir à moi le preux Férencide, le cavalier qui n'a pas encore nettoyé le sang sur sa lame.

« Avant qu'on ne parte livrer la dépêche, les portes de la salle du trône s'ouvrirent en frappant les murs. Un combattant enveloppé d'une cuirasse de fer, portant un pavois triangulaire, accourut devant le monarque et s'agenouilla.

« — Férencide, pour servir mon seigneur.

« — La reine ennemie sera bientôt libérée. Avancez vers l'est et assurez-vous qu'elle n'atteindra jamais les remparts de cette forteresse.

« — À vos ordres, sire.

Le maître de cérémonie lança un nouveau papier dans les airs.

— Le cavalier blanc recule sur C6 !

L'orchestre recommença à jouer une musique militaire et après les applaudissements, le coup de l'adversaire se joua immédiatement.

— Foulant l'herbe brûlée et contournant les tours écrasées, sire Avrïeth, serviteur de Biathra, pénétra courageusement au cœur même de la citadelle de ses ennemis à une vitesse capable de rendre jaloux un coureur des Alcoférias. Après être passé sous la herse, juste avant qu'elle n'enfonce ses crocs ferreux dans la terre, le combattant esquiva adroitement les flèches d'une vingtaine d'archers royaux avant d'aboutir devant les portes rustiques du donjon.

L'animateur annonça la nouvelle position du pion noir, soit F7. La réplique à ce coup fut aussi instantanée qu'agressive.

— Galopant à cheval à travers le hall du palais, Férencide bouscula les serviteurs et fit voler les plateaux contenant le souper du monarque. À l'extérieur, il contourna le temple pour se positionner à l'embranchement des rues principales. De là, il voyait clairement son ennemi.

« — Tu n'iras nulle part, damnée reine.

« Cavalier sur E7 !

Musique, puis applaudissements. Le rhapsode n'eut même pas le temps de retourner derrière le rideau que, déjà, un papier indiquant le prochain mouvement lui parvenait en main.

— À l'intérieur des cachots humides et pestilentiels, Avrïeth courait avec la fougue divine qui l'animait depuis le trépas de ses frères. Pierres et barreaux défilaient autour de lui à la vitesse d'une tempête. Après avoir traversé le couloir, une voix de femme retentit.

« — Jeune sauveur, par ici ! Venez me libérer de cette cellule abominable !

« Le belligérant s'arrêta devant la geôle d'où émanaient les plaintes. Habitué à l'obscurité du souterrain, il reconnut facilement sa reine. Recroquevillée sur un lit de paille, elle leva la tête et écarta ses mèches crasseuses, autrefois d'un blond éclatant comme l'or, et implora du regard l'homme derrière les barreaux.

« — Je suis désolé, s'expliqua-t-il. Vos charmes et votre douceur ne conviennent guère à ces murs vaseux, je le consens. Mais en vérité, je ne suis pas venu ici pour vous libérer.

« Le robuste guerrier frappa son épée contre la serrure du cachot qui se trouvait derrière lui. La porte rouillée s'ouvrit en grinçant et un cavalier, déjà monté sur un cheval noir et bardé des armoiries de Biathra, en sortit tout en rattachant minutieusement son heaume.

« — Sire Melliban ! Le souverain ennemi se cache à l'intérieur du donjon vertigineux. Serez-vous à la hauteur ?

« — Sans contredit ! tonitrua le hussard avant d'éperonner rageusement sa monture.

Sur le plateau, la compétitrice remplaça son pion par une pièce ornée d'une tête équine, à la grande surprise de tous. Devant ce choix imprévu, son adversaire entama une longue réflexion. Les remous de l'eau redevinrent audibles. La compétitrice déchira son papier et y fit vagabonder son crayon sans rien écrire. Finalement, elle inscrivit quelques lettres et tendit la note à l'animateur.

— Le patient Férencide attendait résolument sa prochaine proie au centre de l'allée royale. Espérant voir une femme émerger de la prison, son visage pâlit lorsqu'il y entendit un cheval galopant à une vitesse furibonde. Les ténèbres recrachèrent alors le cavalier noir. Avec célérité, il bondit par-dessus Férencide sans même lui laisser le temps de dégainer l'épée. Poursuivant sa lancée fougueuse vers la tour maîtresse, Melliban défonça le portique d'entrée et renversa à nouveau les serviteurs qui venaient juste de nettoyer leur dégât.

« Une minute plus tard, le souverain du royaume des blancs sentit une lame froide s'appuyer contre son cou. Les gardes, impuissants, laissèrent tomber leurs armes en reculant contre le mur.

« Menace entraînant inévitablement le mat en deux coups. Lasielle Arioo est déclarée vainqueur.

Les acclamations retentirent. On remit à la victorieuse un trophée en forme de tour, composé entièrement de splife [Note #2]. La foule se dispersa ensuite vers les ponts. Quant à moi, je contournai le plateau central pour aller rencontrer le rhapsode sur la scène. Ce dernier me lançait des regards subtils depuis quelques minutes, l'air de se dire : « Je la connais, celle-là ? » Pour ma part, je ne me trompais guère sur son cas.

— Wecto !

— Ma foi, je craignais que cette adorable jeune femme soit capable de m'identifier avant d'avoir moi-même retrouvé son visage dans les vieux livres de ma mémoire.

— Allons, cher ami, dit un homme plus âgé derrière le rideau. Vous êtes devant cette prodigieuse danseuse, la charmante Alégracia !

Il écarta le rideau et se dévoila. C'était bien Jaquot qui avait parlé.

— Je l'ai reconnue à l'instant où elle a franchi le seuil de ce lieu.

Le plus vieux descendit les quatre marches pour me faire l'accolade.

— Alors, comment vas-tu ? Et comment se porte ce bon vieux Daneruké ? Nous n'avons eu aucune nouvelle de vous depuis votre départ.

— Je me porte à merveille, dis-je en évitant de dévoiler des informations sur mon mentor.

— Tu as l'air en pleine forme.

— Splendide beauté que depuis longtemps, je n'ai pu admirer ! renchérit Wecto, tout sourire, en dénouant son veston serré.

Je rougis devant ces paroles si sincèrement formulées.

— Tu navigues seule ? Vers quelle destination ? Sabrion ? Kærine ? Ou prendras-tu le prochain traversier à Bienvenue ?

— Je dois retrouver quelqu'un dans la vieille capitale.

— Oh, mais notre route nous mène également à cette ville ! Wecto, que diriez-vous d'accueillir cette mirifique demoiselle dans la suite qui nous a été réservée, le temps du voyage ?

— Elle mérite effectivement mieux que la compagnie d'une foule grouillante et gênante. De plus, Paul se fera un plaisir de lui préparer une délicieuse boisson chaude. Accepterez-vous la proposition, ô demoiselle aux yeux d'émeraude ?

Comment aurais-je pu refuser ?

Chapitre XIV
Soieries et parfum de colméranio

En longeant le pont, nous passâmes sous les banderoles tricolores qui striaient les murs d'ombres mouvantes. Jaquot emprunta un escalier menant au premier niveau sous la surface du tillac. Nous continuâmes dans un couloir illuminé par des lanternes cylindriques, après quoi Jaquot s'arrêta devant une porte et chercha sa clé.

Un triptyque ornait le mur derrière moi. Ces toiles représentaient des navires militaires cinglant sur l'eau, réchauffés par les rayons d'un soleil démesuré.

Wecto frappa, mais Jaquot le désillusionna aussitôt.

— Tu sais bien que Paul doit dormir.

— Il est une heure de l'après-midi…

— Justement. Et si les remous de la mer incommodent certains passagers, ils ont aussi le pouvoir de bercer notre ami pour prolonger son sommeil. Souviens-toi notre dernière traversée au Drakanitt…

— Ah ! Comme ces voyages me manquent !

Jaquot déverrouilla la poignée et entra silencieusement. Il fut surpris d'entendre le son d'un petit bouillonnement en provenance du salon. Wecto se déchaussa. Il s'approcha des six fauteuils de velours pour y découvrir Paul, assis les jambes croisées, avec l'embouchure d'un énorme narguilé aux lèvres. Tandis qu'il inhalait longuement par le tube orangé, l'intérieur du fourneau s'embrasa et un liquide miellé, contenu dans une sphère de vitre, commença à moutonner. Le visage empreint de béatitude, il souffla la fumée en deux petits nuages et s'enfonça dans le confort de son siège.

— Vous arrivez tôt, lança Paul, les yeux à moitié ouverts.

Wecto contourna la table centrale et se pencha pour examiner l'engin exotique.

— Cela semble être une bonne herbe ! Où t'es-tu procuré cet attirail ?

— D'un sudiste qui s'intéressait drôlement à notre bon jaunar.

Jaquot se lava les mains dans la cuisine. Il toussa deux fois avant de réprimander son ami :

— Tu n'as guère songé à aérer une seule fois ?

Il laissa son chiffon cramoisi sur le comptoir.

— Il s'agit là d'une odeur particulière, ajouta-t-il. Si mon nez ne me joue aucun tour, cette herbe provient de la jungle de Mika. Serait-ce du colméranio ?

— Votre mémoire infaillible va de pair avec la finesse de votre odorat, cher Jaquot.

— Laisse-moi y goûter un instant.

Paul prêta le bout du tube à l'aîné. Ce dernier inhala une bonne dose de fumée. Dans le globe vitreux, l'eau aromatisée recommença à mousser. Quand Jaquot laissa s'échapper des nuages gris par ses narines, il déclara :

— J'espère remettre bientôt les pieds au Drakanitt.

— Cela ne saurait tarder, le rassura Wecto, qui commençait à faire bouillir de l'eau. Je crois pouvoir mettre la main sur un contrat juteux d'ici quelques semaines. Il nous mènera directement au prestigieux chapiteau de Roc-du-Cap.

— Magnifique ! renchérit Jaquot avant de se relever. Mais avant toute chose, Paul, laisse-moi te présenter une personne bien spéciale.

Lentement, son ami abaissa le regard sur moi et s'exclama de surprise.

— Le colméranio altère-t-il mes sens au point de me faire halluciner la plus splendide des créatures ?

Il se leva et me baisa la main en gentilhomme.

— Détrompe-toi, mon cher Paul. Tu connais cette demoiselle.

— Cette impression me tourmentait l'esprit.

En s'approchant, il huma l'air.

— Un somptueux parfum de rose.

— C'est le genre de fragrance qui ne se vend dans aucune boutique, lui expliqua curieusement Jaquot. Ne te souviens-tu pas de la petite Alégracia, protégée de Daneruké le danseur ?

— Bien sûr.

Les deux autres attendaient une réaction de la part de Paul. Désenchanté, Jaquot compléta ses dires.

— C'est elle. Ne l'as-tu pas reconnue ?

Je vis aussitôt que Paul se sentait mal à l'aise. Pour éviter d'entendre ses excuses, je m'avançai vers lui en disant :

— Si moi j'ai grandi, vous, vous n'avez guère changé. À part peut-être la plume sur votre chapeau, Wecto.

— Dûment empruntée d'un authentique itililaïlaïlille, grand oiseau nommé selon la sonorité inimitable de son chant.

Ses mots me firent rire, comme autrefois.

— Accepterez-vous de boire un chocolat chaud ?

— Bien entendu ! dis-je avant de m'asseoir au salon avec Jaquot et Paul, qui reprit l'embouchure de son narguilé. Alors, comment vous portez-vous ?

— La forme est excellente, commença Jaquot, et les contrats affluent de toutes parts, si bien que nous ne pouvons fournir à la demande. Malgré tout, nous avons l'intention de passer un été moins mouvementé, question de pouvoir profiter des bénéfices de nos tournées.

— Mieux vaut commencer tout de suite, ajouta Paul avant d'inspirer à nouveau une dose de colméranio.

— Je ne dis pas le contraire, enchaîna Jaquot. Le calme étant rétabli au Continent-Coloré, ce printemps hâtif annonce un été rempli de promesses.

— Pourquoi allez-vous à Kærine ?

— J'allais vous demander la même chose, reprit Wecto en déposant une tasse aux vapeurs odorantes devant moi. Étant natifs et connus à travers tout le Plateau-Doré, nous avons été invités au couronnement du futur duc de la province, dans deux jours.

— Qui l'aurait cru ? marmonna Paul dubitativement, tout en roulant les yeux.

Je lui demandai d'expliquer sa réaction et il me répondit :

— Si je me souviens bien, ce jeune Moranoir ne t'est pas étranger, à toi non plus.

Il s'étouffa presque avec sa fumée.

— Moranoir ? Serait-ce le petit Samocure ?

— Petit ? recommença Jaquot. Je te jure qu'il a grandi, tout comme toi. Le fils de Mathias est maintenant devenu un jeune adulte. Il semble toujours nous regarder d'en haut.

— Est-il toujours aussi arrogant ?

— Depuis la dissolution de la troupe d'Okliarre, nous ne lui avons guère adressé la parole, m'expliqua Wecto. Toutefois, des compères qui travaillent pour la couronne m'ont appris qu'il est… très sympathique.

— Comment son père est-il mort ?

Ces mots surprirent Jaquot.

— On dirait, chère demoiselle, que vous êtes plus familière avec la monarchie drakanienne qu'avec la nôtre.

— C'est possible. J'ai lu plusieurs livres qui ont été écrits par des auteurs sudistes.

— Ah ! Tu vois, ici, on ne parle pas d'un souverain suprême léguant son pouvoir à un héritier, me corrigea-t-il, mais bien d'un duc de province. Le pouvoir de ce dernier se transfère toujours à l'aîné de ses enfants, et ce, lorsque celui-ci atteint dix-huit ans. À ce moment, les dirigeants actuels deviennent les conseillers de leur fils ou fille. Le même phénomène se répète pour chaque génération. C'est ainsi depuis la fondation du premier système politique au Continent-Coloré. Maintenant adulte, Samocure a légitimement droit à la couronne de

ses parents.

— Serait-il suffisamment sage pour gouverner une province ? Cela me paraît une lourde tâche pour un jeune homme inexpérimenté.

— Bien sûr, dans les premières années du nouveau règne, Mathias et Sarelline Moranoir s'occuperont de la majorité des papiers. Ceux-ci étant à la fois conseillers et parents, le jeune duc leur devra toujours obéissance. Le rôle de Samocure se résumera donc à être symbolique, formel, cérémonial et culturel. Intéressant, n'est-ce pas ?

Voyant que mes hôtes cessaient de parler, je pris une généreuse gorgée dans ma tasse encore fumante. Le goût sublime et l'onctuosité du chocolat chaud m'avaient vraiment manqué. D'une gorgée, j'avalai la moitié de ma portion. En voulant siroter la sienne, Wecto se brûla la langue, au point où il dut recracher dans son récipient.

— Et vous, chère Alégracia ? enchaîna-t-il. Pour quelles raisons naviguez-vous vers la capitale du Plateau-Doré ?

J'hésitai et observai longuement ma tasse avant de répondre.

— Je suis entrée en contact avec un xayiris.

Quand je prononçai ce mot, le tube de Paul glissa hors de sa bouche et le visage de Wecto se figea de stupeur. Quant à Jaquot, il s'assit à côté de moi et tenta d'en savoir davantage.

— De quelle couleur était-il ?

— Rouge. La glace qui recouvrait son corps avait cette teinte.

— Nao'Zeel…

— Vous le connaissez ?

— Hélas, non. Aucun de nous trois n'a eu la chance de rencontrer un ange xayiris de notre vie. Et extrêmement rares sont ceux qui en ont aperçu un dans la glace. Je connais ce nom parce que mes études m'ont obligé à m'intéresser à ces oiseaux énigmatiques. Ils existent, dit-on, depuis la création du Continent-Coloré.

— Nao'Zeel m'a expliqué le rôle de son ordre. Il en est le chef et s'engage à défendre les six valeurs primordiales de notre continent. Les xayiris ont à leur service un puissant héros. C'est le prince Riuth, qu'on connaît sous le nom d'Ange Arc-en-Ciel.

Je pris une copieuse gorgée avant de poursuivre.

— Riuth et moi avons, euh… Nous avons collaboré ensemble, quelques jours plus tôt, et c'est là que j'ai vu Nao'Zeel. J'ignore comment il a fait, mais le xayiris a deviné ce que… Il savait que je voulais revoir Riuth à tout prix.

Une fois encore, je commençai à rougir et je perdis mes mots.

— On dirais que tu… Ma foi, aurais-tu le bégin pour notre cher prince rebelle ?

— Ce n'est pas ce que j'ai dit…

— Ne viens-tu pas de dire que tu as parlé à Nao'Zeel ? J'aimerais te préciser que cet ange possède le pouvoir de sentir l'amour tout comme

je peux humer l'arôme somptueux d'une fleur du printemps en la mettant sous mon nez. Semblerait-il même qu'en ce domaine, son sixième sens soit infaillible.

Ma tasse étant vide, je la déposai sur la table centrale.

— Il désirait que je me joigne à leur cause. C'est pourquoi il m'a suggéré de suivre les pas de Riuth. Je dois le retrouver.

— Alors, le prince d'Holbus se trouve à Kærine ?

— C'est ce que Nao'Zeel a laissé entendre. Il ne m'a pas laissé d'autres indices. Selon lui, je devais seulement embarquer sur un bateau vers Kærine.

Je fouillai alors dans mon uniforme pour en extraire un papier froissé : l'article que j'avais déchiré dans le journal d'Adyn. Je le déposai sur la table, à côté de ma tasse. Quand Wecto s'approcha pour le lire, je lui dis :

— Grâce à ce texte, je crois avoir deviné pourquoi Riuth se trouve là-bas.

Il le parcourut brièvement, avant de me demander :

— Le couronnement du duc ? Riuth participera-t-il à la cérémonie ?

— Le passage qui a retenu mon attention porte sur les pierres d'émaglorole.

— Oui… on en parle depuis quelques jours. Il semblerait que certains détecteurs de magie s'agitent dans la cité, sans raison apparente. Ils produiraient un bourdonnement constant qui durerait parfois des heures.

— Vous ne croyez pas que ce phénomène puisse être causé par quelque chose de maléfique ?

— Des spécialistes se seraient penchés sur la question. Ils parlent des phénomènes géothermiques, des émanations de chaleur en provenance du sol. Parfois, des manifestations semblables se produisent avant l'éruption d'un volcan.

— C'est terrible !

— Oh, mais nous n'avons guère à nous inquiéter ! Le Continent-Coloré n'est pas une terre propice aux activités volcaniques; il n'y en a jamais eu par ici, d'ailleurs. Cette île devra exister encore bien des années avant se couvrir de rides comme celles-là.

— Les terres du Drakanitt existent depuis plus de dix mille ans, enchaîna Jaquot. On compte en son milieu pas plus de cinq caldeiras, toutes formées au cours du dernier siècle. D'après moi, il faudra patienter le même temps pour admirer des fontaines de magma ici.

— Mais je vous pose la question, repris-je. Pourquoi Riuth s'aventurerait-il dans la capitale d'une province, avec comme seul indice un phénomène qualifié d'inoffensif ?

Les trois réfléchirent, puis Paul, étrangement silencieux, remit

l'embouchure du narguilé entre ses lèvres. J'enchaînai donc avec mon idée :

— Moi, je dis que le Serpent d'Argent se trouve à Kærine. Et là où se trouve cette arme, Shnar y est également.

— Comment en arrives-tu à ce raisonnement ? demanda Jaquot.

— Nao'Zeel m'a dit qu'à l'époque où j'ai quitté ma maison, le Serpent d'Argent était enfoui dans les Bois-Verts. Pour qu'on le découvre, l'arme amplifiait les émanations magiques. Là-bas, les détecteurs de magie oscillaient tellement fort qu'ils se brisaient.

Jaquot se frotta le menton et sirota sa boisson avant de répliquer.

— Qu'en pensez-vous, Wecto ? dit-il en tournant la tête.

— Cette révélation soulève en moi de sérieuses inquiétudes. Admettons que tout cela soit vrai, quels seraient les desseins de Shnar ?

J'enchaînai avec une nouvelle question :

— Habituellement, le roi est-il invité aux couronnements des ducs ?

— Évidemment, reprit Jaquot. Izmalt dépose lui-même la couronne sur la tête du jeune célébré.

Paul sortit de sa torpeur :

— Shnar et Izmalt ne cherchent-ils pas à se détruire l'un l'autre ?

Jaquot hocha la tête en signe d'approbation.

— La voilà, notre réponse. La Guilde du Simulacre, qui se vante de vouloir renverser la monarchie…

Wecto évoqua son appréhension :

— Ces affirmations méritent une étude plus approfondie, je l'admets. Dans deux jours, si les camps opposés se réunissent au même endroit, nous pourrions assister au plus violent règlement de comptes jamais disputé sur le Continent-Coloré. Ce sera un événement fort intéressant qu'il nous faudra surveiller.

Chapitre XV
Kærine

Je passai la journée subséquente en compagnie des trois conteurs d'histoires. Ils en avaient profité pour me raconter maints légendes et faits historiques, allant de l'an zéro, année de la découverte du Continent-Coloré par les colons drakaniens, jusqu'à aujourd'hui. En revanche, je me suis permis d'expliquer les révélations du xayiris rouge, soit les secrets se cachant derrière Izmalt à propos du *Kefcheth Heina Lenapoo* ou, dans notre langue, le Refuge des âmes perdues. Sans vraiment mettre en doute ma crédibilité, Wecto s'était replongé un après-midi complet dans sa petite collection de livres anciens qu'il transportait toujours avec lui, afin de vérifier la véracité de mes confidences. Durant sa lecture, chaque page parcourue semblait lui révéler des surprises étonnantes.

Le dernier soir du voyage, Jaquot ordonna une réunion au salon pour conclure leurs récentes recherches. Nous acceptâmes à l'unanimité l'existence du Refuge des âmes perdues et confirmâmes les natures démoniaques d'Izmalt et de Shnar. Toutefois, il nous fut impossible de tirer une conclusion logique quant à l'aspect angélique de Riuth. Étant fils de kajuvâr, ne devait-il pas être un démon également ?

À la fin de la soirée, nous conclûmes à l'unanimité que le Serpent d'Argent se trouvait dans l'ancienne capitale. Mieux que tout, Jaquot, Paul et Wecto se portèrent volontaires pour m'assister dans l'enquête que je voulais mener à notre arrivée.

• • •

Le matin du deuxième jour, le bateau accosta au port fluvial de la cité la plus vieille du Continent-Coloré : Kærine. Accoudée à la rampe du pont supérieur, je remarquai d'abord l'architecture splendide des bâtiments qui longeaient les ruelles pavées. Les six premières maisons ressemblaient davantage à des tours qu'à de véritables habitations. Les angles de leurs murs formaient des hexagones et leur toiture en dôme réfléchissait l'éclat du soleil. Une vingtaine de fenêtres alignées en spirales ornait chacune d'elles.

— Ces constructions sont-elles vraiment faites en or ? demandai-je aux conteurs.

— Bien sûr que non, m'expliqua Jaquot. Dans les premières années de la colonisation, plusieurs architectes célèbres du Drakanitt sont venus dessiner les plans des prestigieuses maisons et du premier palais. Ils adoraient l'or. Puisque cette ressource n'existait pas sur nos terres, ils ont dû se contenter de simuler la couleur dorée avec un mélange spécial de peinture.

— Il n'y a pas d'or sur le Continent-Coloré ?

— Non.

Le navire approchait du quai, et les matelots lancèrent les amarres. Derrière moi, un jeune homme d'écurie m'apporta mon cheval. J'attendais justement son retour avec impatience.

— Furon !

Paul s'approcha de la bête pour la contempler. Il flatta doucement son poil au niveau du cou.

— Quelle splendide monture ! On dirait presque une taïgne-à-longue-crinière. Serait-il possible que… non, je dois certainement me tromper.

Ne sachant pas quoi répondre, j'enroulai la gaine autour de mon poignet et j'approchai l'animal du débarcadère. Peu après, on déploya une longue passerelle qui menait au port. Deux employés à la chevelure grisonnante en balayaient la plate-forme.

— Ah ! s'exclama Wecto. Quelle joie de remettre enfin les bottines sur la terre ferme ! À Kærine, l'ennui, nous y mettrons un terme !

— Ça oui, nous ne connaîtrons pas l'ennui avec la rude journée qui nous attend, précisa Jaquot. Il est temps de suivre le plan que nous avons élaboré hier.

La première étape, fort simple, consistait à nous séparer pour avertir les autorités de Kærine à propos du danger imminent. Paul, Wecto et Jaquot rendraient visite à la capitaine de la défense du Plateau-Doré, Sadie Canalam. Ils prétendaient bien la connaître. Quant à moi, je m'étais portée volontaire pour rencontrer le duc Mathias Moranoir à sa demeure, près du palais. Nous avions convenu de nous retrouver dans le hall de ce bâtiment, transformé en prestigieux hôtel fréquenté par les richissimes visiteurs sudistes.

— Tu sauras te débrouiller avec le plan ?

J'examinai le schéma de la ville dessiné par Jaquot. En me voyant faire, il rit et tourna le papier dans le bon sens.

— Au palais à midi, alors, conclut-il.

— Entendu. J'y serai.

Tous trois me saluèrent en me souhaitant bonne chance. Ils s'éloignèrent dans la ruelle ombragée qui menait au cœur de la vaste cité de Kærine.

• • •

Une seule ruelle me séparait des rues encombrées de la capitale du Plateau-Doré. À l'ombre des bâtiments-tours, la brise fraîche me faisait hérisser les poils. De là, seul l'écho des passants parvenait à mes oreilles.

Après avoir visité Holbus et Adyn, je me disais que toutes les cités de cette envergure devaient se ressembler. Rues, pierres, passants, odeurs, bruits, tous en quantité suffisante pour donner des maux de tête. En tant que fille native de la campagne, habituée à l'isolement et à la solitude, jamais ces endroits ne m'accueillaient commodément.

Même si je détestais ces environnements urbains, je devais me résigner à m'y aventurer une nouvelle fois. Wecto et ses amis comptaient sur moi pour faire avancer nos démarches. Il me fallait être à la hauteur de leurs attentes. Avec mes quelques expériences dans les autres provinces, je me sentais assez confiante pour me débrouiller de façon convenable.

Alors que je m'apprêtais à marcher vers la rue principale, je commençai à examiner la ruelle et ses recoins les plus sombres, puis je m'arrêtai pour me concentrer. Je sentais qu'on m'épiait de vraiment très près. Je crus un instant qu'il s'agissait d'Artis'Téming, dissimulée dans les parages et qui attendait le moment opportun pour me sauter à la gorge, mais la sensation ne ressemblait pas à celle qui m'avait fait frissonner à Adyn. C'était quelqu'un d'autre, j'en étais convaincue.

Je ralentis tout en gardant l'œil ouvert.

Puis, une silhouette s'inséra dans mon champ de vision, à quelques mètres devant moi, là où se trouvait un mince embranchement. Elle marcha d'un pas lent, presque timide, dans ma direction. Sa cape sombre vacillait constamment de chaque côté de son corps. Elle s'immobilisa au milieu de l'allée et retira le capuchon noir de son visage.

— Je savais que tu arriverais aujourd'hui à Kærine, Alégracia. Nao'Zeel n'a pas gardé longtemps le secret concernant votre rencontre.

— Riuth ?

Moi qui voulais le retrouver dans l'une des villes les plus peuplées de la province, je m'attendais à un défi démesuré. Mais voilà qu'il se tenait devant moi, seulement quelques minutes après ma descente. Le prince en fugue, héritier d'un pouvoir effrayant.

— Tu ne dois pas me suivre ici. Le danger te guette.

Il s'approcha et, à mesure que la distance entre son corps et le mien diminuait, je sentais une chaleur presque surnaturelle recouvrir ma peau.

— Nao'Zeel m'a demandé de te venir en aide, lui appris-je, à peine capable de parler sans bégayer.

— Je suis parfaitement au courant de ses désirs. Il croit que les enjeux ont changé, mais il se trompe. Et en quel honneur se permet-il de nommer mes alliés sans mon consentement ? Je suis assez grand pour tenir tête à mes ennemis sans aide.

— Alors, tu avoues être ici pour affronter quelqu'un ?

Il inclina la tête et murmura pour éviter de se faire entendre dans la rue :

— Ne l'as-tu pas compris ? Je ne peux rien faire d'autre. Me battre, c'est mon destin.

— Ne parle pas ainsi. Tu as l'air de t'apitoyer sur ton sort, mais n'est-il pas merveilleux de pouvoir venir en aide aux gens ? De toujours être à la hauteur devant ses ennemis ? De pouvoir les vaincre avec une aisance presque frustrante ?

— Alégracia, tu ne comprends rien. Je n'ai jamais été libre de choisir quoi que ce soit.

Riuth approcha ses mains gantées de son visage et observa ses propres doigts.

— Regarde-moi.

Il tourna lentement sur lui-même en levant les bras.

— Tu remarques quelque chose ? ajouta-t-il. Suis-je un humain normal, comme les gens qui peuplent le Continent-Coloré ?

Ne sachant pas quoi répondre, je demeurai muette. Quant au prince, il cessa de bouger et prit un ton catégorique :

— Bien sûr que non. Je suis différent. Comme les solarius, je ne connais pas la fatigue. Je possède des ailes de Lumière qui sont plus dures que l'acier. Tu comprends ? Mon corps est conçu pour la bataille.

Il me regarda à nouveau dans les yeux d'un air affligé.

— Tu ne vois pas qu'avec les pouvoirs exceptionnels qu'on m'a conférés, je suis *obligé* d'en faire usage ? Que de toute ma vie, je ne pourrai jamais m'offrir le luxe d'oublier le rôle qu'on m'a imposé ?

À mon tour, j'avançai devant lui et touchai la peau de son visage du bout de mes doigts. Je prononçai mes mots doucement, pour éviter de l'énerver davantage :

— Ta peau ressemble à la mienne. Pourtant, tu es si différent. Ta chance est inouïe, Riuth. L'hérédité t'a épargné du maléfice qui m'habite depuis toujours.

— Ange ou démon, cela importe peu. Nous restons des créatures prédisposées à offrir la mort.

— Et nous avons aussi le pouvoir de sauver des vies.

— Les xayiris m'ont confié une épée, pas un bouclier.

Nous entendîmes un groupe de gens arriver à partir du port. Sans attendre un instant, Riuth m'entraîna de l'autre côté de l'une des tours, où une barrière de fer nous cacherait des passants.

— Si on me reconnaît dans cette ville, il me sera impossible d'agir ce soir. Mon père me recherche depuis des années. Il récompensera grassement ma capture.

— Tu es venu à Kærine pour arrêter ton frère, non ?

Son visage redevint grave.

— Comment sais-tu cela ? Serait-ce Nao'Zeel qui…

— Nao'Zeel ne m'a rien dit à ce sujet. Il m'a seulement montré le chemin pour venir ici. Souviens-toi : je connais également Shnar. Je sais ce que le Serpent d'Argent fait aux détecteurs de magie.

Le prince hocha la tête.

— Tu cours un grave danger à vouloir suivre Shnar et le Serpent.

— Autant que toi. Et j'en suis parfaitement consciente.

Ma réponse sembla le déconcerter. Je continuai :

— Le xayiris rouge me l'a dit. Tu as besoin de mon aide. Je sais me battre.

— Et moi, je connais les intentions réelles de Nao'Zeel.

Soit Riuth me considérait comme un fardeau, soit il craignait que je ne sois pas à la hauteur des défis qui m'attendaient. Je reconnus presque Daneruké dans son attitude.

Le prince me tourna le dos et réfléchit en silence. Je n'osais pas protester davantage. Il me fit attendre presque une minute sans rien dire.

— Je suis au service des xayiris, m'avoua-t-il enfin. Je serais fou de m'opposer au jugement de Nao'Zeel. S'il souhaite nous voir travailler ensemble, qu'il en soit ainsi.

J'étais heureuse de voir que son sens du devoir l'avait ramené à la raison.

— Dis-moi seulement comment je pourrais te venir en aide.

Le prince rajusta ses gants et les serra au niveau du poignet, puis me dit :

— Ce soir aura lieu le couronnement du jeune duc du Plateau-Doré…

C'était exactement ce que je croyais.

— Shnar en profitera pour régler ses comptes avec Izmalt, complétai-je.

Riuth hocha la tête :

— Comme ils sauront bien se tenir occupés l'un l'autre, je pourrai peut-être les surprendre. Si l'occasion se présente, j'essayerai de m'emparer du Serpent d'Argent. Mon père désire cette arme plus que tout, et il n'hésiterait pas à pulvériser le palais de Kærine pour se l'approprier. Je devrai être plus rapide que lui.

— Qu'attends-tu de moi ?

— Fais comme moi et surveille mon père. Empêche-le de prendre le Serpent d'Argent, coûte que coûte. Mais reste sur tes gardes; je te

rappelle que les risques seront énormes.

— Nao'Zeel ne m'aurait pas demandé de te rejoindre s'il me croyait incapable de me débrouiller.

Le prince sourit discrètement, à ma grande surprise.

— Mais avant tout, continuai-je, il nous reste une chance de prévenir le pire : faire en sorte que ce couronnement n'ait jamais lieu. Je pourrais jouer un rôle important dans cette affaire.

— Que veux-tu dire ?

— J'ai l'intention de me rendre à la maison des Moranoir pour leur expliquer la situation. S'ils me croient, peut-être voudront-ils annuler les festivités.

— Ton idée est louable, mais j'ai mes doutes. La plupart des gens ignorent que le Serpent d'Argent existe.

— Je dois au moins essayer.

Il croisa les bras et baissa la tête, se réfugiant encore une fois dans le mutisme.

— Tu as raison, finit-il par dire. Tu as parfaitement raison. Prévenir cet affrontement nous ferait gagner du temps.

— Si j'échoue, je trouverai un moyen d'entrer dans le palais pour l'événement. Nous gagnerons ce combat ensemble, comme celui des Collines-aux-Aurores-Pourpres !

— Ne t'emporte pas trop.

Riuth replaça le capuchon noir sur sa tête.

— Je ne dois pas m'attarder ici. Je te quitte en espérant ne pas te revoir, ce soir, à l'intérieur du palais de Kærine. Je ne devrais pas m'en faire, cependant. La chance te sourira, à toi et à ta splendide monture. Au revoir, Alégracia.

— À bientôt, dis-je, avant que le prince ne déguerpisse silencieusement entre les tours dorées qui côtoyaient le port.

Une fois seule, j'abaissai la tête de honte. Une pensée malsaine venait de me traverser l'esprit, que je tentai de chasser immédiatement. Cette idée n'avait rien de raisonnable. Elle représentait tout l'égoïsme dont je pouvais faire preuve en ce moment, et même pire encore.

J'avais espéré, pendant un bref instant, échouer dans ma mission. Simplement pour augmenter mes chances de retrouver Riuth.

• • •

La rue principale de Kærine, encombrée de charrettes, de piétons jeunes ou vieux, de chevaux de tire et d'amuseurs publics, s'étendait de façon sinueuse sur presque toute la longueur de la ville. Des dizaines d'avenues la coupaient en tous points, formant un réseau routier systématiquement organisé en quadrillage. D'innombrables

restaurants et boutiques, particulièrement dévoués à la mode, jalonnaient les trottoirs cimentés qui longeaient cette grande allée.

Comme me l'avaient expliqué les trois conteurs, l'architecture de l'endroit se démarquait des autres villes par ses formes extravagantes et ses couleurs rappelant l'or. Un style inhabituel qui, toutefois, m'apparaissait familier. Les formes des toitures me rappelaient les courbes typiquement sudistes de la caravane de Kakimi. Les meubles visibles par les fenêtres s'apparentaient au mobilier de mon ancienne chambre. De là, je voyais toute l'influence que le Drakanitt apportait à la ville, principalement sur les structures et les fournitures de commerce.

Le palais de Kærine s'élevait sur une colline. Ses dimensions ne correspondaient pas du tout au château d'Holbus. Contrairement à ce dernier, il montrait un style plutôt sobre, mais toujours sudiste, et s'étendait sur toute la longueur d'un coteau.

Tout en menant Furon par la bride, j'observai mon plan et remarquai le tracé de Jaquot. Il menait tout près des murs de ce bâtiment monumental.

Chapitre XVI
Sadie Canalam

Paul, Wecto et Jaquot marchaient vers le bâtiment maître de la défense, endroit où les soldates passaient leurs nuits et où se cachait en grande partie l'arsenal de l'armée. Les bureaux des officiers se trouvaient à l'étage supérieur. Un seul escalier, décoré de vitraux datant des premières colonisations, permettait d'atteindre ce niveau.

Étant des célébrités locales, les trois conteurs d'histoires n'eurent aucune difficulté à négocier cet entretien dans le hall d'accueil, au rez-de-chaussée.

Tout en avançant dans le corridor, Paul exprima une inquiétude :

— L'un d'entre vous se souvient-il de la façon de saluer une capitaine ?

— Allons, répondit Wecto. Seuls les enrôlés doivent saluer leur supérieur. Nous pourrons nous présenter avec seulement une bonne poignée de main.

— Détrompe-toi, Wecto, le corrigea Jaquot. Ces manières s'appliquent au Drakanitt, particulièrement à Roc-du-Cap, mais les souvenirs des nombreuses visites chez le roi Docène ne doivent pas nous retirer de l'esprit les mœurs de la province où nous sommes nés.

Après s'être gratté la barbe, Paul s'essaya :

— Ne s'agit-il pas de placer notre main sur le cœur en répétant le vers : « *Dresser via del Signopora ki* » ?

— De l'angélique ? s'interrogea Wecto. Je ne vois pas comment ce langage aurait sa place ici. Effectivement, ce geste me revient à l'esprit, mais ne faut-il pas simplement se nommer au lieu de réciter des mots provenant d'un continent étranger ?

— Vous êtes tous dans l'erreur, annonça Jaquot. La main sur le cœur s'avère une salutation bienséante, mais l'on doit simplement dire bonjour à la capitaine.

— Je suis persuadé qu'il faut parler en angélique, s'obstina Paul. Il m'est déjà arrivé de croiser des soldats dans la rue. Ils saluaient un officier suffisamment fort pour que je les entende.

— Allons, Paul, contesta Wecto. Cette phrase n'a pas le moindre sens pour le simple citoyen qui n'a pas offert sa vie pour défendre la patrie.

Sans qu'aucun membre du groupe s'y attende, une femme revêtue d'une vareuse cuivrée, aux cheveux courts descendant en pointe sur son front, croisa leur chemin par un couloir perpendiculaire. Les trois conteurs la reconnurent aussitôt. Ils s'empressèrent de placer les mains sur la poitrine en récitant simultanément :

— Mon nom est Wecto !

— *Dresser via del Signopora ki* !

— Bien le bonjour, capitaine !

Sadie grimaça, n'ayant pas l'air de comprendre le numéro qu'on venait de lui jouer.

— Vous désirez ?

Un peu embarrassé, Wecto prit les devants et expliqua l'intention de son groupe :

— Nous requérons audience pour dénoncer une menace qui surviendra sans doute au couronnement du dirigeant.

Après les avoir examinés de la tête aux pieds, la capitaine dit :

— Hé ! Mais je te reconnais, toi… et toi, et toi aussi. N'êtes-vous pas les bouffons qui m'ont imitée au Pilgréon il y a trois semaines ? Sachez que je me trouvais dans la salle. Je n'ai pas apprécié la farce, et je ne m'habille pas comme vous le prétendez.

— Je vous l'assure : aucune malice n'a inspiré notre numéro ! Seulement, ces chemises à carreaux amenaient un vent d'exotisme dans notre…

— Nous ne sommes pas venus ici pour régler des différends concernant les goûts vestimentaires, le coupa Jaquot, mais bien pour discuter d'un sérieux problème qui pourrait mettre en péril des personnalités importantes du Continent-Coloré. Je vous prie, capitaine, d'entendre ce que nous avons à dire.

Sadie Canalam ferma les yeux un instant, puis souffla un grand coup. À voix plus basse, elle leur accorda l'entretien :

— Suivez-moi dans mon bureau. Tâchez d'être brefs et concis, pour une fois.

• • •

Confortablement assis dans des chaises neuves, Paul, Wecto et Jaquot révélèrent, pipes fumantes en bouche, les conclusions qu'ils avaient tirées sur le bateau de croisière. Les informations affluaient, et Sadie Canalam retranscrivait les points importants sur des papiers à l'aide d'une longue plume noire. Grâce à l'acuité de son regard, Wecto l'identifia comme étant une rectrice de ballustra. Évidemment, il le mentionna :

— Cette longue plume avec laquelle vous écrivez, provient-elle de la queue d'un ballustra ?

— Qu'est-ce que j'en sais, répondit-elle froidement.

Wecto, à court de verve, remit la pipe dans sa bouche et son regard se tourna vers la fenêtre.

La capitaine compléta ses notes, rangea ses instruments dans les tiroirs et croisa les bras sur son espace de travail.

— Nous verrons ce que nous pouvons faire.

— Quoi ? lança Paul. Nous parlons d'un sérieux problème, capitaine. Ne serait-il pas préférable d'élaborer un plan ?

— Depuis quand vous prenez-vous pour des stratèges militaires ? J'ai l'intention de me préparer, mais je le ferai avec mes officiers.

— Croyez-vous posséder suffisamment d'information pour gérer cette situation ? demanda Wecto.

Sadie reprit ses notes et les parcourut une seconde fois.

— Les détecteurs de magie vibrent dans le quartier sud-ouest, à l'opposé du palais. Nous scruterons la zone et trouverons Shnar bien avant que Riuth ne le fasse. La cité est en sécurité entre nos mains.

Les trois conteurs s'observèrent, dubitatifs.

— Quelque chose à ajouter ? s'informa Jaquot auprès de ses deux amis.

Ils répondirent par la négative.

— Bien, reprit-il. Nous vous laissons à vos affaires en vous souhaitant du succès dans vos opérations.

— Au revoir.

Les visiteurs saluèrent la capitaine, tout en hésitant, cette fois aussi, sur les mots justes à employer. En fin de compte, ils décidèrent de se retirer en silence et refermèrent gentiment la porte derrière eux.

• • •

Cinq minutes plus tard, on frappa au bureau de Sadie Canalam.

— Entrez… lança-t-elle.

La poignée de la porte tourna. Une femme pénétra dans la pièce, vêtue d'indigo de la tête aux pieds et portant le sigle argenté des Artis'Téming autour du majeur droit.

— Viko, te voilà. J'attendais ton retour. Assieds-toi.

La jeune prédatrice prit place sur un siège encore chaud.

— Les kajuvârs s'amènent en ville, annonça-t-elle d'un ton inquiétant. J'en ai repéré six sur le traversier en partance d'Adyn.

— Quelle concentration dans leur sang ?

— Entre huitième et pur-sang, je ne saurais dire précisément.

— Viennent-ils aider la Guilde du Simulacre ?

— Les démons ne sont pas assez stupides pour se ranger avec ceux qui « aident » le *Kefcheth Heina Lenapoo*. Je crois, au contraire, qu'ils empruntent cette voie pour atteindre la rébellion.

Après que Viko eut prononcé ces mots, Sadie se leva, ouvrit le tiroir supérieur de son scriban et y retira deux feuilles de papier jauni. Elle les déposa sur son bureau. Il s'agissait des avis de recherche concernant Shnar et Riuth, déployés par la couronne d'Holbus depuis plusieurs mois.

— Ce soir sera le grand soir, prononça Viko dans un soupir. Laissons-les se réunir. Avec de la chance, nous pourrons tuer père et fils en même temps. Ainsi, tout serait enfin terminé.

Chapitre XVII
La maison Moranoir

Je me trouvais devant l'imposant portique de la demeure des Moranoir. Cette habitation glorieuse, à la toiture dorée, me rappelait la demeure secondaire de Shnar où j'avais vécu pendant une semaine entière. Cette fois, je dus confier Furon au palefrenier de la famille avant d'obtenir le droit de m'aventurer vers le porche vertigineux. Un peu hésitante, je cognai l'anneau de fer contre le bois lustré et j'attendis une réponse.

Rien.

Je voulus recommencer, mais la porte s'entrebâilla. Un homme dans la trentaine, vêtu d'un uniforme de domestique, m'aborda :

— Bonjour ! Vous désirez ?

— Je voudrais rencontrer Mathias Moranoir.

— Il est occupé. C'est à quel sujet ?

— Je dois lui parler à propos du couronnement. C'est de la plus haute importance.

— Attendez un instant, je vais revenir.

Il referma la porte. Mon sursis fut bref : contrairement à ce que j'avais prédit, on m'invita à entrer après une minute.

À l'intérieur, le serviteur me demanda d'enlever mes chaussures. J'obéis tout en observant les deux statues de nus féminins qui côtoyaient trois portes décorées de moulures lustrées. Près des imposantes appliques avec des chandelles dévorées par de petites flammes, on avait agencé des plantes exotiques le long des murs, sur des guéridons en marbre.

Une mélodie de clavecin mettait de l'ambiance dans ce vaste hall d'entrée. L'air provenait du balcon au deuxième étage, là où les énormes fenêtres de droite se terminaient en arc d'ogive.

— Suivez-moi là-haut. Le duc se trouve dans la salle de musique. Il désire toutefois que vous attendiez la fin de sa répétition avant de le rencontrer. Ce sont là ses instructions.

J'approuvai et montai doucement les marches derrière le domestique. Les notes de l'instrument devinrent plus claires. La musique m'apaisa. J'appuyai ma main contre la rampe froide du balcon et observai la demi-douzaine de toiles qui ornaient le mur à ma

gauche. De l'art abstrait, pour la plupart. Mon premier réflexe fut de les comparer aux anciennes œuvres de Mosarie. Ma mère ne peignait jamais ce genre de représentations, excepté ce jour où son pinceau s'était emporté pour produire cet énigmatique tourbillon bleu.

En approchant mon nez des toiles, je remarquai la signature « Samocure Moranoir ».

Quoi ? pensai-je. *Après avoir échoué dans la danse, il s'est tourné vers la peinture ?*

De l'autre côté de la porte, le claveciniste fit trois montées, puis termina sa composition par une longue descente rythmée. Le silence revint ensuite. Le serviteur de la maison en profita pour frapper.

— Oui, oui, entrez, lança une voix gutturale.

On m'ouvrit la porte et j'avançai lentement, un peu gênée. Cette somptueuse pièce dédiée à la musique était éclairée par trois fenêtres, très hautes et ornées d'armatures de fer déployées en rayons de soleil. D'épais rideaux orange en caressaient les bords.

Assis sur un banc recouvert de velours, un homme grisonnant, portant une barbe courte et clairsemée, fermait le volet supérieur de son instrument. Tout en rattachant les trois boutons de sa veste, il m'accueillit dans son antre.

— Bonjour et bienvenue dans l'humble demeure des Moranoir. Que puis-je faire pour vous ?

— Je vous remercie de me recevoir.

— Allons, c'est la moindre des choses.

Mathias Moranoir ne correspondait en rien à mon idée préconçue de lui. M'attendant à un dirigeant grincheux et pressé, je me retrouvais devant un musicien placide au visage illuminé d'un splendide sourire.

— Davide m'a informé que vous souhaitiez me parler à propos du bal. Au fait, pourrais-je connaître votre nom ?

— Je m'appelle Alégracia.

Ses yeux s'arrondirent à l'évocation de ce nom.

— N'êtes-vous pas la jeune danseuse qui a jadis travaillé pour mon cher ami Okliarre, quelques années auparavant ?

Mon cœur tressauta. *Comment, après tout ce temps, peut-il se souvenir de mon nom ?* songeai-je. *Il va certainement me mettre à la porte, puisque j'ai volé la place de son fils.*

Hésitante, je répondis par la positive.

— Mon fils Samocure m'a souvent parlé de vous.

— Ah oui ? Que disait-il ?

Je ne m'attendais pas du tout à cette révélation :

— Il a longtemps loué votre grâce dans la danse et votre force de caractère. Combien de fois m'a-t-il répété qu'il regrettait de ne plus vous côtoyer…

Je n'en croyais pas mes oreilles. Était-ce un mensonge éhonté ou une vulgaire moquerie ?

— Vous êtes venue ici pour lui rendre visite ? continua-t-il.

— Euh… oui, entre autres.

— Excellent !

Une voix masculine et lointaine retentit à partir de l'étage inférieur, au-delà du balcon.

— Mathias, j'ai enfin réussi à tout mettre !

— Parfait, je descends, lui renvoya ce dernier.

Il baissa le ton.

— Profites-en pour aller le rencontrer. Tu le verras dans sa tenue de soirée avant tout le monde. Suis-moi.

J'obéis, toujours habitée par le doute.

De retour sur le plancher de marbre, nous passâmes entre les deux statues de bronze pour aboutir dans une pièce étroite, où un énorme miroir au cadre de cuivre régnait en tyran sur les autres meubles. S'observant dans la glace, un jeune homme d'à peine mon âge, à la chevelure châtaine minutieusement disciplinée sur le côté, ajustait son collet. Il se retourna au moment où son père franchissait le seuil de son antre.

— Alors, ce Lira-Cari tout neuf n'est-il pas splendide ? s'exclama-t-il en toute fierté, en montrant le magnifique habit aux couleurs de la province.

Les yeux de Samocure scintillaient de complaisance. Toutefois, son large sourire fondit au moment où son père corrigea ses méthodes d'habillement.

— Peut-être le serait-il, répliqua ce dernier, si tu n'avais pas enfilé ta chemise à l'envers.

Il s'observa de nouveau dans la glace :

— Vraiment ?

— Bien sûr ! Regarde : on peut voir toutes les coutures.

— Au fait, qui est cette fille derrière toi ?

— Tu ne le devineras jamais !

— Je ne le devinerai pas, effectivement.

— Je te présente Alégracia.

Samocure cessa de déboutonner ses vêtements. Sans quitter le miroir des yeux, il dit :

— Je ne te crois pas.

— Ah non ? Pourquoi te mentirais-je ?

— Pour me jouer un tour.

— Vraiment ?

— Depuis des semaines, tu te démènes pour me trouver une accompagnatrice à mon couronnement. Je te le répète : aucune demoiselle de Kærine ne possède assez d'esprit pour s'y présenter à

mes côtés. Qu'importe l'image suscitée par mon célibat, j'irai seul, un point c'est tout.

— Je le jure ! Elle prétend être celle que tu as connue dans ton enfance.

— Amène-la, alors.

Doucement, je contournai Mathias. Lorsque Samocure m'observa enfin, il ouvrit la bouche de béatitude et se figea sur place. Il m'avait reconnue, car on ne voyait pas une chevelure colorée comme la mienne à tous les coins de rue.

— Tu peux retourner à ton clavecin, Mathias, dit-il. Je voudrais lui parler en privé.

— Bien entendu, accorda son père tout en se dirigeant vers le couloir.

Une fois seule avec mon ancien collègue de spectacle, je me préparai à recevoir une myriade d'insultes de toutes les couleurs, et ce, dans toutes les langues connues. Samocure m'observa dans les yeux, puis baissa le regard, tout cela d'une façon fort curieuse. Au lieu de hurler de façon hystérique, il parla d'une voix embarrassée.

— Je m'excuse.

— Quoi ?

Je soufflai ce mot par mégarde, tellement je fus surprise.

— Puisque tu es devant moi, je dois te faire cet aveu. Je suis désolé. Par ma faute, Okliarre t'a jetée hors de la troupe. J'ai agi en idiot. Ton talent surpassait le mien; tu méritais ma position.

— Allons, cela fait si longtemps.

Je cherchai mes mots.

— Toutes ces anicroches sont oubliées, mentis-je.

Le jeune Moranoir déboutonna sa chemise, en retourna méticuleusement les manches pour ensuite l'enfiler de nouveau. L'espace d'une seconde, je pus voir ses muscles tout en relief.

— Qu'advient-il de toi ? me demanda-t-il en montrant l'ombre d'un sourire. Pratiques-tu toujours la danse ?

— Plus vraiment. Ces temps-ci, je rôde… entre la Vallée-Rouge et ici, à la recherche d'anciens compagnons.

— Je n'ai pas été difficile à trouver, non ?

Je gloussai devant cette réplique.

— Pas vraiment. Alors, tu deviens duc ce soir ?

— Oui… Veillée ennuyante en perspective.

— Pourquoi dis-tu cela ?

Tout en terminant d'ajuster ses vêtements, il se confessa :

— Mon père désire me modeler selon ses désirs. D'abord, il veut faire de moi un artiste de la danse, ensuite il paye les meilleurs talents de la province pour m'apprendre à peindre et à jouer du piano et, finalement, il me commande des vêtements selon ses propres

préférences. Ce bal représente l'apogée de sa vantardise. « Voyez mon fils, le nouveau duc ! Voyez comme il est talentueux ! » Je peux déjà m'imaginer l'entendre. La honte…

— Mais ne seras-tu pas fier de ton nouveau titre ?

— Cette tradition n'est qu'une belle illusion pour le peuple. On croit qu'en plaçant la jeunesse à la tête des gouvernements, on encourage le renouveau. Je t'assure du contraire. Même duc, je devrai me soumettre à l'autorité parentale. Tant que Mathias et Sarelline Moranoir vivront, ils resteront les véritables dirigeants du Plateau-Doré.

Samocure se retourna une nouvelle fois vers le miroir.

— Étant fils unique, je me retrouve condamné à porter cette couronne.

— Il y a pire dans la vie, tu sais.

— Il y a mieux, surtout.

Soudain, nous entendîmes Mathias crier du haut du balcon :

— Tu te dépêcheras, Samocure. Nous devons rejoindre ta mère au Pilgréon avant l'heure du dîner.

— Oui ! Laisse-moi le temps de remettre mes vêtements !

— Tu es pressé, dis-je tout en reculant vers la sortie. Je te laisse donc vaquer à tes affaires.

— Attends !

Tout en revenant vers moi, il me proposa :

— Tu voudrais m'accompagner, ce soir ? Nous n'avons pas pu discuter longtemps, mais, à deux, l'événement serait moins pénible.

— Euh… je… oui, pourquoi pas ? Mais comment veux-tu que je m'habille ? Je n'ai rien d'autre à mettre que ces vieux vêtements.

— Ne t'inquiète pas pour ça. Adèle Schernivale est l'amie de notre famille depuis des années. Rends-toi à Lira-Cari et choisis la plus belle robe. Dis-leur que je m'occupe de payer, peu importe le montant. C'est la moindre des choses pour me faire pardonner.

— Et où se rejoint-on ?

— Tu devras me trouver là-bas. Je suis désolé, ce serait trop compliqué de revenir ici. Ça te dérange ? Je te ferai bien sûr ajouter à la liste des invités.

Étant peu familière avec les protocoles pour ce genre d'événement, je me contentai de mémoriser les directives et de les approuver.

— Présente-toi au palais de Kærine au coucher du soleil, dit-il en attachant ses souliers. Ensemble, nous pourrons passer une soirée agréable.

— Splendide !

— À ce soir.

À grande vitesse, il signa un papier pour ma robe et déguerpit aussitôt. Je le saluai et me retirai vers le hall. J'y rencontrai Mathias

qui descendait les marches du balcon. Après l'avoir salué de la main, je sortis et Davide referma la porte derrière moi. Je me rendis à l'écurie et demandai au palefrenier s'il pouvait héberger mon cheval jusqu'au lendemain. L'homme moustachu me dit qu'il prendrait un grand plaisir à traiter Furon aux petits oignons.

Vraiment, je craignais que ce cheval ne devienne gâté, à la longue.

Chapitre XVIII
Lira-Cari

Sur le Continent-Coloré, la province du Plateau-Doré se trouvait la plus au sud. Sa forme arrondie brisait la ligne de la côte méridionale, comme si elle tentait de se détacher des terres pour rejoindre son voisin d'en dessous, le Drakanitt. Cette position géographique devait expliquer pourquoi la chaleur atteignait un seuil étouffant dans l'ancienne capitale.

Le soleil reluisait de tous ses feux; ses rayons apaisaient les muscles tendus de mon visage. Le long du chemin pavé, je distinguais les nombreux marcheurs du centre-ville à travers les ondoiements calorifiques.

Tout en m'essuyant le front avec ma manche, je repensai à l'objectif que nous nous étions fixé la veille, sur le bateau de croisière. J'avais fait exactement le contraire. Au lieu d'alerter le duc de Kærine à propos du danger imminent qui planait sur sa ville, je m'étais contentée d'accepter l'invitation de Samocure pour me retrouver sur place en cas de complication. J'espérais que les trois conteurs d'histoires avaient connu un meilleur succès dans leurs démarches auprès de la capitaine Sadie Canalam. Je me sentirais alors moins coupable.

Un groupe de marcheurs s'amenait dans ma direction, sur mon trottoir. Cinq personnes le composaient, soit deux hommes et trois femmes. Ils avaient tous une tenue foncée, presque noire. Contrairement aux autres passants, ils me troublèrent dès le moment où je les aperçus. Celui qui ouvrait la marche, un gaillard aux sourcils étonnamment sombres, posa son regard sur moi et je frissonnai.

J'eus l'impression de connaître ces mystérieux promeneurs depuis longtemps.

Quand nous nous croisâmes, le premier posa sa main grêle sur mon épaule et m'arrêta. Il écarta ses cheveux trempés de sueur pour dégager son front.

— Attends une minute, me murmura-t-il, comme s'il ne souhaitait pas se faire entendre par les autres citadins. Dois-tu prendre le bateau comme nous ?

— Le bateau ? Je viens d'en descendre.

— Tu veux dire… pour toi, Kærine est une destination et non une escale ?

— Exactement. Où voulez-vous en venir ?

L'homme aux gros sourcils se tourna vers sa compagne de droite. Je la reconnus comme étant la gagnante du tournoi d'échecs, l'événement qui avait eu lieu durant la traversée du fleuve. Il lui dit :

— C'était bien elle, sur le bateau ?

— Qui d'autre ? répliqua la blonde au teint aussi pâle que les rares nuages qui parcouraient le ciel.

Le meneur s'adressa de nouveau à moi.

— Ce signe t'est-il familier ? susurra-t-il tout en déployant le côté gauche de sa veste pour me dévoiler un logo brodé.

— Je ne crois pas, non, répondis-je tout en n'arrivant pas à savoir où cet interrogatoire mènerait.

Les cinq s'observèrent et chuchotèrent. Enfin, la blonde parla d'une voix plus forte :

— Elle ne continue pas le voyage. Avertis-la tout de même du danger.

Celui avec les gros sourcils reposa sa main sur mon épaule.

— Fais attention. Aujourd'hui, la ville grouille d'Artis'Téming. Il serait sage, pour toi, de rester discrète et d'éviter les lieux fréquentés.

Le groupe s'éloigna dans la rue, me laissant seule. Des dizaines de questions envahirent aussitôt mon esprit. Pourquoi m'alerter de la présence de chasseurs de démons dans les alentours sans savoir ce que j'étais réellement ? Ou peut-être l'avaient-ils deviné…

J'eus l'impression que je n'allais pas tarder à revoir ces mystérieux voyageurs.

• • •

Je me rendis en vitesse au palais de Kærine pour être présente au

rendez-vous avec les conteurs d'histoires. De loin, cette structure paraissait moyennement haute, comme j'avais encore le souvenir du château d'Holbus en tête. Mais une fois au pied des murs qui s'élevaient au moins sur six étages, mon idée changea immédiatement.

Des chevaux harnachés de carrioles traversaient une immense arche de pierre qui donnait accès aux jardins intérieurs, eux-mêmes sillonnés d'un joli pavé de pierres. Alors que je franchissais la ligne d'ombre sous l'enceinte, une gardienne en cuirasse dorée me souhaita la bienvenue au château. Je lui demandai poliment où se trouvait l'entrée. Au lieu de répondre, elle m'escorta devant les doubles portes principales et, en ouvrant un battant, elle me dévoila le somptueux hall d'accueil.

La décoration intérieure de ce prestigieux hôtel m'éblouit par son luxe. Autour du tapis hexagonal orné de motifs sudistes, six colonnes s'élevaient jusqu'au plafond en forme de dôme, lui-même divisé en six sections où étaient peintes des scènes d'apparence historique. Sur des tablettes accrochées au mur, des pièces de vaisselle argentée étaient présentées comme des œuvres d'art. Je n'osais demeurer trop près de celles-ci par peur de les accrocher et de les briser.

Je m'aventurai dans un couloir où on avait disposé des meubles antiques le long des murs pour tenter de retrouver mes amis.

Dans une pièce voisine, sous l'éclairage chaleureux fourni par dix fenêtres verticales, une trentaine de citadins se servaient à même un buffet de fruits qui reposait sur une table nappée. Je reconnus Wecto qui choisissait méticuleusement ses tranches d'oranges.

Lorsque je voulus le rejoindre, un portier m'arrêta pour connaître mon nom. Je lui répondis sans rouspéter, et ce dernier m'informa qu'un certain Jaquot avait acquitté la somme requise pour mon dîner. Il pointa la table où l'historien savourait la fumée de sa pipe, accompagné par Paul.

Des parfums de cuisine estivale éveillèrent mon appétit.

Une fois près de mes amis, je me tirai une chaise.

— Rebonjour, Alégracia, me dit Paul, tout sourire. Splendide journée, n'est-ce pas ?

— Effectivement, il fait si chaud. Nous sommes mieux à l'intérieur du palais.

— Si tu as faim, ne te gêne pas pour te servir, me suggéra-t-il en pointant le buffet froid.

Je me rendis près de cette longue table, pris une assiette et l'emplis de pommes – fruit curieusement hors saison –, de fraises, de quelques tranches de pain grillé. Quand je revins près des conteurs, Wecto dégustait déjà son repas.

Avant d'entamer le mien, je commençai la discussion :

— Alors, comment s'est déroulé votre entretien ?

Les trois s'observèrent, attendant que l'un prenne l'initiative de tout raconter. En fin de compte, Wecto prit la parole :

— Cela s'est passé… plutôt bien. Nous les avons avertis du danger, en bons citoyens.

— Annuleront-ils la soirée ?

— J'en doute fort, répondit Paul, le visage perdu dans un nouveau nuage de fumée. Sadie Canalam prétend être en mesure de capturer les malfrats avant le bal.

— L'en croyez-vous capable ?

— Encore une fois, j'en doute. D'autre part, les intentions réelles du prince sont uniquement des spéculations, pas vrai ? Nous ignorons toujours la véritable raison de la présence de Shnar à Kærine, et encore, s'il s'agit bien de lui.

— Bien parlé, commenta Jaquot avant de siroter sa tasse. Et vous, Alégracia, à quoi ressemblait votre visite chez les Moranoir ?

— Ce fut étrange. Je ne m'attendais pas à autant de courtoisie. Samocure a tellement changé…

— Je vous le disais bien : ce jeune homme a grandi.

— Je veux dire, il a changé dans sa façon d'être. Il était poli et même… aimable. Nous avons discuté un moment. Il m'a raconté que le couronnement de ce soir ne l'enchantait pas, bien au contraire. Et… il m'a même invitée pour l'y accompagner.

— Vraiment ? s'exclama Jaquot, incrédule.

— Merveilleux ! renchérit Wecto. Crois-en mes paroles, cette soirée sera…

Mémorable, je sais, me dis-je intérieurement.

Les fraises juteuses prenaient toute la place dans mon assiette. Je les dévorai une par une.

— Vous savez où se trouve Lira-Cari ? dis-je la bouche à moitié pleine.

— Évidemment, se hâta de répondre Wecto. Cette impressionnante maison de couture se trouve dans l'enceinte du palais, un peu avant la Tour-Pâle. Mais pourquoi cette question ? Tu souhaites aller t'y habiller ?

— Tes moyens devront être à la hauteur, prononça Jaquot, en croyant me désillusionner.

Une fois mon pain avalé, je montrai le papier laissé par Samocure :

— Le futur duc m'a offert de payer ma tenue de soirée, et ce, peu importe le prix !

— Ah, ça non ! reprit Jaquot. Je n'y ajouterai guère foi ! Impossible !

— Pourquoi donc ?

— Jamais de ma vie je n'ai rencontré de pire garnement que ce petit diable de Samocure.

— Je vous le jure : il a tellement changé. Je parierais qu'il est maintenant plus grand que vous, Wecto. Et il a laissé sa vie d'enfant derrière lui, comme c'est le cas pour moi. Je crois qu'il fait preuve de bonne volonté.

— Alors, qu'attendons-nous ? s'exclama Wecto en se levant. Hâtons-nous d'aller trouver la plus belle des robes ! J'adore magasiner des vêtements !

— Ça, grinça Jaquot en fronçant les sourcils, je le sais depuis longtemps.

• • •

Une fois que tous furent rassasiés, Wecto se recoiffa de son chapeau à plume et nous guida à travers les couloirs luxueux du palais de Kærine. À chacun des embranchements, nous retrouvâmes un énorme lustre qui scintillait grâce aux chandelles placées autour de ses branches de cristal.

Après que nous eûmes monté deux étages dans l'escalier principal, Wecto me désigna l'entrée de la maison Lira-Cari. L'arche de bienvenue permettait d'admirer, même de l'extérieur, le vaste choix de vêtements offerts, allant des accoutrements minimalistes aux prestigieuses tenues de soirée, en passant par les vestes d'hiver et les pyjamas colorés.

La surface de vente s'étendait sur presque le quart du palais. Deux balcons la surplombaient. L'éclairage plafonnier répandait une aura somptueuse et dorée sur tous les magnifiques habits proposés par la maison.

Après avoir franchi le seuil, je me figeai devant ces pures œuvres d'art, le visage illuminé de mille merveilles. Wecto, quant à lui, me tira hors de ma transe en me demandant :

— Alors, de quelle saveur est la robe de tes désirs ?

Encore subjuguée par la splendeur des lieux, je répondis :

— Euh… je n'en ai pas la moindre idée.

Venant de nulle part, une femme dans la quarantaine, frisée et portant un attirail de bijoux reluisants, s'amena vers nous en s'exclamant :

— Ah ! Wecto ! Quel plaisir de vous revoir !

Elle marchait en faisant de tout petits pas. D'épaisses couches de produits cosmétiques recouvraient son visage pour le rendre mat.

— Et moi de même, chère Adèle.

— Vous recherchez une nouvelle tenue de spectacle ?

— Figurez-vous que je ne viens pas magasiner pour moi, mais que j'accompagne cette jeune fille. Elle n'attend que vos recommandations.

— Oh ! Quels jolis cheveux ! s'étonna la dame en touchant une de

mes mèches. Quelle teinture utilises-tu ?

— Aucune. C'est ma couleur naturelle.

— Sublime… Et quel regard tu as ! Certes, tu dégages une aura exotique, douce beauté.

— Mon nom est Alégracia. Je… cherche une tenue convenable pour le couronnement qui aura lieu ce soir.

— Ma foi ! Tu te trouves au bon endroit ! Les allées de cet établissement regorgent des plus splendides robes de tout le Continent-Coloré. Notre collection possède un si grand prestige que même les membres de la famille royale s'habillent dans mon antre.

— Par où dois-je commencer ?

Adèle Schernivale claqua trois fois des doigts. Peu après, deux jeunes hommes athlétiques, au torse nu, l'un blond et l'autre noiraud, arrivèrent auprès d'elle et croisèrent les bras en lançant des regards séducteurs.

— Avec Taris et Milborne, je t'aiderai à dénicher la robe qui conviendra à tes attraits. Suis-moi.

Alors que Wecto s'apprêtait à nous suivre, Adèle se retourna et s'opposa :

— Ah non, Wecto ! Vous devez nous attendre à la sortie, sans quoi vous n'aurez aucune surprise.

— Évidemment, chère amie, accorda-t-il tout en reculant vers ses deux compagnons.

De ce pas, nous nous enfonçâmes dans les allées qui débordaient d'habits pour tous les goûts imaginables.

• • •

Une fois que nous fûmes arrivés dans l'allée de gauche, où d'innombrables vêtements pendaient sur des cintres dorés, Adèle écarta quelques morceaux en réfléchissant. Elle recula pour mieux visualiser, puis elle déroula une longue bande pour prendre mes mensurations.

— Vous gardez la forme, devina-t-elle. Quelle taille admirable.

Ses deux accompagnateurs masculins approuvèrent d'un signe de tête.

— D'abord, j'aimerais vous montrer ce fourreau en soie, une nouveauté de l'année. Tenez, voici le modèle bleu étincelant. Je crois que c'est celui qui vous conviendrait le mieux.

Je le pris et l'observai de tous les côtés; j'aurais préféré voir quelques motifs sur le tissu. D'ailleurs, la robe paraissait mince et étouffante. Je n'eus guère le courage de l'enfiler et j'exprimai mon refus, gênée comme il était possible de l'être.

— Aucun problème ! me lança Schernivale, déjà en route vers une

nouvelle allée. Suivez-moi sur le premier balcon, une robe vous y attend !

Derrière moi, Taris me parla d'une voix basse :

— De toute évidence, vous resplendirez, peu importe sur quoi s'arrêtera votre choix.

— Ouais, continua Milborne en hochant la tête.

Tout en doutant un peu de la sincérité de cette flatterie, je rattrapai Adèle. Ses deux laquais me suivirent.

Après avoir gravi un escalier recouvert de tapis ambré, nous arrivâmes sur le premier balcon : une section entièrement dédiée aux habillements luxueux et féminins. D'un côté, on retrouvait des marchandises qui, selon Adèle, convenaient à une clientèle plus âgée, mais de l'autre, je remarquai de pures merveilles reluisant sous l'éclat des lustres.

Accrochées sur le mur, juste en dessous des fenêtres en demi-lune, les dizaines de robes mises en valeur attendaient que je les enfile. La première, aux nuances d'or et scintillante comme si on l'avait saupoudrée de poussière cristalline, était garnie de dentelle au niveau des épaules et d'un ruban bouclé autour des hanches.

— Puis-je essayer celle-ci ? demandai-je.

— Cette tenue n'est-elle pas trop enfantine pour une jeune femme de votre âge ? remarqua-t-elle avant de la décrocher à l'aide d'une perche.

J'ignorais tout des tendances et des exigences de la mode. La saisissant quand même, je l'emportai dans la salle d'essayage et tentai de la revêtir. Quand j'eus accompli cette épreuve, je me rendis compte que je suffoquais dans ce vêtement étriqué. Tout était trop mince, tellement que je me demandais si les coutures n'allaient pas déchirer d'un moment à l'autre.

En m'observant dans le miroir, je compris pourquoi j'avais arrêté mon choix sur ce morceau : il partageait de nombreuses similarités avec les robes de ma tendre enfance. Pendant mes quatre années d'exil, l'idée que je grandissais ne m'était venue à l'esprit qu'à mes anniversaires et à quelques autres occasions. Le reste du temps, je me croyais encore une enfant. Le long et fastidieux entraînement de Daneruké avait occulté mon passage à l'adolescence.

— Alors, le tout vous convient-il ? énonça poliment Adèle de l'autre côté.

Contemplant mon reflet dans la glace, je pris finalement la décision de laisser ces temps enfantins derrière moi. D'accepter enfin d'être… normale, civilisée et radieuse comme jamais.

— Vous aviez raison. Ce vêtement ne me va pas.

— Montrez-le tout de même.

Je sortis de l'espace restreint et avançai timidement devant Adèle.

Ses deux mâles étoffés me contemplaient, les bras croisés. En m'examinant, le noiraud me fit cette remarque :

— Style trop jeune, effectivement. Il faut davantage de féminité.

— Hmm… non, conclut l'autre en se touchant le menton.

Convaincue, je retournai me départir de cette tenue et revins de nouveau devant les autres vêtements.

Après avoir dit « non » aux six propositions suivantes, je m'arrêtai devant un ensemble en deux pièces, composé d'une camisole olivâtre dotée d'une seule manche. Elle était décolletée, moulante et se séparait en « V » inversé au niveau du nombril. Sur un cintre juste en dessous, une longue jupe chamois montrait de nombreux motifs fleuris, entremêlés avec de minuscules étoiles blanches. Le tout venait avec un bandeau et un collier en tissu d'où pendait, par-derrière, un long voile transparent qui descendait jusqu'à mi-cuisse.

— Et ça ? prononçai-je fébrilement.

Adèle Schernivale le décrocha avec son instrument inusité. De retour dans la salle d'essayage, je m'empressai de tout revêtir.

Quand j'eus terminé, j'observai le miroir et fus foudroyée de surprise en admirant ma nouvelle apparence. Je ne sentais plus la moindre trace d'enfance dans ce magnifique reflet, à la fois enchanteur et élégant. Avec le col échancré, on pouvait facilement contempler mon précieux bijou. Ma décision était prise avant même de montrer le tout à mes accompagnateurs qui attendaient près de la rampe.

— Quelle allure ! s'exclama la tenancière de la maison. Cette tenue vous va à merveille !

— Magnifique, enchaîna Taris avec un regard approbateur.

— Oh ! oui ! souffla Milborne, admiratif.

Je me retournai une dernière fois vers la glace et gloussai de satisfaction, tout en imitant des pas improvisés de danse.

— Alors, je la choisis.

— Oh, mais attendez ! s'objecta Adèle en levant la main. Vous n'êtes pas curieuse ? N'avez-vous pas envie de passer l'ultime test ?

Mystérieusement, elle porta la main à sa ceinture et y saisit une tige argentée, cachée sous sa tunique. Recouverte de petites gravures, cette fine baguette en argent se terminait en une petite sphère de vitre, prisonnière entre les doigts d'une main féminine.

Tout en se rapprochant, elle garda cet instrument pointé vers moi, à bout de bras.

— Un détecteur de magie ? demandai-je, intriguée.

Schernivale continua à avancer jusqu'à ce que la boule émette un son cristallin et clair, qui s'amplifiait à chacun de ses pas. Puis, en s'immobilisant, elle laissa siffler la note pendant quelques secondes.

— Les pierres d'émaglorole ne mentent jamais, conclut-elle.

Elle rangea la baguette d'argent et m'annonça avec un sourire presque ridicule :

— Ça fera quatre cent trente jaunars.

• • •

Adèle accepta de remettre la facture à Samocure Moranoir. Je remis mes anciens vêtements et rejoignis les trois conteurs devant l'entrée.

— Alors, me demanda Wecto, comment s'est déroulée cette séance de magasinage ?

— J'ai adoré. Il y avait tellement de choix !

— Accepterez-vous de nous montrer le contenu de votre paquet Lira-Cari ?

— Pas question ! m'objectai-je amicalement. C'est pour ce soir !

— Elle a raison, approuva Jaquot. Laissons durer le suspense jusqu'à l'heure du bal.

Nous redescendîmes au rez-de-chaussée et retournâmes dans les rues encombrées de l'ancienne capitale. Pour passer le temps jusqu'à la grande heure du couronnement, les conteurs me firent visiter la ville de fond en comble. Évidemment, une seule journée ne pouvait suffire pour explorer toutes les splendeurs de la cité.

Chapitre XIX
Le grand soir

Il restait seulement quelques minutes avant le coucher du soleil. À l'intérieur de la chambre louée par les trois conteurs d'histoires, je tentais d'enfiler ma tenue de soirée achetée à Lira-Cari. Mes compagnons m'avaient quittée une demi-heure plus tôt pour me permettre d'enfiler ma nouvelle robe en toute tranquillité. J'éprouvai davantage de difficulté à m'habiller que dans la boutique, probablement à cause d'une nervosité toute nouvelle.

J'attachai le bandeau autour de ma tête et la fastidieuse opération se termina ainsi. Avant de quitter la chambre, j'en profitai pour utiliser la trousse de maquillage offerte par Adèle lors de mon achat, en quelques applications discrètes. Je m'observai une dernière fois dans le miroir et souris de satisfaction.

Je descendis l'escalier et j'aboutis dans le hall d'accueil du palais de Kærine. Des dizaines d'invités arrivaient par l'entrée principale du château et se dirigeaient vers la salle de bal, endroit où se tenait la soirée du couronnement. En essayant de ne pas trop attirer l'attention, je me joignis au groupe et me laissai guider jusque dans un passage obscur au plafond bombé. Des deux côtés, accrochés aux murs, on avait disposé une série de détecteurs de magie. Ils renvoyaient des sifflements aigus, alors que la prestigieuse assistance progressait vers des doubles portes. Une dame fulmina devant le silence des instruments. Son accompagnateur voulut la calmer en lui expliquant que ces temps-ci, les détecteurs se comportaient de façon inhabituelle.

Avant que les invités puissent accéder à l'aire où se déroulait la réception, un valet demandait le nom de chacun des arrivants, puis vérifiait dans son registre.

— Je suis Alégracia, lui appris-je une fois devant lui.

— Alégracia… ? prononça-t-il en ayant l'air de vouloir une réponse plus complète.

— Je n'ai pas de nom de famille.

Le jeune homme retourna quelques fois ses papiers, parcourut les pages, pour enfin m'annoncer :

— Je suis désolé, vous ne figurez pas sur ma liste.

Je rougis. Samocure avait-il eu assez d'audace pour m'inviter à son

couronnement et ensuite commander à ses hommes de me refuser l'entrée au dernier instant ? Allait-il vraiment payer ma robe ?

— Pouvez-vous vérifier de nouveau ? demandai-je en bégayant.

Le portier reconsulta son registre depuis le début.

— Ah ! Veuillez m'excuser. Vous êtes dans les premières lignes, je suis navré.

De sa main droite, il ouvrit le battant.

— Passez une agréable soirée.

Tout en franchissant le seuil, je poussai un très, très long soupir de soulagement.

L'énorme et vaste salle de bal, bondée d'invités nobles, m'éblouissait à mesure que j'avançais. Les plus gros lustres du bâtiment – et probablement de tout le continent – décoraient un long plafond fait de boiseries alignées en quadrillés. J'y vis également une série de fenêtres d'où l'on pouvait admirer le clair de lune. Sur les murs, des alcôves vertigineuses avec des bordures de pierre étaient partiellement cachées par de longs rideaux à l'éclat d'albâtre, légers et lisses, qui descendaient jusqu'au plancher de marbre. Ce dernier était si propre qu'il reflétait les silhouettes diffuses de chaque invité.

Au fond, des instruments de musique tels un piano, des violons, une cithare et des tambours, dont la plupart reposaient sur des supports, attendaient d'être utilisés au moment opportun.

Il devait y avoir autour de moi une foule d'invités aussi diversifiée qu'il existait de fleurs au Continent-Coloré. D'abord, je remarquai de petits groupes qui portaient des teintes associées à chacune des provinces. Peut-être était-ce les différents dirigeants du pays, accompagnés de leurs subalternes. Parmi eux, dans une robe ample et olivâtre, je reconnus la duchesse des Bois-Verts qui m'avait déjà complimentée sur mes talents de danseuse. Tout autour d'eux, des bourgeois richement vêtus et minutieusement peignés conversaient, un long verre de vin noir entre les mains. Ces derniers se procuraient cette boisson à une table recouverte d'une nappe où le majordome du palais prenait plaisir à étancher la soif de ses hôtes. Près de lui, Paul, Wecto et Jaquot scrutaient la salle tout en se murmurant quelques plaisanteries.

La plupart des autres convives portaient des chemises dorées avec des pantalons noirs ou beiges. La coutume devait imposer cet habillement à certains, puisque je retrouvais ces uniformes chez plusieurs dizaines d'invités. Le style de ma robe devait produire un contraste étonnant à leurs yeux.

Je remarquai aussi plusieurs individus entièrement vêtus de noir. La plupart se tenaient en petits groupes isolés et se mêlaient rarement à la foule. Ils ne s'amusaient pas, ne buvaient pas et parlaient peu, se contentant d'observer la fête en tant que spectateurs silencieux. Le

capuchon qu'ils portaient leur camouflait presque tout le visage et leur longue toge en révélait très peu sur leur allure physique.

Un peu plus loin, Samocure m'aperçut et accourut vers moi. Il portait fièrement son Lira-Cari que j'avais eu la chance d'admirer plus tôt dans la journée, mais cette fois, avec la chemise à l'endroit.

Une fois devant moi, il m'examina de haut en bas avec admiration.

— Je savais qu'Adèle ferait de toi la plus élégante du bal.

— Merci, répondis-je timidement.

— Tu as attendu longtemps ?

— Je viens juste d'arriver. Je te cherchais parmi la foule.

— Oui, on étouffe, ici.

Il pointa le fond de la salle et ajouta :

— Nous pourrions nous débarrasser des formalités immédiatement, qu'en dis-tu ? Il y a certaines personnes à qui j'aimerais te présenter. Tu me suis ?

Le jeune Moranoir me tendit la main et je la pris immédiatement. Il me guida à travers les convives jusqu'à des membres de sa famille, des amis et même de simples connaissances. Je pus saluer convenablement tous ces gens sympathiques, mais seulement après avoir accepté les nombreuses louanges sur ma beauté et mon charme.

• • •

Ne s'éloignant jamais de la table des vins comme s'ils avaient le mandat de la protéger, les trois conteurs d'histoires buvaient à petites gorgées tout en discutant entre eux.

— Je viens d'apercevoir notre amie Alégracia qui tenait la main du futur duc, remarqua Paul.

— C'est incroyable comme le temps peut tout changer, continua Wecto. Je croyais que Samocure désirait faire payer la jeune danseuse pour le congédiement prématuré qu'il a subi.

— Tu crois qu'elle pourrait devenir la future duchesse ?

— Elle semble sur la bonne voie. Sans doute partageront-ils une danse tout à l'heure, pour que s'ensuive l'échange d'un baiser langoureux. Je commencerai dès demain à rechercher un nouveau chapeau pour assister au mariage.

— Tu te moques de moi, c'est ça ?

Les deux se tournèrent vers Jaquot. Ce dernier demeurait silencieux depuis quelques minutes.

— Ton regard est perdu dans la foule, lui dit Wecto. Qui cherches-tu, mon ami ?

— Personne en particulier. Le retard d'Izmalt me surprend, toutefois. J'aurais cru que le roi aurait été le premier à se présenter ici.

— Nous saurons assez tôt quand il fera son entrée. Nous parlons de l'homme qui a écrasé la rébellion.

Wecto s'arrêta pour prendre une gorgée. Pendant qu'il avalait son vin, il regarda Jaquot scruter les invités à son tour.

— Jaquot, vous commencez à m'inquiéter.

— Je me porte à merveille. Mais je remarque que nous avons de la très rare visite en cette soirée.

— Précisez.

— Vous voyez ces hommes vêtus de noir ? Ce sont nos voisins du sud.

— Cette couleur est à la mode au Drakanitt ?

— Depuis quelques années, les visiteurs sudistes s'habillent toujours en noir lorsqu'ils débarquent sur le Continent-Coloré pour un court séjour. Sans doute est-ce une manière un peu brutale de montrer qu'ils n'appartiennent pas à ces terres.

Sans observer Wecto, Jaquot envoya la main à un invité dans la foule.

— Je viens de reconnaître un vieil ami, confirma ce dernier. Dircamlain de Zinentel.

— Dircamlain ? L'écrivain drakanien ?

— Exactement. Peu de gens le savent, mais cet auteur est né dans notre bon Continent-Coloré. Nous avons étudié l'histoire ensemble. À l'époque, il était un véritable génie en matière de recherche sur les origines de toute chose. Si moi, je connais le passé comme le fond de ma poche, lui, il connaît le passé du passé avec la même expertise.

Jaquot cessa de parler lorsque son ancien compagnon, presque méconnaissable sous son capuchon serré, s'approcha de lui à petits pas.

Contrairement aux autres invités dans la salle, Dircamlain ne semblait pas avoir l'âme à la fête et aux excès. De ses yeux profonds et noirs, il regardait de gauche à droite de façon obsessive. D'ailleurs, il semblait éviter tout contact physique avec son entourage.

Une fois arrivé devant le conteur d'histoires, l'écrivain s'arrêta net, croisa les bras et haussa quelque peu le menton. Il observa Jaquot quelques secondes avant de prononcer ses premiers mots.

— Jaquot… souffla-t-il d'une voix faible et traînante, comme lorsque quelqu'un parle tout en bâillant.

— Dircamlain ! Heureux de vous revoir.

Le conteur allongea une main amicale vers le sudiste. Toutefois, ce dernier ignora la mesure de politesse, sans même sortir le bout des doigts de ses longues manches.

— Que nous vaut l'honneur de votre présence ? essaya de nouveau Jaquot.

— Sans doute suis-je ici pour la même raison que vous. On m'a

invité. Les Moranoir sont une famille originaire du Drakanitt. Peut-être suis-je un ami de la famille… Je l'ignore. Je souhaitais revenir pour constater le désastre par moi-même.

Voulant répondre aux moindres besoins de son interlocuteur, Jaquot tendit une coupe de vin noir à son ancien compagnon de classe.

— Buvez à notre santé ! Je vous offre notre meilleur Sabrion. Vous ne trouverez de plus savoureux nectar sur le Continent-Coloré.

Dircamlain prit la coupe et grimaça. Il huma le breuvage une première fois, puis une deuxième, puis une troisième fois avant de le porter à ses lèvres. L'auteur avala la minime quantité de liquide qu'il avait sirotée avec un air de dégoût. Il redonna la coupe à Jaquot.

— C'est exactement *cela*, le problème au Continent-Coloré. Vous… un rien vous contente, un rien vous satisfait. Des vins prodigieux, il en existe partout au Drakanitt, des cent fois meilleurs que celui-ci. Mais votre langue ne saurait faire la différence. Pour vous, l'eau souillée d'un marécage doit goûter exactement comme les eaux pures provenant des sources de Krytz.

L'homme vêtu de noir prit une inspiration pour se calmer. Il reprit :

— Alors, ça va, Jaquot ?

— Je suis en forme. Et vous ?

— Je me porte bien également. Désolé. Je suis seulement… inquiet.

— Difficile d'en douter, répliqua le vieux conteur. Vous pouvez partager vos tracas avec moi, si vous le désirez.

— Un natif ne comprendrait rien.

— Mais Dircamlain, vous-même êtes né au Plateau-Doré. Nous avons grandi et étudié ensemble. L'avez-vous déjà oublié ?

— Bien sûr que non. Mais moi, j'ai choisi de partir et vous, de rester. La voilà, la différence.

— Ma décision est motivée. J'adore le Continent-Coloré. J'aime son peuple, ses villes et ses paysages.

— Si vous saviez tout ce que j'ai appris au cours de mes longues recherches, je vous le jure, vous ne chéririez pas ces terres.

Dircamlain croisa les bras. Pendant ce temps, Jaquot observa Paul et Wecto d'un seul œil; ils discutaient ensemble, à l'écart. L'aîné s'éloigna d'eux, suffisamment pour éviter que cette conversation n'atteigne leurs chastes oreilles.

— Pourquoi ne pas partager ces connaissances avec moi ? s'empressa de dire le conteur, assoiffé de vérité. Sauf votre respect, je pourrais contester amicalement quelques-unes de vos théories. Si vous le désirez, bien évidemment.

— Vous n'en sauriez rien.

Il hocha la tête avant de compléter :

— Vous ne me croiriez pas de toute façon.

— Allons, Dircamlain ! Les historiens n'ont-ils pas la responsabilité de se transmettre les fruits de leurs trouvailles ? Nous travaillons pour faire fleurir la science. L'ignorance est notre ennemie, et il faut la combattre.

Le visiteur sudiste pouffa de rire.

— Étonnant de voir un natif raisonner ainsi. Vous m'impressionnez, Jaquot. Même après avoir franchi l'âge fatidique de la soixantaine, vous démontrez la même curiosité maladive d'antan. J'expliquerai donc, mais lentement. Écoutez-moi, et répondez à mes questions selon vos connaissances.

Sur la scène, une demi-douzaine de musiciens saisirent leurs instruments et se mirent à jouer une musique fort plaisante.

— Cher Jaquot, natif du Plateau-Doré, qui avez voyagé à travers tout le Continent-Coloré et avez même traversé l'Océan-d'Écaille-de-Jade à quelques occasions, n'avez-vous donc jamais rien remarqué ?

— Ne croyez-vous pas que cette question mériterait quelques précisions ? Je connais votre caractère énigmatique, mais il ne faudrait pas en abuser. J'ai l'esprit englué par l'âge… ou est-ce simplement l'effet de ces trois coupes de vin noir ?

— Oh, Jaquot ! J'ignorais que vous excelliez également dans l'humour.

À la grande surprise du conteur, Dircamlain eut un léger sourire. Il reformula ses propos, à la demande de son ami :

— Dites-moi seulement si vous considérez le peuple du Continent-Coloré comme étant « normal ».

— Les gens y sont accueillants et aimables.

— Et en ce qui concerne le Drakanitt ?

— Difficile à dire. Ces terres sont si vieilles et habitées par tant de races. Personne ne se ressemble, là-bas. Cependant, j'ai l'impression que vous me demandez de comparer ces deux peuples. C'est une tâche difficile; on ne compare généralement pas les pommes avec les oranges. C'est bien ce que vous me demandez ?

— Contentez-vous de répondre. Et, de grâce, restez au premier degré.

— Bien. Ayant déjà observé de nombreuses coutumes exotiques, ayant entendu d'abondantes histoires de guerre pour des conquêtes de pouvoir, ayant étudié les actes de ses plus célèbres bandits, je dirais que le Drakanitt est *très* différent du Continent-Coloré. Mais pour parler de normalité, il faudrait d'abord définir ce mot par rapport au cas que nous étudions. Cela nous plongerait dans un débat qui se situerait à un autre niveau.

— Là-dessus, vous vous trompez. Je vous le jure, aucun argument

de deuxième niveau n'est nécessaire dans cette discussion. Le Drakanitt représente tout ce qu'il y a de plus « normal » sur notre terre, très exactement parce qu'il est à l'image des autres continents de notre monde. Le Continent-Coloré est la grande exception à la règle; de là son caractère étrange, inhabituel, *anormal*.

— Expliquez…

— N'avez-vous jamais étudié la mentalité des gens d'ici ?

— Étudié ? Pas vraiment. Les mœurs d'ici ne sont pas assez stratifiées pour mériter des recherches approfondies. Les touristes sudistes nous qualifient de simples et amicaux.

— Cela est vrai, et d'une façon, je partage cet avis. Pouvez-vous associer ces qualités à vos plus grands criminels ?

— À ma connaissance, le Continent-Coloré n'abrite aucun malfaiteur notable.

— Je le crois aussi. Vos bandits sont uniquement des voleurs de bas étage. Je vous parie qu'ici, jamais on n'entend parler d'enlèvements, de meurtres ou même de viols.

— Les dernières nouvelles qui traitent de ce genre d'activités relèvent de la guerre des Collines-aux-Aurores-Pourpres. Autrement, vous avez raison : ce n'est jamais un sujet d'actualité. L'enseignement des bonnes valeurs dans les écoles est une priorité pour notre gouvernement. Les déviances sont rares.

— Puisque vous mentionnez l'éducation, parlons-en ! Sur vos terres, si ma mémoire est bonne, l'enseignement scolaire obligatoire dure six ans, n'est-ce pas ?

— C'est exact, exception faite de la Contrée-Bleue, où la duchesse tolère généralement un séjour de cinq ans dans les écoles.

— Alors, comment expliquez-vous que l'entraînement militaire de vos soldats prenne *dix longues années* ? Avouez que ce n'est pas rien. Vos guerriers fraîchement sortis de l'Académie deviennent vétustes avant leur première bataille.

— Allons, Dircamlain. Pour devenir un bon soldat, il faut acquérir une discipline rigoureuse et apprendre à manier l'arme comme les grands maîtres. Cela requiert du temps.

— Au Drakanitt, la formation des combattants dure seulement deux ans. Et je serais prêt à parier toute ma fortune que notre pire élève pourrait battre le meilleur des vôtres au corps à corps. Pourquoi ? Parce que votre peuple n'est pas fait pour la guerre. Votre peuple ne connaît pas la haine, la rage, le vice ni même la colère, la vraie.

L'écrivain approcha son visage de Jaquot. D'une voix sépulcrale, il expliqua :

— Votre peuple est pur. Il n'y a que les étrangers sudistes et les démons qui peuvent le corrompre.

Il recula et reprit sur son ton habituel :

— Dites-moi, Jaquot, qui, au Continent-Coloré, prend en charge l'entraînement de vos forces terrestres ?

— Le clan Artis'Téming détient ce mandat depuis près de quarante ans.

Un long sourire se dessina sur le visage de Dircamlain.

— Ça explique tout.

Sur la scène, les musiciens jouèrent une musique plus entraînante. Selon Jaquot, Mathias Moranoir n'allait pas tarder à discourir devant ses invités.

— Savez-vous comment sont créés les continents, cher Jaquot ?

— Ce n'est pas mon domaine, mais… je sais qu'au moment de leur création, ils émergent des mers. La faune et la végétation y apparaissent ensuite.

— C'est bien cela. Alors, pouvez-vous me décrire la cause du phénomène ? Ce qui enclenche l'élévation d'une nouvelle contrée à coloniser ?

— Ma foi, je n'en ai pas la moindre idée.

Jaquot se sentit ridicule. Pour la première fois depuis des années, le maître historien, réputé à travers les provinces, devenait l'élève ignare qui était incapable de répondre aux questions.

— Tout commence par un profond désir.

— Vous dites ?

— Connaissez-vous l'âge du Drakanitt, cher Jaquot ?

— Ce continent est âgé d'environ dix mille ans.

— C'est ce qu'on raconte. Mais toutes mes recherches me révèlent que ces terres existent depuis plus de quinze mille ans et, au tout début, on y retrouvait des machines.

— Des machines ?

— Il serait inutile d'élaborer sur ce point. Retenez seulement que le Drakanitt a subi la plus spectaculaire régression technologique de tous les temps. Ce continent évolue à rebours des autres. Partout ailleurs, les inventions transforment la vie des gens. Chez nous, la modernité s'effrite. Nous subissons une involution. J'ai même assisté à l'un des événements marquants de ce recul : la disparition des armes à feu. Notre peuple désinvente, et nous atteindrons bientôt un stade qui ressemblera à ce que je retrouve ici.

— Où voulez-vous en venir ? souffla Jaquot, qui ne comprenait rien à ce charabia et qui commençait à croire que Dircamlain était atteint d'une quelconque folie.

— J'essaie de vous expliquer comment a été créé le Drakanitt. Avant l'avènement de ce continent, des explorateurs désiraient conquérir de nouvelles terres pour fuir les désastres engendrés par une hégémonie technologique. Ils désiraient abandonner leurs engins

complexes et polluants pour se rapprocher des vraies valeurs et de la nature. Vous me suivez ?

— Évidemment, mentit orgueilleusement Jaquot.

— En traversant les mers, ils ont découvert un continent tout neuf, inhabité. Leur vœu s'est en partie exaucé ainsi. Et les millénaires ont passé. En résumé, le Drakanitt a été fondé à l'aide des machines, puis, au fil des années, elles ont disparu en emportant avec elles leurs secrets. Grâce aux souhaits et aux désirs des premiers colons, ses habitants ont redécouvert les bienfaits de la nature et des vraies valeurs.

— Et qu'en est-il du Continent-Coloré ? demanda Jaquot pour se rapprocher d'un sujet à sa portée.

— C'est là où je veux en venir. Le Continent-Coloré est le résultat final de ce profond désir. Ici, rien n'évolue, rien ne régresse. Tout stagne. Tout.

— Alors, d'après vous, quel est ce désir fondamental qui a mené à la création de notre pays ?

— Un urgent besoin de simplicité. Trois siècles auparavant, il restait quelques traces des premières technologies au Drakanitt, rien de plus. Ce recul n'était pas suffisant pour certains. À l'époque, Kærine – la personne et non la ville – entretenait un rêve bien plus extravagant : la disparition des mœurs.

Jaquot but une gorgée de vin avant de laisser Dircamlain poursuivre ses explications.

— Fatiguée de la religion, des traditions aberrantes, des travers de la politique et des conquêtes, Kærine voulait fonder une contrée où les habitants, libérés de la technologie et des mœurs, vénéreraient six valeurs fondamentales : l'amour, la liberté, la paix, la vie, la justice et la beauté.

Dircamlain toussa deux fois avant de continuer :

— Et comme ce fut le cas pour les explorateurs du Drakanitt, le rêve de Kærine s'est réalisé. Avec son équipage, elle a traversé l'Océan-d'Écaille-de-Jade et a découvert le Continent-Coloré. Elle l'a colonisé, et au fil des années, ses habitants sont restés simples. Jamais on n'a vu ici la moindre forme de religion. Jamais personne n'a osé construire de temple dédié à la Lumière ou aux Ténèbres. Jamais on n'a vu de véritables criminels capables des pires atrocités. Jamais on n'a entendu parler d'inventions qui ont vu le jour sur vos terres. Jamais votre peuple ne s'est entredéchiré dans des guerres sanglantes, sauf à quelques rares occasions, qui ont scrupuleusement été amorcées par des sources de corruption extérieures.

L'écrivain se tourna pour observer la foule. Il s'approcha de Jaquot et lui mit la main sur l'épaule. Il murmura à son oreille :

— Comparativement aux centaines de continents dans notre

monde, le vôtre est une véritable perle. Le mal vous est inconnu, et jamais un peuple n'a réussi à survivre si longtemps sans véritable armée. Mais qui donc désirerait conquérir le Continent-Coloré, un endroit où la plus belle ressource est… ses habitants ?

La mélodie continuait de bon train et les invités discutaient paisiblement entre eux, la plupart ayant à peine entamé leur coupe de vin. De là où il se tenait, Jaquot entendait le brouhaha de cette foule sans rien comprendre des paroles échangées autour de lui.

Pour la première fois, le conteur d'histoires regarda son peuple d'un tout nouvel œil.

— Vous avez raison, acquiesça-t-il. Qui donc voudrait s'en prendre à nous ?

— Personne sur cette planète…

Cette réplique laissa Jaquot songeur. Il fronça les sourcils. Dans son esprit brilla une étincelle de compréhension.

Dircamlain continua de préciser sa pensée :

— Vous… vous comprenez maintenant mes inquiétudes ? Imaginez qu'une force *extérieure*, une entité n'appartenant pas à notre monde voudrait s'attaquer à la Terre. Où croyez-vous que commencerait sa conquête ? Au Drakanitt ? À la Grande-Valcompte ? À Célestia ? Non. Car tous les habitants de ces lieux sont habitués à la guerre et savent se défendre.

« Si une force *extérieure* voulait s'en prendre à la Terre, elle débarquerait ici même, sur le Continent-Coloré. Pourquoi ? Parce que même si votre peuple est d'une pureté incontestable, il est faible. Excessivement faible et incapable de se défendre contre la moindre menace. Le seul xayiris qui a désiré changer les choses pour faire renaître l'espoir s'est exilé à jamais du cercle.

« Le Continent-Coloré est la brèche ultime de cette planète, son unique point faible, le segment manquant de l'enceinte d'un château.

« Si une force *extérieure* voulait s'en prendre à notre monde, elle pourrait frapper ce soir, dans ce palais. Vous avez tout à craindre, car vous n'êtes pas préparés à affronter quoi que ce soit.

« Je suis venu à cette soirée pour constater si ma théorie avait le moindre sens. Et comme vous le devinez sans doute par l'expression sur mon visage, mon inquiétude ne cesse de croître.

• • •

Samocure m'avait présentée à une trentaine d'invités, et nous avions ensuite décidé de nous arrêter pour reprendre notre souffle. Pourtant, j'aurais pu continuer ainsi toute la soirée. Je ne me lassais jamais de recevoir des sourires chaleureux et des compliments, surtout d'une famille que je considérais, avant aujourd'hui, comme des plus

viles.

— Tu as soif ? s'informa Samocure.

— Un peu.

Le futur duc s'approcha alors de la table des vins, y examina les coupes et ramena les deux plus généreuses.

Comme à l'habitude, je n'appréciai guère le goût de l'alcool et le bus à contrecœur. Je réussis à siroter la moitié de ma coupe sans trop grimacer. Néanmoins, quand je pris une dernière gorgée, un frisson désagréable me traversa l'échine. Mes muscles se raidirent. Une incommodante sensation de nervosité monta en moi. Je commençai à transpirer du visage.

Je ressentais une présence hostile dans les environs.

Peu après, Mathias Moranoir vint nous rencontrer. Il était accompagné de son épouse, Sarelline, une femme blonde au corps recouvert d'innombrables bijoux étincelants. Les deux portaient des cerceaux dorés autour de la tête.

— Alors, vous vous amusez ? demanda le père de Samocure.

— Pas si mal, répondit le fils. J'avais espéré que l'événement soit moins endormant.

— Tu ne ressens aucune excitation ? Ton couronnement aura lieu dans moins d'une heure. Ce sera tout un honneur.

Le visage du jeune Moranoir se contracta sous l'effet de l'agacement. Il devait avoir eu cette conversation des dizaines de fois avec ses parents.

— Étonnant qu'Izmalt ne soit pas encore arrivé, enchaîna Mathias. Qui donc pourra transférer le pouvoir ducal d'une génération à la suivante ?

— Donc, nous devrons attendre encore plus pour terminer ces protocoles ? J'aimerais bien qu'on en finisse une fois pour toutes. Une fête, n'est-ce pas fait pour s'amuser ?

Le vieux Moranoir se dressa sur la pointe des pieds et observa l'éventail d'invités présents à sa soirée.

— Je pourrais remédier assez rapidement à la situation. Accompagnez-moi sur la scène, Sarelline. Je compte m'adresser à la foule dès maintenant.

Les parents s'éloignèrent en direction des musiciens.

— Ta mère… demandai-je à Samocure. Elle ne parle jamais ?

— Ma mère est plutôt timide, surtout en présence d'inconnus.

— N'invitez-vous pas uniquement des amis et des membres de la famille ?

— D'habitude, oui. J'en ai reconnu plusieurs. Il y a cependant un étonnant nombre de visages qui ne me disent rien.

Il pointa du doigt un groupe de femmes qui portaient des robes très amples. Elles discutaient dans un coin isolé.

— Tu vois ? Celles-là, par exemple. J'ignore qui elles sont. Mon père prétend aussi ne pas les connaître. C'est lui qui a dressé la liste d'invités. Et pour ces étrangers vêtus de noir, c'est la même chose.

— Ils n'ont pas été invités ?

— Non, évidemment ! Quelqu'un leur a permis de se joindre à nous, et ce n'est certainement pas le portier. Il est un homme de confiance.

Puisque ce dernier avait failli me refuser l'accès à la salle, je crus Samocure sur parole.

— Pourquoi sont-ils là ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

Entre-temps, Mathias Moranoir était monté sur scène pour s'adresser à toute l'assistance de sa voix forte et gutturale.

— Bienvenue à tous, chers amis du Plateau-Doré et de tout le Continent-Coloré. Je suis ravi de revoir tous ces beaux visages, que je n'ai pas eu la chance de contempler, pour certains, depuis déjà quelques années. Profitons de ces charmantes retrouvailles pour lever nos verres à notre santé !

La foule répliqua par un : « À la santé ! » avant de prendre une gorgée de leur boisson. Le duc de la province poursuivit :

— Il ne faut pas oublier la raison pour laquelle nous sommes réunis ce soir ! Quand notre bon roi fera son entrée, nous procéderons au transfert du pouvoir ducal. Mon titre sera passé à mon fils, qui vient tout juste d'atteindre l'âge adulte. J'aimerais qu'on le salue, ainsi que sa charmante accompagnatrice.

Les acclamations s'élevèrent autour de nous. Je souris devant ces nombreux éloges, mais Samocure resta de marbre. Il marmonna :

— Je déteste qu'on me félicite quand je n'ai absolument rien accompli, sauf peut-être avoir réussi à survivre jusqu'à l'âge de dix-huit ans auprès de Mathias.

Une fois les vivats terminés, le père de Samocure continua sur sa lancée :

— La soirée est bien arrosée, et c'est tant mieux ! Continuez à vous amuser; la prochaine étape arrive à grands pas !

Le duc se retourna vers la table des vins.

— Très cher Wecto, que diriez-vous de monter sur scène et de chanter un air agréable pour notre jeune couple ici présent ?

La coupe sur le bord des lèvres, le conteur d'histoires haussa les sourcils, leva son chapeau à plumes et répondit à cette suggestion :

— Mon duc, j'ignore s'il serait approprié de…

— Allons, Wecto, s'il vous plaît…

— D'accord ! cria-t-il aussitôt en prenant une attitude radieuse, tout en montrant ses dents étincelantes dans un merveilleux sourire.

Wecto déposa sa boisson sur un napperon et se hâta de monter sur

scène. Quant à Mathias, il descendit les marches de droite pour laisser place au chanteur.

— Je crois qu'en cette belle soirée, je chanterai un air du Plateau-Doré.

La foule réagit à cette annonce par de fortes clameurs et des applaudissements. Vraisemblablement, le conteur d'histoires avait un don pour ragaillardir une assistance.

— Si vous le désirez, je pourrais chanter *Jour de clémence*…

La réaction fut encore plus vive. Wecto se tourna vers les musiciens et s'assura qu'ils connaissaient la chanson. Ensuite, il revint devant les invités et leur suggéra :

— Les danseurs, approchez-vous !

Samocure semblait intéressé par cet appel.

— Tu veux venir ? me demanda-t-il en me tendant la main.

— Je ne connais pas cet air.

— Allons ! Si je me fie à autrefois, tu n'auras aucun problème à t'adapter.

En réalité, je craignais que le jeune Moranoir fasse de faux pas, comme auparavant. Mais après toutes ces années, il avait amélioré tant d'aspects de lui-même…

— D'accord, décidai-je à la dernière minute.

Quand Wecto nous aperçut devant la scène, il déclara devant tous :

— Notre futur duc et sa compagne se joignent à nous ! N'y a-t-il pas d'autres volontaires ?

Plusieurs autres couples s'amenèrent autour et attendirent le début de la chanson. Wecto toussa, le poing devant la bouche, puis avança d'un pas en déployant les bras des deux côtés de son corps.

— C'est l'histoire d'un jeune voyageur condamné à la pendaison pour avoir osé séduire une princesse…

Prison, enfer
En ce lieu de mort
Les barreaux en fer
Retiennent son corps
La nuit, en fermant les yeux
Il revit ce baiser périlleux

Les musiciens commencèrent à jouer l'air qui accompagnerait Wecto. Samocure glissa sa main sur ma hanche. Il me sourit et nous dansâmes lentement, en accomplissant des pas gracieux qui suivaient le rythme de la mélodie.

Déchiffrant l'envie dans un sourire
Se moquant du risque de mourir
Il effleura la lèvre de Tanöa
Et à la princesse il se noua
En elle, il se noya

Samocure avait effectivement appris à maîtriser l'art de la danse. Exécutant des pas improvisés, nous parvînmes à produire une valse amusante et même impressionnante. Je souris à mon partenaire, et ce dernier m'imita. Je prenais un énorme plaisir à bouger ainsi. Je dansais enfin… Je dansais et j'oubliais tout.

Autour de moi, les murs reluisaient sous l'éclat des lustres qui tournoyaient délicatement devant mon regard. Dans son mouvement, cette lumière emportait la foule, puis les musiciens, pour ensuite engloutir les autres danseurs. Il ne restait plus que moi, Samocure, la douce musique et le chant harmonieux de Wecto.

La danse, un doux plaisir transformé par Daneruké en vulgaire forme de défense. Dans ce hall envahi par la musique, je redécouvris cette ancienne passion oubliée. Je me souvins des oiseaux multicolores, de la fontaine et de la troupe. Une nouvelle énergie traversait mon corps et me procurait des sensations euphoriques. Une force qui, autrefois, pouvait faire exploser mon cœur de joie devant les merveilles de notre monde.

Mon partenaire ferma les yeux, se blottit contre mon corps et appuya sa joue contre la mienne. Dans ces gestes spontanés, le futur duc recherchait quelque chose qu'il n'avait peut-être jamais eu la chance de goûter. Je demeurai tout contre lui et je soufflai dans son cou. Je voulais qu'il ressente ma chaleur non seulement par le contact entre nos deux corps, mais aussi par l'air qui s'échappait de ma bouche. Il semblait apprécier, car il avait resserré son étreinte. Je redressai alors la tête pour me plonger tout entière dans son regard. Comme la chanson le suggérait, je m'y serais noyée.

Là, Samocure ferma les paupières et je l'imitai. Nos visages se rapprochèrent, nos nez se touchèrent et nos lèvres se frôlèrent. Mon corps devint brûlant de passion. J'allais enfin goûter aux saveurs d'un premier baiser, après toutes ces longues années d'attente et d'espérances. Je nageais dans ma rêverie et, pendant un moment de lucidité, j'entrouvris la bouche. Je me rapprochais, j'y étais, et à la dernière seconde, à la toute dernière, mon âme fut bousculée et je chutai douloureusement dans la réalité.

Un frisson.

Un terrible frisson.

Je *la* reconnus. Elle se tenait derrière moi. Je tournai sans interrompre la danse et j'entrevis son visage, qu'elle cachait avec une tunique noire. Son regard croisa le mien. Artis'Téming, te voilà.

La chanson cessa de façon brutale, pas parce qu'une catastrophe survint, mais parce qu'elle se termina naturellement sur une note grave.

Les invités se dispersèrent pour rejoindre les leurs, et moi, je cherchais une issue à travers eux, une voie pour m'échapper, pour

courir sans rencontrer d'obstacle.

— Est-ce que ça va ? me demanda Samocure, qui avait deviné mon inquiétude.

Je retournai mon visage vers lui, mais fixai le vide par-dessus son épaule.

— Quelque chose va arriver ce soir. Je n'y pensais plus. J'ai refusé de…

— De quoi parles-tu ?

Je respirais bruyamment pendant que je scrutais les environs. Entre deux soupirs, je lançai à mon accompagnateur :

— Je reviens !

Je partis à toute vitesse dans la direction opposée d'où était Artis'Téming. Après avoir bousculé une demi-douzaine d'invités, j'arrivai près des draperies le long des murs. Je ne voyais plus la chasseuse de démons. Peut-être avait-elle perdu ma trace. Du regard, je cherchai les conteurs d'histoires pour leur demander de l'aide. Wecto avait déjà quitté la scène et était redescendu dans cette marée humaine. Je ne reconnaissais plus personne autour de moi.

On m'empoigna le bras par-derrière. Hérissée comme un chat, je me retournai et j'ouvris la bouche de surprise.

— Riuth !

• • •

Lorsque Wecto revint auprès de ses deux compagnons, il fut félicité pour sa prestation.

— Bonne tonalité et voix claire, comme toujours, le complimenta Jaquot. Toutefois, le choix de la chanson m'a paru quelque peu déplacé, compte tenu des circonstances. Je suis heureux qu'Izmalt n'ait pu l'entendre.

— Je crois tout le contraire, cher Jaquot. Vous oubliez la raison pour laquelle nous assistons à cette soirée. À partir de maintenant, il faudra ouvrir grands nos yeux et bien tendre l'oreille.

— Pourquoi donc ? demanda Paul.

— Tout en récitant le refrain, j'ai aperçu nulle autre que Sadie Canalam, notre chère capitaine de garde, qui se mêlait à la foule. Je l'ai vue accompagnée de quelques sbires bien choisis.

— Tu crois qu'il se passera quelque chose ?

— Nul doute maintenant, confirma Wecto tout en bourrant sa longue pipe.

Chapitre XX
Le trouble-fête

Riuth me dit qu'il était parvenu, grâce à quelques alliés bien placés dans l'hôtel, à s'infiltrer dans la salle de bal sans être remarqué. Il portait une longue toge noire pour se fondre dans les visiteurs drakaniens. Jusque-là, personne ne lui avait adressé la parole.

— Alors, cette fête a eu lieu, dit-il, l'air vexé. Nous n'avons pas réussi à l'empêcher. Maintenant, nous avons un rôle à remplir. Nous devons protéger tous ces gens.

— Shnar viendra ?

— Sans l'ombre d'un doute.

— Mais Izmalt est absent. Ne voulait-il pas s'en prendre à lui ?

— Peut-être pas. J'ai remarqué des membres de la Guilde du Simulacre qui montaient sur les remparts du château. J'ignore ce qu'ils recherchent. Ils ignorent peut-être que le roi est absent.

Il replaça le capuchon sur sa tête.

— Garde tes armes à portée de main. Tu en auras besoin.

Mes épées !

Je les avais stupidement laissées sur Furon ! Mon engouement pour cette célébration m'avait fait oublier le danger qui planait sur les festivités. Riuth m'avait ramenée à la réalité et le choc fut brutal.

Sur le mur, je remarquai que mon ombre se mettait à vaciller. Riuth fit volte-face tout en gardant les poings serrés. Un bruit tel un claquement de fouet résonna, puis un second. Les invités regardèrent vers le haut et eurent à peine le temps de réaliser que les deux énormes lustres suspendus au plafond descendaient droit sur eux.

Les lourdes décorations s'effondrèrent sur le plancher et engloutirent les fêtards dans un raz-de-marée de cristal tranchant. La salle fut plongée dans la noirceur. L'assistance cria.

Les portes principales de la salle furent refermées avec force, ce qui causa un claquement qui ressemblait à un coup de tonnerre. La seule issue fut bloquée.

Plongés dans l'obscurité, les invités des Moranoir se ruèrent vers la sortie et frappèrent le bois sans parvenir à ouvrir la porte. Mes yeux de kajuvâre me permettaient de distinguer les pâles rayons de la lune qui pénétraient par les carreaux plafonniers et descendaient sur le

tapis de cristal, pour y faire miroiter des scintillements nacrés.

Une voix résonna au-dessus de nous. Une voix rauque, puissante et… familière.

— Que personne ne bouge ! Silence ! SILENCE, J'AI DIT !

Et les invités se turent. Nous entendîmes des remous par-dessus les arches qui ornaient les murs. Des arcs furent bandés. Grâce à la finesse de mon ouïe, j'évaluai le nombre de ces armes à près d'une cinquantaine.

Encore là, je n'arrivais pas à repérer nos agresseurs. Si mon regard de démon ne pouvait y arriver, personne d'autre dans cette salle n'avait espoir de discerner le moindre ennemi. Mais pour ces derniers, ce devait être différent : les rayons de lune dispersés par le tapis de cristal devaient révéler les positions de chacun des invités. À cette distance et malgré la noirceur, nous avions tout à craindre.

La voix reprit :

— Je n'hésiterai pas à vous tuer. Les membres de la Guilde du Simulacre ont des flèches pointées sur vous. À mon commandement, une pluie mortelle s'abattra sur vos corps insignifiants.

Personne n'osa répliquer, pas même Mathias Moranoir, que j'avais perdu dans la foule.

— Riuth et Alégracia, je sais que vous êtes ici ! cracha la voix. Je suis venu pour avoir l'honneur de vous revoir. Montrez-vous devant moi et j'épargnerai ces précieux invités. Restez discrets et le sang coulera. Croyez-moi : je prendrai un vilain plaisir à accomplir cette besogne salissante.

Il n'en fallut pas davantage pour que Riuth enlève son capuchon. Il s'avança au centre de la salle. Les petits cristaux craquèrent sous ses pas. Une fois sous les carrés de lumière projetés par la Lune, il leva la tête et parla avec une voix pleine de conviction :

— Shnar, repars d'où tu viens ! Je connais tes intentions. Ça ne sert à rien de…

— Ah oui ? le coupa Shnar de façon très nette. Je ne t'aurais jamais cru aussi prétentieux, mon frère. En réalité, tu ne sais absolument rien sur ce que je tente d'accomplir.

— Tu n'en veux qu'à notre père et à moi. Laisse ces gens en dehors du conflit. Permets-leur de se rendre en lieu sûr. Et Alégracia n'a rien à voir avec nous. Je le répète : c'est entre toi, Izmalt et moi. Oublie cette fille. Personne ne pourra lui faire du mal sans d'abord avoir connu la jouissance d'enjamber mon cadavre !

— Tu te trompes, cher frère, continua la voix. À mes yeux, sa mort a la même valeur que la tienne. Elle est ici, je le sais. Et si elle refuse de se montrer, j'ordonnerai à mes hommes d'éliminer ces chères personnalités du Continent-Coloré. D'un seul carnage, non seulement je détruis la moitié du gouvernement, mais je m'approprie aussi

l'ancien palais qui, jadis, abritait le trône. Ce serait une façon fort plaisante de terminer ma soirée !

— Et tu comptes y arriver avec une poignée d'hommes armés d'arcs et de flèches ?

Il était étonnant d'entendre cette réplique sortir de la bouche de Riuth. Shnar possédait le Serpent d'Argent depuis longtemps et Riuth le savait.

— Tu as tort de me sous-estimer. Ne sais-tu pas que je dispose d'une arme capable de mettre à terre le palais d'Holbus en entier ?

— Alors, tu…

— SILENCE !

Shnar s'énervait de plus en plus. Sa voix laissa place à une respiration forte et striduleuse, comme s'il soufflait en serrant les dents.

— ALÉGRACIA, MONTRE-TOI !

J'avançai au centre de la lumière et m'arrêtai près de Riuth, qui me lança un regard foudroyant.

— Je suis là, Shnar ! criai-je de toutes mes forces. Je n'ai pas peur de toi.

Je repris le contrôle de moi-même et mon sixième sens retrouva graduellement son acuité. Grâce aux frissons qui me parcouraient l'échine, je parvins à deviner où se dissimulait chacun des archers. Shnar se cachait au-dessus de la scène, probablement accroché à l'un des piliers décoratifs qui liaient les arches au plafond.

— Tu as beaucoup changé. Tout autant que ta sœur…

— Cessez de parler ainsi de Sintara. Je sais très bien qu'à ce jour, elle n'existe plus !

Riuth me lança un regard inquiet, surpris que je réponde aussi farouchement à cette question.

— Tu as raison, poursuivit Shnar. Sintara n'existe plus. Tant mieux si tu en es consciente. Daneruké avait raison : tu es devenue forte avec l'âge.

— Daneruké est mort et enterré ! criai-je encore, les larmes à l'œil.

— Inutile de s'emporter. Nous discutons entre gens civilisés.

Pendant notre échange, certains membres de l'assistance s'étaient déplacés à des endroits précis dans la salle. J'eus l'impression qu'une contre-offensive se préparait en secret.

Malheureusement pour nous, Shnar remarqua ces mouvements :

— QUE PERSONNE NE BOUGE ! Je le dis pour la dernière fois.

Lorsqu'il cessa de parler, le palais fut secoué par un léger tremblement de terre. Sur le sol, les éclats de cristal tressautaient.

Je n'y comprenais rien, et Riuth semblait tout aussi étonné. À ma connaissance, un tel phénomène ne s'était jamais produit au Continent-Coloré.

Alors que je croyais que ces tremblements diminueraient, ce fut le contraire. Je dus m'accrocher à Riuth pour rester debout. Quelques invités tombèrent sur le sol, pendant que les débris diamantins sautillaient jusqu'à hauteur de genoux.

Un vrombissement assourdissant en provenance du ciel attira tous les regards vers le vitrail plafonnier. Entre les carreaux craquelés, nous vîmes la Lune grossir à une vitesse fulgurante. Sa lumière s'intensifia jusqu'au point où l'astre nous éclairait presque autant que le Soleil. J'eus peur que la Lune ne s'écrase sur la Terre. Elle illumina toute la salle, de sorte que nos voisins redevinrent visibles. L'éclat lunaire nous engloutit dans une luminosité qui ne laissait paraître aucune couleur. Un monde blanc, gris et noir était apparu autour de moi.

Les secousses cessèrent et furent remplacées par les cris de la foule. Tout le monde courait en hurlant. Les gens entraient en collision. La lumière, elle, ne cessait de croître. Les carreaux plafonniers crachèrent des rayons dix fois plus puissants que ceux du soleil, et les murs se couvrirent de blanc jusqu'au point où, aveuglée, je ne pouvais rien distinguer d'autre qu'un long voile lumineux parfois coupé par quelques lignes d'ombre. Je m'accrochais aux manches de Riuth, et lui tentait de me protéger des fuyards en panique.

Peu à peu, les silhouettes des gens réapparurent, comme si ma vision s'accommodait à cette luminosité extrême. J'y distinguais des formes vagues, des hommes tombant et se relevant, se ruant vers la porte qui était encore bloquée. Je crus perdre la raison et, pour me calmer, je parlai à Riuth :

— Que se passe-t-il ?

— Je n'y comprends rien, cria-t-il. Le cœur des Ténèbres a foncé sur nous. Si la Lune ne s'était pas arrêtée, la vie sur Terre aurait pu s'éteindre.

— Et maintenant ? Elle recule ?

— Non, elle demeure au-dessus du palais. J'ai une impression… une curieuse impression.

— Laquelle ?

— Que les Ténèbres nous observent de près.

• • •

Bousculée par les fuyards, Sadie Canalam continuait d'ordonner à sa troupe d'élite de se déployer aux quatre coins de la salle. Grâce à la puissante lumière de l'astre, les gardiennes furent en mesure de remarquer où se cachaient les membres de la Guilde du Simulacre : derrière les rideaux près de la jonction des murs et du plafond. Dans le noir, elles n'auraient jamais pu espérer découvrir leur position.

Quand les soldates levèrent la paume pour annoncer qu'elles

étaient assez dispersées, Sadie cria ses instructions :

— Armes en…

La capitaine fut heurtée par une femme en détresse qui se cachait les yeux derrière les mains. Canalam la repoussa en jurant, puis répéta l'ordre avec davantage de force.

— ARMES EN MAIN !

Les gardiennes en déguisement soulevèrent leur robe pour agripper l'arbalète qui était accrochée à leur cuisse. Sans perdre une seconde, elles levèrent leurs armes qui étaient déjà chargées.

— TIREZ !

Elles décochèrent un essaim de carreaux sur les cibles désignées par Sadie. Des hurlements de douleur surgirent d'en haut. Les trouble-fêtes s'écrasèrent au sol en fracassant leurs os contre le marbre lisse.

Les gardiennes du Plateau-Doré dégainèrent leur sabre et se préparèrent au pire.

• • •

Je serrais toujours Riuth entre mes bras, en gardant les yeux fermés à cause de cette lumière qui devenait douloureuse. Des projectiles avaient sifflé au-dessus de ma tête. Le prince l'avait aussi remarqué.

— Le Plateau-Doré a-t-il organisé une riposte ?

J'ouvris les paupières. Au tout début, je vis seulement un énorme voile lumineux et, peu à peu, je retrouvai la vision. Alors que mes étourdissements disparaissaient, je portai mon regard vers le haut et remarquai que la Lune s'éloignait lentement pour s'arrêter de nouveau, là où sa lumière nous fournissait un éclairage comparable à celui d'une journée pluvieuse. Encore une fois, tout était gris.

Riuth et moi fîmes un pas pour nous rapprocher de la sortie, mais, à ce moment, une créature immonde qui s'était accrochée au plafond se laissa tomber sur le plancher. Une onde de cristal fut soulevée quand son corps percuta le marbre.

De ma position, je voyais les yeux de cette créature reluire d'un éclat blanchâtre.

Riuth se retourna avec vivacité. Il aperçut le monstre et ses doigts se resserrèrent autour de mes épaules. Je tremblai de panique.

Un kajuvâr enragé se tenait devant nous. Un démon noir que même les rayons lunaires ne pouvaient pâlir, aux dents irradiant des vapeurs rutilantes et aux cheveux agités par des vents inexistants. Entre ses mains, il tenait l'objet qui avait enfanté tant d'histoires et de légendes terrifiantes. Un bâton métallique aussi long qu'un homme, ondulé de façon irrégulière, mince à la base et s'élargissant à l'autre extrémité pour former une tête reptilienne avec une gueule béante et

des dents pointues.

Lorsque le démon déplaça le serpent argenté, je remarquai l'orbite vide du côté gauche de sa tête. Mais de l'autre, répandant une aura froide sur le sol, un joyau de la couleur d'un typhon reluisait. Mon œil fut gelé comme si on venait d'appuyer un glaçon contre ma cornée. Je fermai les paupières, piquée par cette douleur surréaliste, et les rouvris en observant au même endroit. La souffrance revint. Je devais me résigner à ne plus fixer ce regard abominable.

Le démon courba son dos et poussa un hurlement strident. Riuth se concentra, toujours accroché à moi. Des nuées de flammes rouges explosèrent hors de ses vêtements et des ailes de Lumière se déployèrent dans son dos. Les éclats colorés qu'elles dispersaient au centre de cet univers achromatique lui donnaient des allures divines.

La bataille commençait tout autour. Les éclats de cristal crépitaient, les lames des sabres et des épées s'entrechoquaient en produisant des étincelles orangées. Mais je n'avais d'yeux que pour le kajuvâr. Le démon préparait sa première offensive. Il prit son élan et brandit son bâton vers le prince. Riuth étendit son aile droite pour bloquer l'attaque. Un choc comparable à la collision d'une pierre de catapulte contre une muraille survint alors.

Le démon ne se laissa pas impressionner. Avec la même puissance, il porta une deuxième attaque exactement au même endroit. L'impact fut si violent que j'en eus mal à la poitrine. Le visage crispé, je levai le regard sur l'aile de mon protecteur : j'y remarquai un réseau de lignes scintillantes et brisées qui s'étaient formées au point d'impact.

Le troisième coup survint avec autant d'agressivité, et lorsque l'arme d'argent s'abattit sur l'aile angélique, elle fut pulvérisée comme une vitre. Les fragments multicolores se mêlèrent au cristal sur le plancher avant de disparaître en fumée.

Riuth me lâcha, pivota d'un demi-tour et asséna son aile gauche contre le flanc du kajuvâr. Ce dernier s'écroula sur le plancher, mais se releva d'un seul bond. Il brandit à nouveau son bâton d'argent et rata sa cible. Le deuxième assaut montra davantage d'intensité. Résultat : les dernières plumes éclatèrent. Le prince, ébranlé, tomba au milieu des débris cristallins.

Le démon noir savourait du regard cette proie facile. Il restait seulement un dernier coup à donner, et le prince s'éteindrait à jamais. Pourtant, le kajuvâr ne s'élança pas. Il souleva la tête, entrouvrit la gueule et renifla à plusieurs reprises.

Une odeur familière se propageait dans l'air. Un effluve agréable qui, malgré la cohue, me mit étrangement l'eau à la bouche.

Un violent frisson secoua mon corps. Je pivotai et remarquai Artis'Téming qui se tenait en position défensive derrière moi. À l'aide d'une torche, elle enflammait de petits objets de la grosseur d'un

poing et les lançait vers le démon. Les fumets dégagés par ces derniers m'hypnotisaient presque, me remémoraient, l'espace d'un seul instant, des temps anciens et oubliés.

— Viens ici ! cria-t-elle à pleins poumons.

Hésitant entre l'incertitude et la peur, je demeurai immobile.

— Suis-moi ! répéta la prédatrice en m'empoignant par le voile. Allez !

Tirée par le cou, je dus obéir. Non loin derrière moi, le kajuvâr abandonna le prince pour nous suivre. Son arme métallique frottait sur le plancher. Nous nous dirigeâmes vers les portes principales de cette gigantesque salle.

Une fois devant les battants clos, Artis'Téming cracha :

— Approche-toi, sale bestiole !

Je crus d'abord qu'elle s'adressait à moi, mais elle voulait plutôt se faire entendre par la créature enragée qui nous talonnait.

La chasseuse de démons fouilla dans une poche et en ressortit des balbales. Exposées sous le feu de sa torche, ces étoiles à six pointes s'enflammaient une à une. Elle en embrasa une poignée, puis les dissémina en éventail devant elle.

— Frappe-moi ! hurla la prédatrice, sur la défensive.

Le furieux kajuvâr nous chargea à une vitesse alarmante. Il brandit son bâton et frappa, et pour esquiver l'assaut, Artis'Téming fit une roulade sur le côté avec une rapidité qui dépassait mon entendement. Le serpent rencontra la porte et le choc fut si puissant que le verrou vola en éclats. Les deux battants s'ouvrirent et frappèrent les murs du passage.

La chasseuse s'était déplacée derrière le démon. Elle lui administra un coup de pied entre les omoplates. Le kajuvâr plana au milieu du couloir en geignant.

Quatre détecteurs de magie accrochés aux murs explosèrent.

Le démon empoigna de nouveau son arme et, d'un bond, se remit sur ses pattes. Artis'Téming et moi courûmes vers le hall d'accueil. Là, la chasseuse de démons brûla trois autres balbales et les dispersa au centre de la pièce.

Grâce aux rayons de lune qui traversaient les fenêtres, je voyais les fêtards inquiets qui se tenaient devant les doubles battants ouverts. Personne n'osait s'aventurer vers la sortie, car le kajuvâr en bloquait l'accès. Ce monstre poussa un gémissement qui m'endolorit les tympans. Il s'élança à nouveau sur nous.

À mesure que le démon cheminait dans le passage ombragé, les détecteurs de magie explosèrent un à un. Avant que notre ennemi ne fut assez rapproché, la chasseuse déguerpit sous les arches du château vers des pièces désertes, comme si elle voulait attirer sa proie loin des innocents. Elle me retint par le bras, m'obligeant à la suivre pour une

raison qui m'était inconnue. Sans arme, je n'allais jamais faire le poids devant une créature aussi puissante. Comment pourrais-je l'aider ? D'autant plus que mes frissons ne m'offraient aucun répit.

Bénies par la chance, nous réussîmes à attirer le démon vers le niveau inférieur du palais, où l'étroitesse des couloirs pourrait nous donner un avantage.

• • •

Le visage écrasé contre les fragments de cristal, Riuth reprit lentement ses esprits. Il se leva tout en crachant du sang noir et épais. Dans cet environnement achromatique, ce liquide ressemblait à du goudron.

Le prince se concentrait pour rester en équilibre. Sa vision s'embrouillait. Il venait de perdre une quantité importante de Lumière et son corps en subissait les fâcheuses conséquences.

Autour de lui, la bataille rageait. Les combattants couraient dans tous les sens. Les membres de la Guilde du Simulacre fondaient sur les gardiennes du Plateau-Doré à partir du plafond. Les lames s'entrechoquaient.

Riuth se frotta rapidement les yeux. Outre de minuscules feux au loin, il ne distinguait plus la moindre couleur.

Un homme s'approcha de lui. Dressant la tête, Riuth reconnut son frère. Il ne venait pas le saluer. Ce dernier porta la main à sa hanche et y dégaina une rapière noire.

Shnar fonça sur l'éclopé. Au dernier instant, Riuth tira son épée de Lumière hors de son fourreau et bloqua la première attaque.

Grâce aux reflets chatoyants de l'épée angélique, Riuth discerna la couleur de l'uniforme indigo porté par son frère.

Shnar pressa la lame de sa rapière contre l'épée de Riuth, et ce dernier grimaçait tout en maintenant difficilement Xilasire avec ses deux mains. Il ne pourrait bientôt plus soutenir le poids énorme de cette rapière maudite.

— Où sont tes ailes, ange déchu ? beugla Shnar, toujours en position avantageuse.

Riuth cria en guise de réponse. D'une poussée vigoureuse, il repoussa la rapière de son adversaire. Il se releva ensuite et asséna trois coups successifs sur Shnar. Des attaques qui furent habilement parées.

Riuth voulut matérialiser ses ailes fantomatiques, mais n'y arrivait pas, comme si la Lumière refusait de couler en lui.

— Meurs, mon frère ! Je m'occuperai ensuite de ta protégée !

— Pourquoi t'en prendre à elle ? hurla Riuth, à bout de souffle.

— Je viens de t'expliquer !

La rapière de Shnar siffla. Riuth évita l'attaque en reculant.

— N'écoutes-tu pas quand je parle ? Alégracia est à moi ! Elle m'appartient ! Sa mère me l'a confiée !

Shnar eut un sourire narquois. Tout en retenant Xilasire contre sa rapière maudite, il observa Riuth en riant.

— Et je ne raconte aucun mensonge !

— Cesse de dire des absurdités ! grogna Riuth. C'est insensé !

Il serra les dents. En se concentrant, il se gava des dernières réserves de Lumière présentes dans son épée. Ses mains reluisirent d'une lueur ambrée, puis de longues flammes jaunes émergèrent de ses doigts et grimpèrent sur la lame de Xilasire. Une détonation retentit dans la salle. Les combattants autour des deux frères en furent ébranlés.

Les bras de Shnar se tendirent, comme sous l'effet d'une décharge électrique. Il recula en geignant. Le prince lança aussitôt une nouvelle attaque.

Tout en fauchant l'air, l'épée de Riuth libérait d'étincelants arcs électriques. Lorsqu'elle percutait la rapière noire, un bruit de tonnerre se joignait à la résonance métallique. Chaque fois, Shnar reculait de deux, trois ou quatre pas.

Xilasire tournoya une dernière fois en dispersant des ramifications foudroyantes. Le coup fut esquivé par Shnar, qui profita d'une brèche dans les défenses de son frère. Il lacéra Riuth à la poitrine.

Blessé, ce dernier bloqua deux derniers coups avant de s'effondrer sur le dos, sur le tapis de cristal.

C'est là qu'il entendit un curieux sifflement.

Le regard embrouillé, Riuth palpa la déchirure sur son ventre. Elle se refermait, mais plus lentement qu'à l'habitude. Il allongea le bras et empoigna Xilasire, à nouveau redevenue blanche, et serra l'arme contre sa poitrine. Il ressentit un soulagement instantané.

Riuth fournit un effort presque surhumain pour se redresser. Sa jambe dérapa et il poussa des éclats cristallins sur le plancher. Tout en ravalant sa douleur, il posa les mains par terre et plissa les yeux pour mieux voir.

Shnar se tenait devant lui, à bonne distance. Il s'était figé depuis son dernier assaut. Il restait immobile, même s'il ne lui restait qu'un dernier coup à donner, une ultime frappe pour en finir avec cette adversité qui durait depuis des années.

Riuth crut d'abord que Shnar avait pitié de lui, mais il remarqua ensuite le carreau métallique planté entre les côtes de son frère. Shnar respirait difficilement pendant qu'il extirpait ce projectile de sa chair.

Riuth comprit alors ce qui venait d'arriver.

Il tourna la tête et distingua Sadie Canalam, qui se hâtait de recharger l'arbalète coincée entre ses pieds.

• • •

Artis'Téming se pencha à l'embranchement des murs et tendit l'oreille.

— Tu entends quelque chose ? murmurai-je.

— Rien. Les kajuvârs sont silencieux comme les serpents, et leur ouïe est d'une finesse ahurissante. Je te conseille donc de la fermer.

Lentement, elle observa le couloir obscur :

— La voie est libre.

Nous avançâmes sur le marbre en scrutant attentivement le plafond. J'y remarquai un petit lustre, éteint depuis peu.

— Ces décorations me donneront toujours la chair de poule, chuchotai-je.

— Chut !

Nous arrivâmes devant trois fenêtres vertigineuses qui s'ouvraient sur les jardins incolores du palais. Dans le ciel, la Lune, toujours aussi rapprochée, nous illuminait de sa lumière surréaliste. En voyant mes mains grises, je pus m'imaginer une seconde à quoi pouvait ressembler un fantôme.

— Comment expliques-tu *ça* ? demandai-je, le regard perdu à l'extérieur.

— Je n'en ai rien à faire pour le moment. Il faut retrouver le kajuvâr.

Ce qui intéressait Artis'Téming était l'extrémité ombragée du couloir. Elle le fixa de ses grands yeux noirs, puis avança de deux pas pour échapper aux lueurs de l'astre nocturne. Sans faire de bruit, elle retira un coutelas de son fourreau : le même qui m'avait jadis lacéré le bras gauche.

— Je la vois… marmotta-t-elle.

J'eus aussitôt un pincement au cœur et mes frissons revinrent en force. Quant à Artis'Téming, elle se mit à respirer plus rapidement. Je vis ses muscles se raidir.

Un éclat bleuté scintillait au loin, à l'endroit où le passage bifurquait.

— L'œil du Serpent d'Argent, dit-elle aussitôt.

La chasseuse dénoua une attache à sa ceinture et y retira un sac de cuir. Une lumière bleutée s'échappait de son ouverture.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je bêtement.

— Silence. Je dois la surprendre. Si elle sait que je possède cette chose, elle s'enfuira et on ne la reverra plus.

— C'est ce qu'on veut, non ?

— Jamais je ne laisserai ce démon partir d'ici en vie.

Mes frémissements devinrent d'une intensité jamais atteinte auparavant. Les traits d'Artis'Téming se durcirent davantage.

— Je dois le vaincre pour récupérer le Serpent d'Argent.

Un gémissement lointain retentit. Le kajuvâr venait d'entendre nos paroles.

Le démon se mit à la charge. Il franchit la bifurcation du couloir si rapidement que son épaule percuta le mur. Dans ses mains griffues, il tenait l'ancienne arme d'Athore, ce serpent hideux et borgne.

Je dressai les poings et me mis en position défensive. Ma partenaire en fit autant. Elle tenait son coutelas noir dans sa main droite et le mystérieux sac dans l'autre.

Alors que le kajuvâr courait, j'inspirai bruyamment à deux reprises, trahissant mon angoisse. Le monstre bondit dans les airs pour frapper Artis'Téming avec son bâton argenté.

La chasseuse évita l'attaque tout aussi facilement que la première fois; le puissant coup atteignit le plancher. Des éclats de marbre explosèrent contre les murs. Deux fenêtres éclatèrent, frappées par les débris. Un vent glacial souffla sur nous. Un nouveau combat venait de s'amorcer.

Notre adversaire releva son arme et voulut frapper à nouveau. La tête du Serpent d'Argent manqua son objectif et s'enfonça dans le mur, répandant des ramifications de craquelures sur le mortier.

Le démon poussa un grand hurlement. Ma partenaire en profita pour attaquer. Avec son coutelas, elle pourfendit la chair du kajuvâr, au niveau du biceps.

La créature cria de douleur. Artis'Téming en profita pour ouvrir son sac et en sortit un manche d'épée munie d'une lame mince comme une feuille de papier, enroulée sur elle-même comme un vieux parchemin. Avec un mouvement du poignet, elle déploya la lame qui se déroula sur elle-même, jusqu'à prendre la forme d'une énorme plume d'un mètre de longueur.

La lumière azurée qui émanait de cette arme semblait brûler ma peau, comme si on avait répandu un puissant acide sur mes bras. Ma robe légère ne parvenait pas à bloquer ce rayonnement douloureux. Je fus enveloppée dans une couverture de douleur et sentis des coupures partout sur mon corps. Prise de panique, je reculai contre le mur en pressant mes mains contre mon visage.

Le kajuvâr paraissait moins affecté par cette luisance intolérable. Il ne fit que reculer de deux pas. La chasseuse de démons profita du moment pour porter son attaque.

Sans discerner les mouvements de l'attaquante, je vis la plume luisante tournoyer dans les airs en laissant une traînée lumineuse dans sa trajectoire.

Le monstre reculait toujours.

J'en étais sûre : je voyais l'Envolée Céleste en action, l'épée capable de tuer un démon avec une seule frappe, celle qui avait jadis

éliminé le légendaire Athore. Je l'avais reconnue; la description de Wecto m'était revenue à l'esprit. Artis'Téming avait déchiré une page du livre qui appartenait au conteur pour mener à bien ses recherches. Maintenant, l'arme se retrouvait entre ses mains.

Les coups se succédaient sans laisser au kajuvâr la moindre chance de réplique. À la moindre blessure, tout se terminerait. Le démon restait sur la défensive, se courbant, reculant, se penchant, esquivant, parant, esquivant de nouveau.

Et ma pire crainte se concrétisa.

Je me souvins des paroles de Wecto. Il m'avait déjà appris qu'une énergie inimaginable se retrouvait coincée dans cette épée, mais que sa lame, mince et fragile, se fracassait au moindre impact.

Viko s'était lancé une dernière fois. J'avais cru que cette frappe, pourtant bien menée, allait s'abattre sur le corps du kajuvâr. Cependant, mon cœur se serra lorsque je vis le Serpent d'Argent se mettre dans la trajectoire de l'arme angélique.

La plume céruléenne la frappa avec force et, sur le coup, elle se brisa en mille miettes, répandant sur le sol des petits fragments scintillants. Leur luisance bleutée disparut.

Mais il n'y avait pas que l'Envolée Céleste qui s'était éteinte.

Artis'Téming eut un soubresaut. Le démon en profita : il fit volte-face et cogna la chasseuse droit sur la tête avec le Serpent d'Argent.

Je poussai un cri aigu, m'attendant à voir le visage de ma partenaire se fendre en deux. Mais il n'en fut rien. L'ancienne arme d'Athore avait résonné comme du vieux métal.

Artis'Téming tomba sur le plancher, le front ensanglanté.

Ce bâton semblait maintenant difficile à manier, comme s'il était trop lourd, comme si… comme si…

… comme s'il avait perdu ses pouvoirs.

Artis'Téming ne bougeait plus, mais respirait toujours. Et comme l'Envolée Céleste avait été détruite, la sensation de brûlure sur ma peau avait cessé. Mon assurance revint. Je voulais combattre cette créature ténébreuse. Je sentais une énergie nouvelle affluer de mon cœur et se répandre dans mes doigts.

Toute la vigueur qui m'avait quittée revint en moi. Je serrai les poings et observai le kajuvâr. Le monstre leva son regard et l'ancra dans le mien. Je m'animai. Courus. Fendis l'air. Assez que je me retrouvai devant le mur au fond du couloir, le poing dressé, le bras raide, les jointures endolories.

Derrière moi, le démon noir s'effondra sur le sol comme si un tronc d'arbre venait de faucher son corps. Le Serpent d'Argent glissa hors de sa main et roula sur le plancher.

J'avais frappé si vite qu'il m'avait été impossible de voir ma propre attaque.

Autour de moi, il pleuvait des pétales de roses qui, de leurs couleurs resplendissantes, défiaient les rayons incolores de la Lune. Quant au kajuvâr, il était hors d'état de nuire.

• • •

Je m'étais agenouillée pour reprendre mon souffle. Tout en redressant la tête, je vis Riuth qui arrivait en boitant à l'autre bout du passage. Comme moi, il semblait essoufflé comme jamais. J'accourus auprès de lui et l'enlaçai.

— Tant de morts… murmura-t-il en vacillant.

Je pris le prince par la taille et l'invitai à s'asseoir près de moi. Il peinait à garder les yeux ouverts. Je lui caressai le côté du visage. Ma présence semblait l'apaiser. Son visage se décontracta.

— Shnar est vaincu ? demandai-je, toujours craintive d'entendre une réponse négative.

— Je le crois bien. Et c'est grâce à Sadie Canalam. Quand mon frère a vu qu'il perdait la bataille, il a ordonné un repli. Ses hommes et lui se sont enfuis par les portes principales.

Riuth referma les paupières. Je crus un instant qu'il allait s'endormir dans mes bras.

— Alors, il est en vie ?

— Probablement, souffla-t-il, sans énergie. Mais Canalam est rusée : elle avait préparé une contre-offensive. Quand les membres de la guilde sont sortis du palais, une troupe d'élite s'est lancée à leur poursuite. Canalam m'a demandé de l'accompagner, mais je me sentais trop faible. J'ai refusé.

J'invitai le prince à se blottir contre moi. Près de lui, je ressentais toujours cette chaleur qui me redonnait des forces. J'espérais qu'il en était de même pour lui.

— J'ai vu tes ailes se briser tout à l'heure, durant la bataille.

— Elles vont repousser, ne t'inquiète pas. Quand le serpent les a détruites, j'ai perdu une grande partie de ma Lumière. Je devrai attendre quelques jours avant de les faire réapparaître, à défaut de quoi, je mettrais ma vie en danger.

Je tournai mon regard vers l'ancienne arme d'Athore :

— Au moins, le Serpent n'est plus en possession de Shnar.

Riuth tourna la tête et se raidit en apercevant le bâton argenté près du kajuvâr inconscient. Il ne semblait pas avoir remarqué ni la créature noire ni la présence d'Artis'Téming, qui gisaient au sol à quelques mètres de nous.

La chasseuse de démons toussota. Elle se releva avec peine et, une fois adossée au coin des murs, elle tâta l'enflure sur son front. À en voir les grimaces sur son visage, cette blessure semblait très

douloureuse.

Riuth reprit un air grave. Il se remit sur pied, péniblement.

— Viko ? demanda-t-il, l'air méfiant.

Sans répondre, Viko rampa vers le Serpent d'Argent, l'empoigna et le serra contre sa poitrine. Elle lança ensuite un regard réprobateur au prince. Elle cracha du sang puis répondit :

— Je prends la relève aujourd'hui, Ange Arc-en-Ciel.

— Tu devrais être chargée de protéger le roi. Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Ce mandat est chose du passé. Izmalt connaît mes activités secrètes. Il sait quel camp je sers réellement.

Il y eut un long silence.

— Tu sers Athore, dit Riuth, et tu veux récupérer le Serpent d'Argent pour lui. Ç'est ça, n'est-ce pas ?

— Loin de là. Je sers le Plateau-Doré. Tu n'es pas au courant ? La province s'est ralliée aux rebelles.

— De ces rebelles, il ne reste pas grand-chose.

— Allons donc. Les histoires autour des Collines-aux-Aurores-Pourpres étaient un moyen pour détourner l'attention d'Holbus. Les véritables quartiers généraux de maître Éwinga se trouvent ailleurs.

— Je sais bien qu'il y a le Palais de Bois. Et n'en dis pas plus : je refuse de savoir où il se trouve. Si on me capture, ce ne sera pas moi qui vais divulguer sa position.

Viko hocha la tête et révéla :

— Tu ne peux même pas t'imaginer à quel point il est près de la cité d'Holbus.

— M'as-tu entendu ? Je ne veux pas savoir où il est !

Péniblement, elle se hissa debout en s'appuyant sur le bâton argenté. Riuth surveilla cette arme avec une crainte évidente.

— Où se trouve l'œil ? Le deuxième ?

Je remarquai également l'absence de lumière dans les deux orbites du serpent. Après que l'Envolée Céleste l'eut percutée, l'arme d'Athore avait perdu l'éclat dans son dernier œil.

— Je sous-estimais le pouvoir de l'Envolée Céleste, avoua Viko. Maintenant, je sais. La plume d'Ixnâle rompt tous les liens, autant avec les Ténèbres qu'avec le *Kefcheth Heina Lenapoo*.

Elle montra au prince le manche incrusté de petites pierres, avant de le déposer dans ses mains.

— Redonne-le à tes maîtres. Je respecterai ainsi une de mes trois promesses.

J'entendis les gants de Riuth grincer. Refoulait-il de la colère ? Il accepta le cadeau et le rangea dans une poche accrochée à sa ceinture.

— Et les deux autres ? enchaîna-t-il sur un ton cinglant.

— Je dois faire livrer ce kajuvâr aux xayiris, mort ou vif. Tu

accompliras cette besogne avec des membres de mon ordre. Une équipe de chasseurs devrait bientôt arriver. Elle t'aidera dans cette mission.

La prédatrice se retourna vers moi.

— Je te conseille de déguerpir, jeune fille. Tu m'as aidée ce soir, et je t'en suis reconnaissante. Mais pour mes alliés, tu ne seras qu'un démon à éliminer.

Ébranlée, je me retournai vers Riuth. Il me parla doucement, comme pour éviter de se faire entendre par Viko :

— Elle a raison. Les Artis'Téming ne font aucune discrimination. Tu ne dois pas rester ici.

Derrière nous, Viko lança d'un ton ferme :

— Riuth, dès ce soir, tu escorteras les membres de mon ordre vers tes maîtres xayiris. Ce kajuvâr restera avec vous jusqu'à destination. Pour ma part, je m'occuperai de leur rapporter le Serpent d'Argent en bon état. La voilà, ma troisième promesse.

— Cette mission m'a pourtant été confiée.

— Je suis désolée, mais ce sont les instructions de Nao'Zeel.

— Nao'Zeel ne commande que moi.

— Alors, leur façon de gérer la guerre a changé. Je crois que les xayiris commencent à se méfier de toi. Te laisser transporter seul l'arme de ton grand-père… ce serait stupide.

Le prince ferma les yeux. Sans répliquer à Artis'Téming, il termina l'idée qu'il avait commencé à me formuler :

— Alégracia ?

— Oui ?

Riuth secoua la tête. De toute évidence, les événements avaient pris une tournure qu'il n'avait jamais imaginée. Il me serra dans ses bras et approcha son visage du mien. D'une voix suppliante, il murmura :

— Je vais partir… mais je veux te revoir.

— Bien sûr, mais où vas-tu ?

— Je veux retourner sur l'Île-Argentée, là où m'attendent les xayiris. J'aimerais que tu m'y rejoigne.

— Bien sûr, mais comment…

Des bruits de pas retentirent au fond du couloir. Ils se rapprochaient dangereusement. Riuth m'interrompit, en geignant presque :

— Pars ! Donnons-nous rendez-vous sur la berge, au sud de Havre-Nord. Près de l'embouchure de la rivière. Viens et je t'y attendrai : c'est une promesse.

Je pleurais presque à l'idée que nous allions nous séparer encore une fois.

— Mais quand ? Quand veux-tu que je me rende là-bas ?

— Le plus rapidement possible. Mais pour l'instant, tu dois partir. Sors par la fenêtre et longe les jardins. Tu pourras quitter l'enceinte de ce côté.

— Riuth, je…

Nous nous redressâmes ensemble. Avant de courir vers la sortie, je l'enlaçai une seconde fois avant de lui chuchoter :

— Je crois que…

Il m'observa d'un air morose, mais détourna rapidement la tête, vu les circonstances.

— N'en dis pas plus, s'il te plaît. Pars, maintenant.

Je ramenai sa tête vers moi et l'embrassai sur les lèvres. Sans le vouloir, j'eus une pensée pour Samocure.

— Tu ne devrais pas, murmura Riuth.

— Tant pis.

Je sautai par la fenêtre brisée en évitant de déchirer ma robe avec les éclats vitreux. Dans mon déplacement, je m'égratignai les jambes, mais je ne ressentis, comme toujours, aucune douleur physique…

… car, cette fois-ci, mes véritables blessures étaient d'une tout autre nature.

Troisième partie

Intermède II
Journal

3 mai 10 298
305

Aussi bien employer les mesures temporelles du Continent-Coloré pendant mon périple. De toute façon, si on se fie à l'ordre existentiel des continents, la question se pose-t-elle encore ? Qu'importe. Il y a toujours trop de questions dans ma tête.

Ma foi, ce printemps est d'une telle chaleur ! Cela soutient-il l'hypothèse que notre temps est compté ?

Jusqu'à maintenant, je suis heureux d'avoir accompli ce voyage dans ma contrée natale. Pas seulement pour y avoir admiré quelques somptueux paysages, mais aussi pour confirmer les théories qu'il m'a été loisible d'élaborer au fil des années.

Le Kefcheth Heina Lenapoo *se manifeste. Les déséquilibres qu'il crée entre les forces dominatrices commencent à nous affecter.*

L'opération que j'ai si chaudement recommandée à sire Shnar a été menée au bon moment, pendant le couronnement ducal. Sa guilde a donné du fil à retordre à ces bonnes gardiennes du Plateau-Doré. La stratégie m'a semblé parfaite : les coups ont été portés avec précision, et même la présence du kajuvâr n'a été remarquée qu'au dernier moment. Ils lui ont sans doute imposé le bâillon. Faire tomber les lustres, rester près du plafond… profiter de la noirceur, l'utiliser à son avantage. Comme la victoire aurait pu être facile !

Mais la Lune ! La Lune s'est… comment le décrire ? Elle s'est rapprochée de la Terre !

Cet astre est pour les Ténèbres ce qu'est l'œil pour un humain. L'entité voulait-elle observer l'affrontement ? Car, après tout, un kajuvâr y prenait part. Essayait-elle d'aider la créature ? Était-ce une amplification d'énergie ?

Non. C'était autre chose.

Il me faut étudier l'événement plus en profondeur, mais pour l'instant, je crois en cette hypothèse : les Ténèbres souhaitaient que nous subissions une défaite. Cette nuit-là, la Lune s'est approchée de la Terre, non pour examiner le grand hall du palais, mais pour en illuminer l'intérieur, pour contrer la stratégie de sire Shnar.

Peut-être les Ténèbres espéraient-elles la défaite des possesseurs du Serpent d'Argent ? Elles craignent le Kefcheth Heina Lenapoo *encore davantage que la Lumière, et savent qu'à la seconde où le pouvoir de cette « verrue » croîtra, l'existence des Ténèbres et de la Lumière sera en danger. Pour leur survie, les Ténèbres ne devraient pas s'opposer à sire Shnar, mais plutôt au véritable serviteur du* Kefcheth Heina Lenapoo*, soit Sa Majesté Izmalt.*

Il faudrait trouver un moyen pour communiquer nos véritables intentions aux Ténèbres, car si nous les abandonnons dans l'ignorance, jamais elles ne comprendront nos actions. Nous ne possédons plus le Serpent d'Argent; ainsi ai-je espoir qu'elles nous laisseront tranquilles pendant quelque temps. Il ne faudrait pas que nous nous retrouvions avec l'escouade de Bachior Arioo sur le dos.

Je devrai étudier l'événement plus en profondeur pour en tirer des conclusions satisfaisantes. Bien sûr, il me faudra retenir que la Lumière et les Ténèbres ont désormais un ennemi commun. Une alliance serait-elle envisageable ?

Une visite à la bibliothèque de la Cité-Rouge s'impose. Je m'y enfermerai avec quelques réserves de nourriture et, surtout, un baril de ce bon vin de Krytz, s'il en reste.

Dircamlain

Chapitre XXI
Dans la vieille barque

Nous longions, Furon et moi, l'étroite, mais tumultueuse rivière qui tirait sa source d'un lac près de Havre-Nord et descendait entre les collines couvertes de conifères jusqu'à la baie de l'Île-Argentée. J'y admirais la mer, au loin, cette mer que j'avais abandonnée depuis quatre longues années. Un souvenir si lointain que j'en oubliai les bienfaits qu'elle me procurait : la fraîcheur ressentie lorsque je m'y trempais les pieds, l'odeur de l'air salin, la musique relaxante des vagues…

Le paysage aurait été plus gai si la pluie avait cessé de s'abattre sur la région. Depuis mon départ de Kærine, deux semaines plus tôt, le soleil demeurait timide, toujours caché derrière d'épais nuages gris. Cependant, le temps restait chaud, et l'humidité rendait souvent l'air étouffant.

L'eau pluviale coulait sur mes bras. L'averse s'amplifia un court instant et l'horizon disparut derrière un mur de gouttelettes ternes. Je fermai les yeux et me cachai le visage derrière la main.

La rivière avait pris une teinte brunâtre.

Les sabots de Furon s'enfonçaient dans la boue. La pauvre bête devait redoubler d'efforts pour avancer. Après avoir traversé un continent tout entier pendant quinze jours, il méritait un long repos. Heureusement pour lui, nous approchions de notre destination.

— La plage se trouve juste devant, lui répétai-je en frottant son cou mouillé.

• • •

Nous longeâmes une crevasse rocheuse qui débouchait sur un lit de petits galets, puis arrivâmes devant la vaste étendue d'eau. Comme elle était couverte d'énormes rochers, la plage ne ressemblait en rien à celle de mon enfance. Mon cheval gardait difficilement son équilibre en s'y aventurant.

J'aperçus une vieille barque attachée à un billot. À la moindre vague, elle remuait et frappait la berge deux ou trois fois avant de s'immobiliser.

Je dis à ma monture :

— Tu crois que c'est pour moi ?

Elle ne répondit pas, comme toujours, et poursuivit son trot sur le terrain qui devenait de plus en plus inégal.

Près de la mer, le son des vagues devint puissant. J'entendais le pétillement des bulles lorsque l'eau se retranchait sur le gravier.

Un homme se tenait à quelques mètres de l'embarcation vétuste. Il longeait la pente; sa cape noire battait au gré des vents. Il avait une vieille branche dans sa main et la tapait sur les cailloux, comme pour se désennuyer.

Je descendis de la selle et m'approchai de lui. Lorsque je fus à mi-chemin, cet homme n'avait toujours pas remarqué ma présence. Je reconnus Riuth quand des bourrasques soufflèrent et que ses cheveux argentés sortirent de son capuchon.

Un roulement de tonnerre me fit sursauter. De longs éclairs illuminaient le ciel couvert de grisaille.

— Te voilà, dit-il en m'apercevant.

— Tu m'attendais depuis longtemps ?

— Je viens à peine d'arriver. Voe'Gaïl survolait Havre-Nord ce matin. Il m'a prévenu que tu arrivais.

Il déposa la brindille par terre.

— Tu as voyagé vite. À peine deux semaines…

— Mon cheval est infatigable. J'évitais de m'attarder dans les villages.

— C'est sage. Nous devons rester discrets encore plus qu'avant. Comme moi, tu es recherchée par la couronne, sans aucun doute.

Je m'approchai des parois pierreuses pour me mettre à couvert. Le prince en fit autant. Il tordit sa cape pour en extraire l'eau.

— Et toi ? repris-je. Comment as-tu franchi cette distance ?

— Tu t'en doutes. Après ton départ, une troupe d'Artis'Téming est venue rejoindre Viko. Les chasseurs ont embarqué le kajuvâr sur un bateau et l'ont livré aux xayiris. Je les ai guidés en mer. Nous avons fait le tour du continent par le nord et sommes arrivés sur l'Île-Argentée avant-hier. Les vents ont été en notre faveur.

— Et le Serpent d'Argent ?

— Viko n'a pas menti sur ses intentions. Elle a livré cette arme à mes maîtres. Elle n'a jamais voulu que je la touche ni même que je l'approche.

— J'avais peur qu'elle donne le serpent au roi.

— Pareil pour moi. Pourtant, mes maîtres lui ont confié cette mission personnellement. Ils devaient connaître les risques.

Le déluge se transforma en une fine averse. Derrière les hauts rochers, Furon s'approcha d'une flaque d'eau claire et baissa la tête pour s'y abreuver.

— Pourquoi les xayiris voulaient-ils le kajuvâr ? demandai-je en fronçant les sourcils.

Riuth resta muet un moment, comme s'il hésitait à me dévoiler la vérité.

— Ils disent vouloir vérifier quelque chose.

— Vérifier quoi ?

— Je n'en sais pas beaucoup. Voe'Gaïl m'a dit qu'ils l'ont emprisonné dans les ruines de Zsarès.

Il se releva. Sa cape humide retomba jusqu'à ses mollets.

— Partons, me suggéra-t-il en regardant les nuages. Profitons de ce bref répit.

Le prince s'assit dans l'embarcation. Avant d'y monter, je cherchai un endroit où attacher mon cheval. Ne voyant rien, je demandai conseil auprès de Riuth :

— Nous serons partis longtemps ?

— Une journée, peut-être. Pour ta monture, ne t'en fais pas. J'ai déjà connu d'autres bêtes appartenant à cette race, les taïgnes-à-longue-crinière, et celle-ci me semble authentique et fidèle. Ces chevaux sont très intelligents. On dit même qu'ils ont un sixième sens. Ils seraient capables de tisser un lien magique avec leurs maîtres. Jamais ils ne les abandonnent.

— Alors, tu dis que je pourrais le laisser en liberté ? Ce n'est pas le genre de risque que je suis prête à courir.

Le prince observa la monture d'un œil attentif.

— Je te le jure : tu n'as rien à craindre. Ses traits ne mentent pas. Si ta monture n'est pas ici à ton retour, je m'engagerai à la retrouver, peu importe où elle sera. Tu as ma parole.

Hésitante, je remis la sangle sous la selle. L'idée que Riuth pût avoir une dette envers moi me plaisait-elle à ce point ?

— Tu m'attendras ici, n'est-ce pas ? dis-je au cheval, qui se contentait de boire sans me regarder.

Je reculai et m'assis devant le prince. Il poussa la barque à l'aide des rames.

• • •

Nous venions à peine de quitter la berge des Bois-Verts. De l'autre côté, les montagnes de l'Île-Argentée devenaient visibles. Les vents s'adoucirent et, peu à peu, l'eau redevint calme comme celle du Lac-Diamant.

Les précipitations continuaient toujours, mais pour la première fois depuis les derniers jours, ces chaudes gouttelettes agissaient comme un baume sur mon corps. Elles me rafraîchissaient et m'enlevaient l'impression de vivre un rêve éveillé.

Riuth et moi restâmes muets une partie de la traversée. Trop gênée pour parler, je me contentais d'observer le rivage s'éloigner. Furon broutait de l'herbe sans s'inquiéter pour mon retour. Puis, je perdis l'animal derrière les brumes.

Je me retournai vers le prince qui ramait avec ardeur. Ses yeux, toujours brillants, renvoyaient des éclats multicolores, comme les reflets à l'intérieur des coquillages.

— Tu excuseras ce retard, mais… tu étais somptueuse dans ta robe, l'autre soir.

Une louange ? De la part de Riuth ? Je n'en revenais pas. En général, il était si… affirmatif.

— Tu l'as gardée ? continua-t-il.

— Non, j'ai dû la vendre à un boutiquier de Quarce pour faire des provisions. On m'a payée en bleuzars : ça m'a surprise.

— C'est dommage. Je te trouvais radieuse.

— Je n'ai aucun regret. C'est à cause de cet accoutrement, et de ce genre de fioritures, que j'ai oublié d'honorer ma promesse.

Je fis une pause et je sentis mon visage rougir :

— Merci tout de même pour le compliment.

Le prince sourit à nouveau, mais comme toujours, cette expression fut brève.

— Je trouve, au contraire, que tu as fait un excellent travail au palais de Kærine, m'avoua-t-il. Selon Viko, tu aurais battu le kajuvâr de la Guilde du Simulacre. C'est tout un exploit !

— Mon défunt mentor m'avait appris à me battre sans arme, avec l'énergie de la Lumière. C'est ce que j'ai réussi à faire, je crois. J'aurais quand même préféré ne pas avoir oublié mes épées.

— C'est le genre d'erreur que je ne pourrais jamais me permettre. Sans Xilasire et son énergie, mes ailes seraient très difficiles à former. À vrai dire, je n'y arriverais peut-être pas.

— Pourquoi donc ?

— Mon corps contient une bonne quantité de Lumière. Cependant, mes ailes sont gourmandes. Après les avoir fait apparaître, je n'aurais plus la force de les maintenir en place. Elles resteraient visibles une ou deux secondes, puis elles disparaîtraient. C'est absurde, je sais…

Riuth, qui avait fait une courte pause, recommença à ramer. Il compléta :

— Grâce à mon épée, je peux garder mes ailes presque aussi longtemps que je le désire.

Nous nous tûmes pendant quelques minutes. Je me complaisais dans cette somptueuse accalmie. Puis, une idée me vint à l'esprit.

Par le passé, j'avais tenté maintes fois de discuter avec Riuth, d'en savoir davantage sur cet être mystérieux qui était le fils rebelle d'Izmalt. Une aura énigmatique entourait cet homme. Il souhaitait, de

façon évidente, préserver ses secrets. Mais là, tandis que nous étions seuls à bord de la barque, il semblait vouloir s'ouvrir à moi plus que jamais. C'était ma chance.

— J'aimerais que tu me parles de toi.

Ma demande le déconcerta. Je reformulai donc ma question :

— Qui es-tu réellement ?

Riuth me renvoya un regard confus. Il répondit sans protester, comme s'il savait depuis longtemps que cette question lui serait posée.

— Contrairement à ce que tu peux croire, je suis seulement l'Ange Arc-en-Ciel. Rien de plus. Mener une vie secrète, ce n'est pas mon genre.

Il cessa de ramer, puis rétorqua calmement :

— Et toi, qui es-tu, Alégracia ?

Sa réplique me laissa pantoise. Ma bouche s'ouvrit sans qu'en émane le moindre son. Était-ce parce j'avais peur d'exposer mes propres secrets, ou simplement parce que je ne connaissais pas la réponse exacte à cette question ?

En me voyant ainsi désemparée, il continua :

— Serait-il possible que tu aies emprunté un chemin similaire au mien ? Étant kajuvâre, tu t'es isolée du reste du monde pour ta sécurité et celle des autres. Puis, tu as voulu mener une vie normale en te mêlant à la population. Dans ce grand périple, tu pensais découvrir qui tu étais vraiment. N'est-ce pas la vérité ?

Là encore, je demeurai silencieuse.

— Je regrette, mais tout comme moi, tu n'es pas faite pour vivre en société. Elle t'est étrangère.

Le prince posa les bras sur ses genoux et poursuivit avec une voix toujours aussi douce :

— Avant ta fuite à Kærine, tu as failli me dire quelque chose.

Je ressentais une hésitation dans sa voix. Impossible à déterminer s'il s'agissait d'une bénigne timidité ou d'un désarroi total.

— Tu regrettes que je t'aie embrassé, c'est ça ? lui répondis-je, gênée comme jamais.

Le prince rangea les rames sous les bancs, se leva et vint s'asseoir à ma gauche. Sa chaleur m'enveloppa. Tous mes poils se hérissèrent et une agréable sensation parcourut mon corps.

— Je suis un démon, maugréai-je.

— Et alors ? Le mot *démon* n'est qu'un concept inventé par des gens effrayés. Tu es bien plus que ça, et tu le sais.

— Je suis une idée.

— Vraiment ?

— L'idée de Daneruké, mon ancien maître.

Riuth hocha la tête.

— Je te connais à peine, mais j'en sais suffisamment sur ta

personne. Tu es Alégracia. Un être authentique et véritable.

Il observa la mer un court instant, puis reprit :

— Et tu ne seras heureuse qu'en obéissant à toi-même.

Envoûtée, je me blottis contre le prince et j'appuyai la tête contre son épaule. D'une voix basse et pleine de tendresse, je lui murmurai :

— Je me sens bien auprès de toi.

— C'est artificiel. Tu te nourris de la Lumière dégagée par mon corps…

Puis, nos bras se mêlèrent et nous échangeâmes un baiser, doucement. Je profitai au maximum de ce moment tant espéré. J'en rêvais sans relâche depuis la première fois où il m'avait tendu les bras. Enfin, j'exprimais au prince mes sentiments les plus sincères.

Mes lèvres se séparèrent des siennes. Nos nez se frôlèrent; Riuth m'observa alors et me jeta un regard envoûtant. De si près, j'admirais les colorations changeantes de ses iris. Nous échangeâmes un deuxième baiser, plus tendre, et mes paupières frémirent.

Le ciel s'assombrit, les averses reprirent avec une grande intensité. Puis, la Lumière m'aveugla. Tout en restant blottie contre le prince, je vis sa peau tourner au noir et ses yeux libérer une vapeur vermillon. Des ailes multicolores se dressèrent dans son dos, puis se plièrent autour de nos deux corps réunis. L'eau pluviale glissait maintenant sur les plumes fantomatiques sans nous atteindre.

Notre cocon devint réel.

Chapitre XXII
Nouveaux enjeux

Du haut de ses quatre mètres de hauteur, la créature de glace écarlate observait l'horizon. Dans le ciel, les nuages se dissipaient et quelques rayons de soleil traversaient la nappe bouillonnante pour strier l'atmosphère humide de traits luisants. Puis, une ouverture se créa au-dessus du xayiris. Le rayonnement solaire l'atteignit, traversa son corps translucide et réfracta des éclats rougeoyants sur la pierre terne de la falaise creusée d'Olaë.

Nao'Zeel, protecteur de l'amour, humait un agréable parfum. Il déploya ses ailes cristallines et les battit deux fois pour ramener les effluves près de son corps. Il venait enfin d'atteindre son objectif, il en était sûr.

Le sol trembla. Derrière lui, un humanoïde semblable, mais de couleur violacée et d'une stature plus mince, approchait en marchant lourdement. Les rameaux des conifères s'agitaient après chacun de ses pas. Il tenait une épée qui avait l'air minuscule dans ses mains énormes.

— Sis'Karta, dit l'ange rouge avec une voix ni féminine ni masculine. Méria'Talis va Badar ki… [Note #3]

Son visage, complètement lisse et sans traits, ne bougeait guère lorsqu'il prononçait des mots. Sa voix émanait de toutes les parties de son corps. Entre chaque phrase, sa peau glacée produisait un son comparable à la musique d'une coupe de verre frottée du bout des doigts.

— *Il a réussi*, ajouta-t-il dans un soupir de soulagement. *Ses ailes ont repoussé pour la première fois depuis cette mésaventure.*

— *Tu as pris un risque inutile*, grommela l'autre xayiris. *Riuth n'aurait jamais dû se séparer de Xilasire.*

— *Cette épée lui fournit la Lumière nécessaire à sa régénération. Les sentiments qu'il éprouve pour Alégracia lui amènent une force nouvelle, nous le savons désormais. Une force qu'aucune arme ne pourrait lui fournir.*

— *Alégracia… Un démon, encore une fois. Ne fais-tu donc confiance qu'aux serviteurs des Ténèbres ?*

Le xayiris rouge frappa le sol avec son pied. Le bruit rebondit en

écho sur les montagnes.

— *Ils sont libres, désormais !* cria ce dernier. *Les démons et les anges s'unissent !*

— *Un rêve chimérique… Tel'Dree n'a-t-il pas été une preuve suffisante pour toi ? Les êtres démoniaques ne recherchent que la guerre. Ils souhaitent la destruction de cette planète. Je reconnais mon manque de jugement pour Riuth, mais là, tu vas beaucoup trop loin.*

— *Des temps nouveaux approchent, Sis'Karta. L'existence de cette planète est désormais essentielle à la survie des Ténèbres.*

— *Ses agissements ne peuvent changer si subitement.*

Les xayiris s'interrogeaient souvent sur les stratégies et ambitions des deux entités primaires qui entouraient leur monde. Plusieurs années de débat leur avaient permis d'en arriver à la conclusion que deux idéologies motivaient respectivement la Lumière et les Ténèbres, soit celles d'« exister » et de « dominer ».

Selon eux, les Ténèbres choisissaient de dominer. Pour elles, la Terre représentait une barrière infranchissable qui nuisait à leur ambition de conquête. Elles préféraient risquer leur propre anéantissement plutôt que de partager l'Univers avec la Lumière, leur ennemie, et c'est pourquoi elles recherchaient depuis toujours des moyens pour détruire la planète. Sans cette barrière matérielle, elles pourraient atteindre leur adversaire coloré et l'éliminer une fois pour toutes.

La Lumière, quant à elle, se réjouissait de la création de la Terre, qui lui permettrait d'exister encore longtemps. Elle mettait tout en œuvre pour préserver cette planète, question d'assurer sa propre sécurité.

Cependant, les protecteurs du Continent-Coloré savaient très bien que depuis l'avènement du *troisième joueur*, les enjeux n'étaient plus les mêmes. Cette guerre, qui durait depuis une éternité, était sur le point d'avoir un vainqueur.

— *Après Riuth et Viko Artis'Téming, voilà un nouveau démon*, bougonna le serviteur de la paix. *J'espère que ce sera le dernier.*

Chapitre XXIII
Le puits de Zsarès

Riuth trempait la pointe de ses ailes colorées dans l'eau et faisait avancer notre embarcation vers l'Île-Argentée. Blottie entre ses bras, je m'efforçais de ne pas dormir. Je voulais savourer chaque seconde de cette étreinte si précieuse. La main de Riuth, toujours gantée, me caressait tendrement l'épaule.

Cet instant de bonheur se termina au moment où la barque se frotta contre la côte de la province montagneuse.

Nous nous levâmes. Droit devant, au bout d'une pente qui sillonnait les parois rocheuses d'une falaise, je vis Nao'Zeel, le chef des xayiris, qui attendait notre arrivée. Frappé par les rayons du soleil, il reluisait d'un éclat surréaliste.

En nous apercevant, le protecteur de l'amour replia ses longues ailes derrière son dos et descendit nous rejoindre.

— Je suis heureux de te revoir, me dit-il alors qu'il arriva devant moi. Sois la bienvenue sur l'Île-Argentée.

— J'attendais ce jour depuis longtemps, lui avouai-je.

De si près, je voyais clairement la colombe rouge encastrée dans sa tête. Cela me rappela les autres oiseaux que j'avais vus quelques années auparavant, notamment le colibri orangé, le cardinal vert, l'hirondelle jaune et le hibou bleu. Toutes ces créatures colorées et luisantes guidaient les pas du prince rebelle. Et pourtant, ils démontraient aussi un intérêt certain envers moi; ils m'avaient libérée des griffes de Shnar et guidée vers Daneruké, mon ancien mentor.

— Détends-toi, jeune fille, dit-il d'une voix amicale. Sur cette île, personne ne viendra nous déranger. Je te promets qu'en ce lieu, tu trouveras des réponses à tes questions. Autant pour celles qui nous impliquent, nous, les xayiris, que pour plusieurs autres.

Riuth, qui était resté à l'écart depuis notre arrivée, s'avança devant son maître et lui lança sèchement :

— Voilà, c'est fait. Je veux me reposer, maintenant.

— Va, répondit Nao'Zeel en levant sa main à quatre griffes au-dessus du sentier.

Le prince l'emprunta sans prononcer un mot de plus. Ses ailes s'étaient dissipées et sa longue cape noire battait sous les rafales. Il

disparut derrière des pics rocheux, puis le bruit de ses pas devint inaudible sous le sifflement des vents.

Au moment où je voulus le rattraper, le xayiris rouge me bloqua la voie.

— Il a besoin de solitude. Laisse-le partir. Sur cette île, il ne peut aller bien loin.

— Quelle mouche l'a piqué ?

— Tu sais autant que moi ce qui est arrivé dans la barque, tout à l'heure.

Je rougis aussitôt.

— Vous êtes au courant ?

— Je te l'ai déjà dit, Alégracia. Je suis le protecteur de l'amour. Je peux ressentir la présence de certaines émotions à des milles à la ronde.

Il se redressa bien droit :

— Riuth est souvent renfermé sur lui-même. Il exprime rarement ses émotions. Ça, tu le sais sans doute déjà… Je me souviens, par exemple, du jour où nous lui avons remis l'épée Xilasire. Moi qui m'attendais à voir le prince resplendir de fierté, je l'ai vu empoigner l'arme d'une main ferme et se retirer à la plage pour réfléchir à ses actions futures.

— C'est ma faute. J'avais besoin de réconfort, et je pensais que c'était réciproque.

— Tu n'es pas comme lui. Riuth craint les émotions. Il pense qu'elles contreviennent à son sens du devoir. Évidemment, je ne partage pas son opinion.

— Lui en avez-vous déjà parlé ?

— Il refuse d'aborder le sujet.

Un sentier menait au sommet de la falaise. Nao'Zeel l'emprunta et m'invita à le suivre.

Pendant notre ascension silencieuse, je repris la conversation :

— Riuth me rappelle Daneruké, mon ancien mentor. Il me répétait sans cesse que les émotions me conduiraient à ma perte, ou des choses du genre.

— Il désirait sans doute éliminer la haine en toi, pour éviter que tu t'y abandonnes. C'est une méthode classique pour « dompter » les kajuvârs, et cette stratégie fonctionne dans une certaine mesure. Cependant, on oublie que de s'ouvrir à des émotions comme l'amour recèle un potentiel inoui : celui de renverser le métabolisme d'un démon, de façon très positive.

— Selon Daneruké, une émotion vient toujours avec son contraire. La haine accompagne l'amour. Et dans mon cas, la haine serait plus forte.

— Comment peux-tu en être sûre ?

— J'y ai déjà succombé, autrefois. J'ai blessé des gens. Des tas de gens.

— Et l'inverse est inaccessible, selon toi ?

Sa question n'obtint aucune réponse. Le xayiris rouge reprit alors :

— N'as-tu jamais sauvé personne ? Par amour ?

— Je ne crois pas.

— Et tes exploits au barrage des Collines-aux-Aurores-Pourpres, tu les oublies ?

— Ce n'est pas la même chose. J'accomplissais un devoir.

— Eh bien, voilà, avoua-t-il. Riuth agit de la même façon. Il refuse de se battre avec passion. Toutes les actions qu'il entreprend, il les considère comme des obligations.

Je ralentis :

— Dans la vieille barque, croyez-vous que Riuth était lui-même ?

— Aurait-il pu en être autrement ?

— C'est que, partout ailleurs, il agit si différemment, comme s'il était…

— Quelqu'un d'autre ? compléta le géant de glace. Un excellent combattant, un serviteur digne ? Comme ce que ton ancien mentor espérait faire de toi, sans doute ?

Le xayiris approcha son visage du mien.

— Si seulement Riuth laissait tomber ce masque pour se battre avec amour, il n'aurait plus besoin d'être au service de quiconque. Il deviendrait le plus puissant serviteur de la Lumière du monde. Et il briserait cette dépendance qui l'attache à Xilasire. Dominé par l'émotion rouge, notre serviteur pourrait attirer dix fois l'énergie procurée par cette arme, à lui seul.

— Mais… pourquoi ne s'y abandonne-t-il pas, alors ?

— Seul Riuth pourrait nous le dire. Mais j'ai ma petite idée…

Nao'Zeel s'arrêta complètement.

— Notre serviteur refuse de nous révéler la moindre information concernant son passé. Mais j'imagine qu'en examinant son âme, je pourrais y découvrir une blessure profonde. Une qui aurait laissé le genre de cicatrice qui demeure pendant une vie entière, si tu vois ce que je veux dire.

• • •

Après avoir franchi plus d'un kilomètre à la marche sur l'île grise, nous vîmes une première ville perdue dans les brumes. Elle se situait au creux d'une vallée pierreuse, à la base d'une montagne appelée « La Montagne des Anges ».

— Voici la cité abandonnée de Zsarès, une des plus anciennes ruines du Continent-Coloré.

Cet endroit me donnait la chair de poule. La majorité des bâtiments n'avaient pas résisté au temps. L'air sifflait entre les murs écroulés et les toitures affaissées.

— Pourquoi m'amenez-vous ici ?

La réponse à cette question ne tarda pas à venir, mais elle ne me fut pas donnée par mon guide. À ma droite, une créature orangée qui se déplaçait comme un chat sauvage courait dans notre direction. Plus elle se rapprochait, plus la terre vibrait. Lorsqu'elle apparut au sommet de la paroi rocheuse qui surplombait notre sentier, je reconnus un autre xayiris.

Ce dernier devait mesurer seulement la moitié de la taille de Nao'Zeel. Cela n'empêchait pas sa masse, nettement supérieure à celle d'un humain normal, de m'impressionner. Les angles de son corps étaient pointus. La glace qui le recouvrait prenait des formes si épineuses, à certains endroits, qu'elle devait couper la peau. De grandes ailes avec des plumes de glace effilées s'élevaient à son dos. Elles frétillaient sans cesse, comme celles des libellules.

Visiblement énervé, le xayiris orangé se dépêcha de livrer son message :

— Venez au puits de Zsarès immédiatement !

— Qu'y a-t-il ?

— Le kajuvâr… Il…

— Calme-toi.

— C'est une catastrophe !

Puis, il déguerpit avec la rapidité dont il avait fait preuve en arrivant.

— Qui est-ce ? demandai-je à mon accompagnateur.

— Nar'Aluz, le colibri orangé et gardien de la vie. Ne te surprends pas à le voir énervé; il est toujours ainsi. Il est d'ailleurs le seul d'entre nous qui soit capable de bouger aussi vite.

Il se tourna vers la cité délabrée :

— Mais je crois qu'aujourd'hui, je dois me hâter.

Nao'Zeel leva alors son bras pour pointer une zone dégagée de la ville, d'où des cris stridents jaillirent tout à coup. Une petite rivière coulait près de cet endroit. Elle scintillait sous le soleil qui, depuis peu, recommençait à illuminer la cime des montagnes.

— Il y a urgence; je ne pourrai pas me rendre au carrefour de Zsarès en marchant. Viens nous y rejoindre. Tu n'auras aucune difficulté à nous retrouver. Je crois que ces cris ne font que commencer, alors fie-toi à tes oreilles.

Quand il finit de parler, sa tête glacée explosa en mille miettes pour libérer la colombe rouge. Elle battit des ailes, s'envola puis descendit la pente abrupte en planant.

Près de moi, la gigantesque statue de glace – maintenant décapitée

et totalement inerte – perdit graduellement sa couleur. De fines gouttes d'eau glissaient le long de ses bras et de ses ailes, signe qu'elle fondait. À cause de la chaleur, il n'allait probablement rien en rester d'ici la nuit.

Sans attendre, je courus jusqu'à la citadelle dévastée.

• • •

Traverser les ruines de Zsarès ne fut pas aussi difficile que je ne l'avais cru au départ. J'avais suivi la source des hurlements, comme me l'avait conseillé Nao'Zeel, pour me guider entre les ruelles parsemées de pierres brisées et de débris métalliques. Ces cris, aigus et nasillards, devaient provenir d'un kajuvâr en pleine crise d'hystérie.

Mes prédictions étaient bonnes.

Arrivée à destination, je vis le démon noir, précisément celui que j'avais vaincu à Kærine, enfermé dans une cage cylindrique, elle-même suspendue au-dessus d'un large puits de béton d'où émanait de l'air fumant, extrêmement chaud. Entre les barreaux de fer, le kajuvâr se débattait, frappait et hurlait pour tenter de s'échapper. Toutefois, il ne parvenait qu'à faire vaciller la cage au bout de sa chaîne.

Trois xayiris observaient ce spectacle. D'abord Nao'Zeel, qui terminait de se recréer un corps de glace avec l'eau de la rivière, Nar'Aluz, le petit xayiris orangé, et un autre de couleur violacée que je n'avais jamais vu auparavant. Ce dernier se tenait à l'écart des deux autres, comme s'il craignait la créature séquestrée.

— Pourquoi le kajuvâr est-il aussi agité ? s'informa Nao'Zeel.

— Je l'ai blessé, spécifia l'orangé en montrant une baguette de fer rougie. Une brûlure au thorax pour faire une vérification.

Pendant qu'ils discutaient, mon regard ne pouvait quitter le démon enfermé dans cette prison. Il me fascinait et, inconsciemment, je fis trois pas pour m'en rapprocher.

— Alégracia, non ! me lança Nar'Aluz.

Il connaissait déjà mon nom.

— Ne t'approche pas. Celui-là est dangereux même de loin !

— En quoi diffère-t-il des autres ? demanda Nao'Zeel à son ami surexcité.

— Je vais vous montrer.

Aussitôt, le xayiris de la vie s'avança devant la cage en tenant son bâton rougeoyant à bout de bras. Lorsque le démon le vit s'approcher, il se tassa au fond de sa cellule en geignant comme un animal en détresse. Nar'Aluz s'empressa d'agir. Il appuya la baguette de fer contre la poitrine du kajuvâr pour le brûler; ce dernier hurla en montrant les dents. Puisqu'il n'avait pas obtenu le résultat escompté, Nar'Aluz recommença sa manœuvre trois fois. Les cris du supplicié

devinrent encore plus forts. Puis, au dernier coup, le xayiris recula enfin.

— Voilà !

La créature ténébreuse, complètement hystérique, s'acharna à nouveau sur les barreaux de fer, sans parvenir à les arracher. Je remarquai cependant qu'un de ses aspects physiques avait changé.

Ses cheveux blancs flottaient continuellement dans l'air.

Ses dents blanches semblaient toujours aussi acérées.

Ses yeux, d'aspect pierreux, renvoyaient une lueur de folie.

Mais sur son front, un troisième œil, bleu et scintillant, venait d'apparaître.

— Je n'ose pas y croire, dit Nao'Zeel.

— On nous a bernés ! cracha le xayiris violet en frappant un mur de briques, qui s'effondra sur le coup.

Confuse, je lui demandai quelques explications.

— Athore a d'autres descendants ! grogna encore ce dernier, sans même se retourner vers moi.

L'ange mauve ferma le poing à nouveau. Avant de frapper une autre paroi, il se retrancha plus loin dans les ruines.

Doucement, je m'approchai des deux autres xayiris.

— Vous dites que ce démon porte en lui l'essence du Serpent d'Argent ?

Seul Nao'Zeel daigna me répondre.

— À son front, nous voyons l'œil manquant de cette arme. Comme l'a dit Sis'Karta, cet oeil peut uniquement se manifester chez les descendants d'Athore, le démon vaincu par Zarakis le solarius.

— Donc, en plus d'Izmalt, de Shnar et de Riuth, d'autres créatures ont ce pouvoir ?

— C'est ce que nous constatons aujourd'hui.

Dans sa cage, le démon me fixait avec son triple regard tout en montrant les dents. Ses cheveux argentés glissaient le long des barreaux comme des flammes. Il donna un dernier coup sur le fer avant de s'accroupir à nouveau.

— Qu'allez-vous en faire ?

— Les anciens mineurs de la province utilisaient ce puits pour remonter des chaudrées de magma. Il mène au cœur de la Terre, là où la chaleur peut détruire n'importe quelle créature, peu importe sa nature. Cette méthode est accommodante pour éliminer les démons capables de se régénérer, comme les kajuvârs.

Mon cœur tressauta.

— Et vous avez l'intention de me faire subir ce sort ?

— Ne t'inquiète pas. Seules les créatures les plus viles ont été consumées par ce puits. Le dernier à avoir mérité ce châtiment a été Athore lui-même.

— N'est-il pas mort à cause de l'Envolée Céleste ?

— Bien sûr, mais nous avons jugé bon de nous débarrasser de sa dépouille.

Le xayiris de la vie reprit la parole pour s'adresser au chef :

— Qui, crois-tu, l'a engendré ?

— Je doute que cette créature soit directement l'enfant d'Athore, lui répondit Nao'Zeel. D'abord parce que nous l'aurions su plus tôt, mais également parce que les traits du démon me révèlent que c'est un quatrième-kajuvâr, au maximum. Nous devrons savoir qui, entre Shnar ou Izmalt, a enfanté ces dernières années. Peut-être que celui-ci n'est pas seul…

— Izmalt serait stupide d'avoir augmenté le nombre de ses descendants. Il doit les réunir ou les éliminer. Cette action contrecarrerait ses plans ! Ce serait paradoxal !

— Ce serait paradoxal, effectivement. À moins, bien sûr, que Shnar soit derrière tout cela. Lui qui désire voir tomber le pouvoir royal depuis toujours… Pour lui, cette stratégie serait intéressante.

— Il faudra mener une enquête à ce sujet.

— Je suis d'accord. Si d'autres descendants existent, il faudra les retrouver et les éliminer. Ils ne devraient pas rester en liberté, car ils pourraient alors se reproduire de façon incontrôlable. Athore risquerait alors de conquérir la terre d'une manière que nous n'avions jamais soupçonnée.

Chapitre XXIV
Réflexion ou miroir

Le hibou bleu, sur son perchoir d'ivoire, attendait que le prince finisse d'épurer l'eau de son splendide bassin. À l'aide d'un filet aux maillons fins, il retirait chacune des saletés flottant sur le liquide qui devenait, peu à peu, d'une translucidité parfaite.

— Ça te convient ? demanda Riuth en descendant les vingt marches autour de l'énorme réceptacle.

Ne pouvant parler dans cette forme, le xayiris hocha la tête en signe d'approbation.

Voe'Gaïl, préservateur de la beauté, abhorrait se former une carapace dans les eaux sales des rivières ou des lacs naturels. Il détestait d'autant plus attendre les pluies pour se sculpter à même les précipitations. C'est pourquoi il s'était construit un gigantesque bassin pour recevoir et préserver l'eau pure des nuages. Son ami et confident, le prince rebelle d'Holbus, acceptait toujours d'entretenir cet étang artificiel. La tâche lui permettait de relaxer.

— Tu peux y aller.

Le petit oiseau plongea dans l'eau cristalline.

Le hibou adorait prendre son temps pour former sa carapace. Parfois, cette activité pouvait lui prendre des heures. Il se concentrait sur un seul morceau à la fois, en commençant évidemment par la tête – la partie la plus longue –, puis le tronc, pour ensuite s'attarder aux bras. Voe'Gaïl portait une attention particulière à la symétrie de ses membres. Après les mains, il façonnait ses quatre doigts avec l'attention d'un orfèvre. Ses jambes se formaient sans la moindre négligence, de même que les pieds, qui s'abîmaient généralement très rapidement. Et finalement, le xayiris de la beauté construisait ses ailes en créant, une à une, chacune des plumes céruléennes.

Ce jour-là, son travail ne dura que cinq minutes. Jamais Riuth n'avait vu son ami aussi « négligent ». Et pourtant, malgré la minutie du travail de son ami, le prince n'arrivait jamais à distinguer les différences d'un corps à l'autre.

— Merci, dit le xayiris nouvellement formé, d'une voix toute faible.

— De rien, comme toujours.

L'étape suivante consistait, pour Voe'Gaïl, à se choisir un masque.

Puisqu'il était impossible pour les xayiris de se façonner une figure reconnaissable, le hibou avait préféré remédier à cette situation en se sculptant différents visages dans la pierre. Il gardait une centaine de masques, tous disposés autour du bassin, sur des piliers munis de crochets.

La plupart affichaient des visages souriants. Une minorité présentaient des émotions négatives, comme la tristesse ou la colère. Le gardien de la beauté utilisait très rarement ces derniers. Il les revêtait seulement les jours où ses amis connaissaient de sérieux ennuis ou lors du trépas de grandes personnalités du Continent-Coloré.

Son choix s'arrêta sur un « pensif », ayant la bouche très large, mais fermée.

— J'ai l'air bien ? demanda-t-il d'une voix qui s'apparentait au murmure.

— Comme d'habitude, répliqua le prince, qui rangeait ses instruments d'entretien.

Le géant de glace descendit du réceptacle :

— Je dois te l'avouer : je me sens un peu angoissé.

— Pourquoi donc ? Tu n'es pas satisfait de ton corps ?

— Un peu, mais là n'est pas la source de mes soucis. Alégracia se trouve ici, n'est-ce pas ?

— Je lui ai demandé de m'accompagner. Tu devais être au courant, pourtant.

— Tu crois qu'elle sera fâchée contre moi ?

— Pourquoi ? demanda le prince. L'aurais-tu déjà vexée ?

— Peut-être bien. Je l'ai déjà rencontrée, autrefois. Elle était encore une enfant. Elle avait dansé devant moi.

Riuth rit de façon retenue.

— Depuis quand cet art génère-t-il de la rancœur ?

— Je suis parti pendant sa performance.

— Tu veux dire… tu as oublié de la féliciter, de lui dire au revoir ?

— À peu près cela.

— Ne t'en fais pas. Peut-être ne se souvient-elle de rien.

Les deux compagnons descendirent les dernières marches. Ils arrivèrent enfin à la base de la construction complexe, entièrement érigée par les doigts habiles de Voe'Gaïl.

Dehors, le soleil illuminait à nouveau les vertigineuses montagnes de l'Île-Argentée. Les nuages se retiraient lentement vers l'est. Un ciel vierge allait leur succéder dans les prochaines heures.

Riuth entendit un hurlement en provenance des ruines de Zsarès.

— Le kajuvâr est encore vivant, dit Voe'Gaïl.

— On dirait bien.

— Je l'ai vu tout à l'heure avec Nar'Aluz. Tu sais que ce démon porte l'œil ?

Riuth sursauta. Il fit volte-face.

— Tu parles de l'œil d'Athore ?

— Le même que toi.

— Impossible !

— Nao'Zeel dit que Shnar a enfanté ce démon à l'aide d'une *osmose*, en secret.

— Tu veux dire que ce kajuvâr pourrait être mon neveu ?

— Ta nièce, en fait. Les Artis'Téming nous ont appris que c'était une fille.

Ébranlé, le prince resta interdit. Il demanda à Voe'Gaïl :

— Qu'en feront-ils ? Nao'Zeel envisage-t-il de la convertir ?

— Il est trop tard pour cela. Elle a été corrompue par le serpent. Les dommages ont l'air d'être irréversibles.

— La pauvre… Le Serpent d'Argent doit avoir mutilé son âme. Shnar refusait de l'utiliser lui-même; il se choisissait toujours des porteurs.

— Les autres envisagent de la brûler.

— Quelqu'un a-t-il au moins suggéré de la garder en captivité ? Mon père est-il au courant de son existence ? Maintenir ce démon en vie pourrait jouer en notre faveur !

— Tu dois bien te douter que Sis'Karta s'y oppose, Riuth.

— Oui, bien sûr. De toute façon, un marché est un marché. La dernière chose que nous voudrions faire, c'est se mettre la famille Artis'Téming à dos.

— En effet, mon cher. En effet.

Chapitre XXV
Les gardiens du Continent-Coloré

Après une vive discussion avec son compère violet, le chef des xayiris me guida à la frontière nord de la ville, où la Montagne des Anges nous cachait complètement le soleil. Comme partout ailleurs dans la province, le sol aride et pierreux ne permettait la croissance d'aucune végétation ou presque. Seuls quelques brins d'herbe poussaient à cet endroit.

— Sais-tu pourquoi j'ai convaincu Riuth de te mener à notre île ?

Je baissai la tête :

— Je croyais qu'il m'y escortait de son propre chef.

— Bien sûr, tu n'as rien à craindre à ce sujet. Riuth espérait pouvoir t'emmener ici bien avant que je lui fasse part de ma volonté. D'une façon, il souhaitait te faire rencontrer sa seule famille, son univers. Il s'est ouvert à toi. Il t'a exposé ses buts, ses appréhensions, ses rêves, sans prononcer le moindre mot. Tu sais, en chacun des xayiris, tu peux retrouver une partie de Riuth.

— J'aurais préféré qu'il soit à mes côtés. Nous voulions nous réunir et maintenant, il se cache. Je ne comprends pas. Ai-je mal agi avec lui ?

— Laisse-lui du temps. Ces dernières années, notre serviteur n'a pas beaucoup parlé avec de « vraies » personnes, si tu comprends ce que je veux dire. Nous lui assignons des missions et il part les accomplir. Aussitôt qu'elles sont achevées, il revient méditer sur notre île.

Un vent frais se manifesta. Je grelottai un instant. La froidure ne sembla pas affecter la créature de glace avec qui je discutais. Sans remuer un seul doigt, il continua :

— Riuth vit en solitaire depuis son plus jeune âge. Il n'a jamais eu de vrais amis ni de compagne, et je crois que tu es la première à avoir réussi à toucher son cœur.

— Maintenant, où est-il ?

— Il doit être en compagnie de Voe'Gaïl, le xayiris de la beauté. Ils passent beaucoup de temps ensemble.

— Et pourquoi est-il avec lui et pas avec nous ?

— Voe'Gaïl est réservé. Dans les rares occasions où il veut prendre

la parole, il choisit bien ses mots et s'exprime d'une voix presque inaudible, comme un enfant gêné qui offre ses excuses à un adulte. Il est peu bavard, et c'est pourquoi Riuth apprécie sa compagnie.

Nao'Zeel revint ensuite sur le sujet principal de notre conversation.

— Nous t'observions depuis un moment; tu le sais. Mais toi, tu sembles en savoir déjà beaucoup sur notre ordre, notre race, et de telles connaissances devraient être ignorées par le peuple. Ceci dit, j'aimerais te poser une question.

— Allez-y.

— Combien crois-tu qu'il existe de xayiris et quelles valeurs servent-ils ?

— Eh bien, on entend souvent dire que votre ordre est composé de six anges. Je vous connais, Nao'Zeel, protecteur de l'amour. J'ai également appris le nom de Nar'Aluz, le colibri orangé et gardien de la vie.

— C'est très bien jusqu'à présent.

— Vous venez de me décrire Voe'Gaïl, celui qui parle très peu. Je suppose qu'il n'est pas le violet. Ce dernier me semblait plutôt colérique et emporté.

— Non, effectivement. Le xayiris violet que tu as pu voir se nomme Sis'Karta. Il se consacre au maintien de la paix. Disons qu'il prend sa tâche très à cœur, de là son caractère. Celui que tu as nommé est un hibou bleuté chargé de préserver la beauté.

— Il existe également un cardinal vert et une hirondelle jaune, mais j'ignore leurs rôles.

— Respectivement, il s'agit de Dal'Astar, apôtre de la liberté, et Tor'Dello, dévoué à la justice. Ces deux-là sont des amis inséparables, crois-moi, mais ils sont aussi capables d'avoir les pires querelles au sein de l'ordre. Tu ne pourras pas les voir aujourd'hui. Ils surveillent certaines zones de la Contrée-Bleue.

J'avais mentalement fait le décompte.

— Voilà. Ça fait six. Un pour chaque couleur.

— Non. Tu fais erreur.

Si Nao'Zeel désirait me surprendre, il avait réussi.

— Ne sais-tu pas que l'arc-en-ciel est composé d'un nombre plus important de nuances ? Tu aurais dû y réfléchir, Alégracia. En réalité, nous sommes sept.

Je voulus immédiatement en savoir plus :

— Le dernier, qui est-il ?

— Le septième xayiris est différent. Il est comme toi.

— De quelle manière ? De toutes les personnes que j'ai rencontrées, personne ne semble connaître son existence.

— C'est mieux ainsi, Alégracia. Il y a plus de trente ans, Tel'Dree a pris une initiative importante et doit en assumer les conséquences

encore aujourd'hui. Il s'est retiré au sommet de la Montagne des Anges et y a bâti un sanctuaire de glace. Jusqu'à sa mort, il y vivra en solitaire, dans le secret le plus total.

— Vous le gardez prisonnier ?

— Non. Tel'Dree reste là-haut de son plein gré. Ce sont les accusations de Sis'Karta qui l'ont convaincu de se retirer ainsi.

Nao'Zeel se retourna vers l'imposant mont qui se dressait au milieu de l'Île-Argentée.

— Aujourd'hui, le xayiris indigo s'occupe de protéger nos trésors les plus précieux. Il veille seul, dans son antre de glace, et se dresse devant les voleurs qui osent le défier.

— Quelle valeur sert-il ?

— Ah ! Pour le savoir, tu devras lui rendre visite. Je le répète : vous avez d'innombrables points en commun. Une rencontre vous sera favorable, autant pour toi que pour lui. J'en suis persuadé.

— Je dois vraiment aller là-haut ?

— Je ne t'y oblige pas, évidemment, mais à ta place, je profiterais de ce privilège. La permission d'escalader la Montagne des Anges n'est généralement accordée à personne, pas même à Riuth, notre fidèle serviteur.

— Si vous lui interdisez, alors pourquoi me le permettre ?

Avant de répondre, le xayiris rouge commença à marcher pour rejoindre ses compères dans les ruines. Par-dessus son épaule translucide, il m'avoua :

— Tu verras bien là-haut.

• • •

Après m'être assise sur un rocher pendant une minute, je choisis d'accepter la suggestion de Nao'Zeel et d'escalader la vertigineuse Montagne des Anges. Cette ascension me prit seulement une heure, puisque je ne rencontrai aucun obstacle insurmontable en chemin.

Une fois là-haut, je repris mon souffle tout en admirant les horizons resplendissants. L'Île-Argentée y était visible d'une côte à l'autre. Autour de moi, l'océan brillait sous le soleil. À l'ouest, sous l'humidité, je percevais la berge des Bois-Verts, et au nord, je distinguais un tant soit peu le littoral où Furon devait attendre mon retour.

Complètement absorbée par cette vue, j'en oubliai de remarquer, juste derrière moi, l'imposant dôme de glace qui se dressait au centre d'un boisé verdoyant.

Ce sanctuaire avait la forme d'une demi-sphère couverte de longues pointes ondulées. Son contour ressemblait à celui d'un soleil légèrement déformé, comme s'il avait été dessiné par un artiste

excentrique. Seuls ses pics indigo étaient translucides. Le reste, trop dense, absorbait la lumière et enténébrait le reste de la surface.

La forêt qui l'entourait, par la distance importante entre ses arbres et l'absence de végétation additionnelle, ressemblait à une plantation. Les feuillus qui la composaient étaient rigoureusement identiques, allant de l'épaisseur de leur tronc jusqu'à l'organisation de leurs branches. Après un moment, je constatai que si une feuille se laissait emporter par les vents, tous les arbres en libéraient une autre pour préserver cet équilibre parfait. Ils s'imitaient, allant de leurs valses sous la brise jusqu'au son de leurs bruissements. Je crus un moment que je me retrouvais devant une illusion produite par des miroirs gigantesques, mais en touchant ces arbres, je vis qu'ils étaient aussi réels que moi-même.

Déterminée à rencontrer Tel'Dree, je pris une profonde inspiration et me rapprochai du sanctuaire.

• • •

Une fois devant le bâtiment incroyable, je me rapprochai d'une arche en forme d'étoile. Cette voûte était composée de pierres noires, retenues ensemble par une épaisse couche de glace. Elle me permettait d'accéder à l'intérieur du dôme. J'y avançai, sur la pointe des pieds, tout en retenant mon souffle.

Je parcourus d'abord un long couloir ténébreux au plancher extrêmement glissant. De la glace solide constituait toutes les parois, allant du plafond bombé jusqu'au sol, en passant par les murs ornés de gravures spiralées. Enfin, j'aboutis dans une vaste salle orbiculaire, entièrement éclairée par des arcades reluisantes qui la traversaient d'une extrémité à l'autre. En tout, trente piliers se rejoignant en un point central pour entourer un bassin où reposait une eau parfaitement calme. Cette nappe imperturbable ressemblait à un miroir.

Une luminosité indigo, qui provenait d'en haut, était diffusée en éventail par les colonnes. Ces éclats rebondissaient sur les murs, se reflétaient sur les parois ornementales du réservoir pour ensuite rejaillir sur la glace. Ces effets miroitants rendaient la scène féerique. Jamais une œuvre architecturale ne m'avait autant éblouie.

En silence, je me rendis près de l'eau. Devant la bordure chatoyante du bassin, je me penchai pour admirer mon reflet sur le liquide figé. J'y vis mon visage, avec une expression qui montrait à la fois curiosité et émerveillement.

J'entendis un cri perçant qui se réverbéra pendant quelques secondes. Ce bruit provenait d'en haut.

Je reculai en restant sur mes gardes. Tout en frôlant le manche de

mes deux épées, j'examinai la jonction des colonnes. J'y découvris un aigle, tout petit, qui me surveillait avec attention. Son plumage renvoyait une aura indigo, la même qui coulait sur les murs de ce sanctuaire.

L'oiseau de proie glatit avec force une seconde fois. Le son amplifié me donna un mal de tête. J'apposai alors mes paumes contre mes oreilles.

— Je…

L'écho de ma propre voix m'étourdissait. Je dus me résoudre à murmurer.

— Je ne désire pas voler vos trésors, xayiris. Nao'Zeel m'a envoyée. Il voulait que je vienne vous rencontrer.

Le rapace ne bougea pas d'une plume.

— Il m'a dit que nous avions des points en commun, repris-je. S'il vous plaît, éclairez-moi. Je n'aurai pas peur de vous. Je veux seulement vous entendre.

L'aigle quitta immédiatement son perchoir. Il étendit ses longues ailes striées de lignes blanches et plongea au centre du bassin. Aucune ondulation n'apparut sur l'eau.

Peu après, de puissantes vibrations secouèrent la structure. Le liquide se mit à bouillonner, pour ensuite s'élever dans les airs comme un grand globe. La boule prit progressivement la forme d'un humanoïde. Deux longs traits descendirent d'abord jusqu'au sol pour faire les jambes, et deux autres formèrent les bras. Finalement, la tête émergea de la masse avec l'oiseau à l'intérieur.

Quand ce dernier déploya ses ailes, du givre se répandit à travers tout son corps, du visage aux jambes en passant par le torse.

Je fus d'abord surprise de constater qu'aucune aile n'apparaissait au dos de cette créature. Les reliefs sur la glace bleutée me rappelaient les formes des muscles humains, et sa carrure imposante en faisait sans aucun doute le xayiris le plus costaud d'entre tous.

Je reculai de frayeur en remarquant l'allure de ses bras : à la place des mains, ce géant créa deux lames titanesques en glace.

— Je ne suis pas venue pour me battre, redis-je, prête à déguerpir.

Le colosse, haut comme la muraille d'Holbus et toujours sans visage, recula d'un pas.

— N'aie pas peur. Je ne peux façonner mon corps autrement qu'avec cette apparence.

Malgré sa taille, il avait l'air plutôt amical. De son corps qui inspirait la violence s'échappait une voix argentine.

— Mon nom est Tel'Dree.

Je fus soulagée de l'entendre se présenter, chose que la plupart de ses semblables avaient omis de faire.

— Mon nom est Alégracia.

— Yeux d'ange. Je te souhaite la bienvenue dans ma demeure.

Il s'approcha de moi, en prenant soin de cacher ses lames derrière son dos.

— Nao'Zeel a raison. Tes énergies sont particulières. Je dirais même plus : elles sont identiques aux miennes. Sauf qu'à l'origine, tu es un démon, et moi, un ange.

— Vous pouvez deviner qu'il y a du sang noir en moi ?

— Chacun des xayiris a le pouvoir de flairer certains phénomènes et certaines émotions, et ce, partout sur le territoire du Continent-Coloré. Moi, j'y perçois les manifestations des Ténèbres. Elles sont fortes en toi, mais plutôt dociles. Comme tu prends une apparence humaine, j'en déduis que tu es une kajuvâre.

En seulement quelques secondes, Tel'Dree venait de me mettre à nu.

— Mais alors, quels sont nos points en commun ?

— Je peux t'éclairer à ce propos, mais les explications que je te donnerai feraient référence aux forces qui dominent notre Univers : la Lumière et les Ténèbres. Tout cela est assez complexe.

Pour lui montrer que je n'étais pas complètement ignare dans ce domaine, j'énonçai quelques théories que m'avait enseignées Daneruké. La plupart d'entre elles portaient sur l'influence des deux énergies primaires en notre monde et sur leurs origines.

— Tout cela est juste, reprit-il en restant immobile. Tu sais donc que lorsque la Lumière et les Ténèbres se rencontrent dans un environnement comme notre planète, elles s'annulent mutuellement et créent de la matérialité.

— J'en suis consciente.

— Alors, comment expliques-tu que ton corps soit dominé par les Ténèbres et aussi habité par la Lumière, en même temps ? Ces énergies coexistent en toi, en quantité égale, sans s'annuler.

— Je n'en ai aucune idée, dis-je en observant le bas de mon corps. Cela arrive souvent ?

— Non. C'est même un cas d'exception.

La glace qui recouvrait le géant grinça à nouveau. Il s'agenouilla :

— Crois-le ou non, avant de te rencontrer aujourd'hui, je me croyais singulier. Je n'osais m'imaginer qu'aucun être sur la terre ne pouvait me ressembler. J'avais l'impression qu'on m'avait créé pour accomplir un dessein qui n'était accessible à nul autre. Je me trompais, car grâce à ta présence en ce lieu, j'ai maintenant la preuve d'une chose : je ne suis pas aussi spécial que je croyais l'être.

Il écarta les bras pour me montrer son corps, dans toute sa splendeur.

— Sache que je suis un ange habité par les énergies obscures. Une contradiction- née, le paradoxe vivant, le gardien impur. Je suis le

xayiris du combat, dévoué à une valeur oubliée par la Lumière. L'ange fonceur, qui choisit d'agir plutôt que de babiller.

— Pourtant, aujourd'hui, vous préférez rester enfermé sous ce dôme… Nao'Zeel m'a parlé de vous. Selon lui, vous avez choisi l'isolement après l'une de vos « initiatives ».

Tel'Dree se releva. Des craquelures blanchâtres se dessinèrent sur ses genoux. À nouveau, il me montra ses deux lames impressionnantes.

— Tu connais l'histoire de ton pays ? demanda-t-il sur un ton sentencieux.

— Un peu.

— La Grande Libération, cela te dit quelque chose ?

— Mon ancien mentor a participé à ce conflit. Je connais aussi un vieux marchand qui y a pris part, à l'époque.

— Tu sais ce que signifie le nom de cette guerre ?

— Pas vraiment.

J'eus l'impression que cette question ne tarderait pas à être répondue par mon hôte.

— La Libération de Tel'Dree, c'est-à-dire moi. Pour la seule fois depuis l'existence du Continent-Coloré, Nao'Zeel ainsi que tous mes anciens confrères m'ont donné carte blanche pour nettoyer le pays de ses impuretés.

— Quels genres d'impuretés ? Vous voulez dire chasser des individus, des bandits ?

— Plus ou moins. Il y a quarante ans de cela, notre pays a accueilli un nombre important d'immigrants en provenance du Drakanitt. La plupart d'entre eux étaient des maîtres d'armes appelés par le roi Izmalt pour entraîner l'armée locale. On les nommait « Artis'Téming ».

— Les membres de cette famille ne veulent-ils pas d'abord chasser les démons ?

— Alégracia, tu ne connais pas l'étendue de la problématique. Tu l'ignores sans doute, mais les Artis'Téming *sont* des démons !

Je n'y comprenais rien. Apparemment, ce Tel'Dree adorait jongler avec les paradoxes.

— Avant que leur sang ne soit dilué avec les reproductions humaines, reprit-il, ces fiers traqueurs étaient de petites créatures blêmes aux bras démesurément longs. Un aspect les distinguait des autres démons : les Ténèbres ne leur fournissaient absolument aucune dose d'énergie. Pour survivre, ils devaient voler cette force vitale aux autres démons, exactement comme des parasites.

« S'étant croisés avec la race des hommes pendant plusieurs générations, ces êtres ont fini par se fondre parmi le peuple. Ils subsistent maintenant avec de la nourriture, contrairement à autrefois. Même aujourd'hui, plusieurs d'entre eux ne connaissent rien de leurs

véritables origines. Sans le savoir, ils conservent ce sombre pouvoir d'absorption.

« À proximité d'un démon, les Artis'Téming sont capables de dérober assez de Ténèbres pour décupler leur vitesse, leur adresse et leur force, tout en diminuant ces qualités chez leur hôte. C'est pourquoi ils se sont découvert un « talent naturel » pour vaincre de telles créatures.

— Sont-ils toujours aussi puissants, de nos jours ?

— Sans aucun doute. Un des membres de la Triade me l'a prouvé le mois dernier. Elle est venue chercher l'Envolée Céleste.

— Viko !

— Je ne croyais jamais pouvoir perdre contre un ennemi de si petite envergure. Elle a – je ne sais comment – réussi à voler *totalement* mon énergie. Une absorption si complète que je me retrouvai incapable de former mes épées.

— Pourquoi vouloir l'affronter ?

— J'obéissais aux consignes votées par notre ordre. Pour recevoir le privilège de manier la plume d'Ixnâle, il faut prouver ses compétences au corps à corps avec moi. N'ignores-tu pas qu'après une seule attaque réussie, cette arme se brise et devient inutilisable ? Seuls les meilleurs doivent la manier.

— Viko méritait-elle cette victoire ? Est-elle digne de l'épée ?

— Cela m'importe peu. Nao'Zeel m'avait autorisé à lui remettre l'Envolée Céleste avant même qu'elle n'ait atteint mon antre.

Le ton de Tel'Dree laissait supposer qu'il ne partageait pas le même avis que son chef.

— Nao'Zeel nous recommande de faire confiance au clan Artis'Téming. Après tous les ravages perpétrés par leurs membres, j'ai du mal à y croire. Mais les temps changent, sans doute.

Je recommençai à contempler l'intérieur de la structure glaciale en tournant sur moi-même. La lumière miroitait toujours dans les colonnes spiralées qui surplombaient le bassin, maintenant vide.

— Je ne comprends pas les raisons qui vous motivent à rester enfermé, avouai-je.

— M'étant mêlé une fois aux conflits des hommes, je connais les conséquences d'une telle décision. Je refuse de recommencer. Je préfère entendre leurs histoires délirantes pour ensuite méditer en solitaire. Un jour, peut-être, finirai-je par les comprendre.

— Alors, à vous entendre, si vous pouvez *entendre leurs histoires*, quelqu'un doit vous les raconter.

J'avançai d'un pas dans sa direction, puis ajoutai :

— Vous ne vivez pas complètement en isolement, n'est-ce pas ?

— Je l'avoue : il m'arrive parfois de tricher. Il y a longtemps, je permettais à un voyageur qui possédait une caravane enchantée de me

rendre visite.

— S'appelait-il Kakimi ?

— Mais oui. Son nom est toujours célèbre, même auprès de la jeunesse, à ce que je peux voir. Grâce à ses histoires colorées, Kakimi m'a permis de connaître les impacts de la Grande Libération sur les provinces. L'un de ses récits m'a particulièrement ému et a pesé lourd dans la balance quand j'ai choisi de m'isoler. Cette histoire relatait ses deux derniers jours d'activité militaire.

— Racontez-moi !

Nao'Zeel avait parfaitement raison. À peine quelques minutes m'avaient suffi pour forger une amitié avec cette créature, aussi influencée par les Ténèbres que la Lumière. Je buvais ses paroles. Quant à Tel'Dree, je devinai qu'il profitait de ma compagnie pour partager une sagesse qu'il avait durement acquise. Il ne semblait pas prêt de s'en lasser; la vie d'ermite n'avait pas l'air très excitante.

— C'est d'accord. Permets-moi de m'asseoir. En restant debout et immobile, mes articulations ont tendance à durcir.

Il s'installa sur le sol et croisa les jambes. Le xayiris du combat commença ensuite à raconter cet intrigant récit.

— Pour te mettre en situation, imagine une Contrée-Bleue frappée par une longue sécheresse. Partout, on ne retrouvait que des rivières taries et des terres sablonneuses. Les denrées saines étaient devenues rares. Les habitants ont connu des jours très sombres, parfois mortels. La famine et la maladie n'ont donné de répit à personne.

« Toutefois, de l'autre côté des Montagnes d'Ombre, dans la Vallée-Rouge, les affaires allaient bien. Il pleuvait abondamment même si, de toute façon, la présence du fleuve Masaccia assurait toujours d'excellentes récoltes.

— Le peuple de la Vallée-Rouge a-t-il partagé sa nourriture avec la Contrée-Bleue ?

— En temps normal, il l'aurait fait. Mais à cause de l'appui des Artis'Téming, la Vallée-Rouge s'était formé une puissante armée. Enorgueillis, les habitants se sont montrés insensibles et ont gardé la nourriture pour eux seuls.

— Comment ont-ils pu faire une telle chose ?

— La province a été influencée par les dirigeants de la Cité-Rouge et d'Adyn, deux villes entièrement gouvernées par des Artis'Téming. Ceux-ci n'appréciaient pas les faibles. Par des discours fallacieux et des promesses mensongères, ils ont converti les citoyens à leurs idéologies élitistes. Au lieu d'aider la Contrée-Bleue, ils ont craché sur elle.

À ce moment, Tel'Dree souleva l'une de ses mains-épées et grava un symbole sur le mur : un « A », suivi d'un « T », le tout entouré d'un cercle parfait. Il continua sans détourner son visage du mur :

— Ces étrangers sudistes, appelés par Izmalt pour révolutionner un

système qui fonctionnait à merveille. Ces étrangers, que j'ai voulu éliminer une fois pour toutes.

— Vous avez pris cette décision seul ?

— En partie. À l'époque, nous, les xayiris, nous sommes réunis sur la Montagne-des-Anges. Nous ne savions plus comment réagir devant une pareille situation. Et pour la première fois, j'ai proposé une idée qui contrevenait à tous les principes fondamentaux du Continent-Coloré : la révolte.

— Comment les autres ont-ils réagi ?

— Ne t'imagine pas qu'on a approuvé la proposition immédiatement. Il m'a fallu des mois pour convaincre tout le monde.

— Et ce projet, il ressemblait à quoi ?

Tel'Dree se retourna pour me faire face à nouveau. Il me dévoila :

— Nous devions porter une seule attaque aux frontières d'Adyn pour rappeler la Vallée-Rouge à l'ordre, pour dire au peuple qu'il devait aider ses voisins. Nous avions prévu un combat bref, plus alarmant que réellement dommageable…

Sa voix s'aggrava. Je devinai que son histoire prendrait un mauvais tournant.

— Je ne pouvais prévoir qu'en participant moi-même à l'assaut, j'éveillerais une rage inouïe dans le cœur des hommes. Mes énergies des Ténèbres, dont j'ignorais la présence dans mon corps, se sont échappées de moi et se sont invitées dans l'âme des combattants de la Contrée-Bleue que nous avions réunis.

Il fit une pause avant de poursuivre :

— Le carnage d'Adyn a été d'une violence qui confond l'entendement. Et la réplique de la Vallée-Rouge, aussi instantanée qu'imprévue, a entraîné le trépas d'une centaine de « dégracérites », comme ils le disaient.

— Que signifie ce mot ?

— C'était le nom donné aux habitants de la Contrée-Bleue. Pour les ridiculiser.

Tel'Dree redressa le torse et fit craquer ses articulations.

— Je peux te raconter cette histoire effarante. Tout a commencé dans un modeste village nommé Ligue-Avive, situé à la frontière des plaines, entre les deux provinces. Kakimi voulait boire, à la taverne locale, un simple verre d'Ash…

Chapitre XXVI
7 juillet 285

— Un verre d'Ash, s'il vous plaît.

— On ne sert pas cette boisson.

Kakimi frappa son poing contre le comptoir. Ce verre, il en rêvait depuis la traversée des Montagnes d'Ombre. L'air lui semblait maintenant plus aride que celui d'un désert drakanien; sa langue adhérait à son palais. Une boisson fraîche, pétillante et sucrée, une modeste récompense dont il ne pouvait pas profiter ici.

— Les pommiers bleus poussent au bord du fleuve, expliqua le serveur bigleux. Il faudrait en importer.

— Vous devriez retirer ce verbe de votre vocabulaire.

Daneruké, à moitié souriant, s'approcha de son compagnon et tapa sur son épaule.

— Aurais-tu oublié dans quelle province nous marchons, Moveïf ?

Les deux jeunes hommes se dévisagèrent, puis le sudiste fléchit la tête en signe de compréhension. Daneruké, qui avait alors de longs cheveux noirs, présenta un verre rempli d'un breuvage ambré à Kakimi, qui l'accepta avec réticence, avant d'en siroter le contenu. Il fit tourner le liquide dans sa bouche avant d'avouer :

— Ça ne goûte pas comme chez nous.

Daneruké ne s'attendait pas à cette réponse.

— Depuis quand un voyageur comme toi s'attache aux vieux patelins ?

— Je ne m'ennuie pas de la Vallée-Rouge, mais bien de ses bons verres d'Ash.

— Nos barriques proviennent du Plateau-Doré.

— Bien vrai…

Les compagnons cognèrent leur verre et burent en l'honneur de la dernière victoire fièrement remportée dans leur province. À la suite de cette riposte triomphante contre les envahisseurs de la Contrée-Bleue, les dirigeants de la Cité-Rouge avaient organisé une longue marche pour venger les innocents tués par les dégracérites. Ligue-Avive avait été le premier village atteint par leur troupe. C'était un coin reculé où les citoyens adoptaient une attitude neutre par rapport au conflit. Personne n'osait chasser le peloton venu de l'est, et aucune âme

n'avait eu l'audace de l'accueillir également. On permettait seulement aux soldats de lever leur tente dans les hameaux plus dégagés, en espérant qu'ils repartiraient rapidement.

Pour préserver le bon moral de ses hommes, le capitaine Salvéric Artis'Téming permettait exceptionnellement qu'on puisse aller se divertir dans la taverne du centre-ville, une vieille masure délabrée, le genre d'endroit où l'on revoyait les mêmes ivrognes semaine après semaine. Les bancs s'y libéraient à mesure que les militaires en armure rouge affluaient à l'intérieur.

— Quel endroit répugnant ! s'exclama Kakimi, assez fort pour se faire entendre par le propriétaire.

Ce dernier ignora l'insulte et continua à servir des soldats qui oubliaient que, pour boire dans la province, il fallait payer en bleuzars.

Alors qu'un maladroit échappait une poignée de pièces rouges sur le plancher, un nouveau groupe franchit l'entrée : sept jeunes crasseux, peignés avec minutie et portant des vestes indigo par-dessus une chemise blanche. Ils sursautèrent lorsqu'ils virent autant d'étrangers dans leur coin de pays.

— Qui sont-ils ? demanda Daneruké à son copain sudiste.

— Des vagabonds aux manches blanches, sans doute.

À voir la saleté sur leur visage, tout le monde s'attendait à renifler une odeur de malpropreté après leur passage. Cependant, ils répandaient autour d'eux des arômes floraux.

Une fois accoudés au bar, ces clients demandèrent des verres d'eau.

— Pas reposante, toute cette cohue, soupira un membre du groupe près de Daneruké.

— Nous n'allons pas rester longtemps.

— Oh ! Je ne vous croyais pas avec eux. Où sont vos uniformes ?

— Nous trouvons les armures gênantes.

— Voilà un mot bien choisi pour son double sens.

Daneruké savoura une autre gorgée. Il fit vagabonder son regard dans la salle. La chaleur commençait à lui donner mal à la tête.

— Je serais embarrassé de porter une armure lustrée comme celle de tes copains. Si pour moi, gagner les batailles était un gage d'honneur, j'opterais pour une cuirasse cabossée, éraflée. Être propre signifie qu'on n'ose pas se salir.

Le jeune vagabond posa le pied sur le banc pour montrer sa chaussure.

— Vous voyez ? Quel imbécile oserait encore porter des bottines comme celles-là, avec du cuir tout fendu ? L'eau y entre, mais ça m'est égal.

— Bravo, lança Daneruké avec mépris.

Kakimi proposa à Daneruké de sortir en douce. Ce dernier ne

demandait rien de mieux qu'un peu d'air frais. Les deux s'éloignèrent alors du groupe de vagabonds aux manches blanches et sortirent sous un ciel nocturne.

À la minute où il fut exposé aux vents, Daneruké se laissa bercer par le silence d'une chaude nuit d'été. Il contempla les étoiles, scintillantes comme les lumières de sa ville natale.

— Allons-nous-en, dit Daneruké. Je ne veux plus entendre le moindre bruit en provenance de ce trou à rat.

Kakimi approuva l'idée. Ils traînèrent donc un moment sur les différents terrains avoisinants, en examinant l'allure modeste des demeures du village. Ils errèrent sans échanger le moindre mot, jusqu'au moment où ils franchirent les limites de la communauté. Devant eux, une longue pente se terminait par un boisé, longeant l'escarpement d'est en ouest et adoptant vaguement la forme d'un sourire. Du côté opposé, les Montagnes d'Ombre avaient pâli sous l'humidité.

— Tu te rends compte ? Si ce n'était de cet énorme relief, nous ne formerions peut-être qu'une seule province.

Kakimi s'immobilisa pour demander à son ami :

— Devons-nous aller plus loin ?

Daneruké ferma les yeux et se laissa bercer par le chant des grillons.

— C'est bon.

Ils s'assirent.

Le silence…

Kakimi s'étendit dans l'herbe; son ami demeura appuyé sur les paumes, contemplant le vide et la noirceur offerts par un horizon ténébreux. Le vent souffla, il frissonna et, en même temps, les feuilles s'agitèrent pour produire un bruit similaire à celui de la mer.

— Tu penses à elle ? murmura Kakimi.

Daneruké ne répondit pas. Il préféra regarder au loin, en prenant de grandes respirations qui ressemblaient à des soupirs. Après un moment, il parla enfin :

— Je le dirai toujours : pleurer la mort est mauvais. Les larmes, cela ne sert qu'à former des typhons qui nous emportent au creux des abîmes.

Il se retourna vers Kakimi :

— Je me sens comme cette prison du temps, dans le *Livre des Vaincus* de Dircamlain. Une sphère qui ne nous offre que trois tunnels pour en sortir. L'un d'eux est creusé dans le plancher. Il descend dans les profondeurs de la terre. Si on s'y laisse tomber, il nous retient pour l'éternité. Ce gouffre noir est le passé.

« En haut, l'issue s'ouvre sur les splendeurs du ciel. C'est le futur qui projette sur moi son éclat réconfortant. Le problème est qu'aucune

échelle ou aucune corde ne me permet d'emprunter ce passage illuminé. Celui-là, inaccessible, devrait plutôt éclairer mes pas.

« Éventuellement, la seule voie où je dois m'aventurer est celle s'ouvrant droit devant et qui mène à l'épisode du présent.

— Toi et tes métaphores… Quand je ferme les yeux pour imaginer ce cachot-là, s'en évader m'a l'air assez facile.

— Pourtant, les gens qui s'abandonnent au deuil y restent longtemps.

— Où veux-tu en venir ?

Daneruké bloqua difficilement les images qui voulaient se former dans son esprit. Il ferma les yeux et inclina la tête, honteusement.

— Je ne dois plus penser à elle. J'ai déjà oublié son visage, son sourire. Crois-moi, Moveïf, je ne suis pas venu ici pour la venger.

— Je te crois, Lorcana.

Aucune autre parole ne fut prononcée durant de longues minutes. Étendu sur l'herbe, Daneruké sentit la fraîcheur du sol se répandre à travers la chair nue de son dos. Il parvint à tout oublier : la marche épuisante, les armes meurtrières et l'entraînement de l'Académie qui, jusqu'à maintenant, ne lui avait servi à rien ou presque.

Tout à coup, les deux combattants se relevèrent subitement.

— J'ai entendu quelque chose.

— Là ! répliqua Kakimi en pointant le village.

Ils entendirent un hennissement suivi d'un galop rapide. À quelque cent pas de leur position, un chevalier apparut derrière une maison et avança sur la route. L'éclat de la lune révélait clairement la couleur bleutée de ses habits et du caparaçon de l'étalon.

— Il nous a remarqués ?

— Nécessairement, maugréa Daneruké en fermant les poings.

Le cavalier fit volte-face et tourna la tête vers les deux compagnons. Il dégaina sa longue épée.

— Nous avions inspecté les environs, grommela Daneruké. Nous n'avons trouvé aucune trace de dégracérites.

— Tu veux que j'y aille ?

— Non, attends. Il faut d'abord avertir les autres à la taverne. Il n'est peut-être pas seul.

Le cavalier éperonna sa monture et descendit la pente en faisant feu des quatre fers. L'acier de son arme scintillait faiblement sous l'éclat argenté de la lune.

Ranimé, Daneruké courut vers l'adversaire qui approchait. Il gagnait de la vitesse. Les moindres mouvements de ses bras et ses foulées étaient calculés avec soin pour produire des gestes d'une beauté remarquable.

L'ennemi se rapprochait. À dix mètres, Daneruké fournit un ultime effort pour se propulser. Il réussit à conserver une expression de

quiétude sur son visage, et dans un mouvement aussi véloce que précis, il faucha un caillou avec son pied.

Le projectile siffla dans l'air, puis renvoya un bruit aigu lorsqu'il percuta la tête du soldat. Une pluie de sang, mêlée aux éclats du métal ébréché, s'abattit sur le cheval. Le cavalier mortellement atteint chancela, puis s'écroula au sol.

Kakimi accourut par-derrière.

— Alors, qui était-ce ?

— Un dégracérite. Tu avais raison.

— Il doit y en avoir d'autres. Vite, à la taverne !

Les combattants gagnèrent le centre-ville de Ligue-Avive. Ils parvinrent à l'établissement vétuste qu'ils avaient quitté plus tôt, et lorsqu'ils traversèrent les portillons d'entrée, ils se retrouvèrent devant une salle déserte. Il n'y restait que des tables renversées, des chaises brisées et des verres fracassés.

— Où sont-ils allés ? demanda Daneruké.

À la frontière est du village, une trompette claironna.

— Une embûche… redouta Kakimi.

— Allons-y !

Ils coururent ventre à terre sur la rue principale jonchée de vitre éclatée, d'éclaboussures de sang et même de cadavres de dégracérites.

La trompette se fit à nouveau entendre, cette fois plus fort. Des soldats rouges déboulèrent des ruelles en tentant d'enfiler leur heaume et s'empressèrent de rejoindre l'action.

En moins d'une minute, toute la compagnie était réunie autour du petit groupe qui venait de livrer un farouche combat. Une dizaine de soldats de la Contrée-Bleue gisaient face contre terre. Du sang tachait les épées des compatriotes. Le capitaine du peloton, Salvéric Artis'Téming, nettoyait sa lame contre l'uniforme bleuté d'un cadavre ennemi.

Daneruké se rendit devant son supérieur.

— Vous avez subi une attaque-surprise ? dit-il.

— Surprise ? Surprise pour eux ! répliqua Salvéric en plissant le front.

Il inspecta la pointe de son épée, gratta une saleté gênante et rangea l'arme dans son fourreau.

— Vous vous rendez compte ? proclama Salvéric à tous. De simples patrouilleurs en service ! Ils ne se doutaient même pas que nous marchions sur leurs terres ! La Contrée-Bleue ignore ce qui lui arrive dans ses heures les plus graves. Et ses soldats malhabiles ne font guère le poids contre l'armée d'élite du Continent-Coloré.

Artis'Téming réduisit le ton de sa voix. Il observa les ténèbres, à l'horizon, et continua :

— La Contrée-Bleue n'a pas les moyens de se défendre de façon

convenable. Et je suis convaincu que ces imbéciles n'oseront jamais capituler devant notre puissance. Pauvres fous ! Ils accepteraient de mourir jusqu'au dernier.

— Y a-t-il eu des survivants ?

— Cinq ou six. Ils ont déguerpi vers le sud, à cheval. Nous ne pourrons pas les rattraper.

Les soldats firent un tumulte. Tout le monde avait deviné que les fuyards étaient partis chercher du renfort.

— Regagnez vos tentes, ordonna le capitaine en se retournant. Vous avez besoin de sommeil. Demain sera… une journée fastidieuse.

• • •

Sous l'abri fourni par l'armée, Daneruké n'arrivait pas à trouver le sommeil. À l'aide d'un canif, il dégrossissait une forme dans un morceau de bois. Il trouvait la tâche ardue; il aurait aimé sculpter dans une pièce avec une circonférence un peu plus grande.

— Aïe !

Il venait de se couper le pouce. Kakimi l'entendit :

— Tu t'acharnes encore sur tes figurines ? Tu perds toutes ces belles heures de sommeil. Fais comme moi et attends au moins d'être assis dans un fauteuil confortable, avec une bonne pipe fumante.

— Je tiens à m'y mettre immédiatement, c'est tout.

Il montra son doigt ensanglanté.

— Ces sculptures de soldats m'apportent plus de cicatrices que les victimes qu'elles représentent. J'aurais honte de revenir dans ma patrie sans une écorchure.

Kakimi pouffa de rire et changea de position sous sa couverture.

— Où en est le compte ?

— J'en ai fait trente et une, en comptant celle-ci.

— Félicitations, tu m'as battu. Auras-tu assez de place pour toutes les ranger ?

— En vérité, j'ai vendu les dernières. Les jeunes de la ville aiment bien s'amuser avec ces figurines.

Daneruké déposa le morceau de bois par terre et lécha son doigt blessé.

— Je vais peut-être écouter ton conseil, cette fois, dit-il.

— Sage décision.

Il s'allongea sous la couverture, se positionna bien droit et s'endormit après cinq respirations profondes.

• • •

Le lendemain, le trompettiste qui sonnait la diane était mal positionné pour réveiller les cent soldats campés à l'ouest du village. Les lève-tôt assidus prirent cette tâche en charge. Se dispersant entre les tentes, les enrôlés frappèrent les toiles en criant :

— Debout ! L'ennemi approche !

Alertés, Daneruké et Kakimi s'habillèrent à la hâte avant de s'exposer au soleil levant. Ils se rendirent à l'autre extrémité de Ligue-Avive au pas de course.

— Qu'est-ce que je vous disais… grogna Salvéric Artis'Téming, qui semblait être réveillé depuis au moins une heure.

Tous les yeux étaient tournés vers l'est. Sur la plaine, une troupe de l'armée bleue approchait. L'ennemi se trouvait à environ une demi-heure de marche.

— Combien sont-ils ?

— Autant que nous, sinon plus. Ils sont passés à l'orée des bois pour éviter d'être repérés.

— Devrons-nous les affronter ? demanda Daneruké même s'il connaissait déjà la réponse.

— Nous ne les attendrons pas ici. Notre point de rencontre sera en bas, dans la forêt.

— Vous voulez livrer la bataille entre les arbres ?

— Préfères-tu rester ici et t'exposer aux tirs, ou encore attendre qu'ils traversent le village et les voir mettre à feu et à sang une communauté qui a osé héberger l'ennemi ?

— Iraient-ils jusque-là ?

— Il faut se méfier des dégracérites. Nous les sous-estimons déjà assez.

Artis'Téming leva l'épée et cria :

— En rang !

Aussitôt, les troupiers s'alignèrent en quatre rangées. Le maître d'armes imposa un moment d'attente bien calculé. Les belligérants en profitèrent pour s'étirer les muscles et faire craquer leurs doigts. Vraiment, on se préparait à cette bataille comme on se préparait à pratiquer un sport. « Pourquoi devraient-ils s'inquiéter ? », se dit Daneruké. Le combat de la veille en révélait beaucoup sur les capacités limitées de l'armée bleue, dont les hommes inexpérimentés étaient revêtus d'armures de pacotille.

Kakimi bâilla longuement.

— En forme ? s'inquiéta Daneruké.

— Oui, mais j'aurais préféré passer la nuit sur un matelas bien moelleux. Je ne m'endors pas aussi aisément que toi, monsieur-qui-dort-partout.

Toujours devant sa troupe, Salvéric gardait une posture droite. Le soleil levant se reflétait sur son armure aussi bien que sur un miroir.

— On fonnnce ! cria-t-il avec tant de force qu'il s'en décrocha presque la mâchoire.

Du côté opposé, l'armée bleue venait de pénétrer dans la forêt. Ce boisé parut beaucoup plus dense quand les forces de la Vallée-Rouge s'y enfoncèrent à leur tour. L'épaisse couche de végétaux bloquait complètement la vision. Le capitaine ordonna de maintenir un pas de course, même si cette prouesse était impossible à travers des branchages si épais. Plusieurs combattants perdirent pied contre des rochers ou des racines.

Alors qu'il avançait, une branche fouetta l'épaule de Daneruké.

— Aïe ! J'accepterais de porter une armure seulement dans ces conditions.

— Tu vas t'y habituer, répliqua Kakimi qui reçut ensuite une brindille dans l'œil.

La densité des végétaux diminuait peu à peu; on accéléra immédiatement le pas. De là, les cliquètements métalliques de la troupe adverse devinrent audibles, tout comme des rugissements assourdissants qui firent blanchir le visage des hommes menés par Salvéric.

— Oh non… dit un des soldats rouges.

— Ours-épics ! hurla Salvéric. Ours-épics !

… et les arbres s'abattirent devant eux. Cinq monstres colossaux, aux corps recouverts d'épines acérées, bondirent vers la troupe, qui se dispersa aussitôt. Ces créatures monstrueuses mesuraient près de trois mètres de hauteur lorsqu'ils se tenaient sur quatre pattes.

Une de ces créatures fonça droit sur Kakimi en écrasant tous les végétaux sur son passage, et ce dernier bondit adroitement hors de la trajectoire de la bête. Cependant, l'ours-épic ne s'intéressait pas à lui. Il continua à courir vers la seconde ligne et abattit son crâne épais contre un fantassin.

« Par ici ! Restez groupés ! », entendit Daneruké droit devant, pendant qu'il aidait un compagnon à se remettre sur pied. Le capitaine Artis'Téming hurlait des ordres. Avec son peloton, il contournait les bêtes avec l'espoir d'affronter directement les hommes de la Contrée-Bleue. Les tintements du fer commencèrent à se faire entendre. À l'arrière, les créatures démesurées rugissaient tout en forçant les soldats à se disperser davantage.

Daneruké et Kakimi coururent vers le tumulte et se retrouvèrent seuls un instant.

— Par chance, cette créature ne t'a pas déchiqueté au passage.

— Aucun danger, le rassura Kakimi. Les dégracérites doivent les entraîner à dévorer tout ce qui est rouge. Je ne porte pas cette couleur, et toi non plus, d'ailleurs.

— Alors, évitons les éclaboussures de sang. Allez ! Il faut rejoindre

les autres.

Ils se ruèrent là où l'acier tintait. Après avoir franchi un dernier mur végétal, ils arrivèrent dans l'action. Kakimi bondit dans la mêlée comme une bête enragée et assomma un adversaire avec deux coups de pied successifs. Daneruké, lui, n'eut pas besoin de se déplacer. Un opposant se rua sur lui en brandissant son épée. Il évita une attaque et répliqua avec un coup dans les côtes. Il saisit la tête de son opposant et l'écrasa contre un arbre.

Plus loin, deux combattants bleus se ruèrent sur le capitaine pour l'attaquer par- derrière. Les réflexes d'Artis'Téming furent prompts et les têtes furent coupées dans une pluie sanguinolente.

Trois ours-épics revinrent par la gauche et dispersèrent une nouvelle masse d'hommes à travers les bois. L'une des bêtes avait reçu une dizaine de coups d'épée à la tête; cela n'avait servi qu'à décupler sa rage.

Grâce aux assauts acharnés de vingt hommes, l'un des monstres s'écrasa au sol en mugissant comme du bétail dévoré par les loups. On lui planta une lame dans le cou.

Une nouvelle vague de dégracérites attaqua les hommes de la Vallée-Rouge. La brutalité reprit, et au bout d'une minute, les rouges vainquirent ce groupe de bleus sans déplorer la moindre perte dans leurs rangs.

Daneruké, qui ne voyait plus le moindre adversaire dans les parages, demanda à Kakimi :

— De quel côté allons-nous ?

— Nous trouverons l'ennemi dans toutes les directions.

Les deux amis constatèrent que les bruits de bataille s'éloignaient graduellement vers la droite. Ils se retrouvaient alors au milieu des cadavres qui portaient les uniformes ensanglantés de la Contrée-Bleue.

— Au moins, dans notre cas, nos compagnons ne changent pas de couleur après leur mort, commenta Kakimi.

Alors qu'ils s'apprêtaient à rejoindre le combat, les deux compagnons sentirent des gouttes sur leurs épaules. La pluie commençait à tomber. Ces gouttelettes étaient glaciales.

— De l'eau… dit Daneruké en déployant sa main. La sécheresse se terminerait-elle ?

— Nous évaluerons cela plus tard. Pour le moment, nous devons nous dépêcher ! Gauche ou droite ?

— Droite.

Ils s'élancèrent dans cette direction. Entre-temps, la pluie se transforma en orage. Au temps lourd se mêlèrent les éclats électriques du firmament et de puissants grondements.

— Où sont-ils ? s'inquiéta Daneruké, incapable de voir quiconque.

— Quoi ?

— Où se trouve le reste de la compagnie ?

— Aucune idée; on ne peut plus l'entendre avec un temps pareil.

— Il y a encore des dépouilles, les leurs.

— Nous avons peut-être déjà gagné ?

Un petit groupe de soldats bleus accourut vers eux en beuglant comme des enfants. Daneruké et Kakimi se dissimulèrent derrière des arbres pour les prendre par surprise. Au moment où ils furent suffisamment proches, Kakimi bondit sur le meneur et lui asséna un solide coup de poing au visage. Les autres, après avoir crié de surprise, se lancèrent à l'attaque. Daneruké para trois coups d'épée avant de parvenir à neutraliser son adversaire. Toujours en soignant ses mouvements, il abattit son pied contre le dernier dégracérite. Les morceaux d'acier se détachèrent de son uniforme trempé. Le pauvre vola contre un orme qui craqua sous l'impact.

Daneruké se retrouva alors au milieu d'une pluie de pétales multicolores. Il venait d'effectuer, sans même le réaliser, des gestes assez gracieux pour faire appel aux pouvoirs des danses magiques.

— Ils fuyaient ?

— Sans doute, dit Kakimi. Nous les écrasons, c'est évident. Qu'y aurait-il d'autre à faire en de pareilles circonstances ?

Quand Kakimi cessa de parler, Daneruké se tut à son tour. Il venait d'entendre un nouveau bruit vers la droite, mais la pluie ne lui permit pas d'en identifier la source.

— J'entends des cris, dit-il en se tournant vers son compagnon.

Effectivement, un nouveau hurlement s'éleva dans la forêt avant qu'un violent grondement se fasse entendre.

— Ce n'est pas du tonnerre. Tu as vu un éclair, toi ?

— Non, répondit Kakimi en observant le ciel.

— Alors, allons-y. Les nôtres sont peut-être en danger.

Ils filèrent vers l'endroit d'où provenait le grondement. Des gémissements se mêlèrent au vacarme de l'orage. Chaque fois, un fracas assourdissant faisait taire la plainte.

Le duo s'approchait dangereusement de la source des bruits.

Dans sa course, Daneruké écarta un bras humain qu'il avait pris pour une branche gênante. Plus loin, ils aboutirent à la périphérie d'une zone où la tenue d'un violent combat avait déraciné la totalité des arbres du secteur, exactement comme l'aurait fait un ouragan. Au milieu du cercle fauché, les deux amis aperçurent une créature si impressionnante qu'ils en perdirent leur souffle.

Ce qu'ils voyaient était un humanoïde gigantesque, entièrement composé de glace diaphane qui renvoyait des éclats indigo sur le sol. Il mesurait cinq fois la hauteur d'un homme. Son visage lisse ne faisait pas voir le moindre trait et, en guise de mains, on retrouvait deux épées translucides, maculées du sang d'une dizaine de victimes.

Les feuilles furent secouées quand le géant posa un pied par terre. Il s'approchait d'un soldat rouge qui rampait pour fuir. Ce dernier avait une blessure à la jambe et semblait terrorisé devant la puissance de son adversaire. La créature de glace leva l'une de ses épées et pulvérisa le soldat d'un seul coup. Un brouillard de sang gicla vers les cieux alors que la lame terminait son mouvement.

Daneruké ne parvenait toujours pas à retrouver son souffle.

— Viens, allons-nous-en ! cria Kakimi en le tirant par l'épaule.

L'humanoïde de glace, qui n'avait plus d'adversaires en vue, leva son bras meurtri vers le ciel pour l'exposer à l'eau pluviale. Il commença ainsi à régénérer les blessures que lui avaient infligées ses derniers rivaux.

— Un xayiris.

— Viens ! dit Kakimi en tirant son ami par le bras.

— Que des rouges parmi les victimes. Les esprits du Continent-Coloré se sont ralliés à la cause de la Contrée-Bleue. Ils se battent contre nous !

— Il pourrait nous voir ! Bouge de là !

— Un être qui voit sans yeux voit tout. Il sait que nous l'épions, mais il offre la mort à ceux qui la demandent.

— Partons, alors !

Enfin, Daneruké déguerpit avec toute la célérité dont il était capable de faire preuve.

• • •

Une heure plus tard, il ne restait plus le moindre soldat de la Contrée-Bleue encore vivant dans la forêt de Ligue-Avive. Quant au xayiris indigo, il semblait s'être volatilisé avant la fin des hostilités. Tous les ours-épics avaient été tués puis dépecés par les forces de la Vallée-Rouge.

La compagnie menée par Salvéric Artis'Téming avait seulement perdu vingt hommes durant l'affrontement, trépas dont le xayiris était peut-être l'unique responsable. Malgré tout, le capitaine disait qu'un tel taux de survie était une réussite sans précédent pour un affrontement de cette envergure.

Les clameurs du clan triomphant retentissaient jusqu'à la colline où Kakimi s'était assis pour méditer, à côté de son cher compatriote.

— C'est ridicule, se plaignit Daneruké. C'est seulement après avoir mené des combats importants que je m'arrête pour me poser les questions essentielles. Les vraies.

— Quel genre de questions ?

— Je me demande si la Contrée-Bleue est vraiment l'instigatrice de ce conflit.

— Tu te moques de moi ? As-tu oublié ce qu'ils ont fait chez nous ? Tu refuses de porter ton deuil, je respecte ta décision, mais s'il te plaît, ne va pas jusque-là.

Daneruké avait un tourbillon de mort et de désespoir dans la tête. Sa rencontre avec le xayiris l'avait troublé.

— Je crois que je vais accepter l'offre du duc Jocaste, finit-il par avouer. Il a raison. Je me ramollis avec l'âge. J'irai peut-être à l'Académie pour accepter un poste d'officier.

Il dirigea son regard vers la forêt avant de poursuivre :

— Je ne peux plus endurer ces carnages, Kakimi. Ces pauvres hommes n'ont aucune chance de s'en sortir. Les xayiris sont contre nous. Nous sommes dans l'erreur.

— Et je crois bien que le pire est à venir. La Contrée-Bleue ne peut être défendue de façon convenable. Au-delà de cette colline, toute la province est un seul et énorme village.

Il posa une main réconfortante sur l'épaule de Daneruké et ajouta :

— Ça ne pourra plus continuer bien longtemps, de toute façon. La pluie est revenue, au cas où tu ne l'avais pas remarqué.

Ensemble, ils contemplèrent les lointains reliefs, tous plongés dans la grisaille, pendant que les averses s'abattaient sur eux.

Et autour d'eux, les sols s'abreuvaient enfin.

Chapitre XXVII
Du sang sur la neige

Tel'Dree, toujours assis, patienta quelques secondes avant de reprendre la parole.

— Tu connaissais probablement déjà cette histoire.

— Seulement quelques bribes. Daneruké était un homme sage, mais également très mystérieux quant à son passé. Et Kakimi, il me racontait ses nombreux périples au Drakanitt et ses chasses au trésor. Il n'a jamais glissé le moindre mot sur ses activités militaires.

— Cela ne me surprend guère de sa part, car en ce qui concerne les jeunes âmes comme toi, on ne raconte jamais : on enseigne.

— Pourtant, ils ont bien voulu m'apprendre à me battre.

— L'art et la technique sont deux domaines très distincts, et il ne faut pas les confondre. Celui qui apprend à écrire peut, en saisissant un crayon, ne rédiger que des sottises et les écrire de façon impeccable. Toi, tu prends l'épée. Tu dois non seulement savoir comment la manier, mais également pourquoi. Et je ne crois pas qu'une histoire comme la Grande Libération aurait apporté une lumière nouvelle sur ton cheminement.

— Pourquoi me l'avoir révélée, alors ?

— Pour te donner la vérité. La vérité est l'ingrédient essentiel pour avancer dans la vie, pour atteindre ses buts. Sans elle, nous empruntons des chemins qui nous conduisent à des pièges.

L'énorme xayiris se redressa lentement, avant de me tourner le dos.

— Et je ne m'arrêterai pas là, reprit-il. Je t'en montrerai davantage si tu acceptes de me suivre.

Tel'Dree souleva alors l'une de ses épées, puis donna un coup sur le sol glacial. Au lieu d'en briser la surface comme je m'y attendais, la lame indigo fusionna au plancher. Tel'Dree y enfonça ensuite son avant-bras jusqu'au coude, avant de s'immobiliser à nouveau.

De petites cavités rectangulaires apparurent près de mes pieds. Elles se dessinaient entre mon hôte et moi, puis s'enfoncèrent plus en profondeur pour former un escalier en spirale.

— Viens. Je veux te montrer mes trésors.

Il dégagea son bras de la glace et m'invita à descendre.

• • •

L'étage inférieur du dôme s'illuminait encore d'éclats miroitants. La surface des corridors réfléchissait une image diffuse de mon corps. La hauteur du plafond convenait à la hauteur de Tel'Dree et lui permettait de marcher sans fléchir le dos.

— D'où provient toute cette lumière ? demandai-je, fascinée. Elle semble bouger dans les murs.

— Elle provient du soleil. Ses rayons sont absorbés par le dôme et sont déviés jusqu'à nous.

Le couloir dans lequel nous marchions se sépara en « T ». Dans l'embranchement, j'observai des deux côtés et n'y découvris que des passages sans porte qui se terminaient en cul-de-sac.

— Où se cachent ces… trésors ?

— Dans les cellules alignées le long des murs.

Le xayiris enfonça de nouveau son épée dans une paroi glacée. Une ouverture rectangulaire grossit devant moi, et de l'autre côté, je vis une pièce cubique avec, en son centre, un autel diaphane. Sur ce dernier reposait un manche d'épée garni de minuscules gemmes aux couleurs vives. Je reconnus immédiatement l'Envolée Céleste.

— Alors, vous gardez cette arme…

— Zarakis le solarius me l'a redonnée quelques instants avant sa mort. Il faudra désormais attendre un autre siècle pour que la lame regagne tous ses pouvoirs.

L'accès se referma. Je me retrouvai à nouveau devant un mur opaque. Tel'Dree retira son bras de la paroi.

— Mais je ne t'ai pas amenée ici pour cela, m'avoua-t-il. Suis-moi jusqu'au bout du passage…

Je me laissai alors guider jusqu'au moment où le xayiris indigo s'arrêta devant le mur, au fond. Il replongea son membre dans la glace, pour la troisième fois.

Quand une ouverture me révéla l'intérieur de cette cellule, je fus stupéfaite.

Je ne l'avais jamais admiré dans la réalité. Toutefois, je l'avais reconnu immédiatement.

Derrière la surface du mur… prisonnier dans la glace, le corps de la légende, le guerrier ayant vaincu le redoutable Athore… Zarakis le solarius.

Les bras croisés, le visage assombri sous le heaume doré, les ailes angéliques recourbées par-dessus les épaules robustes. Ses plumes… blanches comme les premières neiges, maculées d'un sang aussi ardent que l'éclat d'un soleil couchant.

— Jamais je n'aurais pu m'attendre à cela, soufflai-je.

— Le pauvre. Peu après sa victoire contre le démon, nous l'avons

reconduit sur notre île pour traiter ses blessures. Malheureusement, les griffes du kajuvâr avaient pénétré sa chair en profondeur. Nous n'avons rien pu faire pour le sauver.

— Et pourquoi gardez-vous sa dépouille ainsi ?

— Pour une raison bien spéciale. Moi seul suis parvenu à la découvrir au fil du temps. Aujourd'hui, je partagerai ce savoir avec celle qui est mon égale. Entre d'abord et observe-le de plus près.

J'avançai en douceur. À travers les rayures glacées, l'image de l'ange devint plus distincte. Sous son casque aux formes exotiques, j'entrevis quelques-unes de ses mèches blondes. Plusieurs bandes de cuir entouraient son torse. Puis, à sa ceinture, je distinguai deux armes à feu, semblables à celle de Bulgaboom, mais maniables d'une seule main.

— Les solarius sont les anges de l'Éternité. Ils ne mangent jamais, n'ont pas besoin de sommeil et sont capables de résister à des températures extrêmes. Le plus important : ils sont immunisés aux effets mortels du temps.

— Vous voulez dire qu'ils ne vieillissent jamais ?

— Entre autres. Même après la mort, le cadavre d'un solarius ne se décompose pas.

— Pourquoi alors conserver celui-ci dans la glace ?

— Parce que j'ai fait une déduction assez choquante.

Voyant qu'il m'avait intriguée, il raconta :

— Après son trépas, Nao'Zeel m'a confié la garde du corps de Zarakis. Je lui ai obéi et j'ai déposé sa dépouille mortelle sur un autel, semblable à celui que tu as vu tout à l'heure. Nous l'avons laissé là, dans une minuscule chambre cubique, en attendant le retour de son peuple sur le Continent-Coloré.

— Après un siècle, personne n'est venu le réclamer ?

— Non, avoua-t-il. Et la raison est compréhensible : aucun habitant de Célestia ne prétend connaître avec certitude l'endroit où a fugué Zarakis, le neveu du roi Troma'Dar.

— Et Célestia ? Qu'est-ce que c'est ?

— C'est l'île où vivent les solarius. Cette terre est extrêmement éloignée, perdue au large des mers. Il faut voler pendant des années pour espérer l'atteindre. Cela explique, d'une certaine manière, pourquoi les connaissances de ce peuple par rapport aux cultures étrangères sont souvent erronées, trop livresques.

Le xayiris du combat approcha son visage lisse de la fenêtre de glace.

— Bref, lors de mes fréquentes visites pour m'assurer que nos trésors reposaient là où ils le devaient, je fis une étonnante découverte : le cadavre de Zarakis dégageait des odeurs…

— Mais les solarius ne sont-ils pas censés être éternels ? Zarakis se

décomposait ?

— Les indices olfactifs ne mentaient pas.

— Alors… Zarakis est-il un être humain, en réalité ? Ou un croisement, comme moi ? Avait-il du sang impur ?

Comme s'il avait prévu mon raisonnement, Tel'Dree continua de parler :

— Zarakis me disait qu'il n'aimait pas voler, et que cela inquiétait ses pairs. Tout le monde avait remarqué la petitesse de ses ailes. Regarde. Ses plumes sont juste assez nombreuses pour supporter le poids de son corps. Il n'y en a pas une de trop. D'ailleurs, j'y ai découvert des cicatrices pâlottes à son dos, près de la jonction des ailes. Sur un ange solarius, de telles marques ne devraient pas rester sur la peau bien longtemps.

— Son peuple connaît-il sa véritable nature ?

— J'en doute. Zarakis révélait ses secrets uniquement à son meilleur ami.

— Qui était-ce ?

En guise de réponse, le xayiris se concentra de nouveau pour remodeler son environnement. Devant moi, un petit papier rectangulaire sortit du mur, comme si la paroi me tirait la langue.

— Prends-le, me dit-il.

Je dégageai complètement le papier de la surface bleutée pour finalement l'examiner.

— C'est un dessin ? demandai-je naïvement.

— Pas tout à fait. Il s'agit d'une *photographie*. Une image produite par une machine.

L'illustration, entièrement dans les tons de brun, représentait deux hommes qui se tenaient le bras par-dessus l'épaule. Je reconnus l'un d'eux comme étant Zarakis. Il portait une tenue de cuir serrée et ses cheveux blonds étaient ébouriffés. Dans sa main droite, il tenait une bouteille à moitié remplie d'un liquide sombre. On voyait bien ses deux fusils à sa ceinture. Le jeune homme souriait, l'air d'être complètement ivre.

L'autre homme, de plus petite taille, avait les cheveux longs et noirs. Sous ses grands yeux charmeurs, on voyait un nez minuscule. Sa barbe mal taillée lui donnait un air de dur à cuire, même s'il était plutôt svelte.

— Retourne-la, me suggéra alors Tel'Dree.

Derrière, en caractères manuscrits presque illisibles, je déchiffrai les mots suivants :

« *Longue vie aux Loups de l'Occident, Zarakis et Athore.* »

Le xayiris indigo me dévoila alors une autre vérité :

— Ceux qui ont combattu à Pur-Dufonio cent ans auparavant n'étaient pas, comme le mentionnent les nombreuses histoires, des

ennemis jurés.

Je posai la photographie sur la fenêtre de glace, et elle fut aspirée vers sa position initiale.

— Il n'a pas dû être facile, pour Zarakis, de tuer son meilleur ami, continua Tel'Dree.

— Pourquoi ces histoires ne sont-elles pas connues ?

— Elles doivent rester secrètes, selon moi. Sur les continents rapprochés, Zarakis a accompli des exploits honorables, mais aussi quelques méfaits. Des choses que son peuple, et surtout son oncle, n'oseraient croire.

« Pour te faire un résumé, ce solarius a d'abord navigué sur les mers aux côtés d'un pirate redoutable. Une fois débarqué sur les berges du Drakanitt Occidental, il a formé, avec Athore, un duo de hors-la-loi meurtrier. Ensemble, ils ont parcouru tout le continent jusqu'à Roc-du-Cap, pour enfin aboutir sur le Continent-Coloré. C'est ici que les choses ont commencé à mal tourner.

— Que leur est-il arrivé ?

— Ah, ça… C'est une histoire des plus déroutantes. Personne n'en connaît les détails exacts, mais je crois qu'elle impliquait la défunte reine Tanöa. Il y a eu une histoire d'amour qui s'est transformée en poèmes déchirés. Je n'en dirai pas plus, car mes connaissances sont limitées. Je ne voudrais pas t'induire en erreur.

Tel'Dree m'invita à sortir de la chambre, et je lui obéis. Il referma ensuite la paroi et retira son bras de la glace.

— Voilà, reprit-il. Tu sais désormais ce que Nao'Zeel et les autres ignorent encore.

Je lui demandai alors pourquoi il partageait ces révélations avec moi et personne d'autre, pas même ses confrères. Il me dit alors :

— Parce que tu es celle que j'étais autrefois. Tu es unique, Alégracia, et très jeune. Tu as réalisé des choses incroyables, mais bientôt, tu seras appelée à accomplir des tâches beaucoup plus lourdes.

— Vous ne me connaissez pas. Comment pouvez-vous prétendre en savoir autant sur mon passé ? Ou même sur mon avenir ?

— Parce que nous sommes liés. Ce que tu as fait, je l'ai fait un jour. Et bientôt, tu devras prendre des décisions importantes. Et pour guider tes choix, ta seule lumière sera la sagesse, les savoirs. La base de cette vertu est la connaissance de soi-même.

— Ça commence mal pour moi. Depuis toujours, je me demande qui je suis, et je ne réussis jamais à trouver la réponse.

— Je le sais, je perçois ce vide dans ton esprit, de la même manière que Nao'Zeel peut flairer l'amour à l'intérieur des cœurs.

— Qui pourrait m'aider ?

— J'ai accompli ma part du travail. Je crois qu'une meilleure

question serait : « Où pourrais-je m'éclairer moi-même ? » Moi, j'ai choisi ce dôme glacial. Je peux méditer en paix, ici, et trouver des réponses.

— Croyez-vous qu'il existe un tel endroit pour moi ?

— Évidemment, et cela me surprend d'entendre cette question de ta bouche. La réponse se trouve à ta portée, et pourtant tu m'interroges à ce sujet. Ignores-tu qu'à ton cou, tu portes un Mora'Enoë ?

Doucement, le xayiris indigo, du bout de sa lame, souleva mon pendentif argenté.

— De tous les bijoux, celui-là est le seul qui soit humble. Il accepte de montrer, avec une précision manifeste, où se situe le *plus précieux que lui*. Je parie que les réponses à tes questions se trouvent quelque part là où il pointe.

Ironique, ce Tel'Dree. Je croyais enfin être parvenue à l'aboutissement de ma quête, et il me rappelait maintenant en quoi consistait mon premier objectif. Oui, je m'en souvenais à peine. L'une des raisons pour lesquelles j'avais quitté les Montagnes de Jovinie, peu après le décès de Daneruké. L'aiguille de mon pendentif, mon profond désir… de rentrer chez moi.

— J'avais choisi une voie, au départ. Je commence à croire que je n'aurais jamais dû en dévier, lançai-je fermement, me libérant peu à peu de mes doutes. Vous avez raison. Au fond de moi, j'ai toujours voulu y retourner, mais il y a une chose qui me fait hésiter.

— Laquelle ?

— J'ai peur de ne rien y trouver. L'endroit doit être désert à l'heure qu'il est.

Le xayiris secoua la tête :

— C'est impossible. Les Mora'Enoë sont des instruments très changeants. Leurs aiguilles se réorientent au même rythme que le cœur de leur propriétaire. Si le tien t'indique toujours le chemin de ta demeure, c'est que ton cœur a quelque chose à y trouver. Je t'encourage à t'y rendre, ne serait-ce que pour prendre le temps de réfléchir. Si, une fois rendue là-bas, tu découvres que cet endroit n'a rien à t'offrir, ta boussole s'orientera ailleurs. Ce sera, au moins, un pas de plus vers ce que tu cherches.

Je sentais qu'une lumière nouvelle m'éclairait, tout cela grâce aux paroles bienveillantes du xayiris indigo.

— Merci, Tel'Dree. Je crois que je vais suivre votre conseil.

— De rien, yeux d'ange. Maintenant, va. Le bon chemin t'est indiqué. N'attends plus pour te mettre en route.

D'un geste du bras, il m'invita à emprunter le couloir qui menait à la sortie du dôme.

Je le quittai d'un pas hésitant. Je me doutais bien qu'il resterait

seul encore longtemps, et que la solitude qu'il s'imposait devait parfois peser lourd sur ses épaules. Je me sentais bien placée pour le comprendre.

Cependant, il me l'avait avoué : il demeurait isolé par choix. Je supposai donc qu'il pouvait sortir à tout moment s'il le désirait vraiment.

Cela m'attristait. Un jour, il parviendrait peut-être à surmonter ses regrets pour déployer glorieusement ses ailes et voler à nouveau.

Pour redonner à l'indigo sa raison d'être.

Chapitre XXVIII
Adieux

Je venais de m'asseoir au bord de la falaise. De cette hauteur, je contemplais la teinte rosacée qui illuminait les contours des nuages. Le vent dans mon dos soulevait mes cheveux. Certaines mèches caressaient mes joues.

Le soleil se couchait, mais l'air était encore gorgé de chaleur. Les rochers sombres, lorsque je les effleurais, brûlaient ma peau.

— Je suis désolé de t'avoir laissée seule.

Riuth n'ajouta rien d'autre. Tout à l'heure, j'avais demandé à Nao'Zeel de lui dire de venir me rejoindre ici. Il avait répondu à l'appel, et le voilà qui arrivait.

Le prince se rapprocha de moi, sans bruit. Je n'avais pas ressenti de frissons avant son arrivée. Mon don inusuel semblait s'être affaibli.

— Je ne t'en veux pas, tu sais, lui répondis-je d'un ton conciliant.

Il s'assit près de moi et, comme moi, contempla la baie.

— Ils s'apprêtaient à brûler le démon. Je ne voulais pas assister au spectacle.

Riuth tourna son visage vers le mien.

— Alors, tu pars vraiment ?

— Oui. Mais ne t'inquiète pas pour moi. Mon voyage sera de courte durée. Seulement, je dois aller me ressourcer, là où mon cœur me guide.

J'empoignai le cadeau de Kakimi.

— C'est le seul moyen de découvrir la vérité, continuai-je. De découvrir qui je suis pour que je puisse enfin me tourner vers l'avenir.

— Je croyais que la réponse à cette question, tu allais la trouver sur l'Île-Argentée. Je me suis trompé, alors. Nous sommes tous différents.

— Que veux-tu dire ?

— Pour moi, la rencontre avec les xayiris a été l'ultime révélation. J'ai découvert qui j'étais grâce à eux. Mais toi, ces mystères, tu les résoudras ailleurs. Je ne t'empêcherai pas de partir, mais promets-moi que tu reviendras aussitôt que possible.

— Je le promets. J'ai encore besoin de toi, tu sais. Il semble que tu sois le seul qui sache me réconforter.

Je lui souris, avant de prendre sa main dans la mienne.

— Peux-tu jurer que tu seras là à mon retour, Riuth ?

— Ne t'en fais pas. Mes émotions… elles provoquent un tel trouble, parfois. J'apprendrai à les dompter.

J'appuyai ma tête sur son épaule, et lui me toucha la taille et me serra tendrement contre lui.

Des frissons de soulagement parcoururent mon corps. Mon cœur se reposait enfin dans une marée de velours.

« Je serai avec toi, Alégracia, peu importe les distances qui vont nous séparer. Pars sans crainte. J'attendrai ton retour. Je te le promets. »

Je l'embrassai et restai blottie contre lui pendant que le soleil disparaissait à l'horizon, que le ciel se noircissait et que les étoiles apparaissaient une à une, pendant que les vagues se brisaient contre le roc et que le reste du monde s'endormait.

À minuit, je traversai la baie, seule, dans la vieille barque défraîchie. Furon attendait docilement mon retour sur la berge des Bois-Verts, comme je m'y attendais.

Je partis aussitôt. Il me tardait de savoir quelles vérités j'allais découvrir à la fin de ce périple.

Quatrième partie

Chapitre XXIX
De retour

Ce boisé rempli de sons berceurs. Celui de mon enfance, où foisonnaient les immenses feuillus. Et même si j'avais grandi ces quatre dernières années, je passais encore sous leurs branches sans m'incliner.

Une semaine complète de voyage à travers le continent m'avait été nécessaire pour atteindre la Forêt de la mâchoire. Un nom qui, autrefois, m'était complètement étranger.

Depuis quatre ans et demi, je vivais loin de mon paisible sanctuaire. Voilà que j'y retournais enfin. Mon cœur battait plus fort à mesure que j'avançais. Me sentant à la fois excitée et effrayée, je ne savais plus quoi penser de cette expédition.

Je guidais Furon à travers les arbres en le menant par la bride. Ce cheval n'éprouvait aucune difficulté à triompher des obstacles.

— Je reconnais l'allure de ces arbres, dis-je à voix basse tout en observant l'aiguille de ma boussole. Nous allons bientôt arriver.

Nous marchions à travers les bois, sans hâte, depuis au moins six heures. La forêt s'éclaircissait à mesure que nous cheminions vers le sud. Déjà, les rayons du soleil se frayaient un chemin à travers les feuillages agités.

Au loin, je crus entendre un son agréable. Je reconnus le mouvement relaxant des vagues. Elles me manquaient tant. Autrefois, couchée sur la plage, je m'endormais, bercée par leur musique. Et là, en fermant les yeux, je m'y retrouvais exactement comme autrefois : à une époque simple où l'eau m'arrachait mes peines, mes tristesses, et les emportait loin de moi.

Je revenais vers mon passé, et le passé revenait à moi.

J'écartai un dernier arbuste et vis enfin l'azur de la mer. Un vaste voile bleuté qui s'étendait à perte de vue, scintillant sous le soleil comme s'il était garni de mille diamants. Un vent chargé d'odeurs salines glissa sur mon corps, et je me dépêchai de m'emplir les poumons pour respirer ces souvenirs oubliés.

Toutefois, un détail important m'empêchait d'atteindre l'extase tant recherchée. Ni à gauche, ni à droite je ne retrouvais mon ancienne demeure. L'aiguille dorée de ma boussole pointait pourtant

devant moi.

— Ce décor n'est pas réel, Furon. Suis-moi. Nous devons avancer dans l'eau.

Mon cheval baissa la tête, l'air surpris, avant de me suivre. Je marchai d'abord sur le sable chaud pour finalement aboutir les deux pieds dans l'eau fraîche. Un frisson me traversa l'échine.

— Ne t'en fais pas, je te dis. Ce n'est qu'un mirage.

Je continuai à avancer dans la mer jusqu'à m'y tremper les genoux. Ma monture, légèrement effrayée, commençait à montrer de la résistance. Elle se cabrait à l'arrivée des vaguelettes.

Puis, comme je m'y attendais, un événement inusité se produisit.

L'image fallacieuse de l'océan se volatilisa, l'étendue dorée du sable s'évapora, la valse maritime s'évanouit. Tout ce décor enchanteur disparut pour laisser place à la forêt, exactement la même que je traversais un peu avant.

Cette scène, une simple fausseté engendrée par des magies obscures. En me retournant, j'entrevis la série de bâtons d'illusion, ces nombreuses tiges de fer aux pointes luisantes qui serpentaient le terrain.

Après avoir regardé une dernière fois vers l'arrière, je poursuivis mon expédition.

• • •

Je franchis ce stratagème de protection et croisai, un peu plus loin, le muret de pierres qui entourait notre territoire. Je parvins à faire passer Furon sur une des nombreuses parties endommagées.

Puis, après une longue marche, je discernai, à travers l'agitation des feuilles, l'écoulement de la rivière : celle où je dansais avec les oiseaux. De ma position, j'entendais leurs chants.

Il me fallut parcourir quelques pas supplémentaires pour aboutir sur la berge. Quand je m'y présentai, les oiseaux m'aperçurent et s'envolèrent, effrayés.

Ils me fuyaient pour la première fois.

Inquiète, je grimpai sur Furon et le fis avancer dans la rivière. Il s'immergea jusqu'à mi-jambe et avança en créant d'importants remous sur l'eau. Nous atteignîmes l'autre rive, et je redescendis sur la terre ferme.

À ce point, je reconnaissais les formes de chaque arbre. Sans exception. En quatre ans, rien ou presque n'avait changé. Du moins, de ce côté.

• • •

La forêt s'était éclaircie au point où je pouvais demeurer en selle. J'avais des palpitations. Non loin devant, j'entrevoyais une lumière presque surnaturelle; la forêt se terminait enfin. Je suivais le petit sentier parsemé de touffes d'herbe. J'allais aboutir directement à l'orée de mes jardins de fleurs.

Et tel qu'anticipé, en franchissant la lisière des bois, ce décor enchanteur m'apparut exactement comme dans mes rêves.

J'admirais, à perte de vue, d'éblouissantes fleurs colorées. Leur nombre m'impressionnait. La superficie de mes jardins avait doublé – peut-être même triplé – depuis mon départ. La puissance de leurs parfums s'en trouva décuplée. Je respirai à pleins poumons et, enivrée, je relâchai tous les muscles de mon corps.

Les variétés de fleurs s'étaient toutes mélangées les unes avec les autres, au point où il était impossible de distinguer la zone des roses ardentes avec celle des promioles. Le même phénomène s'appliquait à toutes les autres espèces. Elles avaient vaincu les frontières que je leur avais imposées.

Je m'avançai dans le jardin pour sentir la douceur des pétales sur mes jambes. Arrivée au milieu de cet océan multicolore, je m'assis et fermai les paupières pour me laisser traverser par les agréables parfums. Ma respiration devint très profonde. J'avais l'impression que mon âme se guérissait de ses multiples blessures.

Bien que je demeurai immobile pendant un long moment, il m'arriva de tourner la tête vers mon ancienne demeure, la destination finale de mon voyage. Elle ne se trouvait qu'à quelques pas devant moi. Déchirée par des émotions contradictoires, j'hésitais à m'y aventurer. L'idée de retrouver le décor de mon enfance me rendait anxieuse. Si personne n'avait fréquenté cet endroit durant mon absence, l'intérieur serait comme nous l'avions laissé, Sintara et moi, avant notre départ. J'y verrais des traces d'amour, de dispute, de tristesse.

Mon médaillon argenté pointait dans cette direction. Je ne pouvais me tromper : une partie de moi se trouvait encore dans cette maison. Les murs recelaient des secrets qui m'attendaient, j'en étais convaincue.

Enfin, je me relevai. La petite habitation en rondins, timidement dissimulée derrière la pente herbeuse, attendait mon arrivée.

Je remontai sur Furon et me réengageai sur le sentier. Mes mains devinrent moites. Incapable de tenir les rênes plus longtemps, je les relâchai et me laissai guider vers mon enfance.

• • •

À proximité de mon ancien nid, je débarquai de la selle pour me

laisser envoûter par le chant rythmé des vagues. Quant à Furon, il croqua dans la verdure et vagabonda sur le terrain.

De l'extérieur, mon ancienne demeure n'avait en rien changé. Les murs avaient toujours la couleur pâlotte du bois sec et le toit projetait encore une ombre froide sur le balcon. L'unique différence se remarquait dans les nombreuses fenêtres. Étrangement, une épaisse couche de saleté les rendait opaques de l'intérieur. En m'approchant, j'essayai d'entrevoir la cuisine et le salon, mais je ne vis rien.

J'eus une étrange impression. Je croyais que la maison avait une âme, et que lorsque nous l'avions quittée quatre ans auparavant, elle avait perdu sa raison d'exister. Aucune famille n'y avait trouvé refuge depuis, et plus le moindre amour ne s'y était partagé.

Comme lorsqu'on ferme les paupières des personnes décédées, cette habitation avait recouvert ses fenêtres d'une poussière si dense qu'elle ne pouvait plus admirer la moindre beauté extérieure. Moi, à l'opposé, je me retrouvais incapable d'y distinguer le mobilier. Il ne me restait donc qu'une seule option : je devais m'aventurer à l'intérieur.

Hésitante, je posai délicatement le pied sur la première marche qui menait à l'entrée. Elle grinça sous mon poids, à un point tel que je faillis ne pas monter sur les autres. Les planches du balcon grincèrent tout autant, me donnant l'impression qu'elles cèderaient d'une seconde à l'autre.

Je tournai la poignée de porte, j'ouvris et je pénétrai dans la demeure enténébrée.

Une odeur de vieux bois m'emplit les narines. Je laissai la porte entrouverte derrière moi et j'avançai dans une noirceur presque totale, en gardant les bras tendus pour éviter de me cogner contre les murs.

Les vitres encrassées ne laissaient pénétrer que de minces faisceaux de lumière. Je trottai jusqu'à la cuisine et frottai la fenêtre au-dessus du comptoir. Un rayon aveuglant apparut et projeta une grande ligne blanche sur le plancher. Ce nouvel éclat me permit de voir de nombreuses toiles d'araignées, dont les minces fils scintillaient dans les coins du plafond.

La table rectangulaire, les quatre chaises en bois, la casserole noire sur le poêle de fonte… tout se trouvait au même endroit qu'au jour de mon départ.

Je me rendis au salon, très lentement, pour éviter de trébucher sur le mobilier. Au centre de la pièce, je vis le guéridon de chêne entièrement recouvert de poussière. Quant au divan de velours rouge, je n'osai pas m'y asseoir tellement il était devenu sale.

En m'avançant pour mieux examiner l'endroit, je sentis les toiles d'araignées frôler mon visage. Cette sensation me dégoûta et je rebroussai chemin.

Comme destination suivante, je choisis de me rendre à ma chambre à coucher. En ouvrant la porte, les pentures rouillées émirent un grincement aigu. À l'intérieur, l'obscurité me semblait totale. J'avançai d'un seul pas et ma botte se posa sur un petit objet cylindrique. En me penchant, je découvris que j'avais marché sur un crayon bleu cassé en deux.

Je me rendis au fond de la chambre étroite et j'écartai les rideaux. À cause de la saleté brunâtre qui recouvrait la vitre, la pièce s'illumina très peu. Je distinguai tout de même mon lit, défait, ainsi que mon bureau, sur lequel traînait encore un dessin inachevé. En prenant le papier, je distinguai le dessin d'une fleur de givre. J'avais tracé des lignes délicates pour les pétales et la tige. Je me souvenais à peine avoir illustré cette plante, et tout en douceur, je redéposai la feuille sur la surface malpropre.

Et mon lit, ce si petit lit. Je me penchai devant et y tendis les couvertures pour révéler les broderies sudistes de l'édredon. Des motifs floraux d'un rose sublime s'y entremêlaient. Du bout des doigts, je caressai les fils tout en reniflant, car depuis mon arrivée, je respirais sans arrêt de la poussière. Je ne m'aidai pas lorsque je plongeai mon visage dans ces draps souillés. Je n'avais tout simplement pas pu m'en empêcher. Mon petit lit m'avait tant manqué, tout comme les caresses de ma mère juste avant l'heure du coucher. Je voulais sentir la douceur de sa main sur ma joue, l'entendre me murmurer son amour.

Je me couchai sur le lit et me recroquevillai sur moi-même. Je serrai mes genoux contre ma poitrine, et mes larmes coulèrent sur l'oreiller. J'aurais voulu voir les visages de Mosarie et Sintara, placer mes mains dans les leurs, ne serait-ce que par la force de l'imagination.

Même avec des efforts et en fermant les yeux, j'étais incapable de les ramener vers moi.

Je pleurais parce que je n'arrivais plus à me remémorer ces si beaux moments.

• • •

Je m'étais endormie sans le réaliser. Perdue dans mes pensées, je m'étais égarée dans un monde noir, sans rêve. Le néant. J'en émergeai après avoir entendu un hennissement. Ce devait être Furon qui s'impatientait à l'extérieur. J'ouvris donc les paupières et me rassis, à contrecœur.

Je frottai mon visage et je constatai que des larmes roulaient encore sur mes joues. Cette fois, ce n'était pas à cause de ma famille disparue, mais bien à cause des distances que j'avais prises avec une personne qui avait gagné une place importante dans mon cœur. Une

personne qui, sur l'Île-Argentée, avait exprimé d'agréables sentiments. Par ses mots tendres, Riuth avait transformé mes rêves en une réalité délicieuse. Je l'avais serré dans mes bras et je m'en étais séparée aussitôt, beaucoup trop vite. J'avais pris la décision de revenir chez moi et, depuis ce temps, j'avais un peu regretté mon choix, plusieurs fois par jour. Je repensais sans cesse à cette chaleureuse étreinte et rêvais d'y goûter à nouveau.

Qu'aurais-je dû découvrir ici, de toute façon ? Maintenant que je me retrouvais à la maison, mes pensées se tournaient constamment vers le prince. Je n'avais pas entrepris ce voyage inutilement, non. Je devais trouver quelque chose ici, coûte que coûte.

Je me relevai d'un bond et sortis de ma chambre en laissant le lit défait derrière moi. Mille questions déboulèrent dans mon esprit. Les premières d'entre elles étaient plutôt rudes : « Pourquoi es-tu revenue, idiote ? Tu avais enfin trouvé ce que tu cherchais et tu l'as laissé seul sur son île ! Était-il là, le bonheur ? »

Non ! La boussole ne pouvait pas mentir. L'aiguille pointait toujours sur le territoire, sur *cette* maison. Mon bonheur s'y cachait. Je ne l'aurais trouvé nulle part ailleurs. Mais entre ces murs, je ne ressentais rien d'autre qu'un étouffant sentiment d'abandon. Comment expliquer la boussole ?

Contrariée, je décidai de fouiller la demeure de fond en comble. Comme je m'y attendais, la porte de Sintara était verrouillée. Je passai devant et me rendis plutôt dans la chambre de Mosarie.

Elle était aussi sombre que les autres pièces de la maison et me donnait la chair de poule. J'y distinguais à peine le portrait qui nous représentait, ma sœur et moi.

Après m'être habituée à l'obscurité, je remarquai un objet qui reluisait sur le petit bureau près du lit. Je m'approchai et j'y découvris une clé : celle qui menait à la pièce secrète de Mosarie, située en dessous du plancher. Je m'en emparai, puis déverrouillai la trappe rectangulaire à côté du lit.

L'ouverture semblait donner sur un puits de pure noirceur. Avant de m'y aventurer, je frottai l'édredon contre la fenêtre afin d'illuminer les lieux. Je me sentis alors dans une tout autre dimension. Le soleil, probablement déjà couché à l'ouest, diffusait une lumière rouge vif à travers les nuages. Les rayons qui traversaient la vitre avaient une couleur sanguine.

Je descendis l'échelle, très doucement. Elle craquait, et quand j'arrivai en bas, je sentis une odeur de poussière et de sable très intense. Respirer devint une véritable torture pour mon nez.

Les longues stries rouges et étincelantes au plafond commençaient à me donner des étourdissements. Les toiles de Mosarie ne ressemblaient plus qu'à une longue série de panneaux blancs et vides.

Je me plongeais graduellement dans un état de pure confusion. J'avais l'impression que des doigts invisibles me pressaient les tempes et voulaient fendre mon crâne. Je dus m'appuyer contre le mur pour garder mon équilibre. Je fermai les yeux, puis les rouvris en grimaçant. Les murs obscurs, les toiles livides, la vieille étagère ainsi que ses outils avaient disparu de ma vue. Il ne restait plus qu'un seul élément.

Le coffre de métal.

Chapitre XXX
L'intrus

Je pris le cadenas terne entre mes doigts et me souvins aussitôt d'une partie de la supercherie. Le trou de serrure sur le devant ne servait à rien. On devait le débloquer d'une tout autre façon. J'appuyai sur les vis à l'arrière, mais elles étaient coincées à cause de la rouille. Pouvait-on l'ouvrir autrement ?

Exaspérée, je m'apprêtai à tirer de toutes mes forces pour l'arracher, me disant que ce vieux métal n'était certainement pas indestructible. J'empoignai le mécanisme de fermeture et, juste avant de le réduire en morceaux, j'entendis un bruit suspect au rez-de-chaussée. Mon cœur voulut s'arrêter.

Pour mieux entendre, je me relevai et m'appuyai contre le mur.

Des pas lents et, surtout, très lourds. Ce n'était peut-être pas une démarche humaine.

Je me redressai. Dans ma poitrine, mon cœur battait maintenant à l'accéléré. Ma respiration sifflait. L'atmosphère poussiéreuse m'irritait la gorge.

Tout en me retenant de tousser, je grimpai l'échelle, silencieusement, et quand je parvins à la trappe, je sortis la tête à moitié. Les sons devinrent plus clairs : quelqu'un vagabondait dans la cuisine.

Pendant un instant, je crus que cet étranger pouvait être le prince Shnar ou l'un de ses acolytes. Il avait peut-être engagé des espions qui avaient surveillé mes faits et gestes depuis les derniers jours. Il voulait tant me retrouver, après tout, et il avait les moyens de s'offrir ce genre de manigance.

Plus j'écoutais, plus je me disais que ce ne pouvait pas être le prince en personne. Quand Shnar était entré dans notre domicile pour nous informer du départ de Mosarie, il marchait en exécutant des pas délicats avec ses bottes de cuir. Il désirait toujours garder une allure noble, même durant les pires moments, et les bruits dans l'autre pièce ne me donnaient aucunement cette impression.

Je devais en avoir le cœur net et aller vérifier par moi-même. Je me retirai délicatement de la trappe et sortis mes deux épées de leur fourreau. Comme un fauve se préparant à l'attaque, je m'avançai vers

la porte et tendis l'oreille. L'intrus venait d'atteindre le salon.

Le rayonnement rouge qui pénétrait par la fenêtre semblait s'intensifier chaque seconde. Tous les meubles de la chambre s'étaient recouverts de cette couleur. Intriguée, je regardai dehors une dernière fois. Je ne distinguais pas le soleil.

Je traversai le couloir sur la pointe des pieds pour aboutir devant la porte d'entrée. Par la fenêtre, j'entrevis Furon accompagné d'un autre cheval. À cause des rougeoiements dans le ciel, il m'était impossible de voir la vraie couleur de l'animal; je voyais uniquement sa silhouette ombragée. Cette monture devait appartenir au mystérieux inconnu.

Après deux pas, je fus en mesure d'examiner la cuisine et ses alentours. Malgré l'obscurité, je remarquai un individu sous l'arche du salon. Il avançait dans cette pièce avec une démarche asymétrique, comme s'il boitait. J'avais l'impression que ses vêtements en lambeaux allaient se déchirer d'une seconde à l'autre.

Je me demandais comment cet intrus avait réussi à découvrir notre repaire secret sans aide. Il respirait avec difficulté; jamais il n'aurait pu survivre à ce genre d'expédition seul. L'atmosphère de la maison devait l'incommoder autant que moi. Je craignais qu'il pût s'effondrer à tout moment.

Avant de lui porter assistance, je devais connaître ses intentions.

— Halte ! criai-je. Nommez-vous et dites-moi pourquoi vous rôdez ici.

Quand l'intrus se retourna, je constatai la maigreur de son corps et l'inertie de ses bras.

— Alégracia… murmura cet étranger entre ses dents.

— Nommez-vous ! redis-je avec fermeté, surprise de constater qu'il connaissait mon nom.

Ce dernier vint dans ma direction, toujours avec sa démarche instable. Je pris aussitôt une position défensive.

— Restez où vous êtes !

L'homme refusa d'obéir. Il continuait en faisant basculer maladroitement les meubles qu'il rencontrait. Je redressai alors mes épées et répétai mon injonction :

— Arrêtez ou je vous tuerai !

Je me surpris moi-même, me demandant quelle folie venait de s'emparer de mon esprit. Les mots avaient toutefois eu leur effet : l'inconnu s'immobilisa sur-le-champ. Il s'était arrêté assez près de la fenêtre pour exposer son visage à l'éclat vermillon du ciel. Je distinguais enfin ses traits et j'échappai mes deux armes sur le plancher, frappée de stupeur.

Ce ne pouvait pas être lui ! Impossible !

Les jambes de l'homme fléchirent. J'accourus devant lui et le

rattrapai avant que sa tête ne percutât le plancher. De si près, je reconnaissais le vieux marchand, maintenant maigre, loqueteux et mal en point.

— Kakimi ! C'est toi ?

Il émit un râlement en guise de réponse. Je le soulevai et l'étendis sur le divan de velours rouge, au salon.

— Kakimi, réponds-moi. Que t'est-il arrivé ?

Il toussa avant de parler. Chaque mot qu'il prononçait semblait lui occasionner de la douleur.

— Je t'ai finalement… retrouvée, ma petite. Les miracles sont possibles.

Le marchand recommença à tousser bruyamment. En posant la main sur son front, je sentis une forte fièvre.

— Reste allongé. Je vais chercher le nécessaire pour prendre soin de toi.

Sans perdre une minute, je me rendis dans la chambre de Mosarie et rassemblai du matériel que je trouvai à l'intérieur de ses malles : vêtements propres, couvertures et serviettes. Je courus également à la rivière avec une énorme chaudière pour rapporter de l'eau fraîche. Je nettoyai le vieil homme à qui je devais tant.

Finalement, l'air d'être apaisé par ma présence, le marchand ferma les yeux et s'endormit.

• • •

Assise sur le fauteuil en osier, j'attendais patiemment le réveil de Kakimi. Il dormait en silence, tirant parfois sur les draps qui le recouvraient.

Malgré mon long voyage, je ne parvenais pas à m'endormir. Les jambes croisées, j'ouvris ma boussole et observai la petite aiguille qui tournoyait. Je portai ensuite mon regard vers la fenêtre et l'étrange couleur dans le ciel. Elle changeait graduellement au fil des heures. D'abord d'un rouge éclatant, l'atmosphère s'était violacée, avait passé à l'indigo avant de finalement bleuir le paysage.

J'avais l'impression que cette lumière ne provenait pas directement du soleil. Tout prenait la couleur des cieux, exactement comme si une pluie d'encre s'était abattue sur la forêt, les fleurs, le sable et la mer, pendant des heures.

Le vieux marchand recommença à bouger. Il entrouvrit les yeux. Il tenta de s'asseoir, mais il semblait éprouver de la difficulté à se mouvoir. Je me levai alors et l'obligeai à rester allongé.

— Tu dois reprendre des forces…

— Ne t'inquiète pas pour moi, petite. J'ai déjà affronté de pires malheurs.

— Tu n'as peut-être plus l'âge de combattre quoi que ce soit.

Il toussota en se cachant la bouche avec la main. Je lui présentai aussitôt un verre d'eau fraîche que j'avais fait bouillir.

— En vérité, j'erre près de la plage depuis deux jours. Je n'ai pas osé m'aventurer dans la maison à cause de la poussière. Quand le continent décide d'éliminer un endroit inhabité, il n'y va pas de main morte.

— Kakimi, je dois savoir ce qui t'est arrivé.

Il termina de boire son eau. Il s'expliqua ensuite, d'une voix un peu moins râpeuse :

— Tout est de ma faute. Si seulement j'avais deviné la manigance.

— Explique-moi.

Le marchand se redressa, pour finalement s'asseoir. Il se frotta la tête en grimaçant, comme s'il tâtait une contusion cachée sous ses cheveux.

— Tu te souviens de ma dernière visite à mon chalet, dans les Montagnes de Jovinie ?

— Bien sûr. C'est le jour où les flammes l'ont emporté. Je croyais qu'elles t'avaient…

— Non. Des hommes m'ont kidnappé. Des hommes dirigés par Shnar.

Mes poings se serrèrent.

— Je t'en prie, petite. Garde ton calme.

— Mais comment… comment a-t-il fait ? Comment a-t-il pu deviner où se trouvait notre repaire ? Tu m'as dit que des bâtons d'illusion le protégeaient, pas vrai ?

— Bien sûr. Mais Shnar a trouvé un moyen ingénieux pour percer cette défense.

— Lequel ?

Kakimi leva son bras et pointa la boussole à mon cou.

— Il a utilisé les pouvoirs d'un Mora'Enoë. C'est le nom que donnent les Drakaniens à ces petits bijoux.

— Shnar en possédait un ? Mais je ne comprends pas. Un bijou comme celui-là ne pourrait pas trahir notre position. Il ne fonctionne pas de cette manière.

— Shnar n'en détenait aucun. Il a utilisé celui d'une écrivaine nommée Lysale Rachellien.

Le marchand toussa encore avant d'ajouter :

— Elle m'avait vendu, trois mois avant mon enlèvement, un fauteuil entièrement constitué d'or pour une poignée de classies d'or. J'aurais dû me méfier. Elle considérait cet objet comme son bien le plus précieux. C'était un fauteuil enchanté qui avait le don de fournir de l'inspiration créatrice à toute personne qui s'y assoyait. Pour une écrivaine, ça ne fait aucun doute : l'espace entre les accoudoirs était

un lieu de créativité suprême. Une source de pur bonheur ! Lysale adorait tellement cette chaise que quand elle portait un pendentif comme le tien, l'aiguille pointait assurément vers ce meuble. Elle m'a vendu ce dernier et je l'ai entreposé dans le sous-sol de mon chalet. Elle pouvait donc connaître la position approximative de ma résidence.

— Shnar s'est affilié avec cette femme ?

— Évidemment. Le prince a pris un vilain plaisir à me raconter comment il avait préparé son complot. Il avait dit à l'écrivaine qu'il tuerait sa fille si elle ne collaborait pas avec lui. Sous la menace, elle m'a invité chez elle et a été contrainte de me vendre le fauteuil pour une somme dérisoire. Après la transaction, Shnar a consulté le Mora'Enoë. Il a pris des notes. Je me suis fait piéger, vaincu par l'appât du gain.

Kakimi toussa encore avant de poursuivre son histoire :

— Grâce à la boussole, il a étudié les variations de l'aiguille et au bout de trois mois, il a pu deviner la position exacte de notre cachette. Il a préparé un plan d'invasion… puis il a mené son attaque contre nous. On peut dire qu'il a réussi son effet de surprise…

— Daneruké et toi étiez de bons guerriers, pourtant.

— Nous avons englouti trop de verres d'Ash, ce soir-là. Sobres, nous aurions peut-être eu une chance. Mais Shnar et ses hommes ont bien préparé leur coup.

Le ton du marchand devint plus grave :

— Ils étaient une dizaine. Ils sont parvenus à nous immobiliser assez facilement. Tout s'est passé très vite. Shnar a traversé la porte d'entrée, a dégainé sa rapière noire et l'a enfoncée dans la poitrine de Daneruké.

Kakimi fit une seconde pause, comme s'il devait reprendre son souffle. Il garda les yeux fermés et, pendant ce temps, sa respiration devint bruyante. Je lui offris un deuxième verre d'eau par courtoisie, mais il le refusa. Il recommença à parler seulement quand il rouvrit les paupières :

— Shnar a donné des ordres à ses laquais. Ils m'ont attaché, m'ont bandé les yeux et ont essayé de faire avancer mon wagon, sans succès. Je crois qu'ils ont caché mes trésors quelque part dans la vallée, dans le but de revenir les chercher plus tard. J'ai protesté, alors ils m'ont assommé. Quand je me suis réveillé, nous étions en chemin dans les montagnes. Shnar m'a chuchoté quelques mots à l'oreille. Il m'a dit de ne pas m'inquiéter pour toi. Qu'il savait que tu pourrais le vaincre, lui et toute sa guilde. Il ne voulait pas se mesurer à toi ce soir-là.

Kakimi chercha son air. Je le sommai de se taire, mais il tenait à continuer :

— Shnar était certain que tu verrais le cadavre de Daneruké. Il

espérait que… Shnar voulait que tu reviennes vers lui pour te venger. Il m'a dit qu'il t'attendrait avec le Serpent d'Argent. Il voulait te confier cette arme et te convaincre d'embrasser sa cause, mais il savait que cela prendrait du temps. »

La colère montait en moi. Je respirais à petits coups tout en essayant de garder mon calme.

— Shnar m'a surestimée, grognai-je. Je n'ai jamais su qu'il était responsable de l'incendie. J'avais mon idée, mais… C'est comme si… Même au palais de Kærine, je n'ai pas réussi à faire le lien. Il s'attendait à me voir là. Alors c'est vrai, il voulait que je me venge. Pourtant, j'ai combattu pour une autre raison.

J'essayai de revivre mentalement les événements qui s'étaient déroulés au palais de Kærine. Je revoyais le début des festivités, la chanson de Wecto, l'horrible chute du lustre, les éclats tranchants des cristaux, les menaces de Shnar, puis l'attaque.

— Il m'a attendue là-bas, avec le Serpent d'Argent. L'arme était maniée par un autre kajuvâr. Tu dis qu'il l'avait apportée pour moi ?

— Serait-ce possible qu'au lieu de ne pas *avoir* déduit cela, tu n'as pas *voulu* le déduire ? Depuis que Daneruké a implanté une idée dans ton esprit, tu as fermé les yeux sur bien des choses, petite.

— De quoi parles-tu ?

— Tu ne t'en souviens plus, apparemment.

Je ne comprenais rien, et Kakimi n'attendit pas plus longtemps pour m'expliquer :

— Durant les derniers jours au chalet, tu as dû sentir que Daneruké hésitait à t'entraîner au combat.

— Il avait peur que je me transforme en kajuvâre. Ça l'inquiétait plus qu'à l'habitude.

— Et c'est normal, car une telle transformation est survenue durant mon absence.

Il accepta finalement mon deuxième verre d'eau et en but une gorgée.

— Ce n'est pas arrivé durant un combat, continua-t-il. Au fil des jours, tu questionnais souvent Daneruké à propos de Mosarie. Je m'excuse, Alégracia. Je lui avais demandé de te dire qu'elle vivait au Drakanitt, pas loin de Roc-du-Cap. Tu voulais en savoir plus au sujet de ta mère, chose que je comprends bien. Mais Daneruké refusait d'en parler davantage. Il agissait toujours selon mes ordres. Tu t'es fâchée. Tu disais vouloir libérer ta sœur Sintara des mains de Shnar, malgré le fait que ta formation dans les danses magiques n'était pas complète. Daneruké t'a retenue par le bras, devant la porte du chalet. Il a refusé que tu partes.

Le marchand me pointa du doigt. Il compléta :

— Emportée par la rage, tu t'es transformée en kajuvâre, puis tu as

bondi sur lui. S'il n'avait pas été assez rapide, tu l'aurais tué.

— Ce n'est jamais arrivé !

— Daneruké t'a frappée au visage. Tu t'es écroulée au sol et tu as perdu connaissance. C'est là qu'il t'a imposé cette… idée. Il a crié si fort qu'il en a craché du sang, selon ce qu'il m'a dit.

Lorsque Kakimi se tut, les échos des paroles de mon ancien mentor me revinrent à l'esprit.

« *Ta mère n'existe plus, tu entends ? Ta sœur également ! Tu les oublies ! Et quand je mourrai, tu ne verseras pas une larme ! Compris ? Ce sera ainsi pour tous, et pour toujours !* »

L'air étourdi, Kakimi reprit les couvertures poussiéreuses et se coucha à nouveau.

— À partir de ce jour, tu as assimilé cette suggestion. Plus jamais tu n'as prononcé le nom de Mosarie ni celui de Sintara.

Il ferma les yeux.

— Je ne pourrais pas dire que ce phénomène est normal, avoua-t-il, mais il s'explique. J'ai consulté des spécialistes à Zinentel. Ils s'accordent pour dire que ce serait, pour le corps humain, une forme de réaction défensive contre l'énergie des Ténèbres. Ce phénomène pourrait se produire chez les kajuvârs avec du sang dilué comme le tien. Le jour où tu t'es transformée devant ton maître, ton esprit a découvert sa faille la plus importante. Je parle bien sûr des souvenirs qui concernent ta mère et ta sœur. Et tu les as supprimés, inconsciemment, pour éviter que le démon ne ressurgisse en toi.

Il prononça ensuite une phrase qui me blessa profondément :

— … et je suis persuadé que le soir de l'attaque, au palais de Kærine, tu ne l'as pas reconnue. Elle qui avait, dans ses mains, le Serpent d'Argent.

Une grande chaleur me monta au visage. Mes gencives s'endolorirent.

— Essaies-tu de m'expliquer que Sintara brûle désormais au cœur de la Terre ?

Le marchand poussa un long soupir.

— Je suis désolé pour ce qui a pu arriver, petite. Je n'étais pas d'accord avec Daneruké. Je n'aurais jamais voulu te faire oublier.

— Mais tout ce temps, vous m'avez menti au sujet de ma mère ! Elle est morte, n'est-ce pas ?

— Je suis terriblement navré.

— Qui est le responsable ?

Kakimi ne répondit pas immédiatement. Je me relevai alors d'un bond, les yeux emplis de larmes, et criai au visage du malade :

— LE RESPONSABLE !

— Tu sais très bien qui c'est. Et crois-moi, je souhaite sa mort autant que toi.

Il appuya à nouveau sa tête contre l'oreiller et ferma les paupières avant de m'avouer :

— Shnar m'a enfermé dans une cellule pendant un temps qui m'a semblé une éternité. Il a tué mon meilleur ami pour ensuite me battre et me torturer, tout cela pour connaître l'emplacement du Palais de Bois. Je serais mort à l'heure qu'il est si les troupes du Plateau-Doré ne m'avaient pas libéré lors du raid mené sur le mont Midera.

Le marchand me voyait tourner en rond dans le salon en serrant les dents. Il tenta maladroitement de détourner le sujet de la conversation.

— Calme-toi. Les choses iront pour le mieux, bientôt, très bientôt. Le destin accomplit un bon travail.

Je fis semblant de ne rien avoir entendu.

— Tu sais quoi ? reprit-il. Une fois sorti de ma cellule, j'ai pu fuir le repaire de la Guilde du Simulacre. Tu ne devineras jamais qui m'attendait sur le flanc de la montagne.

La vue embrouillée, je m'immobilisai et me rassis sur le divan en osier.

— Qui ? prononçai-je d'une voix sèche.

— Nulle autre que la grande Térann. Elle avait survécu au carnage dans les Montagnes de Jovinie. Cette belle jument avait traversé la moitié du continent pour venir me rejoindre. Je l'ai montée, et elle m'a reconduit ici, auprès de toi et de Furon. Quelle bête sensationnelle !

Kakimi attendait un commentaire de ma part, mais je demeurai muette.

— Tu sous-estimes ce magnifique cheval, petite. Furon et Térann sont des montures hors de l'ordinaire. Grâce à elles, nous sommes à nouveau réunis.

La tête coincée entre mes mains, je déployais de grands efforts pour respirer normalement.

— Le destin… soupirai-je. Le bourreau sadique de Mosarie et de Sintara !

— Nous savions depuis longtemps, ta mère et moi, que votre chemin de vie serait sinueux.

Je me relevai, le visage tordu par le ressentiment.

— Maintenant, c'est toi qui vas m'écouter. Tu m'entends ? Je veux tout savoir ! Pourquoi est-ce qu'on nous a élevées ici ? Pourquoi ? Pourquoi est-ce qu'on continue à me donner l'impression d'être si importante alors que, jour après jour, mes rêves deviennent des cauchemars ? Pourquoi est-ce que je n'ai jamais eu le droit d'avoir une vie à moi ?

Le marchand dit d'une voix résignée:

— Personne, désormais, ne pourra t'empêcher d'ouvrir le coffre de

métal.

— Il contient quoi, ce satané coffre ?

— Des mémoires.

Kakimi finit son verre d'eau et le déposa sur la table du salon, en position oblique, involontairement. Le récipient tomba sur le côté et roula par terre sans se casser.

— Tu sais, petite, notre âme est comme une gigantesque maison. Elle est vaste et complexe; on s'y perd facilement. Cette demeure renferme plusieurs pièces où rôdent des travailleurs de l'esprit. Ils entretiennent et nettoient cette structure.

« En son centre, on y retrouve une chambre bien spéciale : la bibliothèque des mémoires. Là, classés sur de grandes étagères, sont rangés des centaines de livres, gros ou minces, colorés ou grisâtres. Chacun d'eux représente une connaissance ou un souvenir, bon ou mauvais.

« Un jour, grâce à des procédés extrêmement délicats, je suis parvenu à entrer dans l'esprit d'une personne. Les travailleurs n'ont pas remarqué ma présence. J'y ai dérobé des ouvrages bien particuliers.

« Le coffre de métal contient ces documents volés… et un poème intitulé *Cruelle décision*. J'ai retranscrit ce texte dans ton petit livre avant de te le remettre à ton anniversaire. Je croyais que tu devais le lire avant d'atteindre l'âge adulte. Il est maintenant temps de découvrir le reste, Alégracia.

Sans en demander davantage, je me relevai et descendis à la cave. Arrivée dans cet endroit obscur et poussiéreux, je pris un élan et frappai le caisson rouillé de toutes mes forces.

Le verrou se cassa, et le couvercle se souleva.

À l'intérieur, je découvris des toiles défraîchies, enroulées sur elles-mêmes. Je les écartai pour découvrir, tout au fond, une dizaine de vieux livres pourpres. Je m'empressai d'ouvrir le premier pour y découvrir, une fois pour toutes, la vérité.

Chapitre XXXI
Mémoires dérobées

Le jeune homme aux cheveux ambrés se cacha à l'embranchement de la ruelle. Il pencha la tête pour observer la voie, mais recula aussitôt, aveuglé par le soleil couchant. Il cligna des yeux plusieurs fois.

Une voix autoritaire retentit sur l'allée principale d'Atorstatte. Le fuyard reconnut alors le capitaine Salvéric Artis'Téming, l'officier mandaté pour le retrouver.

— Il ne doit pas se cacher bien loin ! cria-t-il aux soldats d'Holbus qui l'accompagnaient.

Le fuyard se concentra pour garder son calme.

— Respirer… murmura-t-il. Ce n'est pas le moment de perdre le contrôle.

Deux militaires approchaient de sa position. Il devait trouver une arme. Le vagabond agrippa alors un vieux balai qui traînait sur un perron. Il l'empoigna à deux mains et testa sa solidité.

Un premier belligérant habillé de rouge et de noir arriva à l'intersection. Il avait dégainé une longue épée et portait une cuirasse cabossée.

Le fuyard lui asséna un coup droit au visage. Profitant de l'effet de surprise, il se rua sur le second soldat et lui faucha les pieds avec force. Ce dernier tomba à la renverse et il gémit aussitôt :

— Il est ici ! Attrapez-le !

Le fugitif ne perdit pas une seconde. Il laissa tomber son arme improvisée et déguerpit à travers les rues terreuses du village en laissant ses ennemis derrière lui.

Après une course intense d'à peine une minute, le jeune homme, épuisé, s'arrêta pour reprendre son souffle. Les troupes d'Holbus se rapprochaient de plus en plus. Il entendait toujours le capitaine vociférer des ordres à ses hommes.

Son cœur s'emballait; il devait rester lucide. Il se frotta les tempes, ferma les yeux et prit de profondes respirations.

Je dois me cacher, se dit-il. *Sinon, personne ne survivra.*

Il scruta les alentours et remarqua, à quelques rues de sa position, un bâtiment qui ressemblait vaguement à un entrepôt annexé à l'un

des plus grands marchés de semences de la ville. Le jeune homme détermina qu'avec ses talents de grimpeur, il pourrait facilement pénétrer à l'intérieur en se glissant par les ouvertures sous la toiture.

Ses gencives commençaient à chauffer. Aucun faux bond n'était envisageable. Il devait *absolument* trouver un refuge.

Le vagabond courut vers la structure. Arrivé devant la façade, il longea les murs et en vérifia la poignée de porte. Elle n'était pas verrouillée, ce qui était plutôt inattendu. Qu'importe : il s'empressa de l'ouvrir et pénétra dans le bâtiment obscur.

Le jeune homme, terrorisé, entendit la troupe d'Holbus traverser la route au pas de course. Il s'adossa contre le mur et respira profondément pour garder tous ses esprits. Ses symptômes s'aggravaient. Sa bouche dégageait des vapeurs chaudes et ses cheveux se chargèrent d'une énergie maléfique. Il devait absolument boire pour atténuer ses douleurs.

Après un examen rapide des lieux, il ne vit qu'une trentaine de barils poussiéreux, du bois cordé et des outils pour cultiver la terre. Absolument rien pour s'abreuver. Il fouilla dans sa poche, mais se souvint qu'il ne lui restait plus aucune balbale ni de miel.

— Du… contrôle… geignit-il, le visage crispé.

Des larmes de désespoir coulèrent sur ses joues. De sa main nue, le jeune homme tâta le mur pour trouver un point d'appui. Quand il se retourna à moitié, son pied glissa sur la terre sèche et il tomba sur le côté, se frappa la tête contre la pierre et poussa un cri de douleur. Ses dents, de plus en plus brûlantes, commencèrent à produire des étincelles lorsqu'elles entrèrent en contact avec le sable.

Le fuyard ne parvenait plus à rouvrir les yeux ni à fermer la bouche. Il léchait du sable sans même le réaliser. Ses mains se refermèrent sur son visage, dont les muscles étaient contractés au maximum. Il ne voyait que du noir et n'entendait rien, excepté ses propres lamentations, qui s'intensifiaient toujours.

— Sssilence ! maugréa-t-il en réalisant qu'il produisait un vacarme suffisant pour attirer ses ennemis.

Justement, il commençait à entendre des bruits suspects derrière le mur que formaient les nombreux barils et caisses empilés. Comme premier réflexe, il cessa de respirer et scruta les alentours pour trouver une nouvelle arme. Dans l'obscurité de l'entrepôt, il ne trouva rien au premier coup d'œil, mais après quelques secondes, son regard de démon lui permit de distinguer un râteau accroché à un mur. Il devait atteindre cet objet, car s'il se battait sans arme, il se transformerait assurément en une créature capable des pires atrocités. Il se hissa debout, plia difficilement les genoux, et retomba aussitôt sur le dos.

Les pas se rapprochaient dangereusement; il était trop tard. Ses ennemis devraient mourir dans un bain de sang.

Cependant, et contrairement à ses attentes, ce fut une femme en robe bleutée qui accourut à ses côtés. Elle devait avoir entendu ses lamentations à partir de l'autre bout de l'entrepôt. En voyant le vagabond enroulé dans sa cape noire, le visage en sueur, elle s'accroupit et l'enveloppa de ses bras délicats.

Le fugitif ouvrit la bouche pour parler, mais seul un râle en sortit.

— Calmez-vous, monsieur. Respirez par le nez. Voilà, comme ça. Prenez encore une bonne respiration.

La douceur de cette voix parvint, à elle seule, à apaiser les tourments du fuyard. Ce dernier rouvrit les paupières et admira la paysanne bienveillante qui s'occupait de lui. De longs cheveux bruns, lisses et légers, descendaient sur ses joues. Son teint pâlot accentuait l'aspect délicat de sa peau soyeuse. Une pure beauté.

— Je m'appelle Mosarie. Et vous, qui êtes-vous ?

Le fuyard prit une grande inspiration. Une sensation de réconfort se répandit à travers son corps, comme s'il venait d'être soulagé d'une maladie grâce à la magie, par un simple claquement des doigts.

— Mon nom est Izure, mentit-il de façon spontanée pour éviter de révéler sa véritable identité. Merci.

Il parvint enfin à se relever. Plus aucun bruit ne retentissait à l'extérieur. Le fugitif croyait avoir réussi à semer les soldats d'Holbus une fois pour toutes, mais il savait malgré tout qu'il serait imprudent de sortir immédiatement. On pourrait lui avoir tendu un piège.

Par sécurité, il décida de rester encore quelques minutes auprès de Mosarie, et finalement, les deux restèrent ensemble jusqu'à la tombée de la nuit. La menace du capitaine Salvéric Artis'Téming semblait alors écartée de façon définitive.

Izure et Mosarie se quittèrent avec la promesse de se revoir bientôt.

Passionnément épris de cette beauté, et malgré les risques de se faire retrouver par les autorités, Izure respecta cette promesse dès le lendemain.

• • •

Un beau soir de janvier, le couple se baladait sur la plage rocailleuse d'Atorstatte à l'ombre des escarpements rocheux et à l'abri des regards indiscrets. Mosarie et Izure se fréquentaient ainsi depuis trois mois, dans la discrétion la plus parfaite. L'homme ne lui avait pas encore révélé son vrai nom, puisque cela aurait été inutilement dangereux.

— Je n'en peux plus, dit Mosarie.

— Que se passe-t-il ?

La jeune femme se réfugia dans les bras de son amoureux et pleura

contre sa joue. Une vague de tristesse l'avait soudainement envahie.

— Ce matin, Ofenior a trouvé le matériel d'artiste que j'avais caché dans l'entrepôt. Il a tout détruit. Il a même brûlé mes plus belles toiles. Cet homme est si insensible, si cruel.

Izure connaissait l'importance que Mosarie accordait à ses œuvres et sa passion pour la peinture. Ne sachant pas trop comment répondre, il serra sa bien-aimée tout contre lui et murmura :

— Je suis désolé.

— Mon beau-père veut me faire travailler sur ses terres. J'en serais incapable, tu le sais.

— Je le sais.

Izure consolait sa compagne et, pourtant, il ne lui avait pas encore parlé de la véritable raison de leur rencontre. Ces derniers jours, d'anciennes inquiétudes avaient ressurgi. Izure avait appris que des soldats le traquaient toujours, même après tout ce temps. La couronne n'avait pas abandonné ses recherches et, par souci d'honnêteté, il devait tenir Mosarie informée.

— Ça ne peut continuer ainsi. Les autorités finiront tôt ou tard par me retrouver.

Il caressa les cheveux de sa bien-aimée.

— J'ai été condamné à mort pour avoir aidé les rebelles, dit-il. Si on me retrouve, on me tuera. Je n'ai aucun doute là-dessus.

Les yeux de la jeune femme s'emplirent de larmes. Elle se blottit contre son amour.

— Tu vas partir ?

— Je le dois si je veux survivre.

— Alors, je t'accompagnerai, qu'importe où tu iras. Je ne peux plus supporter mon beau-père. Je veux m'enfuir très loin avec toi.

— Ce serait trop périlleux. Y as-tu pensé ? Si on nous retrouvait, on t'accuserait de trahison. Les conséquences seraient fatales.

— Il doit y avoir une solution, murmura-t-elle.

Izure ferma les yeux. Il évalua chacune des possibilités envisageables, mais elles comportaient d'importants risques auxquels il ne voulait pas exposer Mosarie.

Après un moment de silence, une idée lui vint à l'esprit.

— Peut-être que…

Mosarie renifla et releva la tête. Une lueur d'espoir brillait dans son regard.

— Tu as une solution ?

Izure avait maintenant un sourire bien apparent, ce qui arrivait rarement.

— Je crois qu'une vieille connaissance pourrait nous aider.

En prononçant ces mots, il se souvint qu'il transportait, dans son sac, une chandelle grise bien spéciale.

• • •

Le jour subséquent, Kakimi répondit fidèlement à l'appel. Izure s'était réjoui de voir le vieux marchand s'approcher par le nord, à bord de sa roulotte enchantée.

— Te voilà enfin ! lança le sudiste en posant les pieds à terre. J'ai eu toute une surprise en voyant ta flamme sur ma carte. Je te croyais exilé au Drakanitt.

— J'y ai songé. Mais les choses ont changé.

Izure fit un pas vers la mer et croisa les bras.

— Je désirais t'annoncer une nouvelle. Une nouvelle qui ne fera plaisir à personne, je le crains.

— Parle, mon ami.

Izure avala sa salive avant d'avouer :

— J'abandonne la guerre.

— Quoi ?

Au départ, Kakimi devait croire qu'Izure l'avait appelé simplement pour obtenir des conseils, comme il le faisait parfois. Ils ne s'étaient pas parlé depuis longtemps, après tout.

— Tu ne peux pas, s'opposa farouchement le marchand. Qu'importe où tu iras, Izmalt ne te laissera jamais tranquille. S'il retrouve le Serpent d'Argent – et il le fera –, tu seras l'unique élément manquant, le seul obstacle à ses ambitions.

— Personne ne connaît vraiment ses objectifs. Même maître Éwinga a des doutes.

— Il ne faut courir aucun risque. Tu es un élément essentiel dans cette histoire, ne l'oublie pas !

Izure demeura pensif. Il se demandait si Kakimi finirait par l'appuyer dans sa décision. Le doute lui rongeait l'esprit. Les relations humaines n'étaient pas son point fort.

— Je veux arrêter de me battre, mais je pourrais toujours me rendre utile. Pour la rébellion. Tu l'as dit toi-même : le simple fait que j'existe joue en votre faveur.

Il dévoila enfin l'idée qu'il avait développée la veille.

— Nous pourrions nous cacher…

— Toi et moi ?

— Non, évidemment. J'aime une femme et je désire vivre à ses côtés plus que tout. Elle aussi doit, comme moi, fuir un être maléfique.

— Où voudrais-tu aller ? Le Continent-Coloré est très petit, tu le sais.

— Je dois y réfléchir.

Le marchand secoua la tête en signe de désapprobation.

— Tu es un combattant, le meilleur d'entre tous, et tu me déçois. Au lieu de vouloir fuir comme un lâche, tu devrais réfléchir à l'avenir

du pays. De notre monde, même.

Kakimi lui tourna le dos avant d'ajouter :

— Rappelle-moi quand tu seras plus lucide.

Les deux amis se quittèrent dans la discorde, au grand désespoir d'Izure.

• • •

Une semaine plus tard, Kakimi et Izure se rencontrèrent de nouveau. Ils se réunirent sur la plage rocailleuse, exactement au même endroit que la dernière fois.

Le marchand souriait pendant qu'il s'approchait d'Izure. Il avait même l'air enthousiaste.

— Tu as l'air de bonne humeur !

— N'est-ce pas ? répondit Kakimi. J'ai beaucoup réfléchi à ton idée, et je crois avoir trouvé une solution.

Le marchand s'approcha des doubles portes derrière sa roulotte.

— J'ai un projet ambitieux à te proposer. Et pour te convaincre, j'ai pris la peine de dénicher à l'avance tout ce dont nous aurons besoin.

Il déverrouilla la serrure et ouvrit les battants. Izure avança alors devant l'entrée pour examiner l'intérieur du fourgon. Il y découvrit une montagne de bâtons en fer, réunis en paquets de dix grâce à des cordes. En tout, il en estima la quantité à plusieurs centaines.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ce sont des bâtons d'illusion. Des objets très utiles pour dissimuler en permanence des zones étendues. Ils s'activent au moment où on les plante dans la terre.

— Je connais leur fonctionnement. Maître Éwinga m'a déjà dit qu'elle en utilisait pour elle-même.

Izure grimpa dans le véhicule.

— Toute cette cargaison doit t'avoir coûté des tonnes de classies d'or.

— J'en ai les moyens, ne t'inquiète pas.

Kakimi sourit en voyant la stupéfaction d'Izure; ce dernier n'avait pas oublié quelle profession exerçait son compère.

— Tu dois désirer quelque chose en échange…

— Effectivement, avoua le commerçant en hochant la tête. Je veux que tu t'isoles de la société en permanence, et complètement.

Izure fronça les sourcils. Il ne comprenait pas tout à fait le sens de cette proposition.

— Je connais un endroit idéal dans les Bois-Verts, en bordure de la mer, continua le marchand. Je possède assez de bâtons d'illusion pour y étendre un arc de plus d'un kilomètre.

— Un arc ? Mais la zone ne sera-t-elle pas accessible par voie maritime ?

— Non, justement. Une infestation de balbales y empêche toute navigation. Les marins téméraires peuvent, au maximum, espérer y naviguer pendant une demi-heure, après quoi la coque de leur bateau serait perforée de long en large par ces pestes.

Izure demeura songeur. Kakimi, lui, n'était pas à court d'arguments :

— Avec cette femme, tu vivras sur ce territoire jusqu'à la fin de cette guerre. Je m'occuperai de vous ravitailler en nourriture fraîche, vêtements neufs et tout ce dont vous aurez besoin. En échange, je voudrais que tu enfantes.

— Nous avions déjà l'intention de…

— Non, non, non. Je ne parle aucunement de procréation traditionnelle. Je parle d'une osmose.

Ce mot ébranla le jeune homme. Sa réponse fut immédiate :

— Il n'en est pas question !

— Si tu renonces à la bagarre, accepte au moins d'aider la cause de l'humanité !

— Je ne donnerai pas naissance à un kajuvâr !

La respiration d'Izure devint striduleuse. Kakimi recula de trois pas et attendit que son compagnon reprenne son calme avant de poursuivre :

— Ton enfant serait un quatrième-kajuvâr : un démon aux pouvoirs réduits et porteur de l'œil d'Athore. Avec assez de discrétion, même Izmalt pourrait ignorer son existence.

— Les humaines meurent en donnant naissance aux démons. Tu dois le savoir.

— Je possède toute la médecine nécessaire pour écarter ce danger. Tu ne dois pas t'inquiéter.

Encore bouleversé par l'idée, Izure fit volte-face et marcha vers le village.

— Je dois y réfléchir, lança-t-il par-dessus son épaule.

• • •

Le lendemain, Izure discutait, seul à seule, avec la douce Mosarie. Personne ne pouvait les déranger dans leur nouveau lieu de rencontre favori : une douillette petite clairière au nord de la ville d'Atorstatte.

— De quoi as-tu peur ? demanda la jeune femme en caressant le cou de son amoureux. Vivre ainsi a toujours été mon plus grand rêve. Avec l'enfant et toi, ce lieu serait un vrai paradis.

— Tu ne comprends pas. Ce bébé aura l'air inoffensif, mais il deviendra grand. S'il ne parvient pas à se contrôler…

Izure avala sa salive avant de continuer :

— … il pourrait nous tuer.

— Je lui enseignerai les bonnes valeurs.

— Tu ne peux pas comprendre. Nous aurons affaire à un démon, pas à un humain normal.

— Comme toi.

Lentement, Mosarie enlaça Izure et colla sa joue contre la sienne.

— Mon amour, murmura-t-elle, je comprends pourquoi tu t'inquiètes. Tu veux que cet enfant soit le salut de l'humanité, mais il sera aussi le mien. Je veux devenir mère, et l'affection que j'apporterai à mon enfant lui permettra de ne jamais devenir un monstre.

Izure n'était pourtant pas rassuré par ces paroles. Il continuait à regarder le sol et jouait avec des brins d'herbe, du bout des doigts.

Mosarie se déplaça devant lui pour l'observer droit dans les yeux.

— Aie confiance. Ensemble, nous réussirons.

Il tenta de fuir le regard de sa douce. Il ne devait pas prendre cette décision à la légère. De toute évidence, Mosarie ignorait à quels dangers elle s'exposerait en donnant naissance à un démon.

Mais, d'un autre côté, l'amour de Mosarie serait-il assez puissant pour attendrir un kajuvâr ?

Il avait déjà eu la preuve que oui.

• • •

Izure et Kakimi se rencontrèrent de nouveau à l'endroit habituel.

— Nous acceptons ta proposition.

— Parfait.

— Mosarie rassemble ses affaires. Nous voudrions partir aujourd'hui.

Le commerçant haussa un sourcil en entendant le nom de la femme. Il se souvint alors de la fille d'un défunt copain, une passionnée du portrait.

Quelques heures plus tard, le trio voyageait à travers l'espace grâce aux pouvoirs magiques de la roulotte. Ils arrivèrent dans un endroit paradisiaque. Au sud, une plage sablonneuse et claire se faisait caresser par une mer scintillante. De l'autre côté, des pentes abruptes recouvertes d'herbe montaient jusqu'à un boisé paisible où chantonnaient des oiseaux.

— Alors ? demanda le marchand avec le sourire aux lèvres.

— Magnifique, souffla la jeune femme.

— Avec… Izure, je vais entamer la construction de votre demeure. Nous commencerons aujourd'hui. Je dispose des plans et des matériaux nécessaires dans ma roulotte. Nous dormirons dans les chambres du deuxième étage le temps des travaux. Cela vous va ?

Le couple approuva et les travaux commencèrent sur-le-champ. En deux semaines, avec les instruments magiques de Kakimi, le duo construisit une splendide maison au milieu de la pente.

• • •

Les pages des livres des mémoires se succédaient. En tout, neuf mois passèrent. Neuf mois de pages brûlantes de passion et de bonheur. Neuf mois de quiétude et surtout, surtout de paix. Autant pour Mosarie, qui pouvait peindre sans craindre les représailles d'Ofenior Moranoir, autant pour Izure, qui pouvait cesser de fuir les soldats du roi.

À cet endroit, le soleil luisait de tous ses feux pour deux seuls habitants. Pour eux, dans tout l'univers, il n'existait qu'un seul espace où rien ne pouvait les atteindre, excepté l'amour.

Mosarie peignait sur le balcon, du côté est, pour profiter des premières lueurs du matin. Sur la toile, elle recréait le vieil entrepôt où elle avait rencontré Izure pour la première fois.

Entre deux coups de pinceau, la jeune femme caressa tendrement son ventre arrondi. Elle murmura à son futur enfant :

— J'ai si hâte de te prendre dans mes bras, Sintara.

Non loin derrière elle, Izure sortit de la maison avec un seau dans la main.

— Je vais chercher un peu d'eau fraîche.

— Attends, lança Mosarie en se relevant péniblement de son banc. Laisse-moi y aller. Une courte marche dans les bois me fera du bien.

— Tu ne dois pas transporter de charges. Kakimi a insisté là-dessus.

— Ne t'en fais pas. Ce n'est qu'une petite chaudière.

Incertain, le jeune homme lui donna le récipient.

— Fais attention, d'accord ?

Il regarda par-dessus l'épaule de sa bien-aimée.

— Qu'étais-tu en train de peindre ?

— Ne regarde pas ! lui dit-elle, tout sourire, en lui cachant les yeux. Il ne faut pas que tu voies une œuvre inachevée, tu le sais.

Mais Izure avait tout de même réussi à voir les grands traits de l'œuvre. En lui agrippant les manches, Mosarie l'obligea à reculer vers l'intérieur de la maison.

— Tu te souviens de notre première rencontre ? lui demanda-t-elle. Je t'ai trouvé dans l'entrepôt de mon beau-père, près de la porte, recroquevillé comme un enfant. Je me suis approchée de toi. Je n'ai ressenti aucune crainte envers ce mystérieux inconnu. Ce bel étranger au regard envoûtant.

— Il faisait tellement noir, pourtant.

— C'est cela qui m'a marquée, au tout début. Oui, car c'est dans les ténèbres les plus obscures que j'y ai rencontré la plus majestueuse des lumières.

Izure sentit une chaleur monter en lui. Il approcha son visage de Mosarie et lui offrit un baiser langoureux.

Lorsque leurs lèvres se séparèrent, Izure confia le récipient à sa douce et la laissa s'aventurer dans la forêt, comme elle le désirait.

• • •

Pendant qu'il préparait les balbales à faire cuire pour le déjeuner, Izure entendit un hurlement à l'orée des bois. Mosarie l'appela à répétition, en criant. Le jeune homme se sentit foudroyé. Dans sa tête, tout était clair : les neuf mois arrivaient à terme. Il dut alors se remémorer les méthodes que lui avaient enseignées Kakimi en secret.

Il se précipita au salon, si vite qu'il en renversa la table centrale et en fendilla le coin droit. Par la grande fenêtre, il vit Mosarie s'effondrer au centre de la verdure.

— Le sac de cuir. Où est-ce que…

Le jeune homme s'en souvint : il l'avait dissimulé sous le divan de velours rouge. Il s'en empara et courut rejoindre sa compagne.

Mosarie, étendue dans l'herbe, continuait à gémir.

— Izure ! hurla-t-elle à nouveau. J'ai mal ! Ça brûle !

Son amoureux accourut auprès d'elle à toute vitesse. Dans la main droite, il tenait une pochette brune. Il se pencha vers sa bien-aimée et lui demanda :

— Où sont tes douleurs ?

— Là, au bas du ventre !

Elle poussa un nouveau hurlement qui ébranla Izure. Sans perdre une seconde, il vida le contenu du sac dans sa main. Des pétales y tombèrent, comme il s'y attendait. Les rouges étaient chauds, tellement qu'ils lui brûlaient presque la peau, et les autres, bleus et violacés, ne s'y retrouvaient qu'en petite quantité.

Pour obéir aux instructions de Kakimi, Izure empoigna les pétales à deux mains, les approcha du ventre de Mosarie et les secoua vigoureusement.

Une lumière émana alors d'entre ses doigts.

Il rouvrit les mains; les pétales avaient disparu et une lueur rouge jaillissait de ses paumes. Izure prit alors une profonde inspiration, puis approcha ses mains du ventre de sa bien-aimée. Il sentit d'intenses douleurs sur sa peau. Un éclat argentin apparut sur l'abdomen de la jeune femme et des lueurs orangées s'en dégagèrent.

Les mains d'Izure s'enflammèrent. Le feu, bien réel, commençait à dévorer sa chair. Les brûlures devinrent vite insupportables, mais il

devait tenir bon. S'il reculait, sa compagne mourrait assurément.

Heureusement, le feu diminua peu à peu, puis disparut. Ses doigts, tordus par la chaleur, libéraient encore de la fumée. Izure poussa un gémissement aussi intense que ceux de Mosarie.

Tout en serrant les dents, il demanda :

— Tu te sens mieux, maintenant ?

Mosarie respirait à petites secousses :

— Les brûlures ont disparu. Comment as-tu fait ?

— Cela importe peu, souffla Izure dans l'oreille de la jeune femme, tout en lui caressant les cheveux. Tu vas mieux, c'est l'important.

— Tu as utilisé de la magie ?

Il posa un doigt sur la bouche de sa bien-aimée et l'embrassa. Izure était sur le point d'éclater en sanglots. Pendant les neuf mois qui avaient précédé l'accouchement, il avait craint chaque jour que la formule de Kakimi ne se révèle inefficace au jour fatidique. Mais là, ses inquiétudes pouvaient disparaître. Mosarie survivrait, rien d'autre n'importait. Son rêve le plus chéri lui était maintenant accessible, et il sourit à la Lumière qui l'illuminait.

Avant qu'Izure n'ait pu embrasser la mère de son futur enfant une seconde fois, il ressentit des étourdissements. Une vague de douleur lui monta à la tête. Il perdit son souffle, essaya de le reprendre, sans réussir. L'air n'arrivait plus dans ses poumons. Il se crispa, à nouveau emporté par la panique. Il montra les dents tout en se prenant la tête à deux mains.

Un grondement de tonnerre retentit au-dessus du jeune couple. Le vacarme fut puissant, la terre en trembla. Aucune fulguration n'avait pourtant accompagné ce grand bruit. Au même instant, la poitrine d'Izure se contracta et se relâcha, comme si des serres invisibles venaient de broyer tous ses os. Il s'écroula.

La vie venait d'être aspirée, d'un seul coup, de son corps.

Il gisait, inerte, aux côtés de sa bien-aimée.

• • •

— Mon amour ?

La jeune femme n'obtint aucune réponse. S'imaginant que son amoureux venait de perdre connaissance à cause de la magie dont il venait de faire usage, Mosarie réunit ses dernières forces pour mettre au monde son enfant. Elle ne pouvait penser à autre chose : c'était tout ce qui importait. Ses poings se serrèrent comme sa mâchoire, ses hurlements montèrent vers le ciel, et après un travail qui sembla durer une éternité, elle crut enfin avoir réussi. Sintara, une ravissante fille, venait de naître.

Mosarie désirait voir le visage de son enfant et savoir enfin si

Sintara était un garçon ou une fille. Elle essaya de redresser la tête, mais n'y parvint pas. L'accouchement l'avait complètement épuisée. Si seulement Izure ne s'était pas effondré; il aurait pu prendre le bébé et les rassurer tous les deux. Elle regrettait de devoir laisser l'enfant gémir seul dans son lit d'herbe. Le nouveau-né bougeait à peine entre ses cuisses.

La nouvelle mère ferma les paupières. Elle sentit un tourbillon de vent agiter la végétation autour d'elle. Le tournoiement s'amplifia, et dans le ciel brilla une lumière qui troua les nuages. Un rayon aux couleurs chatoyantes descendit envelopper le corps d'Izure d'une lueur fantomatique.

De puissants rayons se propagèrent autour de la nouvelle famille. Une aura bienfaisante, remplie de vie et de promesses. Cette magie secoua l'environnement. Des milliers de fleurs poussèrent magiquement dans tous les sens. Du nombre, on comptait de resplendissantes tulipes rouges, de somptueux balisiers, des lys immaculés, des marguerites jaunes, des auricules, des mirabilis, des violettes, des couronnes impériales, des effallias, des promioles et, bien sûr, des roses ardentes aux couleurs éclatantes.

De magnifiques ailes fantomatiques poussaient sur le dos du jeune homme. Izure recommençait lentement à bouger. Sous le regard exalté de Mosarie, il venait de ressusciter, et en ouvrant péniblement les paupières, il put enfin voir la nouvelle énergie qui parcourait son corps. Il reprit son souffle comme un nageur qui était demeuré sous l'eau trop longtemps.

— Izure ? demanda la jeune femme, regagnée par l'espoir.

— Ma chérie.

— La Lumière enveloppe nos corps. C'est magnifique.

Mosarie n'eut pas le temps de savourer ce merveilleux moment plus longtemps, car elle subit tout à coup de nouvelles contractions.

— Un autre enfant arrive, dit-elle en serrant la main meurtrie de son bien-aimé.

À l'aide d'un canif, le jeune homme s'empressa de couper le cordon ombilical du premier nouveau-né. Il plaça ensuite le bébé en sûreté avant de s'occuper du second.

• • •

Quinze minutes suffirent à mettre au monde le deuxième enfant. Mosarie n'avait ressenti presque aucune douleur durant ce temps.

— C'est aussi une fille, s'exclama le père.

En utilisant l'eau de la chaudière, il nettoya les deux bébés et les essuya avec sa chemise. Izure déposa ensuite les enfants dans les bras de sa compagne.

— C'est imprévu, dit-elle en regardant sa progéniture. Nous devons trouver un nouveau nom.

Le second bébé ouvrit les paupières, lentement, pour dévoiler des yeux profondément noirs, mais qui renvoyaient cependant des éclats émeraude lorsque les rayons du soleil touchaient ses iris.

Tout en contemplant le visage de son nouvel enfant, Izure suggéra sans attendre :

— Que dirais-tu de la nommer Alégracia ? Ce serait approprié.

La jeune femme approuva, puis elle sourit tout en pleurant de soulagement. Son visage irradiait la joie, elle qui avait maintenant ses deux enfants et son amoureux auprès d'elle.

• • •

Leur bonheur ne dura qu'une année.

Kakimi, lors d'une de ses visites mensuelles, marchait aux côtés d'Izure sur la plage en respirant l'air salin à grandes bouffées. Son ami lui avait partagé, le mois dernier, une révélation déroutante. Contrairement à son vœu initial, il désirait maintenant abandonner le territoire isolé et retourner se battre, pour l'humanité et pour le salut de sa nouvelle famille.

— Dès le premier jour, avoua le marchand, j'ai anticipé ce retournement. Je te connais trop bien, Riuth. Je savais que l'amour ne t'écarterait pas longtemps de ta route. Je n'ai pas osé t'en parler.

— Mosarie pleure depuis des semaines. Rien ne pourra l'apaiser, je le crains.

— Finira-t-elle par comprendre ta décision ?

— Je l'espère.

Le jeune homme, aux mains désormais gantées, se laissa choir sur la plage et enfonça ses doigts dans le sable chaud.

— Si seulement Izmalt voulait bien abandonner ses recherches, gémit-il.

— Je suis de ton côté, lui apprit Kakimi. Tu prends la bonne décision. Rien n'arrêtera ton père. S'il retrace un membre des akdathes, tout ce projet s'écroulera. Tu as raison : tu ne pourras garder ta famille en sécurité qu'en la quittant.

— La lignée des akdathes n'est-elle pas éteinte ? Je pensais qu'Éwinga et Kazz étaient les derniers membres de cette race.

— Nous n'en serons jamais certains. Il faut écarter les risques. Les enjeux sont trop importants.

Il hocha la tête, mollement.

— Alors, même les xayiris ne savent rien de cette histoire ? demanda Riuth.

Le commerçant ne répondit pas. Il termina plutôt de préparer son

matériel, après quoi il s'immobilisa et baissa le ton de sa voix :

— J'expliquerai tout à Mosarie quand le moment sera venu. Pour l'instant, et comme tu me l'as demandé, j'ai trouvé le moyen d'entrer dans ton âme pour y enlever des souvenirs.

— Il le faut, mon ami, répondit Riuth, au bord des larmes. Advenant ma capture, Mosarie et mes filles pourront rester en sécurité. Elles méritent de vivre en paix dans ce paradis. Et pour cela, je dois rompre ma promesse.

— Éloignons-nous. Fais-moi confiance. Le procédé sera de courte durée.

Le prince suivit le marchand plus haut sur la plage, s'allongea et ferma les yeux. Ses dernières pensées étaient toutes réservées pour la belle Mosarie, sa bien-aimée. Il savourait chacune des délicieuses images qui lui venaient en tête, et en rêve, il revit ses longs cheveux lisses, son regard enchanteur, ses lèvres soyeuses. Il l'embrassa une dernière fois avant de lui faire ses adieux.

Une larme roula sur sa joue. Kakimi s'empressa de l'essuyer avec un chiffon, car dans quelques instants, ces pleurs n'allaient plus avoir leur raison d'être. Dans quelques instants, la merveilleuse histoire d'amour qui unissait Mosarie à Riuth perdrait son commencement.

• • •

Le lendemain, contrairement à son habitude, Kakimi entra dans la maisonnette avec une démarche hésitante. Il trouva la jeune femme assise sur le divan rouge du salon. Elle contemplait les fleurs de l'arrière-cour. Depuis leur apparition phénoménale, ces plantes multicolores ne cessaient de se multiplier.

Le marchand déposa un coffre de métal sur la table.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda la mère, les yeux rougis par les sanglots.

Kakimi baissa le regard. Il aurait voulu se trouver ailleurs, peut-être même sur un autre continent, pour oublier ce qu'il venait d'accomplir.

— Je suis marchand depuis une trentaine d'années. Je voyage partout, à travers les terres du Croissant de Lune, pour acheter des bijoux précieux et des objets rarissimes. Je te jure que, depuis le début de ma carrière, je croyais que tout ce qui existe avait un prix. Absolument tout.

Là, le sudiste retira son béret blanc et renifla.

— Mais je me trompais. Aujourd'hui, ce que je laisse ici est simplement un bien inestimable.

Il crut que le cœur de Mosarie s'arrêterait d'un moment à l'autre. La jeune femme tourna son visage vers les fleurs, l'air de comprendre

que, dorénavant, elle vivrait seule avec ses deux filles… et les plus précieux des souvenirs.

Notes pour *Alégracia et les Xayiris*

Note #1

Vous pouvez, si vous le désirez, lire les visions alternatives du lieutenant Kazz :

Nº 1 — Un tir de fusil retentit en écho entre les parois de roc qui les entouraient. Aussitôt, la balle traversa le cou du lieutenant ; du sang épais gicla sur le sol. Le colosse, tout en appuyant la main sur la plaie, toussa deux fois avant de s'écrouler.

Nº 2 — Un tir de fusil retentit en écho entre les parois de roc qui les entouraient. Aussitôt, le lieutenant fléchit par-derrière pour éviter la balle. Le projectile siffla près de son visage; il fut raté de justesse.

Nº 3 — Un tir de fusil retentit en écho entre les parois de roc qui les entouraient. Aussitôt, le lieutenant Kazz tendit obliquement le bras devant lui ; le projectile heurta l'épais métal de son armure et dévia droit sur la falaise.

Nº 4 — Un tir de fusil retentit en écho entre les parois de roc qui les entouraient. Aussitôt, le lieutenant Kazz tendit obliquement le bras devant lui ; le projectile heurta l'épais métal de son armure et dévia droit sur le sol, aux pieds d'Alégracia.

Nº 5 — Un tir de fusil retentit en écho entre les parois de roc qui les entouraient. Aussitôt, le lieutenant Kazz tendit obliquement le bras devant lui ; le projectile heurta l'épais métal de son armure et dévia droit sur celle d'Alégracia. Grâce à sa protection, elle ne subit aucune blessure.

Nº 6 — Un tir de fusil retentit en écho entre les parois de roc qui les entouraient. Aussitôt, le lieutenant Kazz tendit obliquement le bras devant lui ; le projectile heurta l'épais métal de son armure et dévia sur un rocher éloigné.

Nº 7 — Un tir de fusil retentit en écho entre les parois de roc qui les entouraient. Aussitôt, le lieutenant Kazz tendit obliquement le bras devant lui ; le projectile heurta l'épais métal de son armure et dévia droit dans le cœur d'Alégracia. Cette dernière mourut sous l'impact.

Nº 8 — Un tir de fusil retentit en écho entre les parois de roc qui les entouraient. Aussitôt, le lieutenant Kazz tendit obliquement le bras

devant lui ; le projectile heurta l'épais métal de son armure et dévia droit dans l'épaule de Riuth. Le prince poussa un cri de stupéfaction, mais contint aussitôt sa douleur pour rester debout.

[Retour au texte]

Note #2

Splife : métal précieux dont est composé l'orangearre.

[Retour au texte]

Note #3

Traduction de l'angélique : « Sis'Karta, je les sens s'approcher… » Les prochains dialogues en italique signifieront une traduction en langue commune.

[Retour au texte]

Biographie

Dominic Bellavance est un écrivain qui compte une dizaine de romans à son actif. Son premier livre de fantasy, *Alégracia et le Serpent d'Argent*, a remporté, en 2006, le Prix Aurora décerné par L'Association Canadienne de la science-fiction et du fantastique. *Alégracia et les Xayiris volume II* a été finaliste pour le même prix en 2008.

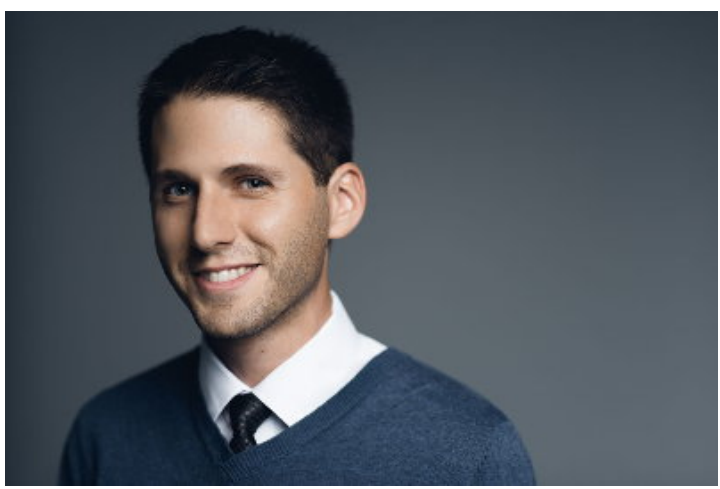
Fort populaire auprès des jeunes, sa série *Alégracia* s'est écoulée à plus de 4500 exemplaires à travers le Québec, à l'époque de sa première parution.

Après avoir écrit des romans contemporains à saveur humoristique chez Coups de tête, il a contribué à la collection *Les clowns vengeurs* en publiant *Les limbes des immortels* et *La patience des immortels*, deux romans de science-fiction dystopique, chez les éditions Porte-Bonheur.

Depuis 2012, il est rédacteur et scénariste pigiste pour des agences média de Québec.

Dominic est diplômé en techniques d'intégration multimédia au Cégep de Sainte-Foy et a obtenu un baccalauréat multidisciplinaire en création littéraire, en littérature québécoise et en rédaction professionnelle à l'Université Laval.

Il vit maintenant à Québec avec sa petite famille.



Du même auteur

Dans l'univers d'*Alégracia*

Sintara et le Scarabée de Mechæom, Les Six Brumes, 2010
Le fléau de Roc-du-Cap, partie I : Le dernier rituel, 2014
Le fléau de Roc-du-Cap, partie II : Le premier survivant, 2014
Le fléau de Roc-du-Cap, partie III : La nouvelle hantise, 2015

Dans la la collection *Les clowns vengeurs*

Les limbes des immortels, Porte-Bonheur, 2015
La patience des immortels, Porte-Bonheur, 2015

Essai

Présentez votre manuscrit littéraire comme un pro en 5 étapes, 2014

Autres romans

Toi et moi, it's complicated, Coups de tête, 2010
Roman-réalité, Coups de tête, 2011

Collection Les Six Brumes

1. *L'aurore*, collectif, recueil de nouvelles, 2002
2. *Ombres*, Jonathan Reynolds, roman fantastique, 2002
3. *Mach Avel*, Simon St-Onge, roman de fantasy, 2002
4. *Les suppliciés*, Claude Messier, roman policier, 2003
5. *Équinoxe*, collectif, recueil de nouvelles, 2004
6. *Nocturne*, Jonathan Reynolds, roman d'horreur, 2005
7. *Alégracia et le Serpent d'Argent*, Dominic Bellavance, roman de fantasy, 2005
8. *Alégracia et les Xayiris*, volume I, Dominic Bellavance, roman de fantasy, 2006
9. *Alégracia et les Xayiris*, volume II, Dominic Bellavance, roman de fantasy, 2007
10. *Alégracia et le Dernier Assaut*, Dominic Bellavance, roman de fantasy, 2009
11. *Silencieuses*, Jonathan Reynolds, recueil de nouvelles, 2008
12. *Morphoses*, Mathieu Fortin, nouvelles fantastiques, 2010
13. *Noir Azur*, Dave Côté, roman de sceince-fiction, 2011
14. *Le sabbat des éphémères*, Ariane Gélinas, nouvelles fantastiques, 2013
15. *Jardin de chair*, Frédéric Raymond, roman d'horreur, 2014

Collection Brumes de Légende

1. *Petits Démons*, Daniel Sernine, anthologie de nouvelles fantastiques, 2014
2. *Brins d'éternité : 10 ans d'éternité*, collectif, anthologie de nouvelles fantastiques et de science-fiction, 2014
3. *L'Arracheur de rêves*, Pierre-Luc Lafrance, recueil de nouvelles fantastiques, 2015
4. *Au rendez-vous des courtisans glacés*, Frédérick Durand, roman fantastique, 2015

Collection Frontières

1. *Résonances*, collectif, recueil de nouvelles de la MRC Drummond, 2007
2. *Enraciné*, Mathieu Fortin, recueil de nouvelles de la MRC Nicolet-Yamaska, 2012

Collection Grand Format

1. *Alégracia : l'intégrale*, Dominic Bellavance, saga de fantasy, 2015

Collection Légions des Brumes

1. *6, chalet des brumes* dirigé par Luc Dagenais avec des textes de Geneviève Blouin, Dave Côté, Luc Dagenais, Ariane Gélinas, Isabelle Lauzon et Jonathan Reynolds, un livre dont vous êtes le héros réunissant des textes de fantastique, de fantasy, de science-fi ction, d'horreur, de policier et d'inconnu, 2014

Collection Nova

1. *L'Ancienne Famille*, Michel J. Lévesque, novella de fantasy, 2007
2. *Erzébeth Bathory : comtesse sanglante*, Sophie Dabat, novella de fantastique, 2007
3. *Le Loup du Sanatorium*, Mathieu Fortin, novella d'horreur, 2008
4. *La Légende de McNeil*, Jonathan Reynolds, novella de fantastique, 2008
5. *Sintara et le scarabée de Mechaeom*, Dominic Bellavance, novella de fantasy, 2010

6. *L'Aquilon*, Carl Rocheleau, novella de science-fiction, 2010
7. *Kinderesser*, Marie Laporte, novella de policier, 2010
8. *Flyona*, Caroline Lacroix, novella de science-fiction, 2011
9. *Le Chasseur*, Geneviève Blouin, novella de fantastique, 2012
10. *Madluck*, Gilbert Thiffault, novella de fantastique, 2013
11. *La Légende de McNeil, édition révisée*, Jonathan Reynolds, novella de fantastique, 2013

Collection Sors de ta bulle

1. *Apparitions*, Audrey et Chloé Couture, roman d'horreur, 2015

Collection SX2.0

1. *Le Sycomore*, Marki St-Germain, nouvelle d'horreur, 2011
2. *Sirrak*, Mélodie Roy, nouvelle de fantasy, 2012
3. *La Goule*, Pat Isabelle, nouvelle d'horreur, 2012
4. *Plaisir infernal*, Sophie Dabat, nouvelle d'horreur, 2013

L'Imaginaire québécois et francophone
sur www.sixbrumes.com !

Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ne saurait être que fortuite.

Les Six Brumes de la Société Secrète inc.
70, 7e Avenue Sud
Sherbrooke, Qc
J1G 2M7
www.sixbrumes.com

Publié à Sherbrooke par Les Six Brumes
Distribué au Québec et au Canada par Prologue

Édition : Guillaume Houle
Directeur des publications : Guillaume Houle
Direction artistique : François Pierre Bernier
Mise en page : François Pierre Bernier
Illustration de couverture : Xin Ran Liu
Conception de la couverture : Isabelle Renaud
Révision : Diane Prévost, Eve Patenaude pour la présente édition, ainsi qu'Amélie Bibeau, Chantal Houle et Marie Laporte pour l'édition originale
Photographie de l'auteur : Daniel Richard

Communications : Guillaume Houle
ghoule@sixbrumes.com

ISBN-13 : 978-2-923864-33-4

Dépôt légal : 1e trimestre 2015
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèques et Archives Canada

Tous droits réservés © Les Six Brumes de la Société Secrète inc.

Les éditions Les Six Brumes de la Société Secrète inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC)

Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC